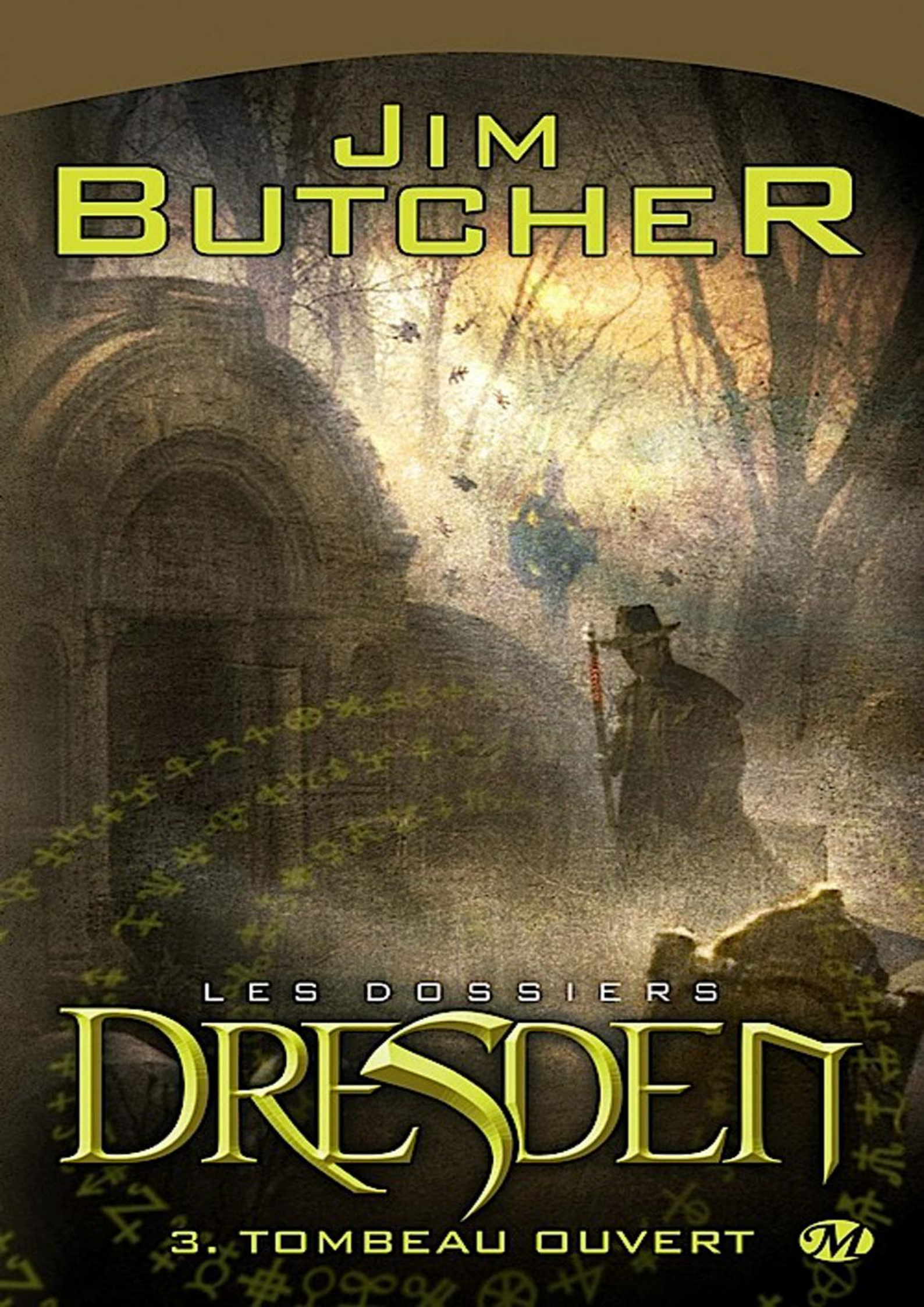


# JIM BUTCHER



LES DOSSIERS

# DRESDEN

3. TOMBEAU OUVERT



Jim Butcher

# ***Tombeau ouvert***

Les dossiers Dresden – 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Grégory Bouet



*L'ombre de Bragelonne*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France  
par Bragelonne sous le titre : *L'Aube des spectres*

Titre original : *Grave Peril*  
Copyright © Jim Butcher, 2001

© Bragelonne 2007, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
© Chris McGrath

ISBN : 978-2-8205-0087-8

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

## Chapitre premier

Je déteste la vitesse, et ce pour plusieurs raisons. Primo, ma Coccinelle en ruine crache et gémit dès que je dépasse les cent kilomètres à l'heure.

Deuzio, la technologie et moi, nous ne nous entendons pas. Tout ce qui est postérieur à la Seconde Guerre mondiale se dérègle quand je suis dans les environs.

Bref, quand je conduis, je le fais très prudemment et très raisonnablement.

Ce soir-là constituait l'exception à la règle.

Mes pneus crissèrent leur réprobation en prenant le virage, au nez et à la barbe du panneau d'interdiction de tourner à gauche. La vieille bagnole grondait comme si elle comprenait l'enjeu de la course, et son moteur continuait à crachoter et à tousser tandis que les rues défilaient autour de moi.

— On ne peut pas aller plus vite ? demanda calmement Michael.

— Seulement si le vent nous pousse dans les pentes, répondis-je. L'hôpital est encore loin ?

Le grand chevalier haussa ses épaules musclées et fronça les sourcils. Il avait cette nuance argentée de cheveux poivre et sel dont certains hommes ont la chance d'hériter. Sa barbe, elle, restait très foncée, presque noire. Son visage buriné portait les rides de la joie et de l'inquiétude, et ses grandes mains reposaient sur ses genoux, remontés contre son torse à cause de la proximité du tableau de bord.

— Je ne sais pas, lâcha-t-il, peut-être trois kilomètres.

Je remarquai la lumière qui faiblissait.

— Le soleil est sur le point de se coucher. J'espère que nous arriverons à temps.

— Nous faisons le maximum, répliqua Michael. Si telle est la

volonté du Seigneur, nous arriverons à temps. Es-tu sûr de ta... source ? demanda-t-il en grimaçant de dégoût.

— Bob est pénible... mais il se trompe rarement, répondis-je en écrasant le frein pour esquiver un camion-poubelle. S'il dit que le fantôme est là-bas, il y sera.

— Que Dieu nous vienne en aide, murmura Michael en se signant. (Je sentis une puissante manifestation l'entourer : une forme d'énergie tranquille – le pouvoir de la foi.) Harry, il y a une chose dont nous devons discuter.

— Ne me redemande pas d'aller à la messe, grommelai-je, mal à l'aise. Tu sais que je vais refuser.

Une Taurus rouge me grilla la priorité et j'eus à peine le temps de l'éviter. La Coccinelle se pencha sur deux roues. Je baissai ma vitre.

— Connard !

— Cela ne m'empêche pas de demander. Non, en fait je voulais savoir si tu allais te marier avec Mlle Rodriguez.

— Par les cloches de l'enfer, Michael ! m'exclamai-je. Ça fait deux semaines qu'on court après tous les spectres qui se sont mis à apparaître à travers la ville, et on ne sait même pas ce qui provoque cette perturbation dans le monde des esprits !

— Je sais, Harry, mais...

— Pour l'instant, l'interrompis-je, on s'occupe d'une saloperie dans l'hôpital de Cook County. Elle nous tuera si on la traite par-dessus la jambe et, toi, tu te renseignes sur ma vie sentimentale ?

— Tu couches avec elle, n'est-ce pas ? dit-il en plissant le front.

— Pas assez souvent à mon goût, répondis-je en changeant de file pour dépasser un bus.

— Est-ce que tu l'aimes ?

— Michael, soupirai-je, lâche-moi un peu. Qu'est-ce qui te prend de me poser des questions pareilles ?

— Est-ce que tu l'aimes ? répéta-t-il.

— Je conduis.

— Harry, insista-t-il en souriant, aimes-tu cette fille ? C'est une question simple, non ?

— Regardez qui parle, grognai-je.

Je grillai un feu rouge à soixante-dix kilomètres à l'heure et vis un flic recracher son café quand je dépassai sa voiture. Les gyrophares s'allumèrent.

— Eh merde, c'est le bouquet ! On a les flics au cul maintenant !

— Ne t'inquiète pas pour eux, dit calmement Michael, réponds plutôt à ma question.

Je jetai un coup d'œil sur son visage franc et honnête. Il avait la mâchoire volontaire et ses yeux gris scintillaient. Ses cheveux étaient coupés court, à la mode militaire, mais il portait une barbe de guerrier, bien taillée.

— Je pense, oui.

— Alors ça ne te dérange pas de le dire.

— De dire quoi ? tergiversai-je.

— Harry, répliqua Michael en s'accrochant pendant que je prenais un virage sur les chapeaux de roue, ne fais pas l'enfant. Si tu l'aimes, dis-le.

— Pourquoi ?

— Tu ne lui as pas dit, n'est-ce pas ? Tu ne lui as jamais dit.

— Et alors ? râlai-je. Elle le sait. On ne va pas en faire toute une histoire !

— Harry Dresden ! S'il y a bien quelqu'un qui connaît le pouvoir des mots, c'est pourtant toi !

— Écoute, elle est au courant. Je lui ai acheté une carte.

— Une carte ?

— Une carte illustrée pour la Saint-Valentin.

— Je veux t'entendre le dire, lâcha-t-il.

— Quoi ?

— Dis-le, insista-t-il. Si tu aimes cette femme, pourquoi ne pas le dire ?

— Je ne passe pas mon temps à dire ça à tout le monde, Michael. Par la baguette d'Houdini, c'est... Je ne peux pas, OK ?

— Je vois, murmura le chevalier, tu ne l'aimes pas.

— Bien sûr que si ! Tu...

— Dis-le, Harry !

— Soit, si tu me lâches après, concédai-je en appuyant sur l'accélérateur avant de lancer un sourire mauvais à Michael. (Les gyrophares se baladaient quelque part derrière moi.) Très

bien : je l'aime ! T'es content, maintenant ?

— Tu vois ? jubila le chevalier. C'est la seule chose qui vous sépare. Tu ne sais pas exprimer ce que tu ressens. Tu es peut-être trop replié sur toi-même, Harry. Parfois, il suffit de regarder dans le miroir et de voir ce qu'il y a vraiment.

— Je n'aime pas les miroirs.

— Là n'est pas le problème. Il te suffisait de comprendre que tu *aimes* cette femme. Après l'histoire d'Elaine, je trouvais que tu t'isolais un peu trop et que...

— Je ne parle pas d'Elaine, Michael ! répliquai-je avec une grimace de colère. Jamais ! Si ça te pose un problème, casse-toi de ma bon Dieu de bagnole, et laisse-moi bosser tranquille !

Le chevalier fronça les sourcils. Sûrement à cause de mon blasphème plus qu'autre chose.

— Je parle de Susan, Harry. Si tu l'aimes, tu dois te marier avec elle.

— Je suis un magicien, je n'ai pas le *temps* de me marier.

— Je suis un chevalier, répondit Michael, et j'y suis pourtant arrivé. Tu passes trop de temps seul, et ça commence à se sentir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grommelai-je.

— Tu es irritable, nerveux, et tu t'isoles de plus en plus. Tu dois garder des contacts avec les autres, Harry, ou tu risques de t'enfoncer sur un chemin des plus sombres.

— Michael, je n'ai besoin ni de tes leçons ni de ton opinion sur la conversion. Je n'ai certainement pas besoin d'un nouveau discours à la mode « abandonne les pouvoirs de la Main Gauche avant qu'ils te consomment ». Ce qu'il me faut, c'est que tu m'appuies quand je vais affronter le spectre.

L'hôpital était en vue, et je pris un rond-point à contresens pour me faufiler dans la cour des urgences.

Michael avait détaché sa ceinture avant même que je m'arrête et il saisit le fourreau noir de son énorme épée, longue d'un bon mètre cinquante, posée sur la banquette arrière. Il sortit, passa l'arme à sa ceinture, et enfila une grande cape blanche ornée d'une croix rouge au niveau du cœur. Il l'attacha avec une autre croix, argentée celle-ci. Plutôt original, avec sa chemise de bûcheron, son jean et ses chaussures de sécurité.

— Tu pourrais au moins laisser la cape dans la voiture, râlai-

je.

Je sortis de la Coccinelle en étirant mes longues jambes, avant de récupérer mon propre matériel. Mon nouveau bâton de combat, ma crosse toute neuve, tous les deux gravés de frais.

— Comme l'épée, la cape fait partie intégrante de ma fonction, répondit Michael, l'air blessé. En plus, elle n'est pas plus ridicule que le manteau que tu portes.

J'inspectai mon grand trench-coat en cuir noir aux larges rabats qui couvraient mes épaules et qui s'étalaient autour de moi avec une certaine élégance. Avec ma chemise de cow-boy noire et mon jean sombre, j'avais mille fois plus de classe que Michael.

— Je ne vois pas où est le problème, répliquai-je.

— Tu l'as volé sur le tournage de *El Dorado* ? (Je lui lançai un regard venimeux, et il me tendit l'autre joue en souriant.) T'es prêt ?

Nous avançâmes vers l'entrée, et j'entendis les sirènes de police se rapprocher.

— Ça va être juste, remarquai-je.

— Alors, on ferait bien de se dépêcher, répondit-il en écartant la cape de son bras gauche avant de baisser la tête en se signant. Seigneur, guide-nous et protège-nous alors que nous montons à l'assaut des ténèbres.

Une fois de plus, je perçus cette onde d'énergie autour de lui, comme la vibration de la musique à travers un mur.

Je haussai les épaules en sortant une bourse en cuir d'une de mes poches. Je dus jongler un instant avec mon équipement, avant de finir avec la crosse dans la main gauche, le bâton dans la droite et le petit sac entre les dents.

— Le soleil s'est couché, remarquai-je. Allons-y.

Nous fîmes irruption dans le hall des urgences de l'hôpital de Cook County, le chevalier et le magicien côte à côte. Notre entrée ne passa pas inaperçue. Mon grand manteau noir qui battait autour de moi comme un nuage d'orage, et la cape blanche de Michael qui s'étalait comme les ailes de l'archange dont il portait le nom. Nous nous arrê tâmes brusquement à la première intersection des couloirs stériles, froids et encombrés.

J'attrapai le premier infirmier à ma portée. Il se figea avant

d'ouvrir grande la bouche en me regardant des bottes au sommet de la tête. Il fixa nerveusement mon bâton et mon pentacle d'argent qui dansait au bout d'une chaînette sur ma poitrine.

Il avala sa salive.

Il jeta un coup d'œil à Michael, grand et large d'épaules. Son expression sereine contrastait avec sa cape et son épée. L'infirmier recula d'un pas.

— Puis-je... vous aider ?

Je le clouai sur place avec mon regard le plus féroce, avant de répondre, les dents serrées sur la bourse de cuir :

— Bonjour. Pourriez-vous m'indiquer la maternité ?

## Chapitre 2

Nous passâmes par l'escalier de secours. Michael connaît mes rapports conflictuels avec la technologie, et ce n'était pas le moment d'être coincés dans un ascenseur pendant que des innocents se faisaient repasser. Le chevalier ouvrit le chemin à grandes enjambées, une main sur la rambarde, l'autre sur la garde de son épée.

Je le suivis en soufflant. Michael s'arrêta près de la porte et se retourna vers moi dans un frémissement de cape immaculée. Je le rejoignis au bout de quelques secondes, la langue pendante.

— Prêt ? demanda-t-il.

— Aardnv, répondis-je, avant de hocher la tête, le petit sac toujours entre les dents.

Je sortis une boîte d'allumettes de la poche de mon manteau, ainsi qu'une bougie blanche. Je dus poser mon bâton et ma crosse pour l'allumer.

Michael frémit des narines en reniflant la fumée et ouvrit la porte. Je le suivis, bougie dans une main, bâton et crosse dans l'autre, mes yeux passant de la flamme aux alentours, puis revenant à la bougie.

Il n'y avait rien de notable. Un hôpital, quoi. Des murs propres, des salles aseptisées, du carrelage et des néons. Les grands tubes lumineux clignotaient faiblement, comme s'ils avaient tous décidé de claquer en même temps. Ils éclairaient à peine le couloir. Une ombre sinistre s'étendait depuis une chaise roulante garée près d'une porte jusqu'à une rangée de fauteuils en plastique inconfortables à une intersection.

Le troisième étage était aussi animé qu'un cimetière. Le silence absolu. Pas le moindre bruit de radio, pas la moindre lumière de télévision. Pas d'appels au micro, pas de

ronronnement de climatisation.

Rien.

Nos pas résonnaient clairement en dépit de nos efforts pour rester discrets. Il y avait une flèche avec un clown sur le mur : « maternité ».

Je dépassai Michael pour regarder dans la direction indiquée. Un couloir se terminant par un jeu de portes battantes.

Tout était beaucoup trop calme.

Le bureau des infirmières était vide.

Il n'y avait même plus de lumière ici. Nous étions plongés dans l'obscurité, et des formes mystérieuses apparaissaient un peu partout. J'avançai d'un pas, et la flamme de ma bougie se réduisit à une pointe bleutée.

Je lâchai la bourse et parvins à la ranger dans une poche.

— Michael, dis-je d'une voix étranglée par l'urgence de la situation, elle est ici.

Je me retournai pour lui montrer la bougie.

Ses yeux passèrent de la flamme vacillante aux ténèbres qui nous entouraient.

— Garde la foi, Harry.

À ces mots, il dégaina lentement son épée, *Amoracchius*. Je trouvai ça plus réconfortant que ses dernières paroles. La lame luisait faiblement, et le chevalier s'approcha. L'air vibra avec la puissance décuplée de sa foi.

— Où sont les infirmières ? chuchota-t-il.

— Peut-être qu'elles ont eu peur, ou qu'on leur a jeté un charme. Au moins, elles ne seront pas dans le passage.

J'examinai l'épée et le grand clou inséré dans la lame, près de la garde. J'avais peut-être trop d'imagination, mais j'aurais juré voir des reflets rougeâtres sur la pointe.

Sûrement de la rouille.

Oui, de la rouille.

Je posai la bougie sur le sol, où elle continua à briller faiblement, trahissant ainsi la présence d'un esprit. Et un costaud. Bob n'avait pas exagéré quand il m'avait confié que le fantôme d'Agatha Haggleshorn n'était pas un Casper à la manque.

— Reste derrière moi, Michael. Laisse-moi une minute.

— Si ton familier a dit vrai, cette créature est dangereuse. Je passe devant, c'est plus sûr.

— Crois-moi, répondis-je en montrant sa lame d'un hochement de tête, un esprit te sentirait arriver avant même que tu approches de la porte. Il vaut mieux voir ce que je peux faire en premier lieu. Si je peux poudrer ce spectre, la baston sera finie avant même d'avoir commencé.

Je ne laissai pas au chevalier le temps de répondre. Je préférais garder mon bâton et ma crosse dans la main gauche et ressortir ma bourse en cuir avec la droite. Je l'ouvris, puis m'avançai dans les ombres.

Je poussai l'une des portes, et elle s'ouvrit lentement. Je m'immobilisai, tous mes sens aux aguets.

J'entendais un chant.

Une voix de femme. Douce. Charmante.

*Il ne veut pas dormir, mon petit,*

*Mon petit ne veut pas dormir,*

*Et rit...*

Je jetai un coup d'œil à Michael avant de m'enfoncer dans l'obscurité. Impossible de voir quoi que ce soit, mais je ne suis pas magicien pour rien. Je pensai à l'amulette qui pendait sur ma poitrine, contre mon cœur, ce pentacle d'argent hérité de ma mère. C'était un bijou usé qui avait servi à tout et surtout à n'importe quoi, et il en gardait les cicatrices. Mais je le conservais. L'étoile à cinq branches symbolisait ma magie, mes convictions, les cinq forces de l'univers œuvrant en harmonie et sous l'égide du contrôle humain.

Je me concentrai sur le pentagramme, et lui insufflai un peu de volonté. L'amulette émit une douce lueur bleu argenté qui se répandit tout autour de moi en un nimbe subtil. Je découvris une chaise renversée et deux infirmières affalées derrière un comptoir. Elles respiraient profondément.

La berceuse continua pendant que j'examinais les femmes.

*Sommeil magique. Pour l'instant, rien de surprenant. Elles dormaient, elles ne viendraient pas se fourrer dans mes pattes. Pas la peine de gaspiller du temps et de l'énergie à essayer de briser l'enchantement.*

L'agréable chanson continuait et je me surpris à redresser la chaise pour m'y installer confortablement et me reposer un petit peu.

Je m'immobilisai et me sermonnai : pas vraiment une bonne idée de s'asseoir sous l'influence d'un chant surnaturel, même pour un instant. Une magie discrète et puissante. Je savais à quoi m'en tenir, et pourtant, j'avais à peine perçu son influence.

J'abandonnai la chaise pour gagner une pièce pleine de patères et de blouses pastel accrochées dessus. La chanson était plus forte, mais son origine était toujours mystérieuse et fantomatique. L'un des murs, remplacé par une plaque de Plexiglas, dévoilait une pièce que l'on tentait de garder chaude et stérile à la fois.

Des rangées de berceaux en plastique transparent montés sur des chariots occupaient la salle. Leurs minuscules occupants portaient de petits gants sur leurs mains toutes neuves et de petits bonnets sur leur tête chauve. Ils dormaient paisiblement, plongés dans leurs rêves d'enfants.

La lumière de mon amulette révéla ce qui marchait en chantant au milieu d'eux.

Agatha Haggleshorn était morte jeune. Elle portait un chemisier à haut col, comme il était de rigueur pour une femme de son rang dans le Chicago du XIX<sup>e</sup> siècle, et une longue robe sombre des plus austères. Je pouvais distinguer à travers elle un petit berceau. Cela mis à part, elle semblait bien là, réelle. Elle avait un joli visage émacié et enveloppait de sa main droite le moignon de son poignet gauche.

*Ta mère, mon petit, qui te donne la vie,*

*Va clore les rideaux...*

Sa voix était captivante. Au sens propre. Elle chantait doucement, tissait un réseau d'énergie dans l'air, et plongeait son public dans un sommeil de plus en plus profond. Si on la laissait continuer, elle emporterait les enfants et les infirmières dans des rêves dont ils ne se réveilleraient jamais, et les autorités attribueraient ça à du monoxyde de carbone ou je ne sais quoi de plus agréablement normal qu'une influence spectrale.

Je m'approchai un peu plus. J'avais assez de poudre pour

coincer Agatha et une dizaine d'autres fantômes dans son genre. Il ne resterait plus à Michael qu'à la neutraliser rapidement et avec un minimum de casse – en admettant que je réussisse mon coup.

Je me baissai en continuant ma progression, la bourse toujours à la main, et me dirigeai vers la porte de la pouponnière pleine de bébés. Le spectre ne sembla pas me remarquer – les fantômes ne sont pas très observateurs. À mon avis, quand on est mort, on ne voit pas la vie de la même manière.

Quand j'ouvris la porte, la voix d'Agatha Haggleshorn m'envahit comme une drogue, et j'eus un long frémissement. Je devais me concentrer, il fallait que je me rattache à la douce magie diffusée par mon pentacle qui libérait une lueur tamisée.

« Si le diamant de cette bague n'est pas assez joli... »

Je soupirai doucement en observant le fantôme se pencher sur l'un des bambins. Elle sourit, les yeux remplis d'amour, et elle susurra sa chanson à l'enfant.

Celui-ci eut un hoquet dans son sommeil, et il arrêta de respirer.

*Il ne veut pas dormir, mon petit...*

Mon délai était terminé. Dans un monde parfait, j'aurais simplement balancé ma poudre sur le spectre, mais nous ne vivons pas dans un monde parfait. Les fantômes n'ont pas à respecter les lois de la réalité, et tant qu'ils n'ont pas reconnu votre existence, c'est dur, très dur de les affecter. La seule solution est la confrontation, et il n'y a qu'en hurlant leur nom qu'on peut attirer leur attention. Mieux encore, les spectres n'entendent que ceux qui s'aident de magie pour joindre directement l'au-delà.

Je me dressai de toute ma taille, la bourse à la main, et je criai son nom en galvanisant ma voix avec l'énergie de l'amulette.

L'esprit s'immobilisa, comme s'il avait entendu un appel lointain, et se tourna vers moi.

Il écarquilla les yeux, et la chanson mourut.

— Qui êtes-vous ? demanda Agatha. Que faites-vous dans ma nursery ?

— Vous n’êtes pas chez vous, Agatha, répondis-je en luttant pour rassembler tous les détails que Bob m’avait fournis sur les fantômes. Vous êtes morte depuis plus de cent ans. Vous n’êtes pas réelle, vous êtes un spectre.

— J’aurais dû m’en douter, répliqua l’esprit en redressant la tête avec une grimace de dédain. C’est Benson qui vous envoie, n’est-ce pas ? C’est bien son genre de me jeter de telles cruautés à la tête puis de me traiter de folle. De folle ! Il veut me voler mon enfant.

— Benson Hagglethorn est mort depuis longtemps, Agatha, continuai-je en me préparant à lancer la poudre. Comme votre enfant... comme vous. Vous n’avez pas à bercer ni à emporter ces bébés.

Je me préparai au lancer.

Le spectre me dévisagea d’un air perdu, confus. C’est le plus difficile quand on s’attaque à des fantômes quasi matériels et dangereux : ils sont presque humains. Ils semblent éprouver des émotions, avoir une conscience, mais ils ne sont pas vivants, pas vraiment – ce ne sont que des traces laissées dans la pierre, des squelettes fossilisés. Ils ont la forme de l’original, c’est tout.

Mais je ne peux pas résister à une femme en détresse. C’est mon point faible, une faille chevaleresque grande comme la fosse des Marianne et deux fois plus profonde. L’expression blessée et la solitude d’Agatha firent vibrer une corde sensible. Je laissai retomber mon bras. Avec un peu de chance, j’allais pouvoir la persuader de partir. Ça marche comme ça avec les fantômes. Si on les confronte à la réalité de leur situation, ils disparaissent.

— Je suis désolé, repris-je, mais vous n’êtes pas celle que vous croyez. Vous êtes un fantôme, un écho. La véritable Agatha Hagglethorn est morte il y a bien longtemps.

— Non, souffla-t-elle, ce n’est pas vrai.

— *C’est la vérité.* Elle est morte la même nuit que son mari et sa fille.

— Non, sanglota l’esprit en fermant les yeux. Non, non, non ! Je ne veux pas entendre ça !

Elle recommença à chanter, pour elle-même cette fois. Un bourdonnement sourd et désespéré – mais sans enchantement,

sans intention inconsciente de nuire.

Mais le bébé n'avait toujours pas repris sa respiration et ses lèvres bleuissaient.

— Écoutez-moi, Agatha, dis-je en insufflant toujours plus de volonté dans la magie qui nimbait ma voix et qui s'imposait au spectre. Je connais votre histoire. Rappelez-vous : vous êtes morte. Votre mari vous battait, vous étiez terrifiée. Vous aviez peur qu'il s'en prenne à votre fille. Quand elle pleurait, vous lui couvriez la bouche avec votre main.

Un enfoiré, voilà ce que j'étais en exposant l'histoire de cette femme avec un tel détachement. Fantôme ou pas, la souffrance sur son visage était bien réelle.

— Je..., pleura-t-elle, je ne lui ai rien fait.

— Vous ne vouliez pas lui faire de mal, continuai-je en m'appuyant sur les informations que Bob m'avait fournies. Mais il avait bu, vous aviez peur, et quand vous avez repris vos esprits, elle était... partie. Je me trompe ?

J'avalai ma salive en jetant de nouveau un coup d'œil à la fillette dans le lit. Si je n'activais pas le mouvement, elle allait mourir. Son immobilité la faisait ressembler à une poupée en plastique.

Quelque chose, l'étincelle d'un souvenir, s'enflamma dans les yeux du spectre.

— Je me souviens, murmura le spectre, je me rappelle la hache. La hache ! La hache ! La hache ! (Le visage du fantôme changea, s'étira et devint plus osseux.) J'ai pris ma hache, ma hache, ma hache et j'en ai donné vingt grands coups à Benson.

Agatha grandit, se développa, et un vent fantomatique mugit dans la pièce, charriant une odeur de sang et de fer.

— Merde, soufflai-je, en me préparant à foncer pour récupérer la petite fille.

— Mon ange est parti ! hurla le fantôme. Benson est parti ! Mais aussi la main, la main qui les a tués tous les deux ! (Agatha agita son moignon) Partie ! Partie ! Partie !

Elle rejeta la tête en arrière et émit un rugissement bestial qui fit trembler les murs de la maternité.

Je me jetai sur le bébé cyanosé, et, au même moment, les autres enfants se réveillèrent en pleurant de terreur. Je frappai

la fillette sur les fesses, et elle ouvrit soudain les yeux en reprenant sa respiration et en rejoignant le concert des lamentations.

— Non ! cria Agatha. Non, non, non ! Il va vous entendre ! Il va vous entendre !

Elle braqua son moignon sur moi, et j'eus l'impression qu'un pieu de glace m'avait transpercé la poitrine, frappant non seulement mon corps, mais aussi mon âme. Le coup me projeta contre le mur comme un fêtu de paille. Mon bâton et ma crosse claquèrent sur le sol. Par miracle, je ne lâchai pas la bourse pleine de poudre spectrale, mais ma tête résonnait comme un gong et mon corps était parcouru de frissons glacés.

— Michael, sifflai-je aussi fort que possible.

J'entendais déjà des portes s'ouvrir violemment et de lourdes chaussures de sécurité venir dans ma direction. Je me relevai péniblement en essayant de reprendre mes esprits. Le vent devint bourrasque et des berceaux roulèrent à travers la pièce. Les rafales me frappèrent le visage et je dus me protéger les yeux.

Impossible d'utiliser la poudre avec un vent pareil.

— Chut, petit bébé, chut.

Le fantôme d'Agatha se pencha sur la fillette et lui enfonça son moignon dans la bouche, sa chair translucide disparaissant dans la peau de l'enfant. Le bébé sursauta, puis arrêta de respirer, cherchant pourtant à pleurer.

Je hurlai un défi muet avant de foncer sur l'esprit. Si je ne pouvais pas lui lancer la poudre à distance, je lui éclaterais mon sac directement dans le corps – douloureux, mais d'une efficacité indéniable.

Agatha se retourna vers moi, et s'écarta de l'enfant en crachant. Le vent avait libéré ses cheveux, et ils auréolaient son visage comme une crinière. Cela allait parfaitement avec la sauvagerie qui avait remplacé sa calme expression. Elle leva son bras gauche, et une lourde hachette apparut juste au-dessus du moignon. Elle hurla en se jetant sur moi.

L'acier fantomatique frappa le fer forgé, et *Amoracchius* étincela. Michael se campa fermement sur ses pieds en plissant le front sous l'effort pour empêcher l'arme spirituelle de me

toucher.

— Dresden, appela-t-il, la poudre !

Je luttai contre le vent pour m'approcher, enfonçai mon poing dans le bras armé d'Agatha et y déversai de la poudre.

En touchant l'ectoplasme, la poudre se transforma en une guirlande de phosphènes cramoisie. Le spectre hurla et essaya de reculer, mais son bras ne bougea pas. Il était comme pris dans le ciment.

— Benson ! cria Agatha. Benson ! Chut, mon enfant !

À ces mots, elle arracha son bras, laissant sa chair spectrale derrière elle, et elle disparut.

Le bras et l'arme tombèrent au sol en une éclaboussure de gélatine ectoplasmique, restes de chair fantomatique qui n'allaient pas tarder à s'évaporer.

Le vent mourut, mais les lampes continuèrent à clignoter. Seuls ma lumière magique et le scintillement d'*Amoracchius* éclairaient la pièce. Mes oreilles bourdonnaient encore du hurlement de la bourrasque, et les enfants continuaient leur chœur de gémissements et de pleurs.

— Comment vont les bébés ? demanda le chevalier. Où est-elle partie ?

— Ils vont bien. Agatha a dû passer de l'autre côté, elle a senti qu'elle allait se faire avoir.

— Le fantôme a disparu, donc ? continua Michael en inspectant la maternité, l'épée brandie.

— Je ne pense pas, répliquai-je en inspectant la pièce.

Je me penchai sur la fillette qui avait failli étouffer. Elle portait au poignet un petit bracelet marqué « Alison Ann Summers ». J'effleurai sa joue, et elle tourna la tête pour téter mon doigt.

— Ôte ça de sa bouche, lâcha Michael, c'est sale. Que fait-on maintenant ?

— Je vais placer des protections magiques sur la pièce, et après on déguerpira avant que la police vienne nous arrêter...

Alison Ann trembla et sa respiration cessa. Ses membres se raidirent. Je sentis une ombre froide passer sur elle pendant qu'un chant résonnait dans le lointain.

*Il ne veut pas dormir, mon petit...*

— Michael, observai-je, elle est toujours là. Le fantôme agit depuis l'Outremonde !

— Que le Seigneur nous protège ! grommela le chevalier. Il faut qu'on le rejoigne, Harry.

Je crus que mon cœur allait s'arrêter.

— Non, répondis-je. Sûrement pas. Ce spectre est costaud, Michael. Hors de question que j'aille le chercher sur son terrain et que la victoire nous coûte plus cher que la défaite ! Là-bas, on n'a presque aucune chance de réussir !

— On n'a pas le choix, dit le chevalier, regarde.

Je suivis son regard.

Un par un, les bébés cessaient de pleurer... et de respirer.

*Il ne veut pas dormir, mon petit...*

— Elle va nous massacrer, Michael. Et même si elle ne le fait pas, c'est ma marraine qui s'en chargera.

— Non, par Dieu, je n'abandonnerai pas, poursuivit Michael en me fixant, et toi non plus, Harry Dresden. Ton cœur est trop bon pour laisser ces enfants mourir.

J'affrontai son regard d'un air dubitatif. Michael avait tenu à ce que nous nous regardions droit dans les yeux dès notre première rencontre. Laisser un magicien vous regarder dans les yeux ne doit pas être pris à la légère : il peut lire dans l'âme, découvrir les secrets les mieux cachés, les peurs – et il en va de même pour celui qui plonge ses yeux dans ceux du magicien. La conscience de Michael me fit pleurer, et j'aurais aimé que mon âme ressemble à la sienne. Un rêve improbable.

Le silence retomba sur la pièce.

Tous les bébés s'étaient tus.

Je rangeai la bourse dans ma poche. Elle ne me servirait à rien dans l'Outremonde.

Je me tournai vers mon bâton et ma crosse, tendis la main et grognai un « *Ventas servitas !* ». L'air s'agita et projeta mes armes dans mes mains tendues.

— Très bien, concédai-je. Je vais ouvrir une brèche pendant cinq minutes. Avec un peu de chance, ma marraine n'aura pas le temps de me détecter. Si ça dure plus longtemps, on sera soit morts, soit déjà revenus... Enfin, en ce qui me concerne.

— Tu es un homme bon, Harry Dresden, dit Michael en

souriant largement. Dieu t'assistera dans ce choix.

— C'est ça. Demande-lui de ne pas rejouer Sodome et Gomorrhe dans mon appartement, et on sera quittes.

Le chevalier me lança un regard déçu que j'affrontai sans sourciller. Il me posa sa grosse patte sur l'épaule.

Je tendis les mains, accrochai la structure de la réalité et murmurai : « *Aparturum* », en concentrant ma volonté pour déchirer le voile entre les mondes.

## Chapitre 3

Même les jours qui se terminent par un combat épique contre un spectre fou et un voyage dans le monde des esprits commencent normalement. Celui-là, par exemple, débuta par un petit déjeuner et du boulot au bureau.

Mon cabinet se situe dans un immeuble décrépit des vieux quartiers de Chicago. Le bâtiment n'est pas en très bon état, et encore moins depuis le problème de l'ascenseur l'année dernière. Quoi qu'on en dise, ce n'était pas ma faute. Quand un scorpion gros comme un rottweiler déchire le toit de la cabine pour vous bouffer, vous êtes prêt à tout pour l'en empêcher.

Je ne dispose que d'une seule pièce, mais dans un angle, avec quelques fenêtres. La plaque sur ma porte est simple : « HARRY DRESDEN, MAGICIEN ». À côté de la porte, j'ai placé un présentoir avec des brochures comme « *La Magie et vous* » ou « *Les Sorcières : un combustible surestimé* ». J'en ai écrit la plupart. Je pense qu'il est important pour un maître des arts mystiques de soigner son image.

Tout plutôt qu'une nouvelle Inquisition.

Derrière le bureau, j'ai un évier, un plan de travail et un vieux percolateur. Je fais face à la porte, et j'ai installé deux confortables chaises de l'autre côté du bureau. L'air conditionné craque, le ventilateur grince et les murs et le tapis puent le café.

Je me traînai jusqu'à la cafetière, l'allumai, et ouvris mon courrier en attendant de déguster un petit noir. Une lettre de remerciements des Campbell, pour avoir chassé le spectre qui hantait leur maison, des pubs, et, Dieu soit loué, un chèque de la police pour le dernier cas sur lequel nous avons travaillé. Un sale boulot, celui-là. De l'invocation de démons, des sacrifices humains, de la magie noire – la totale.

Je sirotai mon café avant d'appeler Michael pour lui

proposer de partager l'argent, même si je m'étais tapé toute l'enquête, et qu'il ne s'était ramené avec *Amoracchius* que pour le grand final. Je m'étais cogné le sorcier, il avait détruit le démon, les gentils avaient gagné. J'avais clos le dossier et, à cinquante dollars de l'heure, je palpais un joli petit deux mille.

Le chevalier refuserait l'argent (comme d'habitude), mais la moindre des choses était de proposer, surtout si on compte le temps que nous passions ensemble depuis quelques jours pour déterminer la source de toutes ces apparitions de fantômes à travers la ville.

Le téléphone sonna avant même que je puisse appeler Michael.

— Harry Dresden, répondis-je.

— Bonjour, bonjour, monsieur Dresden, dit une voix chaude et féminine. Je me demandais si je pouvais bénéficier d'un peu de votre temps.

Je me renfonçai dans mon fauteuil en souriant jusqu'aux oreilles.

— Tiens, tiens, mademoiselle Rodriguez, si je ne m'abuse. Vous êtes cette petite fouineuse des *Arcanes de Chicago*, non ? Ce torchon qui publie des histoires de sorcières, de spectres et de Bigfoot.

— Et d'Elvis, ajouta-t-elle. N'oubliez pas le King. Et je suis connue maintenant. Partout dans le monde des journaux à la qualité plus que douteuse s'arrachent mes articles.

— Comment vas-tu ? ris-je.

— Bof, mon petit ami m'a posé un lapin hier soir, répliqua-t-elle sèchement, mais sinon...

— Oui, je sais, l'interrompis-je en faisant la grimace. Je suis désolé. Écoute, Bob a eu un tuyau qui ne pouvait pas attendre.

— Hum, dit-elle de sa voix polie et professionnelle. Je ne vous appelle pas pour discuter de ma vie privée, monsieur Dresden, il s'agit de travail.

Mon sourire revint. Susan était vraiment une perle de me supporter.

— Veuillez m'excuser, mademoiselle Rodriguez. Reprenez, je vous prie.

— Bien. La rumeur parle d'activité spectrale dans la vieille

ville depuis hier soir. J'ai pensé que vous voudriez partager vos informations avec les *Arcanes*.

— Hélas, ça ne serait pas très professionnel de ma part. Mes affaires sont confidentielles.

— Monsieur Dresden, reprit la jeune femme, je suis prête à employer les grands moyens pour obtenir certains détails.

— Tiens donc, mademoiselle Rodriguez, seriez-vous une femme désespérée ?

Je voyais presque l'un de ses sourcils s'arquer.

— Monsieur Dresden, je ne veux pas vous menacer, mais je connais très bien une jeune femme qui partage votre vie – et je pourrais faire en sorte que les choses deviennent très compliquées avec elle.

— Je vois. Mais si je vous livre certaines informations...

— Je veux l'exclusivité, monsieur Dresden.

— L'exclusivité ? Mais dans ce cas, vous pourriez vous arranger pour qu'il ne m'arrive rien de fâcheux, alors ?

— J'irais même jusqu'à lui glisser un mot en votre faveur, répondit Susan en riant, avant de rajouter d'une voix suave : qui sait, vous pourriez même y trouver votre compte.

J'étudiai l'idée un instant. Hier soir, Michael et moi avions plombé un bon gros fantôme bien bestial dans les sous-sols de la bibliothèque de l'université de Chicago. Je n'étais pas obligé de citer le nom des personnes impliquées, et même si le recteur n'allait pas apprécier, l'université ne verrait pas sa réputation ternie en apparaissant dans un de ces tabloïds que les gens achètent en faisant la queue au supermarché. En plus, rien qu'à l'idée de toucher la peau caramel et la douce chevelure sombre de Susan... Miam !

— Voilà une offre bien trop tentante pour la refuser, répondis-je. Avez-vous un stylo ?

Elle est toujours équipée.

Je passai les dix minutes suivantes à lui raconter les moindres détails. Elle les nota, en me posant une série de questions précises, et m'aida à raconter bien plus vite que je l'aurais fait tout seul. C'est vraiment une bonne reporter. C'est presque dommage qu'elle passe son temps à écrire sur le surnaturel, auquel les gens refusent de croire depuis des siècles.

— Merci beaucoup, monsieur Dresden, dit-elle après m'avoir pressé comme un citron. J'espère que tout se passera bien avec la jeune femme ce soir. Chez vous. À 21 heures.

— Peut-être que la jeune femme en question voudrait discuter de la soirée en question avec moi.

— Peut-être... mais c'est un coup de fil professionnel, dit-elle avec un rire de gorge.

— T'es hallucinante, Susan, lâchai-je en riant, tu n'abandonnes jamais, hein ?

— Jamais, répondit-elle.

— Tu m'en aurais vraiment voulu si je ne t'avais rien dit ?

— Harry, tu m'as posé un lapin hier soir sans aucune explication. En général, je ne laisse pas passer une chose pareille. Si tu ne m'avais pas fourni une bonne histoire, j'aurais pu croire que tu faisais la fête avec tes copains.

— Ben tiens, avec Michael ? C'est vrai que c'est un gros déconneur !

— Il faudra que tu m'en dises plus sur lui, un jour. Tu as découvert d'autres choses sur les fantômes ? Tu as envisagé l'aspect saisonnier ?

— Oui et non, soupirai-je. Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi tous les spectres sont devenus fous en même temps – et on n'a pas réussi à en choper un assez longtemps pour pouvoir l'examiner de plus près. J'ai encore une ou deux combines à essayer ce soir, j'espère que ça marchera. Bob est certain que Halloween n'a rien à voir dans l'histoire. D'ailleurs, on n'a pas eu de problèmes avec les fantômes l'année dernière.

— Non, on a eu des loups-garous.

— Ça n'a rien à voir, remarquai-je. J'ai mis le crâne en surchauffe pour qu'il surveille le monde des esprits. Si quelque chose se prépare, il nous préviendra.

— Très bien, souffla-t-elle. (Elle hésita un moment.) Harry, je...

J'attendis un instant, mais elle ne dit rien de plus.

— Quoi ? demandai-je.

— Je... heu... je voulais juste m'assurer que tout allait bien.

J'eus la nette impression qu'elle s'était préparée à dire autre

chose, mais qu'elle avait changé d'avis au dernier moment. Inutile d'insister.

— Je suis juste crevé. Je me suis fait deux ou trois bleus en glissant sur de l'ectoplasme dans une carterie, mais rien de grave.

— Je vois la scène d'ici, railla-t-elle. On se voit chez toi à 21 heures ?

— J'ai hâte !

Elle émit un petit bruit sensuel et raccrocha.

Un joli au revoir.

La journée passa vite avec son lot de corvées habituel. Je dégottai un sort pour retrouver une alliance, et refusai de concocter un philtre d'amour pour qu'un clampin regagne les faveurs de sa maîtresse. Comme il est précisé dans les Pages Jaunes : « Pas de potions d'amour. » Pourtant, il y a toujours des gens pour croire que leur cas est particulier. Je passai à la banque, renvoyai un client vers un détective privé de ma connaissance, et appris à un jeune pyromancien à contrôler ses pouvoirs pour qu'il arrête d'enflammer son chat.

Je venais de fermer mon bureau quand j'entendis la porte de l'ascenseur s'ouvrir et un bruit de pas se diriger vers moi.

Une démarche pesante, peut-être des bottes.

Et pressée.

— Monsieur Dresden ? demanda une jeune femme. Êtes-vous Harry Dresden ?

— Oui, répondis-je. Mais je viens de fermer. Pourquoi ne pas fixer un rendez-vous pour demain ?

Les pas s'arrêtèrent tout près.

— Je vous en prie, monsieur Dresden. Je dois vous parler. Vous êtes mon seul espoir.

Je soupirai sans la regarder.

Elle avait dit exactement ce qu'il fallait pour réveiller mon instinct de chevalier. Mais je pouvais quand même partir. Ils sont nombreux à croire que la magie les tirera d'affaire quand ils se rendent compte qu'ils sont coincés.

— Avec plaisir, ma p'tite dame, répondis-je en verrouillant la porte. Demain à la première heure.

— Attendez, continua-t-elle en s'approchant.

Elle m'attrapa la main.

Un picotement remonta jusque dans mon coude. J'eus un mouvement réflexe et retirai ma main en élevant toutes mes barrières mentales.

Je reculai de quelques pas.

J'avais encore la main engourdie à cause du contact avec l'aura de la jeune fille. Son corps fin était enchâssé dans une jupe sombre et des bottes coquées, ses cheveux teints en noir tranchaient sur sa peau blafarde. Elle avait les traits fins et ses yeux luisants de fatigue s'ourlaient de cernes profonds. Elle avait un air de chatte méfiante.

Je fis jouer mes doigts en évitant de maintenir le contact avec les yeux de la jeune fille.

— Vous avez le don, constatai-je.

Elle se mordit les lèvres et regarda ailleurs en hochant la tête.

— Et j'ai besoin de vous. Ils m'ont dit que vous pourriez m'aider.

— J'entraîne les gens qui ne veulent pas se blesser avec leurs pouvoirs mal contrôlés. Est-ce que c'est votre cas ?

— Non, monsieur Dresden. Pas exactement.

— Alors, pourquoi venir me trouver ? Que voulez-vous ?

— Votre protection, chuchota-t-elle en se passant la main dans les cheveux. Sinon, je ne suis pas sûre de passer la nuit...

## Chapitre 4

J'ouvris la porte de mon bureau.  
J'allumai la lumière, et l'ampoule claqua.  
Ça arrive souvent.

Je refermai la porte derrière la jeune fille en soupirant. Les derniers rayons du soleil d'automne filtraient par les rideaux, dansant avec les ombres dans la pièce.

Je présentai une chaise à la jeune fille. Elle me regarda bouche bée avant de comprendre, puis lâcha un petit « Oh ! » et s'assit. Je fis le tour du bureau et m'installai dans mon fauteuil sans enlever mon manteau.

— Bon, dis-je. Si vous voulez que je vous protège, il va falloir m'expliquer deux ou trois choses.

Elle repoussa ses cheveux couleur de jais, et me lança un regard purement calculateur. Elle croisa les jambes, et sa jupe remonta jusqu'à mi-cuisses. D'un léger mouvement du dos, elle avança sa jeune et ferme poitrine, pour que les tétons pointent sous son tee-shirt.

— Bien entendu, monsieur Dresden, répondit-elle, sensuelle et directe. Je suis sûre que nous pouvons nous entendre.

Des tétons érectiles sur commande – voilà ce que j'appelle un sacré talent d'actrice. Elle était assez jolie de toute manière. N'importe quel adolescent serait déjà en train de baver, prêt à lui sauter dessus, mais j'avais déjà vu meilleure performance. Je levai les yeux au ciel.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.  
Son air de vamp des rues s'évanouit.

— Ah bon ? s'étonna-t-elle en me jaugeant de nouveau. Vous êtes... heu...

— Non, je ne suis pas homosexuel, mais ce que vous proposez ne m'intéresse pas. Vous ne m'avez même pas dit

votre nom et vous êtes prête à coucher avec moi ? Non merci. Par les cloches de l'enfer, les mots « sida » et « herpès » ne vous disent rien ?

Elle pâlit encore plus, et même ses lèvres perdirent leur couleur.

— Très bien, lâcha-t-elle, qu'est-ce que vous voulez ?

— Des réponses, répliquai-je en la pointant du doigt. Et n'essayez pas de me mentir ! Ça ne servirait à rien.

C'était un petit mensonge. Les mages ne sont pas des détecteurs de mensonges ambulants, et je n'allais sûrement pas mettre son âme à nu pour tester sa sincérité – ça ne valait pas le coup. En revanche, ce qui est agréable, quand on est magicien, c'est que tout le monde attribue nos prouesses à d'immenses pouvoirs très mystérieux. Je vous accorde que cela ne marche qu'avec ceux qui en savent assez pour croire aux magiciens mais pas suffisamment pour connaître nos limites ; les gens normaux qui prennent la magie à la blague – le reste du monde, en fait – nous regardent comme s'ils s'attendaient qu'on nous colle dans une camisole de force d'une seconde à l'autre.

— OK, souffla-t-elle en se mordant la lèvre. (Pas de sensualité cette fois, juste de l'anxiété.) Que voulez-vous savoir ?

— Votre nom, déjà.

— Vous croyez que je vais vous dire ça, mage ? ricana-t-elle.

Touché.

Un lanceur de sorts costaud dans mon genre peut accomplir des miracles avec un nom, si une personne le lui donne.

— Pas de problème, répondis-je. Comment puis-je vous appeler ?

Elle ne prit pas la peine de couvrir sa jambe (qu'elle avait plutôt jolie d'ailleurs, avec un tatouage autour de la cheville.) J'essayai de me concentrer.

— Lydia, répondit-elle, appelez-moi Lydia.

— Parfait, Lydia. Vous manipulez la magie. Dites-m'en plus.

— Ça n'a rien à voir avec ce que j'attends de vous, monsieur Dresden, soupira-t-elle alors que sa colère disparaissait. Je vous en prie, aidez-moi.

— D'accord, d'accord. De quelle manière dois-je vous aider ? Si c'est une histoire de gang, je vous conseille plutôt d'aller voir

la police. Je ne suis pas garde du corps.

Elle eut un frisson et se frictionna les bras.

— Non, ça n'a rien à voir. Je n'ai pas peur pour mon corps.

Je haussai un sourcil.

Elle ferma les yeux avant de prendre une grande respiration.

— Il me faut un talisman, dit-elle. Quelque chose pour me protéger d'un esprit hostile.

Je me redressai. Vu le chaos qui agitait le monde spirituel en ce moment, je n'avais aucun mal à croire qu'une fille douée de pouvoirs magiques puisse s'attirer de graves ennuis. Les mages attirent les spectres comme le miel attire les guêpes.

— Quel genre d'esprit ?

— Je ne sais pas, monsieur Dresden, répondit-elle en regardant tout autour d'elle, sauf dans ma direction. Il est puissant, et il m'en veut. On... on m'a dit que vous auriez quelque chose pour me défendre.

« On » n'avait pas tort sur ce point. En l'occurrence, je portais au poignet un talisman constitué d'un morceau de linceul, d'un peu d'argent bénit, et d'autres ingrédients encore plus difficiles à rassembler.

— Peut-être, répondis-je. Mais j'aimerais d'abord savoir pourquoi vous êtes en danger, et ce qui vous pousse à chercher une quelconque protection.

L'inquiétude se lut sur son visage pâle – la véritable angoisse, celle qui vieillit, qui enlaidit. La façon dont elle se recroquevilla lui donna l'air fragile, frêle.

— Je ne peux pas vous le dire, bredouilla-t-elle. S'il vous plaît, je demande juste votre aide.

Je soupirai, en frottant l'un de mes sourcils avec mon pouce. Mon premier réflexe aurait été de lui donner un chocolat chaud, de lui poser une couverture sur les épaules et de lui dire que tout allait bien se passer, en lui donnant mon talisman.

Je refrénaï cette pulsion. Du calme, Don Quichotte !

Je ne connaissais toujours rien de sa situation, ou de ce qui la menaçait. Si ça se trouvait, un ange justicier la poursuivait pour un acte si infâme que le Tout-Puissant avait ordonné une sanction immédiate. Même les fantômes de vanille ont une raison pour revenir hanter les gens de temps à autre.

— Écoutez, Lydia. Je déteste m'impliquer dans une affaire sans savoir ce qui se passe. *Ce qui ne m'a pas arrêté par le passé*, ajoutai-je en silence. Je ne pourrai rien faire pour vous si je n'en apprend pas un peu plus sur votre histoire.

Elle baissa la tête, ses cheveux couleur asphalte retombant sur son visage.

Au bout d'une minute, elle prit une grande inspiration.

— Avez-vous déjà entendu parler des Larmes de Cassandre, monsieur Dresden ?

— Syndrome de la prophétie. La personne en question a des crises – des visions de l'avenir, et elles dépeignent toujours des événements qui rendent l'interprétation des rêves improbable. Parfois, les médecins la confondent chez les enfants avec l'épilepsie, et ils prescrivent un tas de médicaments inutiles. Les prédictions sont assez précises, mais personne n'y croit jamais. Certains appellent ça « un don ».

— Pas moi, murmura-t-elle. Vous n'imaginez pas à quel point c'est horrible. Prévoir quelque chose, essayer de le changer, et que personne n'y croie...

Je gardai le silence un moment, la fixant en écoutant l'horloge égrener les secondes.

— Très bien, dis-je. Vous prétendez avoir ce don. Et vous voulez me faire croire qu'une de vos visions vous a montré cet esprit maléfique vous tomber dessus, je suppose.

— Pas une fois, monsieur Dresden, trois. Trois ! Je n'ai eu qu'une crise quand ils ont essayé de tuer le président. Pour le désastre de la Nasa et le séisme au Laos, j'en ai eu deux. C'est la première fois que j'en ai trois, et qu'elles sont aussi claires...

Je fermai les yeux pour réfléchir à tout ça. De nouveau, mon instinct me poussa à aider cette jeune fille, et à casser la gueule au méchant fantôme, ou je ne sais quoi, avant de m'éloigner dans le soleil couchant. Si elle possédait vraiment les Larmes de Cassandre, je pouvais faire mieux que lui sauver la vie. Ma foi en mon pouvoir pouvait la changer, pour son plus grand bien.

D'un autre côté, ce ne serait pas la première fois qu'on me prendrait pour un con. Cette fille était une très bonne actrice. Quand elle pensait que j'espérais du sexe en échange de mes services, elle n'avait eu aucun mal à se glisser dans la peau d'une

séductrice des plus ouvertes. Qu'elle ait tiré immédiatement ce genre de conclusion en se fondant sur mon attitude on ne peut plus neutre en disait long sur elle. Lydia n'avait pas l'habitude de jouer franc-jeu. Je ne croyais pas me tromper beaucoup en subodorant qu'elle s'était déjà servie du sexe comme monnaie d'échange – et elle était beaucoup trop jeune pour être aussi à l'aise avec le sujet.

Cette histoire de Larmes de Cassandre était l'arnaque idéale, et ce n'était pas la première fois qu'on l'utilisait dans le cercle des magiciens ou assimilés. La supercherie ne requiert aucune preuve ni aucune manifestation concrète et immédiate du don. Il suffit d'une once de talent pour avoir la bonne aura, et peut-être d'un poil de kinétomancie, toujours pratique pour influencer le mouvement et la vitesse, et provoquer certains effets. Ne reste plus qu'à enrober le tout dans n'importe quelle fable ; par exemple, ajouter le masque de la petite fille perdue, avant de filer chez le premier pigeon venu, j'ai nommé Harry Blackstone Copperfield Dresden.

J'ouvris les yeux et constatai que Lydia m'observait.

— Bien entendu, dit-elle, je pourrais mentir. On ne peut analyser ou observer les Larmes de Cassandre. Je pourrais me servir de ce syndrome pour vous approcher et vous pousser à aider une jeune fille en détresse.

— C'est à peu près ce que je me disais, Lydia. Vous pourriez être une sorcière amateur qui a réveillé le mauvais démon et qui cherche à s'en sortir.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce n'est pas le cas, gémit-elle. Je sais que quelque chose approche. Je ne sais pas quoi, comment, ni pourquoi. Tout ce que je peux vous révéler, c'est ce que je vois.

— Et c'est ?

— Le feu, chuchota-t-elle. Le vent. Je vois des créatures obscures, et une sombre guerre. Je vois ma mort arriver, émergeant du monde des esprits. Et je vous vois au beau milieu de tout ça. Vous êtes au début et à la fin des événements. Vous êtes le seul qui peut les modifier.

— C'est ça votre vision ? Il neige moins en Alaska !

— Je vous raconte ce que je vois, grogna-t-elle en détournant

le visage.

*Méthode classique d'escroquerie. Flatter l'ego de la cible, l'attirer, l'intéresser à fond, puis lui racler les poches. Pffff ! Une nouvelle tentative pour tirer avantage de moi. Ma réputation doit s'étendre. Bon, inutile d'être grossier.*

— Écoutez, Lydia, je pense que vous dramatisez. Je vous propose un rendez-vous dans quelques jours, et nous verrons si vous avez toujours besoin de mon aide.

Elle ne répondit rien. Ses épaules s'affaissèrent, et la déception creusa ses traits. Elle ferma les yeux, et une pointe de doute m'effleura. J'avais la désagréable impression qu'elle ne jouait pas la comédie.

— D'accord, murmura-t-elle. Je suis désolée de vous avoir retenu.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

Mes instincts longuement réprimés me propulsèrent hors de mon fauteuil, juste à côté d'elle.

— Attendez un instant, dis-je en ôtant mon talisman de mon poignet.

Je perçus le léger claquement de l'enchantement qui se brisait quand je défis le nœud. Je lui pris la main gauche, et lui passai le bracelet. Elle avait des cicatrices sur les avant-bras. Les verticales sur les grandes veines, celles qu'on produit quand on essaie vraiment de se tuer. Elles étaient vieilles, presque effacées. Quel âge avait-elle quand elle s'était entaillée ? Quinze ans ? Moins ?

Je frissonnai en nouant le fétiche autour de son poignet, lui insufflant un brin de volonté pour réactiver la magie. Quand j'eus terminé, j'effleurai son avant-bras. Je sentis à peine le pouvoir du talisman. C'était un léger picotement à quelques millimètres de la peau.

— Rien de mieux que la foi pour combattre les esprits, dis-je calmement. Si vous êtes inquiète, allez dans une église. Les créatures surnaturelles sont puissantes après la tombée du jour, surtout pendant l'heure des sorcières et juste avant l'aube. Rendez-vous à Sainte-Marie-des-Anges. C'est une église à l'angle de Bloomingale et de Wood, près du parc Wicker. Elle est énorme, impossible de la rater. Passez par la porte de service et

sonnez. Parlez au père Forthill, dites-lui qu'un ami de Michael pense que vous avez besoin d'être en lieu sûr.

Elle me fixa, bouche bée, les yeux remplis de larmes.

— Vous me croyez, souffla-t-elle. Vous me croyez.

— Peut-être. Peut-être pas. Mais il y a eu pas mal de merdes ces derniers temps, et je préférerais ne pas avoir votre mort sur la conscience. Dépêchez-vous, il va bientôt faire nuit. (Je lui glissai quelques billets.) Prenez un taxi. Sainte-Marie-des-Anges. Le père Forthill. Un ami de Michael vous y a envoyée.

— Merci, sanglota-t-elle. Oh, mon Dieu, merci, monsieur Dresden !

Elle prit mes mains dans les siennes et les embrassa. Ses doigts étaient froids, ses lèvres trop chaudes, et des larmes se déposèrent sur mes phalanges. Elle sortit.

Je fermai la porte derrière elle.

— Harry, espèce d'idiot, grommelai-je. Tu n'as qu'un talisman pour te protéger des fantômes correctement, et tu le donnes. C'est sûrement une espionne, en plus. Ils l'ont envoyée chez toi pour te voler ce bracelet. Comme ça, la prochaine fois que tu viendras gâcher leur fête, ils ne feront qu'une bouchée de toi !

Je contemplai ma main, sentant toujours la chaleur du baiser de Lydia et l'humidité de ses larmes. Je soupirai et me dirigeai vers l'armoire où je rangeais une soixantaine d'ampoules de rechange.

Le téléphone sonna alors que j'étais en équilibre sur une chaise pour changer l'ampoule. Je descendis de mauvaise humeur.

— Dresden, grognai-je.

Le silence.

Un bruissement de friture.

— Dresden, répétais-je.

Quelque chose me fit dresser les cheveux sur la nuque. Difficile de décrire cette absence de réponse. Comme si quelque chose attendait, m'observait. Il y eut un barrage de friture, et je crus entendre des voix à travers les grésillements. Je captai une discussion aux accents rauques et cruels.

— Qui est à l'appareil ? demandai-je en regardant la porte

que j'avais refermée sur Lydia quelques minutes auparavant.

— Bientôt, haleta une voix. Bientôt, Dresden. Nous allons nous retrouver.

— Qui est-ce ? répétais-je, me trouvant un peu bête.

Plus rien.

J'examinai le téléphone avant de raccrocher, puis me passai la main dans les cheveux. Un frisson descendit le long de ma colonne vertébrale et vint se loger dans mon estomac.

— Parfait ! dis-je un peu trop fort. Pas du tout effrayant comme appel, merci bien !

L'antique radio posée sur l'étagère de la machine à café crachota et ulula en s'allumant. Je frôlai la crise cardiaque. Furieux, je me retournai vers la machine, les poings serrés.

— Harry ? couina une voix dans l'appareil. Hé, Harry, ça marche ?

Je luttais pour calmer l'emballement de mon cœur, et concentrai ma volonté pour communiquer avec la radio.

— Oui, Bob, je t'entends.

— Que les étoiles soient louées ! répondit le crâne. Tu m'as demandé de te prévenir si je découvrais d'autres phénomènes de Hantise.

La radio crépitait et bourdonnait de friture – des interférences spirituelles, et non physiques. Cela faisait longtemps que la radio ne captait plus rien. La voix de Bob était déformée mais intelligible.

— Mon contact est passé du côté de l'hôpital de Cook County. Quelqu'un a énervé Agatha Hagglesworth. C'en est une comme tu les aimes, Harry. Elle est coriace, la vieille !

Le crâne me résuma les circonstances tragiques de la mort d'Agatha, puis m'indiqua la zone de l'hôpital qu'elle frapperait à coup sûr. Je baissai les yeux sur mon poignet et me sentis nu comme un ver.

— Très bien, grognai-je. Je m'en occupe. Merci, Bob.

La radio grésilla, puis se tut. Je me ruai dehors.

Le soleil se couchait dans moins de vingt minutes, l'heure de pointe avait commencé depuis un bout de temps, et si je n'arrivais pas à l'hôpital avant la nuit, un grand nombre de désagréments s'y produiraient.

Mon sac de poussière fantomatique en poche, je me précipitai dans le hall, et manquai de percuter Michael. Il était grand, baraqué, et il portait un grand sac en bandoulière. Je savais que celui-ci contenait *Amoracchius* et la cape blanche du chevalier.

— Michael ! m'exclamai-je. Qu'est-ce que tu fous là ?

Il eut un sourire franc et honnête.

— Où l'on a besoin de moi, Il s'arrange pour m'y envoyer.

— Hein ? Tu plaisantes ?

— Non, répondit-il. Mais comme ça fait deux semaines que tu m'appelles tous les soirs, aujourd'hui je me suis dit que j'allais Lui éviter d'organiser une coïncidence, et je suis venu juste après le travail.

Il m'emboîta le pas, et nous montâmes dans ma Coccinelle bleue. Il entra par la portière rouge, je pris la blanche. Nous contemplâmes le capot gris, en attendant de nous glisser dans la circulation.

Voilà comment nous avons fini par nous battre dans la maternité de l'hôpital.

Quoi qu'il en soit, je crois que vous comprenez mieux ce que je veux dire, quand je vous parle d'une journée à peu près normale, jusqu'à ce qu'elle vole en éclats. Alors que nous naviguions dans le trafic, et que je donnais à ma vieille Volkswagen toute l'essence qu'elle pouvait manger, j'eus le pressentiment que ma vie allait prendre un tour trépidant.

Une fois de plus.

## Chapitre 5

Je déchirai la réalité et nous plongeâmes dans l'Outremonde. J'eus l'impression de sortir d'un sauna et d'entrer dans un bureau climatisé. Ce n'était pas physique : je le ressentis dans mes pensées, dans mon cœur et dans mon cerveau reptilien. Je n'étais plus dans mon univers.

Dans la poche de mon manteau, la bourse de cuir se fit soudain plus lourde et je perdis l'équilibre. Je tombai en poussant un juron. Le principal attribut de la poudre fantomatique est son extra-réalité. Elle est lourde, inerte et immobilise la matière spectrale. Dans l'Outremonde, la poussière est stimulée à outrance, et ce, même à travers un sac. J'avais l'impression de me coltiner un poids de vingt kilos.

Michael me regarda en fronçant les sourcils.

— Au fait, je ne t'ai jamais demandé de quoi se compose cette poudre.

— D'uranium appauvri, répondis-je. Enfin, c'est l'ingrédient de base. Après, j'ai ajouté du fer forgé, du basilic, de la crotte de...

— Laisse tomber, coupa-t-il, je ne veux pas savoir.

Il se détourna, l'épée toujours fermement tendue devant lui pendant que je me relevais en récupérant mon bâton et ma crosse. Je le rejoignis pour étudier le paysage.

Cette zone de l'Outremonde ressemblait au Chicago de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – non, oubliez ce que je viens de dire. Nous étions dans une Hantise. J'avais l'impression d'évoluer dans les mémoires d'Agatha Haggleshorn, dans le Chicago qu'elle avait connu à la fin de sa vie. Des lampes d'Edison brillaient sur des lampadaires alors que d'autres éclairages fonctionnaient encore au gaz. Ils dissipaient à peine l'obscurité. Les bâtiments étaient étrangement déformés, et certains semblaient incomplets. La

rue, les trottoirs, les immeubles, tout était en bois.

— Par la cage d'Houdini, murmurai-je, pas étonnant que le véritable Chicago n'ait pas arrêté de brûler ! On se croirait dans une forêt de pins !

Les rats grouillant dans l'ombre exceptés, les rues étaient vides. La déchirure entre notre monde et celui-ci palpitait en diffusant une légère fluorescence et une odeur d'hôpital. Nous étions entourés par une dizaine de phosphènes qui dansaient dans l'air : les essences des enfants dans la maternité, dont les échos nous parvenaient dans l'Outremonde.

— Où est-elle ? demanda calmement Michael. Où est le fantôme ?

J'examinai lentement les ombres autour de nous.

— Aucune idée, répliquai-je, mais on a intérêt à la retrouver rapidement. Il faudrait aussi qu'on l'étudie soigneusement.

— Pour déterminer ce qui les a tous rendus fous, conclut le chevalier.

— Exactement. Je ne sais pas pour toi, mais moi, je commence à en avoir marre de passer mes nuits à casser du spectre dans toute la ville.

— Tu n'as pas eu le temps de l'examiner ?

— Pas comme je le voudrais. Elle est peut-être soumise à des sortilèges qui m'aideraient à comprendre ce qui se passe. J'ai besoin de quelques minutes pendant lesquelles je ne risque pas ma peau pour l'étudier posément.

— Si elle ne nous tue pas avant, glissa Michael. Bon, le chrono est lancé et je ne la vois nulle part. On fait quoi ?

— Je déteste ça, répondis-je, mais je crois qu'on devrait...

J'allais dire « se séparer », mais je n'en eus pas l'occasion. Les madriers de la rue explosèrent en un nuage d'éclats acérés. Je me jetai de côté en me protégeant les yeux et Michael m'imita.

— Mes petits anges ! Ils sont à moi ! À moi ! hurla une voix qui résonna dans ma poitrine.

Mon manteau battait contre moi comme s'il était en soie.

Je baissai le bras et découvris le spectre manchot, bien solide maintenant, qui s'extrayait du sol en s'aidant de son membre griffu. Son visage allongé et émacié était déformé par la rage, et

sa tignasse emmêlée contrastait avec sa chemise de nuit d'un blanc immaculé. Une humeur noirâtre coulait de son moignon en collant à sa manche.

Michael se releva d'un bond, du sang coulant abondamment d'une coupure à sa joue, et se jeta sur le spectre, *Amoracchius* en avant. L'esprit le balaya comme un pantin. Le chevalier gémit et fut projeté dans les airs avant de s'écraser contre un trottoir en bois.

La folie flamboyant dans ses yeux, la bouche écumante, le fantôme se retourna vers moi.

Je me relevai péniblement et tendis ma crosse devant moi. Piètre défense contre un spectre sur son territoire.

— Je suppose qu'il est trop tard pour discuter tranquillement, Agatha.

— Mes bébés ! cria l'esprit. Ils sont à moi ! À moi ! À moi !

— Je l'aurais parié, soufflai-je.

Je rassemblai mon énergie et la canalisai dans ma crosse. Une lumière dorée embrasa le bois clair avant de former un bouclier.

Le spectre hurla de nouveau et se jeta sur moi.

Je me contentai de crier : « *Reflectum !* » avant que le fantôme s'écrase contre la barrière avec l'élan d'un rhinocéros sous stéroïdes. Ce bouclier avait arrêté des balles, voire pire, auparavant, mais c'était dans mon univers, sur mon territoire.

Nous étions dans l'Outremonde.

Agatha enfonça la barrière qui explosa avec un bruit assourdissant, et je me retrouvai au sol.

Encore.

Je plantai ma crosse calcinée dans le sol pour me remettre sur mes pieds en gémissant. La peau de mes doigts sanguinolents était gonflée d'hématomes et de vaisseaux éclatés.

Le spectre était à quelques pas, tremblant de rage, ou, si j'avais de la chance, de confusion. Les dernières bribes incandescentes de mon bouclier couraient sur son corps, mais elles ne tardèrent pas à s'éteindre. Je cherchai à tâtons mon bâton, mais mes doigts gourds me trahirent et il tomba sur le sol. Je me penchai pour le ramasser, mais un vertige m'envahit tandis que ma vision s'obscurcissait.

Michael contourna le fantôme pour me rejoindre. Il avait l'air plus inquiet qu'effrayé.

— Doucement, Harry, doucement. Seigneur, mon ami, ça va ?

— Je vivrai, coassai-je. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

— J'ai toujours eu un faible pour les bonnes nouvelles, répondit le chevalier en se mettant en garde.

— Je pense qu'elle ne s'intéresse plus aux bébés.

— *Voilà* une bonne nouvelle, dit Michael en souriant brièvement.

J'épongeai la sueur qui me coulait dans les yeux, et ma main se tacha d'écarlate. J'avais dû me couper, à un moment ou à un autre.

— La mauvaise nouvelle, c'est qu'elle va se jeter sur nous pour nous mettre en pièces dans quelques secondes.

— Je ne voudrais pas être rabat-joie, mais c'est encore pire que tu l'imagines, Harry. Écoute.

Je le dévisageai en tendant l'oreille.

Une plainte.

Un aboiement musical et spectral qui résonnait faiblement dans l'air. Il était encore loin, mais il s'approchait.

— Bon Dieu, murmurai-je, les Chiens de l'enfer !

— Harry, lâcha Michael d'un ton sévère, tu sais que je déteste quand tu jures.

— Tu as raison. Excuse-moi. Bon Dieu, les Chiants de l'enfer. Ma marraine est en chasse. Comment diable nous a-t-elle retrouvés aussi vite ?

— Elle ne devait pas être très loin, répondit le chevalier en me jetant un regard noir. Il nous reste combien de temps avant qu'elle arrive ?

— Pas beaucoup. La détonation de mon bouclier va l'attirer jusqu'ici.

— Si tu veux partir, vas-y, Harry. Je retiendrai le fantôme pendant que tu passes par la déchirure.

Je fus tenté.

Je ne vois pas grand-chose de plus terrifiant que ma marraine et l'Outremonde en tandem.

Mais j'étais en colère. Je ne supporte pas qu'on me balade. En plus, Michael est un ami, et je n'ai pas l'habitude de laisser mes potes nettoyer derrière moi.

— Hors de question, répliquai-je, on va devoir se dépêcher.

Le chevalier eut un bref sourire et avança vers le spectre tandis que les toutes dernières traces de l'explosion magique disparaissaient. Michael tenta d'embrocher le fantôme, mais celui-ci esquiva chaque coup avec une aisance et une rapidité déconcertantes. Je levai mon bâton de combat et concentrai ma volonté. J'occultai en frissonnant les aboiements qui se rapprochaient et le bruit de sabots qui les accompagnait. Calmement, je me concentrai sur le spectre, Michael et le pouvoir qui s'accumulait dans le bois de mon bâton.

Agatha dut en sentir la puissance, car elle se retourna et fila vers moi comme une flèche. Elle hurla et je distinguai de longues dents ébréchées dans sa bouche, et le feu blanc dans ses yeux.

— *Fuego !* criai-je.

L'esprit me percuta.

Mon bâton relâcha un torrent de flammes qui frappa les façades derrière le fantôme. Les bâtiments s'embrasèrent comme si on les avait aspergés d'essence.

Je roulai sur le sol avec le spectre qui cherchait à me déchirer la gorge à coups de crocs. Je coinçai l'extrémité de mon bâton dans sa bouche et me préparai pour un nouveau tir, mais elle m'ôta mon instrument des mains d'un mouvement de tête, comme un chien qui arrache un morceau de viande. Je lui donnai un coup de crosse maladroit, mais en vain.

Elle se jeta sur mon cou.

Je parai d'un bras en appelant Michael à l'aide. Le fantôme referma ses mâchoires sur mon bras et me griffa avec ses ongles. Je lâchai la poussière fantomatique pour le cogner de ma main libre, et le faire basculer, mais je réussis à peine à froisser ses vêtements.

Elle m'empoigna la gorge et, brusquement, je ne pus plus respirer. Je me tortillai pour lui échapper, mais elle était beaucoup plus forte et plus rapide que moi. Des étoiles dansèrent devant mes yeux.

Le chevalier cria et frappa le spectre de son épée. La lame s'enfonça dans le dos de l'esprit avec un bruit sourd, et le spectre se redressa en hurlant de douleur.

Le coup était mortel.

La lumière blanchâtre de l'arme enflamma l'ectoplasme, et la blessure s'ouvrit en se consumant. Agatha se tordit en criant sa fureur, et le mouvement brusque arracha l'épée des mains de Michael.

Le fantôme incandescent d'Agatha Haggleshorn se préparait à déchirer la gorge du chevalier.

Je parvins à retrouver ma bourse de poudre et, grimaçant sous l'effort, en jetai le contenu sur la tête du spectre. La matière ultralourde frappa son crâne avec la puissance d'un marteau-pilon. Le fantôme s'immobilisa instantanément, la gueule grande ouverte, avant de s'effondrer lentement.

Je relevai la tête vers Michael qui luttait pour reprendre son souffle en me regardant.

— Harry, t'as vu ?

Je me massai la gorge en jetant un coup d'œil alentour. Plus d'abolements ni de cavalcade.

— Quoi ? demandai-je.

— Regarde, répondit-il en désignant le corps du fantôme qui se consumait.

Durant le combat, j'avais arraché la chemise immaculée d'Agatha et elle avait sûrement déchiré sa jupe en traversant le sol pour arriver jusqu'à nous et en étranglant un magicien ou deux. Je me traînai près du corps. Il n'était pas la proie des flammes, mais, rongé peu à peu par le feu d'*Amoracchius*, il se tordait comme un journal dans une cheminée.

Pourtant, je distinguai parfaitement ce que me montrait le chevalier.

Des barbelures.

Un fin réseau de fil de fer barbelé qui mordait la chair du spectre sous ses vêtements déchirés. Les pointes s'enfonçaient tous les cinq centimètres à peu près, et le corps était couvert de sales petites blessures.

J'écartai les lambeaux de tissu en grimaçant.

Le fil partait de la gorge pour passer sous les bras et

s'enrouler autour du torse, avant de descendre autour d'une des jambes et de disparaître dans la chair de la cheville.

— Par les cloches de l'enfer, soufflai-je, pas étonnant qu'elle soit devenue folle.

— Ce barbelé, glissa Michael en s'accroupissant à côté de moi, il faisait souffrir le fantôme ?

— J'en ai bien l'impression. Il le torturait.

— Pourquoi n'avons-nous rien vu à l'hôpital ?

— Quoi que cela puisse être... Je ne suis pas sûr que ce soit visible dans le monde matériel. On ne pouvait le voir qu'en venant dans l'Outremonde, à mon avis.

— Dieu nous sourit, conclut Michael.

J'examinai mes blessures, puis inspectai les hématomes couvrant le bras et la gorge du chevalier.

— Oui, c'est cela. Écoute, Michael – ce genre de chose n'arrive pas comme ça. Il y a forcément quelqu'un derrière la torture infligée au fantôme.

— Ce qui signifie, continua le chevalier, que ce quelqu'un avait une bonne raison de pousser le spectre à s'attaquer aux enfants.

Son visage s'assombrit et un voile de colère déforma ses traits.

— Que ce soit son objectif ou non, repris-je, cela signifie surtout que quelqu'un se cache derrière cette folie issue de l'au-delà. Ce n'est pas un phénomène surnaturel ni une malédiction quelconque. On tourmente sciemment les spectres de la région.

Je me relevai en m'époussetant tandis que le corps achevait de se consumer... comme les bâtiments tout autour d'ailleurs. Le feu s'attaquait à toutes les surfaces verticales et commençait même à ronger les trottoirs et les rues. L'air se chargea de fumée tandis que la Hantise d'Agatha perdait toute intégrité.

— Flûte, grognai-je en réprimant un gémissement.

Michael arracha son épée des flammes en secouant la tête.

— La ville brûle, observa-t-il.

— Merci, Sherlock.

— Est-ce que ce feu peut nous blesser ? demanda-t-il en souriant.

— Oui, dis-je d'un ton solennel. Bon, il est temps de partir.

Nous nous précipitâmes vers la brèche de l'Outremonde. Le chevalier me sauva d'une chute de cheminée, et nous dûmes longer l'amas de briques et de madriers incandescents.

— Attends ! m'écriai-je. Tu entends ?

Michael continua à me pousser vers la sortie.

— Quoi ? Je n'entends rien.

— Exactement, lâchai-je d'un air sinistre, plus de chiens.

Une femme très grande et d'une beauté inhumaine émergea de la fumée. Sa chevelure rousse cascada jusqu'à ses cuisses, auréolant sa peau luisante, ses pommettes hautes et ses lèvres carmin. Des yeux dorés, fendus comme ceux des chats, brillaient dans son visage sans âge. Elle était vêtue d'une voluptueuse robe émeraude.

— Bonjour, mon garçon, ronronna Lea, manifestement immunisée contre les effets de la fumée et méprisant totalement les flammes.

Trois énormes formes étaient couchées à ses pieds. Elles ressemblaient à des rottweillers nés des ombres et de la suie, et me regardaient de leurs yeux noirs comme de l'obsidienne.

Elles nous coupaient la route vers la brèche.

J'avalai ma salive en repoussant la bouffée de panique qui menaçait de m'envahir. Je m'avançai entre la sidhe et Michael.

— Bonjour, marraine, coassai-je.

## Chapitre 6

Ma marraine contempla l'enfer qui nous entourait et sourit.

— Tout cela me rappelle une époque maintenant révolue. N'est-ce pas, mes mignons ?

Elle se pencha pour gratter la tête d'un des molosses fuligineux.

— Comment as-tu fait pour me trouver aussi rapidement, marraine ?

— Hmmmm, j'ai mes petits secrets, trésor, dit-elle en souriant de plus belle. Je désirais simplement saluer mon cher filleul. Une occasion rare.

— Très bien. Salut, c'est bon de te revoir, il faut qu'on se reprogramme ça une prochaine fois, lâchai-je. (La fumée pénétra dans ma bouche et je toussai.) On est un peu pressés, là, alors...

Le rire de Lea me coupa net. Cela ressemblait au son d'une cloche un peu fêlée.

— Vous, les mortels, vous êtes toujours pressés ! Mais cela fait une éternité que nous ne nous sommes pas vus, Harry.

Elle s'approcha d'une démarche féline et sensuelle qui, en d'autres circonstances, aurait pu m'hypnotiser.

— Nous devrions passer plus de temps ensemble, reprit-elle.

— Madame, écartez-vous de notre chemin, s'il vous plaît, intervint Michael en levant son épée.

— Cela ne me plaît pas, répliqua-t-elle d'un ton chargé de venin.

Ses lèvres pulpeuses se tordirent pour révéler des canines acérées, et les chiens d'ombre grognèrent. Ses yeux d'or revinrent se poser sur moi.

— Il m'appartient, seigneur chevalier, par le droit du sang, par la Loi, et par sa promesse brisée. Il a passé un pacte avec

moi, et vous n'avez aucun pouvoir.

— Harry ? demanda Michael en me jetant un rapide coup d'œil. Est-ce vrai ?

Je fronçai les sourcils en m'agrippant à ma crosse.

— J'étais jeune à l'époque, et bien plus stupide.

— Harry, si tu as passé un contrat avec elle de ton plein gré, elle a raison – je ne peux pas faire grand-chose.

Un autre bâtiment s'effondra avec un mugissement embrasé. Les flammes nous entouraient, et il faisait de plus en plus chaud. Vraiment très chaud. La brèche palpitait en se refermant petit à petit. Il ne nous restait plus beaucoup de temps.

— Viens, Harry, gronda Lea avec une flamme – excusez la note d'humour – dans les yeux. Laissons le chevalier du Dieu Blanc poursuivre son chemin. Permits-moi de t'emmener pour te plonger dans des eaux qui soigneront tes blessures et apaiseront tes maux.

Ça ressemblait à une bonne idée.

Une vraiment très bonne idée, et sa magie ne faisait que la renforcer. Je me sentis poussé vers elle en traînant les pieds.

— Dresden, dit Michael. Seigneur Dieu, Harry ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Rentre, Michael, répondis-je d'une voix sans timbre et un peu empâtée, comme si j'étais ivre.

J'aperçus l'expression de triomphe qui tordit les lèvres de ma marraine. Je n'essayai même pas de combattre l'attraction magique. Je n'aurais pas pu arrêter mes jambes de toute manière. Lea me connaissait sur le bout des doigts et elle aurait toujours un énorme pouvoir sur moi. Inutile d'espérer reprendre le contrôle de mon corps pour plus de quelques secondes. Autour d'elle, l'air était plus frais, et je sentis son parfum – elle embaumait les fleurs sauvages et l'humus.

C'était grisant.

— La brèche va bientôt se refermer, rentre, Michael.

— Harry ! cria le chevalier.

Lea posa ses doigts effilés sur ma joue, et une vague de plaisir m'envahit. Mon corps réagit à ce contact, impuissant et affamé à la fois. Je dus lutter pour me concentrer sur autre chose que la beauté de la sidhe.

— C'est bon, n'est-ce pas ? susurra ma marraine, les yeux irradiant d'extase. Mon préféré. Maintenant, lâche ton bâton et ta crosse.

Impuissant, je regardai ma main s'ouvrir et mes instruments tomber au sol. Les flammes se rapprochaient, mais je ne les sentais plus. La déchirure palpitait et diminuait. Elle était presque fermée. Je concentrai ma volonté en fronçant les sourcils.

— Es-tu prêt à honorer ta part du marché, cher enfant mortel ? murmura Lea en laissant sa main courir sur mon torse puis sur mon épaule.

— Je te suivrai..., répondis-je d'une voix volontairement neutre et embrumée.

Ses yeux étincelèrent de plus belle, et elle éclata de rire, offrant ainsi un cou gracile et une poitrine des plus charmantes.

— ... quand les poules auront des dents, lâchai-je en tirant mon sachet de poudre fantomatique.

Je le renversai sur la poitrine dénudée.

Il n'y a pas grand-chose dans les livres au sujet des feys et de l'uranium, mais il y a des tonnes d'informations sur leurs relations avec le fer forgé. Elles détestent ça, et la poussière était plutôt chargée en fer.

La chair parfaite de ma marraine se marbra instantanément de rougeurs, et la peau se rida et se craquela sous mes yeux. Le rire triomphant de ma marraine se changea en un râle d'agonie. Elle me libéra, et arracha son bustier de soie, offrant ainsi plus de chair à l'attaque de la poudre.

— Michael ! hurlai-je. Maintenant !

Je repoussai Lea, et récupérai mon bâton et ma crosse en fonçant vers la brèche.

J'entendis un grognement, et quelque chose accrocha l'une de mes bottes. Je tombai au sol. Je frappai l'un des chiens, l'atteignant à l'œil. Il rugit de colère, et ses deux potes se précipitèrent sur moi.

Michael s'interposa et cueillit l'un des molosses avec son épée. Le fer forgé frappa la bête et le sang de celle-ci se mêla au feu blanc qui s'échappa de la blessure. Le deuxième se jeta sur le chevalier et entreprit de lui broyer la cuisse entre ses mâchoires

en secouant la gueule de droite à gauche.

Je fracassai le crâne du monstre avec ma crosse pour libérer Michael, puis tirai mon ami jusqu'à la déchirure qui se refermait rapidement. D'autres Chiens de l'enfer émergèrent des ruines embrasées.

— Fais un effort ! criai-je. On n'a plus de temps !

— Félon ! cracha ma marraine.

Elle se releva, les chairs noircies et brûlées. Sa robe en lambeaux pendait sur son corps aux membres noueux et étirés.

Et totalement inhumains.

Elle crispa les poings, et les flammes alentour semblèrent se rassembler autour de ses mains, les transformant en deux boules incandescentes aux reflets tour à tour verdâtres et violacés.

— Infâme petite vipère ! reprit-elle. Tu es à moi ! Ta mère me l'a juré ! *Tu l'as juré !*

— Tu n'aurais pas dû signer un contrat avec un mineur ! répliquai-je en poussant Michael dans la brèche.

Il vacilla un instant sur le seuil de l'ouverture exigüe avant de disparaître dans le monde matériel.

— Si tu ne veux pas me donner ta vie, petite vipère, tu me donneras ton sang ! dit Lea en avançant de deux immenses enjambées.

Elle tendit les mains, et deux éclairs de flammes multicolores fondirent sur moi.

Dos à la brèche, je me jetai en arrière, priant pour que l'ouverture soit encore suffisante. En même temps, je relâchai mes plus infimes bribes de pouvoir à travers ma crosse pour élever un bouclier entre les éclairs et moi. Les flammes s'écrasèrent sur la barrière en me propulsant à travers la déchirure comme un fétu de paille dans une tempête. Je sentis ma crosse s'enflammer dans ma main alors que je passais dans le monde normal.

J'atterris sur le sol de la maternité. Le nuage de fumée qui s'échappait de mon manteau de cuir se transforma instantanément en une dégoûtante couche d'ectoplasme, pendant que des flammes cramoisi et vert rongeaient ma crosse. Les bébés gémissaient tout autour de moi.

Un concert de voix s'éleva depuis la pièce attenante.

La brèche se referma, et nous étions de retour dans le monde réel, au milieu d'enfants en pleurs. Les néons revinrent à la vie, et toujours plus de voix inquiètes montèrent depuis le bureau des infirmières. J'étouffai les flammes qui couraient sur mon bâton, avant de m'asseoir en soufflant.

J'avais mal partout.

La matière constituant l'Outremonde ne peut pas exister dans notre monde, mais les blessures, elles, n'ont aucun mal à faire la transition.

Michael se leva pour examiner les bébés et s'assurer de leur santé. Il vint se rasseoir à mes côtés, épongea l'ectoplasme qui poissait son front et entreprit de panser sa blessure à la cuisse avec un morceau de sa cape. Il me regarda d'un air pensif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Ta marraine. Tu as réussi à lui échapper.

— Pour cette fois, oui, ricanai-je faiblement. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Tu lui as menti pour cela.

— Je l'ai dupée, rectifiai-je. Une tactique classique avec les feys.

Il plissa le front, puis utilisa un autre pan de sa cape pour nettoyer *Amoracchius*.

— Je croyais que tu étais un type honnête, Harry, dit-il, l'air blessé. Je n'arrive pas à croire que tu lui aies menti.

Je lâchai un rire faiblard.

— Tu n'arrives pas à croire que j'aie pu lui mentir ?

— Non. Nous ne sommes pas censés triompher de nos épreuves de cette manière. Nous sommes dans le camp des justes, Harry.

Je me remis à rire, tout en essuyant le sang sur mon visage.

— Et nous avons gagné !

Une alarme se mit à résonner quelque part dans l'hôpital, et une infirmière entra dans la maternité. Elle nous regarda quelques secondes, puis s'enfuit en hurlant.

— Tu sais ce qui me dérange ? continuai-je.

— Dis toujours.

— Je me demande comment ma marraine a pu se retrouver

juste à côté de l'endroit où nous sommes apparus. Ce n'est pas comme si l'Outremonde était un petit village de campagne. Elle n'a pas mis cinq minutes pour débarquer.

Le chevalier rengaina son épée avant d'enlever sa cape en grimaçant.

— C'est vrai que c'est une étrange coïncidence.

Nous posâmes calmement nos mains sur nos têtes quand un policier de Chicago fit irruption dans la pièce, pistolet au poing. Son pantalon et sa veste étaient couverts de café. Nous nous mîmes à genoux tranquillement en faisant tout notre possible pour avoir l'air aimables et inoffensifs.

— Ne t'inquiète pas, reprit Michael. Laisse-moi parler.

## Chapitre 7

La tête entre les mains, Michael poussa un long soupir.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils nous aient jetés en prison.

J'arpentais la cellule comme un ours en cage.

— Tapage, effraction, énumérai-je en sortant une liasse de contraventions. Ils en auraient vu un, de tapage, si nous n'étions pas intervenus. Regarde ça : excès de vitesse, refus d'obtempérer, mise en danger de la vie d'autrui, et je t'ai gardé la meilleure pour la fin, stationnement interdit. Je peux faire une croix sur mon permis !

— Tu ne peux pas leur en vouloir, Harry. Comment leur expliquer la situation dans des termes qu'ils pouvaient comprendre ?

Je donnai un violent coup de pied dans les barreaux pour évacuer ma frustration. Une vive douleur remonta le long de ma jambe, et je regrettai immédiatement mon geste – on m'avait confisqué mes bottes. Ça plus mes côtes en miettes, ma blessure à la tête et mes doigts engourdis, j'en avais plus qu'assez. Je m'effondrai sur le banc à côté du chevalier.

— J'en ai marre de cette rengaine, soupirai-je. Les gens comme toi et moi, nous nous coltinons des trucs dont ces charlots – j'englobai d'un geste les alentours – n'ont pas la moindre idée. On n'est pas payés, et en plus c'est à peine si on reçoit des remerciements.

— Telle est la nature de la bête, Harry, répondit Michael, philosophe.

— Ça ne me tracasse pas trop en général, mais je déteste quand ce genre de truc nous tombe dessus, dis-je en me relevant pour tourner en rond de nouveau. Ce qui me fait vraiment chier, c'est que nous ne savons toujours pas pourquoi le monde des esprits est en ébullition. Quelque chose d'énorme se prépare,

Michael. Si on ne découvre pas comment ça se déclenche...

— Qui déclenche.

— Exact. Qui déclenche ces phénomènes... qui sait ce qui peut arriver ?

— Le Seigneur ne confie jamais un fardeau trop lourd pour les épaules qui doivent le supporter, Harry, répondit le chevalier avec un demi-sourire. Il nous suffit d'endurer ces épreuves et de garder la foi.

— Faut que je me trouve des épaules plus larges, alors, lâchai-je en lui lançant un regard assassin. Y a dû avoir erreur à la distribution.

Le chevalier éclata de rire en secouant la tête avant de s'allonger sur le banc, les bras croisés sur la poitrine.

— Nous avons fait ce qui est juste. N'est-ce pas suffisant ?

Je repensai à tous ces bébés si mignons, gémissant et reniflant. Les infirmières s'étaient dépêchées de vérifier leur état de santé et s'étaient empressées de les emporter pour les donner à leurs mamans. L'un d'entre eux, un mannequin pour les petits pots Gerber, s'était contenté de lâcher un énorme rot avant de s'endormir dans les bras de la puéricultrice. Une dizaine de petites vies avec l'avenir devant elles – un avenir plutôt court, si je n'étais pas intervenu.

Je sentis un sourire stupide s'afficher sur mon visage, et un très léger, mais très réel, sentiment de satisfaction que mon indignation n'avait pas réussi à effacer m'envahit. Je tournai le dos à Michael pour qu'il ne voie pas mon expression.

— Si c'est suffisant ? répliquai-je en me forçant à avoir l'air résigné. J'imagine qu'on n'a pas le choix.

Le chevalier éclata de rire de nouveau. Je le fusillai du regard, et il rit de plus belle. Je tombai le masque et me rassis à ses côtés.

— Dans combien de temps vont-ils nous laisser sortir, d'après toi ?

— Je n'ai jamais été incarcéré, répondit Michael. Tu t'y connais mieux que moi en matière de caution.

— Oh, protestai-je, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Charity, continua-t-il en fronçant les sourcils, ne va pas être contente du tout.

Je fis la grimace.

Charity, la femme de Michael.

— Oui, bon, va falloir supporter les épreuves et garder la foi, non ?

— Je vais adresser une prière à saint Jude, grogna le chevalier.

J'appuyai mon front contre les barreaux. J'avais mal partout, même à des endroits d'où je n'imaginais même pas qu'on puisse souffrir.

— Tout ce que je veux, soufflai-je, c'est rentrer à la maison, me doucher et dormir.

Une heure plus tard, un policier vint nous ouvrir en nous informant que la caution était payée. Je sentis l'angoisse se nicher dans mes tripes. Nous passâmes dans la salle d'attente.

Une grande blonde portant robe longue et cardigan nous attendait, les bras croisés sur son septième ou huitième mois de grossesse. Sa chevelure tombait jusqu'à sa taille en un flot voluptueux, encadrant un visage magnifique et de grands yeux noirs qui brûlaient d'une colère contenue.

— Michael Joseph Patrick Carpenter, lâcha-t-elle en fonçant vers nous. (En fait, elle oscilla vers nous, mais ses épaules droites et sa détermination donnaient bien le change.) Tu es dans un bel état ! Voilà ce qui arrive quand on a de mauvaises fréquentations !

— Bonjour mon ange, soupira le chevalier en se penchant pour embrasser la femme sur la joue.

Elle accepta ce baiser avec toute la patience d'un varan de Komodo.

— Y a pas de « mon ange » qui tienne ! As-tu la moindre idée de ce que j'ai enduré pour trouver une baby-sitter, venir jusqu'ici, rassembler l'argent et me débrouiller pour récupérer l'épée ?

— Salut Charity, dis-je d'un ton enjoué. Merci, c'est sympa de te voir, toi aussi. Ça fait combien ? Trois ou quatre ans depuis notre dernière discussion ?

— Cinq ans, monsieur Dresden, répondit-elle en me fusillant du regard. Et avec l'aide du Seigneur, j'espère bien ne pas avoir à réparer vos imbécillités avant cinq autres années.

— Mais, je...

— Chaque fois que vous apparaissez, dit-elle en m'éperonnant de son ventre enflé comme une galère romaine, c'est pour attirer des ennuis à mon mari. Et maintenant, c'est la prison ! Mon Dieu, que vont penser les enfants ?

— Écoutez, Charity, c'était vraiment import...

— *Madame* Carpenter, me corrigea-t-elle. C'est *toujours* important, monsieur Dresden. Mon mari a déjà résolu bien des affaires sans ce que vous appelez étrangement « votre aide ». En revanche, quand il travaille avec vous, il revient toujours couvert de sang.

— Oh, protestai-je, je suis blessé moi aussi !

— Très bien, répondit-elle. Peut-être que vous ferez plus attention la prochaine fois.

— Pour votre gouverne..., crachai-je, mais je ne pus finir.

Elle m'attrapa par le col et abaissa mon visage au niveau du sien. Sa force me surprit, et elle parvint à me fixer du regard sans pour autant plonger dans mes yeux.

— Pour *votre* gouverne, si, par votre faute, Michael récolte tellement de problèmes qu'il ne peut pas revenir auprès de sa famille, vous me le paierez !

Des larmes, sans relation avec une quelconque faiblesse, brillèrent dans ses yeux, et elle se mit à trembler sous le coup de l'émotion.

Je dois admettre que, sur le moment, sa menace m'effraya, ça et son oscillante preuve de fécondité.

Elle finit par me lâcher pour se tourner vers son mari ; elle inspecta gentiment une croûte sanglante sur son visage. Michael la prit dans ses bras, et elle se réfugia contre son torse en pleurant sans bruit. Le chevalier l'étreignit avec précaution, comme s'il avait peur de la casser. Il lui passa la main dans les cheveux.

Je restai planté là, me faisant l'effet d'un gros raté. Michael rencontra mon regard l'espace d'un instant, puis il se tourna.

Il partit, tenant toujours sa femme dans ses bras.

Je les regardai un moment s'éloigner, marchant l'un à côté de l'autre alors que je restais seul. Je plongeai les mains dans mes poches, puis me retournai. Je n'avais jamais remarqué à

quel point ils allaient bien ensemble – Michael avec sa force tranquille et sa fidélité sans faille et Charity avec son caractère passionné et sa loyauté absolue.

Ce truc, là, le mariage. Quand j'y pense, parfois, je me fais l'effet d'un personnage de Dickens qui regarde un repas de Noël par une fenêtre en gelant dans une rue glacée. Je n'ai jamais été très fort pour les histoires d'amour. Je crois que c'est à cause de tous ces démons, ces fantômes et ces sacrifices humains.

Toujours plongé dans mes sombres pensées, je sentis sa présence avant son parfum. Une chaleur et une énergie que j'ai appris à reconnaître depuis le temps que nous sortons ensemble.

Susan s'arrêta sur le seuil de la salle d'attente en regardant par-dessus son épaule. Je la détaillai. Je ne m'en lasse jamais. Susan a la peau sombre, encore plus foncée depuis notre dernier week-end à la plage, et des cheveux noirs coupés juste aux épaules. Élançée, elle n'en affiche pas moins des formes assez généreuses pour attirer le regard admiratif du sergent de garde. Tout cela, et plus, enfilé dans une minijupe et un haut court dévoilant largement son ventre.

J'avais réussi à la joindre juste avant qu'elle parte pour notre rendez-vous.

Elle me fit face et sourit, ses chaleureux yeux chocolat pleins d'inquiétude. Elle me désigna le couloir emprunté par Michael et sa femme d'un signe de tête.

— Joli couple, non ?

— Ils ont faussé la donne dès le départ, répondis-je en tentant de lui rendre son sourire.

En vain.

Susan jeta un coup d'œil à mes coupures, et son inquiétude grandit.

— Ah oui ? Explique un peu.

— Il l'a sauvée des griffes d'un dragon, expliquai-je en marchant vers elle.

— Jolie rencontre, souffla-t-elle en me serrant dans ses bras. (Mes côtes protestèrent.) Ça va ?

— Ça ira.

— T'as encore joué aux Ghostbusters avec Michael ? Quelle

est son histoire, à ce gars ?

— Confidentielle. La publicité pourrait lui causer du tort, il a des enfants.

— Très bien, répondit Susan en fronçant les sourcils. (Elle ajouta d'un ton un poil mélodramatique :) Alors qui est-il ? Un genre de guerrier immortel ? Un chevalier du roi Arthur qui s'est réveillé dans cette époque troublée pour combattre le mal ?

— Pour autant que je sache, il est charpentier.

— Et il affronte des spectres ? s'exclama Susan. Comment fait-il ? Il a un pistolet à clous magique ou quoi ?

Je réprimai un sourire. Les muscles de ma bouche me faisaient souffrir.

— Pas vraiment. Il est brave.

— Aaaaah, je vois : « Heureux les simples d'esprit, ils iront au paradis ! »

— Mais non ! Pas « bien brave ». Brave. Un vrai de vrai. Il est honnête, loyal et pieux. Il vit selon son idéal, et ça lui donne une certaine puissance.

— Il a l'air d'un type banal pourtant, murmura Susan. Je m'attendais à... Je ne sais pas. Quelque chose. Une attitude différente.

— C'est parce qu'il est humble également. Si tu lui demandais s'il est juste, il te rirait au nez. Ça fait partie de sa foi, je pense. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. C'est un homme bon.

— Et l'épée ? glissa-t-elle en haussant un sourcil.

— *Amoracchius*, indiquai-je.

— Il a donné un nom à son épée. Comme c'est freudien. Mais sa femme a failli arracher le cœur du préposé pour la récupérer.

— Cette arme compte beaucoup pour lui. Il croit que c'est l'une des trois épées que Dieu a données à l'humanité. Chacune porte dans sa garde un clou arraché à la vraie Croix. Seuls les Élus peuvent les manier. Ils appartiennent à l'ordre des Chevaliers de la Croix. On les appelle aussi les chevaliers de l'Épée.

— La Croix ? répéta Susan, ébahie. Comme celle de la Crucifixion avec un grand C ?

— Comment veux-tu que je sache ? soupirai-je. Ce genre de

conviction recèle son propre pouvoir. C'est peut-être suffisant. Quoi qu'il en soit, ma voiture est à la fourrière. J'ai dû me grouiller et la police de Chicago n'a pas apprécié.

— Tu crois qu'il y a matière à un papier ? répondit-elle, les yeux brillants.

— Tu n'abandonnes donc jamais ? ricanai-je.

— Il faut bien gagner son pain, répliqua-t-elle en m'emboîtant le pas avant de passer son bras sous le mien.

— On se voit demain soir ? Il faut que je rentre me coucher.

— Pas de rendez-vous galant, je suppose, répondit-elle avec un sourire forcé.

— Je suis désolé, mais...

— Je sais, soupira-t-elle tandis que je ralentissais le pas et qu'elle accélérait le sien. Je sais que ce que tu fais est important, Harry. Mais parfois, j'aimerais juste que...

Elle s'interrompit en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je t'assure. C'est égoïste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répétais-je.

Je lui serrai gentiment le bras de mes doigts blessés.

Elle s'arrêta et me fit face. Elle me prit les mains sans lever la tête.

— J'aimerais être aussi importante à tes yeux que ces affaires.

Ma gorge se noua. Comme c'est douloureux de s'entendre dire ce genre de choses.

— Susan, bredouillai-je, je t'interdis de croire que tu ne comptes pas pour moi.

— Oh, répondit-elle en gardant la tête baissée, c'est pas ça ! Je te l'ai dit, c'est une pointe d'égoïsme. Ça me passera.

— Je ne veux pas que tu te sentes... (J'avalai ma salive.) Je ne veux pas que tu penses que je ne... Ce que je veux dire, c'est que je...

T'aime.

C'était pourtant simple à prononcer, mais les mots restaient coincés dans ma gorge. Je ne les avais jamais dits à quelqu'un sans perdre cette personne plus tard, et chaque fois que je voulais les prononcer, quelque chose se bloquait.

Susan me regarda en clignant des yeux. Elle effleura le pansement sur mon front de ses doigts légers et chauds. Le silence régnait dans le couloir. Je restais là, figé, à la regarder stupidement.

Je me décidai enfin à l'embrasser, durement, comme si je cherchais à pousser les mots bloqués de ma bouche impuissante vers la sienne. Je ne sais pas si elle le comprit, mais elle fondit entre mes bras, toute tension oubliée, et son parfum de cannelle se mêla à la douceur de ses lèvres. Ma main descendit au creux de ses reins, et je la collai un peu plus contre moi.

Un bruit de pas me fit sourire et m'obligea à interrompre le baiser. Une agent de police nous dépassa, les lèvres pincées sur une expression moqueuse. Je rougis.

Susan récupéra ma main dans son dos et déposa un baiser sur mes doigts abîmés.

— Ne pense pas t'en tirer comme ça, Harry Dresden, dit-elle. J'arriverai bien à te faire parler, même si ça doit te tuer.

Elle s'arrêta là, et nous partîmes récupérer mes affaires.

Je m'endormis durant le trajet pour me réveiller quand Susan freina sur le gravier près du porche de la vieille maison dont je louais le sous-sol. Je sortis en m'étirant. J'examinai la nuit d'été en plissant le front.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda la jeune femme.

— Mister, répondis-je. En général, il se précipite sur moi quand je rentre. Je l'ai laissé sortir ce matin.

— C'est un chat, Harry. Il a peut-être un rendez-vous.

— Et s'il s'était fait renverser ? Ou qu'un chien l'avait mordu ?

Susan éclata de rire et s'approcha. Ma libido remarqua la façon dont ses hanches bougeaient sous sa minijupe. Je sentis mes muscles se tendre douloureusement.

— Il est gros comme un cheval, Harry. Je plains le chien qui s'y attaquera.

Je sortis mon bâton et ma crosse de la voiture avant d'enlacer la jeune femme. Son corps chaud contre le mien, l'odeur de cannelle montant de ses cheveux, tout cela était bien agréable à la fin d'une rude journée. Mais l'absence de Mister gâchait un peu le tableau.

Tout ça aurait dû éveiller mes soupçons. Bon, mettons cette distraction sur le compte de la fatigue, de la souffrance et de l'excitation sexuelle. Toujours est-il qu'une vague d'énergie froide me faucha en plein visage au moment même où une ombre émergeait de l'escalier menant à mon appartement.

Je n'avais rien vu venir.

Je fis un pas en arrière avant de m'immobiliser. Une autre forme sombre venait d'apparaître à l'angle du bâtiment, et elle se dirigeait vers nous. J'avais la chair de poule.

Susan, n'ayant pas mes sens de magicien, se rendit compte de la situation quelques secondes après moi.

— Harry ? souffla-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Qui c'est ?

Les deux individus se rapprochèrent et les ondes glacées s'amplifièrent. La lumière des lampadaires se refléta dans les sombres yeux exorbités du plus proche.

— Calme-toi et sors tes clefs de voiture, répondis-je. On se casse. Ce sont des vampires.

## Chapitre 8

L'un des vampires émit un rire de gorge, et apparut dans la faible lumière. Il n'était pas très grand et se déplaçait avec une désinvolture et une grâce félines que n'auraient pas laissé supposer ses baskets, ses yeux bleus et sa tignasse blonde artistiquement sculptée.

— Bianca nous a prévenus que vous seriez nerveux, ronronna-t-il.

L'autre approchait toujours. Elle ressemblait en tout point à son comparse masculin, mêmes yeux bleus, mêmes cheveux blonds et même stature ordinaire.

Mêmes chaussures.

— Mais elle ne nous avait pas dit que ton odeur serait si délicieuse, souffla-t-elle en se léchant les lèvres.

— Harry ? geignit Susan en tripatouillant ses clefs, la voix vibrante de terreur.

— Ne les regarde pas dans les yeux, dis-je, et ne les laisse pas te lécher.

— Me lécher ? s'exclama-t-elle en me fusillant du regard.

— Oui. Leur salive contient un agent narcotique addictif, expliquai-je tandis que nous arrivions à la voiture. Monte.

Le vampire partit d'un nouveau rire qui révéla ses crocs.

— Du calme, mage, nous ne venons pas pour votre sang.

— Parle pour toi, coupa sa compagne en se passant de nouveau la langue sur les lèvres.

Je discernai les taches noires sur le long appendice rosâtre.

Beurk !

Le mâle sourit et lui posa la main sur l'épaule dans un geste d'affection autant que d'emprise physique.

— Ma sœur n'a pas encore dîné, expliqua-t-il. Elle est au régime.

— Les vampires surveillent leur ligne ? murmura Susan pour elle-même.

— Oui, chuchotai-je, comme ça, ils ne se font pas de mauvais sang.

La journaliste eut un rire étranglé.

— Qui êtes-vous ? demandai-je au vampire. Que faites-vous près de chez moi ?

— Je m'appelle Kyle, répondit le mâle en hochant la tête. Elle, c'est ma sœur Kelly. Nous travaillons pour la maison Bianca, et nous venons vous remettre un message, une invitation plutôt.

— Il suffit d'une personne pour faire une commission.

— Nous étions simplement en route pour notre partie de tennis en double mixte, répliqua Kyle en jetant un coup d'œil à sa sœur.

— Mais bien sûr, ricanai-je. Quoi qu'il en soit, je ne veux rien qui vienne de vous. Partez, maintenant.

— Je vous conseille fortement d'y réfléchir, monsieur Dresden. Vous êtes bien placé pour savoir que Mme Bianca est la vampire la plus puissante de Chicago. Refuser son invitation pourrait avoir de graves conséquences.

— Je déteste les menaces, lâchai-je en pointant mon bâton de combat sur le visage de Kyle. Continue et on ne retrouvera même pas tes empreintes digitales.

Les deux créatures me sourirent – anges innocents aux dents acérées.

— S'il vous plaît, monsieur Dresden, reprit le vampire. Je ne faisais qu'évoquer les possibles répercussions fâcheuses d'un incident entre la Cour vampirique et la Blanche Confrérie.

Houlà, ça change tout !

J'hésitai avant de baisser mon bâton.

— Vous êtes en mission pour la Cour ? C'est officiel ?

— La Cour des vampires, répondit Kyle en rythmant ses paroles, invite officiellement Harry Dresden, magicien, qui représentera ainsi la Blanche Confrérie des mages, à la consécration de Bianca Sainte-Claire au rang de margravine des Cours vampiriques. Dans trois nuits. La réception commence à minuit. (Il s'arrêta pour sortir une enveloppe et raviver son

sourire.) Le serment des Cours assure la sécurité des invités, bien entendu.

— Harry, chuchota Susan, qu'est-ce qui se passe ?

— Je te dis ça dans une minute, répondis-je en m'avancant vers Kyle. Tu fais office de héraut officiel des Cours vampiriques, donc ?

— Effectivement, répondit-il.

— Donne-moi cette invitation, lâchai-je.

Ils s'avancèrent tous les deux et je levai mon bâton en murmurant un mot. La puissance s'accumula dans le bois et l'extrémité se mit à rougeoyer.

— Pas elle, dis-je en désignant Kelly du menton. Toi seul.

Le sourire de Kyle ne vacilla pas une seconde, mais le bleu glacial de ses yeux fit rapidement place au noir de la colère, envahissant bientôt tout le globe oculaire.

— Eh bien, monsieur Dresden, grinça-t-il, on n'est pas la moitié d'un avocat !

— Écoute, Kyky l'Embrouille, rétorquai-je, tu es un héraut, alors tu connais les accords aussi bien que moi. Tu es autorisé à délivrer et à recevoir des messages avec une totale immunité diplomatique tant que tu ne cherches pas la merde. Pas elle. (Je désignai sa comparse de la pointe de mon bâton.) Elle n'est donc pas obligée de respecter une quelconque neutralité non plus. Disons que je préférerais que nous en sortions tous entiers.

Ils émirent un sifflement qu'aucune gorge humaine n'aurait pu produire.

Kyle repoussa Kelly d'un geste brusque, et elle se plia en deux, les mains crispées sur son ventre. Les yeux entièrement noirs de Kyle étaient exempts d'humanité. Le vampire s'approcha et me tendit l'enveloppe. Je maîtrisai ma peur, baissai mon bâton et la pris.

— Votre mission est accomplie, lançai-je. Cassez-vous.

— Vous feriez mieux de venir, Dresden, jeta le vampire en rejoignant sa sœur. Ma maîtresse serait assez irritée par votre absence.

— Je t'ai dit de filer, Kyle, répondis-je en levant la main.

Je puisai des forces dans ma colère et ma peur avant de

lâcher :

— *Ventas servitas !*

L'énergie me quitta et le vent obéit à mon ordre, frappant les deux vampires et les noyant dans un tourbillon de poussière. Ils vacillèrent, se protégeant les yeux avec les mains.

La bourrasque mourut et un vertige m'envahit. Manipuler ainsi l'atmosphère m'avait épuisé.

Les employés de Bianca se reprirent en clignant des yeux pour en chasser les dernières saletés, la colère froissant leurs traits magnifiques. Leurs magnifiques baskets blanches étaient tachées et leurs coupes de cheveux ne ressemblaient plus à rien.

Ils s'accroupirent en me lançant des regards assassins. Ils avaient adopté la posture avec une grâce impossible et un équilibre inhumain.

Ils disparurent dans un tourbillon de baskets blanches.

Je ne baissai pas ma garde avant d'avoir sondé les alentours avec mes perceptions de magicien, à la recherche de l'énergie froide qui les animait. Plus rien. Alors, certain qu'ils étaient partis, je me détendis. Enfin, c'est ce que j'avais à l'esprit, mais en général, quand je me relaxe, le monde ne tourne pas tout autour de moi et je ne suis pas obligé de m'appuyer sur mon bâton pour éviter de tomber.

J'y restai agrippé quelques secondes le temps que la nausée disparaisse.

— Eh bien, dit Susan en s'approchant, toi, tu sais comment te faire des amis.

— Je n'ai pas besoin d'amis de ce genre, répondis-je, les jambes en coton.

Elle se colla contre moi, ce qui me permit de m'appuyer sur elle, et elle ménagea mon orgueil en se glissant sous mon bras comme si je la protégeais.

— Tu vas bien ?

— Je suis crevé. J'ai trop tiré sur la corde cette nuit. J'ai perdu la forme.

— Tu peux marcher ?

Je lui adressai un sourire un peu forcé et descendis l'escalier menant à mon appartement. Mister sauta depuis un coin d'ombre pour se frotter amoureusement contre mes jambes.

Quinze kilos de chat, ça fait beaucoup d'amour, et je dus faire appel à Susan pour éviter de trébucher.

— On a encore mangé des enfants, Mister ? raillai-je.

Le gros chat gris miaula puis alla gratter à la porte.

— Alors comme ça les vampires font une fête ? susurra la jeune femme.

Je pêchai mes clés dans ma poche de manteau et ouvris la porte de mon repaire. Mister fila à l'intérieur. Je laissai Susan entrer avant de refermer et de contempler mon salon d'un air las. Les braises de la cheminée jetaient un halo doré sur la pièce. Je m'attache plus aux textures qu'aux couleurs, et ça se ressent dans la décoration de mon appartement. J'aime le contact du vieux bois, les grandes tapisseries sur les murs de pierre. Mes chaises sont bien rembourrées et confortables. Le sol, de pierre lui aussi, est couvert de tapis aux motifs bigarrés allant du persan au navajo.

Susan me soutint jusqu'à ce que je puisse m'effondrer sur la tonne de coussins masquant mon canapé. Elle me débarrassa de mon bâton et de ma crosse en grimaçant à l'odeur de brûlé, et les rangea dans un coin à côté de ma canne-épée. Puis elle revint s'agenouiller à côté de moi, dévoilant par la même occasion une bonne dose de jambes adorables. Elle me retira mes bottes, et je gémis de bonheur en la remerciant.

— Peux-tu aller chercher les bougies ? demanda-t-elle en me prenant l'enveloppe des mains.

Je grognai une réponse indistincte et elle fronça les sourcils.

— Gros bébé, va ! Tu veux juste que je déambule autour de toi dans cette jupe.

— Je plaide coupable, dis-je.

Elle me sourit et remit des bûches dans la cheminée avant de retourner les braises avec un tisonnier jusqu'à ce que le feu reprenne. Il n'y a pas de lampes chez moi. La technologie me claque si souvent entre les doigts que ce n'est pas la peine de remplacer les ampoules. Mon réfrigérateur date de Matusalem, mais au moins il fonctionne, et je n'ose pas penser à ce qui pourrait se produire avec des conduites de gaz.

Alors, je vis sans chauffage, la cheminée mise à part, sans eau chaude, et j'utilise le courant le plus rarement possible. La

malédiction des magiciens, en somme. D'un autre côté, je fais de sacrées économies, même s'il y a des inconvénients.

Susan dut beaucoup se baisser pour allumer une bougie au feu naissant. La façon qu'avait la lumière orangée de dessiner ses jambes musclées me fascina, même dans mon état de fatigue.

— Je sais que tu mates, Harry, lâcha Susan en se relevant.

— Je plaide coupable, répétais-je.

Elle utilisa sa bougie pour allumer les autres, posées sur le manteau, puis ouvrit l'enveloppe en fronçant les sourcils.

Elle leva l'invitation à la lumière en produisant un sifflement admiratif.

— « Le porteur de la présente, le mage Harry Dresden, et la personne de son choix sont cordialement invités à la réception... » Je ne savais pas qu'on envoyait encore des invitations comme ça.

— Un truc de vampires. Ils ont quelques siècles de retard et ne s'en rendent même pas compte.

— Harry, murmura la jeune femme, je viens d'avoir une idée. Elle fit tourner le carton dans sa main d'un air pensif.

Mon cerveau tenta de sortir de sa léthargie. Mon instinct se réveilla, m'avertissant que Susan préparait un mauvais coup.

— Oui ? lâchai-je en clignant des yeux pour m'éclaircir les idées. J'espère que tu ne considères pas ça comme une occasion d'assister à la réception.

Une lueur passa dans ses yeux. De l'envie, peut-être, ou de la lascivité.

— Réfléchis, Harry. Certains invités ont peut-être plusieurs centaines d'années. En une demi-heure de conversation, j'aurai assez d'histoires pour...

— On se calme, Cendrillon. Primo, je ne vais pas à ce bal. Deuzio, même si j'y allais, je ne t'emmènerais pas avec moi.

Elle se redressa d'un coup et posa les poings sur ses hanches.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Écoute, Susan, grimaçai-je, ce sont des putains de vampires ! Ils mangent des gens. Tu n'as aucune idée du danger que je courrais – ou que *tu* courrais – à aller là-bas.

— Pourtant, Kyle a dit quelque chose à propos de la sécurité.

— Facile à dire. Tous ceux de la vieille école collent à mort aux lois de l'hospitalité et de la courtoisie. Mais ils en respectent le texte, pas l'esprit. Imagine qu'on me serve des champignons douteux ou qu'un type débarque et défouraille sur l'assistance, donc sur moi, le seul mortel de la fête, ils se contenteraient de dire : « Mon Dieu, quelle honte ! Nous sommes désolés, cela ne se reproduira plus. »

— Tu es en train de me dire qu'ils vont te tuer si tu vas à cette réception ?

— Bianca m'en veut pour une vieille histoire. Elle n'a pas le droit de m'attaquer par surprise et de m'arracher la gorge, mais elle pourrait s'arranger pour qu'il m'arrive un *accident*. C'est sûrement ce qu'elle prépare, en l'occurrence.

— Je t'ai déjà vu te colleter avec des trucs bien pires que les deux individus de tout à l'heure.

— Bien sûr, soupirai-je, exaspéré. Mais pourquoi courir le risque ?

— Tu n'imagines même pas ce que ça représente pour moi. Harry, souviens-toi de mon film avec le loup-garou...

— Le Dévorateur, rectifiai-je.

— Si tu veux. Ma carrière a plus progressé avec dix secondes de film diffusé pendant trois jours seulement qu'en cinq ans d'investigations à la con ! Si je sortais des entretiens avec d'authentiques vampires...

— Holà, Susan, tu lis trop de romans à succès. Dans le monde réel, les vampires bouffent les reporters avant même qu'ils aient allumé leur magnéto.

— J'ai déjà pris des risques auparavant, toi aussi...

— Mais je ne cherche pas les *ennuis* !

— Bon sang, Harry ! s'exclama-t-elle, le regard étincelant. Ça fait combien de temps que je ferme les yeux sur tout ce qui t'arrive ? Ce soir par exemple, je devais passer un bon moment avec mon petit ami, et je me suis retrouvée à payer sa caution pour le sortir de prison !

Touché.

— Crois-moi, Susan, si j'avais pu faire autrement...

— C'est la chance de ma vie !

Elle avait raison. Elle m'avait tiré d'affaire assez souvent par

le passé pour que je lui doive au moins ça... peut-être... Je pouvais lui accorder cette occasion, aussi dangereuse soit-elle. Mais, bordel, je ne pouvais quand même pas hocher la tête et sourire, et la laisser affronter ce genre d'horreurs ! J'essayai plutôt de détourner son attention.

— Non, répondis-je. J'ai assez de problèmes comme ça sans m'attirer de nouveau les foudres de la Blanche Confrérie.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Blanche Confrérie ? siffla-t-elle. Kyle t'en a parlé comme s'il s'agissait d'un organisme dirigeant. C'est l'équivalent pour les magiciens des Cours vampiriques ?

*Exactement.*

Susan n'était pas arrivée aussi loin sans une sacrée dose de cervelle.

— Pas vraiment, bredouillai-je.

— Tu mens très mal, Harry.

— La Blanche Confrérie rassemble les hommes et les femmes les plus puissants au monde. Des mages. Ils se battent pour conserver leurs secrets, et ils n'aiment pas les curieux.

Ses yeux s'illuminèrent comme ceux d'un chien de chasse sur la piste du gibier.

— Et tu es... une sorte d'ambassadeur pour eux ?

Je ne pus m'empêcher de rire à cette idée.

— Mon Dieu, non ! Mais je suis membre de la Confrérie. Ce n'est pas comme si j'avais une ceinture noire, c'est plutôt une marque de respect, de statut. Ça signifie que j'ai le droit de voter quand des affaires sont traitées par le Haut Conseil. Et je dois obéir à ses lois.

— Mais tu es autorisé à la représenter lors d'une occasion pareille ?

Je n'aimais pas du tout la tournure que prenait cette discussion.

— En fait, j'y suis obligé... dans ce cas précis.

— Donc si tu n'y vas pas, tu vas avoir des problèmes.

— Pas autant que si j'y vais, grognai-je. Au pire, le Conseil m'accuserait d'impolitesse. Je crois que je saurais supporter cette accusation.

— Et si tu y vas ? Allez, Harry, dis-moi quelle est la pire

chose qui puisse arriver.

— Je pourrais mourir ! Voire pire ! Susan, tu ne comprends vraiment pas ce que tu me demandes.

Je me levai pour m'approcher d'elle.

Mauvaise idée. La pièce se mit à tourner autour de moi et ma vue se brouilla.

Si Susan n'avait pas lâché l'invitation pour me rattraper, je serais tombé. Elle me réinstalla sur le canapé et je l'entraînai avec moi. Son corps chaud sentait bon.

Nous restâmes ainsi pendant une minute, et elle frotta sa joue contre mon manteau. Le cuir craqua, et j'entendis Susan soupirer.

— Je suis désolée, Harry. Le moment est mal choisi pour te tourmenter avec tout ça.

— Ça ne fait rien.

— Tout ce que j'ai vu, c'est l'énormité de la chose. Si nous...

Je me décalai légèrement pour passer mes doigts dans ses cheveux sombres avant de l'embrasser.

L'espace d'une seconde, elle ouvrit grands les yeux avant de les refermer doucement. Sa phrase se changea en un feulement sourd et elle me rendit mon baiser. C'était si chaud. Toujours plus chaud. Malgré mes blessures, je trouvais cela divin. Sa bouche était délicieuse et ses lèvres accueillantes. Je sentis ses doigts glisser sous mon tee-shirt et caresser mon torse ; une sensation électrisante m'envahit.

Nos langues s'emmêlèrent et je me collai à elle. Elle gémit de nouveau avant de me repousser brusquement pour me chevaucher de ses merveilleuses longues jambes. Elle m'embrassa comme si elle voulait m'aspirer. Mes mains remontèrent le long de ses cuisses avant de s'attarder sur sa chute de reins. Elle me chevaucha de plus belle, frottant son bassin contre moi. Mes mains quittèrent son dos pour glisser sous sa jupe.

Pendant un quart de seconde je me figeai en comprenant qu'elle ne portait rien en dessous – mais, d'un autre côté, nous n'avions pas prévu de sortir ce soir. Un spasme de désir balaya mon épuisement, et je l'agrippai, tandis qu'elle gémissait de nouveau, aussi affamée et excitée que moi. Son corps se tendit

contre le mien et chanta sous mes mains.

Elle tira sur ma ceinture en reprenant sa respiration, le feu aux joues.

— Harry, petit saligaud, ne crois pas que ça va me distraire bien longtemps.

Peu après, nous nous arrangeâmes pour qu'aucun de nous ne puisse penser à quoi que ce soit. Nous nous endormîmes bien longtemps après, dans un enchevêtrement de membres épuisés, de cheveux sombres et de couvertures devant la cheminée.

Bon, d'accord, la journée n'avait pas été si catastrophique que ça.

J'ignorais que le lendemain matin, le diable serait des plus matinaux.

## Chapitre 9

Je rêvais.

C'était un cauchemar familial, presque une vieille connaissance, même si cela faisait plusieurs années que je ne l'avais pas fait.

*Tout commence dans une grotte de cristal translucide dont la seule source de lumière est un feu brûlant sous un chaudron. Des entraves d'argent me serrent les poignets et je suis trop dans les vapes pour rester debout. Tournant la tête de droite à gauche, je vois mon sang couler là où les fers mordent la chair comme des épines avant de goutter dans des bols placés juste en dessous.*

*Ma marraine s'approche, pâle et magnifique dans la lueur du feu, ses cheveux auréolant son corps comme un voile de soie.*

*La sidhe est plus belle que n'importe quelle mortelle, ses yeux sont captivants et sa bouche plus attirante que le plus juteux des fruits. Quand elle embrasse mon torse, mon corps frissonne sous une vague de plaisir froid.*

*— Bientôt, murmure-t-elle entre les baisers. Plus que quelques nuits sous la lune sombre, mon trésor, et tu seras assez puissant.*

*Elle continue à m'embrasser et ma vision se brouille. L'extase glacée de la magie féerique coule de ses lèvres comme une drogue si agréable que cela en devient torture. Tout ça rend presque tolérables les entraves et la perte de sang.*

*Presque.*

*Je manque de souffle, et cherche le brasier des yeux pour ne pas plonger dans les ténèbres.*

*Le rêve change.*

*Le feu embrase mon cauchemar, et quelqu'un que j'ai aimé*

*comme un père se tord de douleur au beau milieu. Il hurle comme un dément, d'une voix stridente dénuée de fierté, de dignité ou même d'humanité.*

Dans ce rêve, comme dans la réalité, je regardais la chair cuire avant de glisser le long des muscles qui grésillaient et des os qui noircissaient, ces muscles qui se contractaient avec des spasmes torturés. Et je contemplais le spectacle en attisant le brasier, métaphoriquement parlant.

*— Justin, murmuré-je.*

*Vers la fin, je n'ai plus la force de regarder. Je ferme les yeux et baisse la tête en écoutant le tonnerre de mon cœur battre dans ma poitrine.*

*Mon cœur qui bat.*

*Bat.*

*Je me réveillai.*

*J'ouvris les yeux en clignant des paupières.*

Des coups ébranlaient ma porte. Susan se réveilla au même moment et se redressa. Notre couverture glissa le long de sa poitrine.

Dehors, il faisait encore nuit. La plus grande des bougies brûlait toujours, mais le feu n'était plus qu'un tapis de braises.

J'avais mal partout. C'était la souffrance du lendemain, lorsque les muscles et les articulations réclament un peu de temps pour récupérer. Je me levai alors que les coups continuaient. J'ouvris le tiroir de la cuisine. J'avais perdu mon .38 en affrontant le gang de lycanthropes l'année précédente, et je l'avais remplacé par un .357 Magnum. Je devais avoir des complexes à l'époque.

Le flingue me fit l'impression de peser une tonne. Je vérifiai le barillet avant de me retourner vers la porte. Susan repoussa la mèche qui lui tombait sur les yeux, jeta un coup d'œil au revolver, puis recula pour s'éloigner de ma ligne de mire.

*Une fille intelligente.*

*— Inutile d'insister, vous n'enfoncerez pas cette porte, criai-je.*

*Je ne braquai pas mon arme vers la porte.*

*Pas encore.*

*On ne pointe jamais une arme sur quelqu'un qu'on ne veut*

pas tuer.

Pas encore.

— J'ai remplacé l'originale par une porte blindée, ajoutai-je pour Susan. Tu te souviens de la visite du démon...

— Dresden, appela Michael depuis l'extérieur. J'ai essayé de t'appeler, mais ton téléphone doit être décroché. Il faut qu'on parle.

Je fronçai les sourcils et rangeai le .357.

— OK, OK ! répondis-je sans ouvrir. Tu sais quelle heure il est ?

— L'heure de se mettre au boulot. Le soleil ne va pas tarder à se lever.

— Barjot, grommelai-je.

Susan examina l'entrelacs de vêtements et de couvertures éparpillés sur le sol.

— Je crois que je vais attendre dans ta chambre, déclara-t-elle enfin.

— Pas de problème, répondis-je en sortant ma grosse robe de chambre (celle que j'enfile quand je descends dans mon labo). Couvre-toi, d'accord ? Je ne veux pas que tu tombes malade.

Elle me lança un demi-sourire somnolent en se levant, tout en jambes, grâce et marques de bronzages intéressantes. Elle disparut dans l'autre pièce.

J'ouvris à Michael.

Il était planté là, en jean, avec sa chemise de flanelle et sa veste usée, son grand sac de gym pendu à l'épaule. Je sentais la subtile tension dégagée par *Amoracchius*.

Je passai du sac à son visage.

— Des problèmes ? m'enquis-je.

— Peut-être. As-tu envoyé quelqu'un chez le père Forthill la nuit dernière ?

Je me frottai les yeux en essayant d'en chasser le sommeil.

*Du café.*

*J'ai besoin d'un café.*

*Ou d'un Coca.*

*N'importe quoi pourvu qu'il y ait de la caféine dedans.*

— Effectivement. Une fille nommée Lydia. Elle craignait qu'un fantôme la traque.

— Il vient de m'appeler. Quelque chose a passé la nuit à essayer de pénétrer dans l'église.

— Quoi ? C'est entré ?

— Il n'a pas eu le temps de m'en dire plus. Tu viens avec moi jeter un coup d'œil ?

— Laisse-moi quelques minutes, dis-je en hochant la tête.

Je filai vers le réfrigérateur pour en sortir un Coca. Malgré l'engourdissement, mes doigts fonctionnaient encore assez pour l'ouvrir. Mon estomac se rappela à mon souvenir, et j'embarquai l'assiette de viande froide au passage.

Après une rasade de Coca, je me fis un bon sandwich. Je remarquai que Michael était en train d'examiner la ruine qui avait été mon salon. Il poussa du pied une des chaussures de Susan et me regarda d'un air penaud.

— Je suis désolé, je croyais que tu étais seul.

— Ça ne fait rien.

— Bien, répondit-il avec un bref sourire. Dois-je te rappeler le chapitre portant sur les relations sexuelles avant le mariage ?

Je grognai quelque chose au sujet du matin, des visites impromptues et des crapauds. Le chevalier se contenta de hausser les épaules en souriant tandis que j'avalais mon petit déjeuner.

— Tu lui as dit ? demanda-t-il.

— Quoi ?

Il haussa les sourcils.

Je levai les yeux au ciel.

— Presque, lâchai-je.

— Tu lui as presque dit.

— Exactement, mais on a été distraits.

Michael effleura l'autre chaussure avant de toussoter.

— Je vois.

Je finis le sandwich, continuai ma canette puis entrai dans ma chambre. La pièce était glacée, et je trouvai Susan enroulée dans l'épaisse couverture de mon lit. Mister s'était appuyé contre elle, et il me jeta un regard ensommeillé et satisfait.

— Profites-en bien, boule de poils, lui lançai-je en m'habillant rapidement.

Chaussettes, jean, tee-shirt, grosse chemise. Ne manquaient

plus que l'amulette de ma mère autour du cou et mon bracelet de protection avec sa demi-douzaine de boucliers qui y étaient accrochés. Je passai celui-ci à mon poignet gauche pour remplacer le charme que j'avais donné à Lydia. Un anneau en argent avec des runes gravées à l'intérieur pour la main droite. Les deux bijoux frémissaient encore des enchantements que je leur avais jetés il y a peu.

Je me penchai sur le lit pour embrasser Susan sur la joue. Elle gémit doucement dans son sommeil et se pelotonna un peu plus sous les couvertures. Un instant, j'eus envie de me glisser à côté d'elle pour m'assurer avant de partir qu'elle était confortablement installée. Je sortis en fermant soigneusement la porte derrière moi.

Je suivis Michael dans sa camionnette Ford blanche (naturellement) au moteur gonflé. Le pick-up était assez puissant pour faire bouger des montagnes.

Nous partîmes pour Sainte-Marie-des-Anges.

Cette église est imposante.

Vraiment.

Son ombre domine le parc des Osiers depuis plus de quatre-vingts ans. Le quartier s'est développé tout autour, un ramassis de foyers pour immigrés entassés à côté de riches villas, et est devenu peu à peu « la Petite Bohème », remplie de *yuppies*, de stars montantes et de parasites sans talent.

D'après la rumeur, l'architecture du bâtiment aurait été inspirée par la basilique Saint-Pierre à Rome – autant dire énorme, élégante et un peu surchargée. L'église couvre un putain de pâté de maisons.

Quand nous arrivâmes sur le parking, le soleil venait juste de se lever. Je sentis ses rayons dorés transpercer le ciel et le subit changement des forces qui animent le monde. En termes de magie, l'aube a beaucoup d'importance. C'est l'heure des nouveaux départs. La magie n'est pas aussi facile à expliquer que le bien et le mal, l'ombre et la lumière, mais il y a un lien très fort entre la magie noire et les pouvoirs issus de la nuit.

Nous nous garâmes derrière l'église. Michael passa devant, le sac sur l'épaule. Je le suivis, les mains dans les poches de mon manteau. C'est mal à l'aise que je me dirigeai vers Sainte-Marie.

Pas pour de bizarres raisons pseudo-mystiques, je n'ai jamais aimé les églises, en général.

L'Église a tué un paquet de magiciens à une époque en les accusant de commercer avec Satan. J'avais du mal à bosser sur le même terrain.

« *Salut Dieu, c'est moi, Harry Dresden. S'il te plaît, ne me change pas en statue de sel.* »

— Harry, dit Michael en me tirant de ma rêverie. Regarde.

Il s'était arrêté près de deux vieilles voitures fatiguées garées non loin du pick-up. Les vitres étaient brisées et les capots défoncés. Les phares avaient explosé et tous les pneus étaient à plat.

Je fis le tour des véhicules en fronçant les sourcils. Pareil pour les feux arrière. Les antennes avaient disparu. Trois rayures parallèles couraient le long des deux voitures.

— Alors ? demanda Michael.

— À mon avis, la chose qui n'a pas pu entrer dans l'église s'est passé les nerfs sur les caisses.

— Tu crois ? railla-t-il en s'arrangeant pour que la garde d'*Amoracchius* sorte du sac. Je suppose que ce n'est plus dans le coin.

— Ça m'étonnerait. À l'aurore, les fantômes retournent dans l'Outremonde, d'habitude.

— D'habitude ?

— D'habitude. Presque sans exception.

Michael me regarda, la main sur la garde de son épée. Nous nous dirigeâmes vers la porte de service. Comparée à la majestueuse entrée principale, elle était d'une incroyable modestie. Quelqu'un s'était échiné à planter des rosiers de part et d'autre de la double porte. Quelqu'un d'autre en avait fait des confettis. Toutes les fleurs avaient été arrachées, et des débris végétaux couvraient plusieurs dizaines de mètres carrés.

Je m'agenouillai pour ramasser quelques tiges et les examinai dans la faible lumière.

— Qu'est-ce que tu cherches ? souffla le chevalier.

— Du sang sur les épines, répondis-je. Les épines de rose peuvent transpercer quasiment n'importe quoi – et si on s'emmerde à les réduire en miettes comme ça, on doit être

couvert de griffures.

— Et tu as trouvé quelque chose ?

— Non. Et pas d'empreintes dans la terre non plus.

— Un spectre, d'après toi ?

— J'espère que non, dis-je en jetant un coup d'œil à mon ami.

Il secoua la tête en plissant le front.

Je lâchai la tige et me relevai.

— En général, un fantôme peut faire bouger les objets par à-coups. Comme projeter des casseroles ou des poêles. Au pire, les spectres balancent des rangées de bouquins ou d'autres trucs dans le même genre. (Je désignai les plantes déchiquetées et les deux voitures saccagées.) En plus, ces manifestations sont limitées dans le temps et dans l'espace et ont lieu en des occasions particulières. Ce fantôme, si c'en est bien un, a suivi Lydia jusqu'ici et a dévasté les alentours... sur un sol bénit. En somme, il est plus costaud que tous les esprits que j'ai rencontrés.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je dis qu'on s'attaque peut-être à plus fort que nous. Écoute, Michael. J'en connais un rayon sur les spectres et les saloperies dans ce genre, mais je ne suis pas non plus un expert.

— Il faut en savoir plus, conclut le chevalier.

— Ça, dis-je en me frottant les mains, c'est ma spécialité. Allons voir le père Forthill.

Michael frappa à la porte. Le père Forthill, de taille moyenne, aux cheveux grisonnants, nous ouvrit et nous fixa derrière ses lunettes à monture métallique. Ses yeux brillants et bleus comme un ciel d'été étaient anxieux et cernés.

— Oh, Michael, merci mon Dieu ! s'exclama-t-il.

Il s'effaça et le chevalier entra. Le père étreignit le chevalier, l'embrassa sur les deux joues, puis recula pour me regarder.

— Et Harry Dresden, magicien professionnel. Je dois admettre que vous êtes le premier qui m'ait jamais demandé de bénir vingt litres de rhum pour en faire de l'eau bénite, monsieur Dresden.

Michael me jeta un regard étonné, il ne s'attendait pas que je connaisse le prêtre.

— Tu m'avais dit que je pouvais compter sur lui, lâchai-je, embarrassé, comme pour m'excuser.

— Et vous le pouvez, ajouta le père Forthill, les yeux pétillants. J'espère que vous ne venez pas vous plaindre pour l'eau bénite au rhum.

— Pas du tout, répondis-je. Je ne vous raconte pas la tête des goules !

— Harry, dit Michael d'un ton sévère, tu m'as encore caché des choses.

— Contrairement à ce que croit Charity, je ne t'appelle pas dès que j'ai des problèmes.

J'entrai en tapant le chevalier sur l'épaule au passage, et pris la main du prêtre qui la serra d'un air grave. Moi, je n'avais droit ni à une étreinte ni à un bisou.

— J'attends avec impatience le jour où vous vous tournerez vers Dieu, monsieur Dresden, sourit le père Forthill. Il a bien besoin d'hommes de votre trempe.

— Écoutez, mon père, répondis-je avec un sourire douloureux, ce sera avec plaisir que nous en parlerons, mais plus tard. Nous venons pour une autre raison.

— Je m'en doute, répondit-il.

Ses yeux se ternirent de nouveau, et il reprit tout son sérieux. Il remonta une allée aux murs couverts de représentations de saints et surmontée de vieilles poutres sombres. Nous lui emboî tâmes le pas.

— La jeune femme est arrivée hier, juste avant le coucher du soleil, continua le prêtre.

— Elle allait bien ? demandai-je.

— Bien ? répéta-t-il, surpris. Je ne dirais pas cela. Elle avait tout l'air d'une personne dont on a abusé et elle était au bord de la malnutrition. Elle avait aussi un début de fièvre et ne s'était pas lavée depuis longtemps. J'ai eu l'impression qu'elle était en manque.

— Pas faux, dis-je en fronçant les sourcils. Elle était dans un sale état.

Je résumai ma rencontre avec Lydia et ce qui m'avait décidé à l'aider.

— Je venais de lui donner des vêtements propres et un repas,

poursuivit le père Forthill, et je m'apprêtais à la mettre au lit dans le presbytère, quand ç'a commencé.

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle s'est mise à trembler, répondit le prêtre. Ses yeux étaient révulsés. Elle n'avait pas encore quitté la table, et elle a renversé sa soupe. J'ai cru qu'elle avait une crise d'épilepsie, et j'ai essayé de lui mettre quelque chose dans la bouche pour éviter qu'elle se morde la langue. Mais j'ai bien peur que cela ne l'ait pas beaucoup aidée. La crise s'est calmée peu après, mais elle a continué à trembler et elle était d'une pâleur mortelle.

— Le syndrome de Cassandra, murmurai-je.

— Ou une crise de manque, ajouta Forthill. Quoi qu'il en soit, elle avait besoin d'aide. Je l'ai allongée sur le lit du presbytère, et elle m'a supplié de ne pas la laisser. Je me suis installé à côté d'elle, et je lui ai lu des passages de l'évangile selon saint Matthieu. Elle s'est apaisée, mais elle avait toujours ce regard si... convaincu. C'est celui des gens qui savent qu'ils sont condamnés. Le désespoir. Pourtant, elle est si jeune.

— Quand l'attaque s'est-elle produite ? demandai-je.

— Dix minutes après, environ. D'abord, le vent s'est levé avec un mugissement horrible. Que le Seigneur me protège, je croyais que les fenêtres ne résisteraient pas à la tourmente. Puis des bruits sont montés de l'extérieur.

» Des sons effrayants. Quelque chose faisait les cent pas. Des pas très lourds. Et alors, on a appelé la jeune fille. (Le prêtre se frictionna comme s'il avait froid.)

» Je me suis levé et j'ai interpellé l'individu en lui demandant son nom, mais il s'est contenté de rire. J'ai tenté de l'y obliger en invoquant la parole divine, et il est devenu fou. Nous l'avons entendu écraser des choses dehors. Je dois admettre que ç'a été la plus terrifiante expérience de ma vie.

» La jeune fille a essayé de partir, d'aller le trouver. Elle ne voulait pas que je sois blessé, et elle savait qu'il la retrouverait où qu'elle aille. Bien entendu, je l'en ai empêchée, et le vacarme s'est poursuivi. J'ai continué à lire les Saintes Écritures à haute voix. Il attendait dehors. Je... je le sentais, mais je ne voyais rien quand je regardais à travers les carreaux. Il faisait si noir. Puis il trouvait autre chose à détruire et nous l'entendions tout

saccager.

» Il s'est calmé au bout de plusieurs heures, et la jeune fille s'est endormie. J'ai inspecté le bâtiment pour m'assurer que tout était bien fermé et, quand je suis revenu, elle avait disparu.

— Disparu ? m'exclamai-je. Disparu comme « était partie » ou juste « disparu » ?

— La porte de derrière n'était plus fermée à clé, même si elle a pensé à bien la tirer derrière elle, sourit faiblement Forthill. J'ai immédiatement prévenu Michael.

— On doit retrouver cette fille, déclarai-je.

— Monsieur Dresden, intervint le prêtre d'un ton grave, je suis certain que seul le pouvoir du Seigneur nous a protégés cette nuit.

— Je ne discuterai pas de ça avec vous, mon père.

— Mais si vous aviez senti la colère de cette créature... sa rage. Monsieur Dresden, je ne souhaite à personne de rencontrer cet être en dehors d'une église sans avoir demandé l'aide de Dieu auparavant.

— C'est ce que j'ai fait, répondis-je en désignant Michael du pouce. Et puis, si un seul chevalier de la Croix ne suffit pas, je pourrai toujours activer le *bat-signal* pour appeler les deux autres.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, et vous le savez, répliqua Forthill en souriant. Mais si c'est là votre choix... Vous seul devez décider ce qui est bon pour vous. Messieurs, j'ose espérer que vous saurez vous montrer discrets à ce sujet. Le rapport de police va sûrement mentionner des actes de vandalisme perpétrés par des inconnus.

— Un pieux mensonge, mon père ? lâchai-je en le regrettant immédiatement.

Oh et puis merde ! Je commence à en avoir marre de ses tentatives pour me convertir chaque fois que je me pointe.

— Le Mal tire son pouvoir de la peur, monsieur Dresden. Nous avons des institutions au sein de l'Église qui se chargent de ce genre de choses. (Il posa brièvement sa main sur l'épaule de Michael.) Mais raconter ce genre d'événement à n'importe qui, même aux fidèles, ne ferait que les terrifier et donner encore plus de puissance à l'ennemi.

— J'aime cette attitude, mon père, répondis-je. On dirait un magicien.

Il haussa les sourcils avant d'étouffer un rire.

— Prenez garde, mes enfants, dit-il. Et que Dieu vous protège !

Il fit le signe de croix, et je sentis le même subtil épanchement d'énergie que je rencontre parfois en compagnie de Michael. La foi. Le chevalier et le prêtre échangèrent ensuite quelques banalités au sujet de Charity et du reste de la famille, tandis que je m'écartais avec pudeur. Forthill lui assura qu'il baptiserait le bébé dès que Charity aurait accouché. Ils s'étreignirent de nouveau, et le prêtre vint me serrer la main, très sérieux et chaleureux à la fois.

Nous partîmes.

En retournant au pick-up, Michael me jeta un regard.

— Alors ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Je fronçai les sourcils, les mains dans les poches. Le soleil brillait maintenant, le ciel était bleu et les nuages d'un blanc éclatant.

— Je connais un type qui connaît bien les fantômes du coin. Tu te souviens du médium dans les vieux quartiers ?

— Le nécromancien, acquiesça le chevalier en se renfrognant avant de cracher par terre.

— Morty n'est pas un nécromancien, rectifiai-je. Il parvient à peine à appeler un esprit pour lui parler. La plupart du temps, il fait semblant.

En plus, si c'était un authentique nécromancien, la Blanche Confrérie l'aurait déjà traqué et décapité. À mon avis, Morty avait déjà eu la visite d'un gardien, qui l'avait averti du sort funeste réservé à ceux qui jouent un peu trop avec le côté obscur de la Force.

— S'il est aussi mauvais, pourquoi aller lui parler ?

— Morty est plus proche du monde des esprits que n'importe qui d'autre en ville. Enfin, à part moi. Je vais mettre Bob sur l'affaire aussi, on verra bien ce qu'il apprendra. On est obligés de faire appel à plusieurs personnes.

— Je n'aime pas trop cette histoire de communication avec les morts, grogna Michael. Si le père Forthill et les autres

apprenaient l'existence de ton familier...

— Bob n'est pas un familier, coupai-je.

— Il a la même fonction, non ?

— Les familiers travaillent gratuitement. Je dois payer Bob.

— Le payer ? dit-il d'un air soupçonneux. Et comment ?

— Surtout en romans légers. Bon, parfois, je dois lui montrer des photos...

— Harry, je n'ai pas envie d'en savoir plus, m'interrompit le chevalier d'une voix chagrinée. Tu n'as aucun moyen de lancer un sort qui nous éviterait d'avoir recours à ces êtres voués aux flammes de l'enfer ?

— Désolé, Michael, soupirai-je. Si ç'avait été un démon, il aurait laissé des empreintes, voire une sorte de piste psychique que je pourrais remonter. Mais je suis quasiment sûr que c'était un pur esprit. Et diablement costaud !

— Harry ! me tança le chevalier d'un ton sévère.

— Pardon, j'avais oublié. En général, les fantômes n'habitent pas un *construct* – un corps magique. Ils sont pure énergie. Ils ne laissent pas de trace, en tout cas aucune qui reste plusieurs heures. S'il était avec nous en ce moment, je pourrais te dire bien des choses à son sujet et même l'ensorceler. Mais il n'est pas là, alors...

— Bien, concéda Michael. Je vais demander à tout le monde de me prévenir si cette fille est repérée... Lydia, c'est ça ?

— Oui, dis-je.

Je la lui décrivis.

— Et elle a un talisman au poignet. Celui que je portais il y a quelques nuits de ça.

— Il peut la protéger ?

— De quelque chose d'aussi puissant... je ne sais pas. On doit découvrir qui était ce spectre avant de mourir et le neutraliser.

— Ce qui ne nous dit toujours pas pourquoi les spectres de Chicago deviennent fous, ajouta le chevalier en montant dans la camionnette.

— C'est ce que j'aime avec toi, dis-je en m'asseyant à côté de lui. Tu es d'un optimisme exubérant.

— La foi, Harry, sourit-il. Dieu fait toujours en sorte que les choses s'arrangent.

Il sortit du parking, et je fermai les yeux.

D'abord, aller voir Morty. Ensuite, envoyer Bob pour en apprendre plus sur ce qui semble être le fantôme le plus dangereux que j'aie rencontré depuis longtemps. Mais aussi découvrir qui se cache derrière la folie spectrale, et lui taper gentiment sur la tête jusqu'à ce qu'il arrête. Un jeu d'enfant. Du gâteau.

Je gémis doucement, me renfonçai dans mon siège, et me maudis d'avoir forcé mon pauvre corps meurtri à quitter mon lit.

## Chapitre 10

Mortimer Lindquist avait cherché à donner un aspect gothique à sa maison. Un portail noir en fer forgé interdisait l'accès à sa demeure, et des gargouilles grisâtres grimaçaient sous le toit. Pour couronner le tout, des statues ornaient le chemin qui menait à sa porte. Le jardin était envahi par les herbes folles. Si la baraque n'avait pas été un modèle standard de chez Phoenix, ç'aurait presque marché.

En fait, ça ressemblait plus à la Maison hantée de Disneyland qu'au sinistre repaire de quelqu'un qui parle avec les morts. Le lugubre portail était encadré par un bon vieux grillage, et si on regardait mieux les gargouilles, on s'apercevait qu'elles étaient en plastique. Pareil pour les statues ; au lieu d'un marbre élégant, on se retrouvait avec des reproductions en plâtre. Un nain de jardin au beau milieu de la pelouse n'aurait pas juré avec le décor. Après, peut-être qu'en pleine nuit, avec la bonne lumière et le bon état d'esprit, on pouvait y croire.

Je haussai les épaules et me préparai à frapper à la porte.

Elle s'ouvrit avant même que je termine mon geste, et un dos surmonté d'un crâne chauve et luisant recula vers moi.

Je m'écartai.

Un petit homme, le visage couvert de sueur, déposa une énorme valise sur le porche sans même s'apercevoir de ma présence.

Je me glissai dans l'entrée pendant qu'il tirait le bagage en grommelant jusqu'au portail. Je haussai de nouveau les épaules avant d'entrer dans la maison. Je passais par un accès professionnel – aucun picotement comme quand on franchit le seuil d'une maison sans y être invité. La première pièce rappelait l'extérieur de la maison. Des draps noirs tendus sur les murs et devant les portes. Partout, des bougies noires et rouges

bavaient leur cire, et un crâne humain me toisait depuis une étagère luttant pour contenir quelques volumes de l'*Encyclopedia Britannica* dont on avait gratté les tranches.

Le crâne aussi était en plastique.

Dominée à une extrémité par un grand fauteuil sculpté d'ornements monstrueux, une grande table entourée de chaises occupait le centre de la pièce. Je m'assis sur le siège du maître (manifestement), croisai les mains devant moi et attendis.

Le petit homme essoufflé revint en épongeant la sueur de son front avec un vieux mouchoir noué en bandana.

— Ferme la porte, dis-je. Il faut qu'on parle, Morty.

Il se retourna d'un bond en poussant un petit cri porcin.

— V... vous, bredouilla-t-il. Dresden, qu'est-ce que vous foutez là ?

— Approche, Morty, lâchai-je en le regardant posément.

Il avança, mais oublia de fermer la porte. En dépit de son embonpoint, il bougeait avec la fébrilité d'un chat terrorisé. Les auréoles de sueur qui tachaient sa chemise blanche atteignaient presque sa ceinture.

— Écoutez, Dresden, comme je l'ai déjà dit à vos potes, j'ai bien compris les règles du jeu, d'accord ? Je n'ai rien fait de mal, j'ai suivi vos consignes.

Ha ha ! La Blanche Confrérie avait fait une petite visite à Morty. Lindquist est un arnaqueur professionnel, et je ne m'attendais pas à lui tirer des réponses honnêtes sans un paquet d'efforts. Peut-être allais-je pouvoir exploiter cet angle et m'épargner une crise de nerfs.

— Je vais te dire une bonne chose, Morty. Quand je viens voir quelqu'un sans dire autre chose que : « Discutons » et qu'on me répond : « C'est pas moi », j'en déduis que mon interlocuteur est coupable de quelque chose. Tu comprends mon raisonnement ?

Sa face rougeaude perdit de ses couleurs.

— C'est pas possible ! Écoutez, j'ai rien à voir avec tout ce bordel. C'est ni ma faute ni mes oignons, mec.

— « Avec tout ce bordel », répétais-je en fixant mes mains. Pourquoi la valise, Morty ? Tu quittes la ville pendant quelque temps ?

— Écoutez, Dresden, répondit-il en déglutissant. Monsieur Dresden, je vais voir ma sœur qui est tombée malade, c'est tout.

— Bien entendu ! Tu quittes la ville pour rendre visite à ta sœur malade.

— Je le jure devant Dieu, lança-t-il en levant la main d'un air respirant l'honnêteté.

— Assieds-toi, Morty, dis-je en lui désignant la chaise en face de moi.

— J'aimerais bien, mais mon taxi ne va pas tarder, répliqua-t-il en se tournant vers le seuil.

— *Ventas servitas !* crachai-je d'une voix lugubre juste comme il faut et en étendant ma volonté vers la porte.

Un coup de vent la claqua au nez de Lindquist. Il geignit en reculant de quelques pas sans la quitter des yeux, puis il se décida à me faire face.

J'utilisai les dernières bribes du sort pour repousser la chaise que je lui réservais.

— Assieds-toi, Morty. J'aimerais te poser quelques questions. Si tu es franc avec moi, tu prendras ton taxi, sinon...

Je n'achevai pas ma phrase. Ce qui est pratique avec l'imagination, c'est que les gens pensent toujours qu'on leur fera des trucs mille fois pires que ce qu'on pourrait inventer. Il faut juste laisser libre cours à leurs spéculations.

Il me dévisagea de nouveau. Une goutte de sueur perla sur son front, et il cligna d'un œil.

Il attrapa la chaise comme s'il s'attendait que des chaînes apparaissent et l'entravent au dossier. Il s'installa au bord du siège, se lécha les lèvres et continua à m'observer.

Il se préparait sûrement à mentir le mieux possible. Il devait s'attendre à certaines questions...

— Tu sais que j'ai lu tes bouquins, Morty ? *Les Fantômes de Chicago, La Métaphysique des spectres*, et deux ou trois autres. Plutôt bien écrits.

— Merci, souffla-t-il d'un air soupçonneux.

— C'est vrai qu'il y a vingt ans, tu étais un putain d'investigateur. Une sacrée sensibilité aux énergies spirituelles et aux apparitions – aux fantômes, quoi. On appelle ça un « ectomancien », chez nous.

— Ah oui ? lâcha-t-il en se radoucissant un peu sans pour autant me regarder en face (la plupart des gens évitent). C'était il y a bien longtemps.

— Regarde-toi maintenant, dis-je sur le même ton. Tu organises des séances de spiritisme. Combien de fois contactes-tu vraiment un esprit ? Une fois sur dix ? Sur vingt ? On est loin de la grande époque. En être réduit à jouer la comédie...

Il fallait reconnaître qu'il savait parfaitement maîtriser ses émotions, mais j'ai l'habitude d'observer les gens. La raideur dans sa nuque et ses épaules trahissait sa colère.

— Je fournis le meilleur service possible à des gens en détresse.

— Non. Tu profites de leur désarroi pour leur soutirer un maximum de pognon. Mais au fond de toi, tu ne crois pas à ce que tu fais. Tu sais que c'est mal. Tu pourras te trouver toutes les excuses du monde, tu n'aimes pas ce que tu es devenu. Autrement, tes pouvoirs n'auraient pas disparu.

Il grinça des dents et ne chercha plus à dissimuler sa contrariété – la première réaction sincère qu'il m'ait fournie depuis son cri de surprise.

— Si vous avez quelque chose à dire, Dresden, allez-y, j'ai un avion à prendre.

— Ça fait deux semaines, soupirai-je en écartant les doigts sur la table, que les spectres deviennent fous. Tu n'imagines pas les dégâts qu'ils causent. Je ne te parle même pas du poltergeist chez les Campbell, de la créature dans les sous-sols de l'université ou d'Agatha Hagglesworth à l'hôpital.

— Oui, j'ai entendu certaines rumeurs, grimaça Morty en épongeant la sueur de son front. Il paraît que vous avez essuyé les plâtres avec votre pote le chevalier.

— Qu'est-ce que j'ai raté, Morty ? Le manque de sommeil me rend irritable, alors va droit au but.

— Je ne sais pas, répondit-il d'une voix morne. J'ai perdu mes pouvoirs, je vous le rappelle.

— Mais tu entends des rumeurs, Morty. Tu as encore quelques contacts dans l'Outremonde. Pourquoi quitter la ville ?

— Vous m'avez parlé de mes livres, ceux que vous avez lus ? demanda-t-il en ricanant. Êtes-vous tombé sur *Ils reviendront* ?

— Je l'ai survolé. Une compilation classique du type « fin du monde ». Je me suis dit que tu avais trop écouté des esprits d'un mauvais genre. Ils adorent vendre leur came au sujet du Jugement dernier. Beaucoup sont des arnaqueurs comme toi.

— Alors vous connaissez ma théorie sur la barrière entre la réalité et l'Outremonde, continua-t-il en ignorant ma remarque. Elle s'érode lentement.

— Et tu crois qu'elle est en train de tomber en morceaux ? Morty, ce mur existe depuis la Création. Je ne pense pas qu'il soit près de s'effondrer.

— Un mur, souligna-t-il d'une voix pleine de dédain. Plutôt un plastique d'emballage. Il se tend, se déforme, se froisse.

— Et il se déchire à présent ?

— Mais regardez autour de vous ! s'exclama-t-il. Bon Dieu, mage ! Depuis deux semaines, le voile est plus tordu qu'un politicien en campagne ! Comment croyez-vous que les spectres débarquent en masse ?

Je ne me laissai pas impressionner par ses éclats de voix.

— Tu penses donc que cette instabilité facilite l'accès à notre monde pour les fantômes.

— Et quand les gens meurent, les spectres qui en naissent sont plus gros et plus costauds. Si vous croyez avoir rencontré des clients sérieux, attendez qu'une jeune diplômée se fasse descendre par des truands alors qu'elle part en vacances. Attendez qu'un malade du sida infecté lors d'une transfusion rende son dernier soupir...

— Des fantômes encore plus puissants, murmurai-je. Tu parles de superspectres, en fait.

— De nouvelles générations de virus apparaissent aussi, railla-t-il. Le monde part en couille. Bientôt, le voile sera tellement fin qu'on pourra cracher à travers, et alors, vous aurez plus de problèmes avec les démons qu'avec les gangs.

— Très bien, concédai-je. Imaginons que j'adhère à cette histoire de barrière plus fluide que solide. Elle est troublée en ce moment, et ça la rend plus facile à traverser... dans les deux sens. Qu'est-ce qui pourrait causer cette turbulence ?

— Et comment je le saurais ? On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est, de parler avec des êtres qui existent à la fois

dans le passé, le présent et l'avenir. De les écouter vous expliquer comment ils ont assassiné leur femme dans son sommeil pendant que vous commandez un truc au restaurant.

» On croit contrôler le processus, le comprendre, mais, en fin de compte, il n'en est rien. Avec une arnaque, c'est plus simple, Dresden. On produit le spectacle. Les gens se foutent totalement de savoir si leur oncle Jeffrey leur pardonne vraiment d'avoir raté son dernier anniversaire. Ce qu'ils veulent, c'est un monde où les oncles Jeffrey leur offrent un pardon. Point.

Il s'épongea de nouveau et regarda la pièce, ses livres de pacotille et le crâne factice avant de reprendre :

— Voilà ce que je leur donne, moi : un heureux dénouement. Comme à la télévision. Ils veulent être en paix avec l'au-delà, et ils sont bien contents de payer pour ce service.

Un coup de klaxon l'interrompt, et il me regarda.

— Ça ira comme ça ?

Je hochai la tête.

Il bondit de sa chaise, le rouge aux joues.

— Bordel, j'ai besoin d'un verre ! Quittez la ville, Dresden. Hier soir, quelque chose a franchi le voile, un truc comme j'en avais jamais ressenti auparavant.

Je pensai immédiatement aux voitures saccagées tout comme les rosiers plantés sur un sol consacré.

— Et tu sais ce que c'est ?

— C'est gros... et plutôt de mauvais poil. Ça ne va pas tarder à tuer, et je pense que ni vous ni personne ne pourra l'en empêcher.

— Mais c'est un fantôme, n'est-ce pas ?

Il eut un large sourire qui dévoila ses canines. Vision d'horreur dans son visage couperosé.

— C'est un cauchemar.

Il fit mine de partir, et je voulus le laisser faire, mais j'en fus incapable. Il n'était qu'un menteur, un infâme arnaqueur, mais cela n'avait pas toujours été le cas.

Je le précédai à la porte et le pris par le bras. Il me fit face et s'arracha à ma prise. Il me fixa.

J'évitai de regarder ses yeux. Je n'avais aucune envie de plonger dans l'âme de Mortimer Lindquist.

— Morty, dis-je doucement, arrête les séances pendant quelque temps. Va te mettre au vert. Lis des livres, repose-toi. Tu es plus âgé à présent, tu es plus fort. Si tu saisis cette chance, tes pouvoirs reviendront.

— Bien sûr, Dresden. Juste comme ça, répondit-il, l'air blasé et fatigué.

— Morty...

Il sortit. Il ne prit même pas la peine de fermer derrière lui. Je le regardai s'approcher du taxi qui l'attendait. Il chargea sa valise, puis s'installa à l'arrière.

La voiture était sur le point de partir quand il baissa la vitre.

— Dresden ! Il y a un tiroir sous mon fauteuil. Vous y trouverez mes notes. Si vous voulez vous suicider en affrontant cette chose, autant vous préparer à ce qui vous attend.

Il remonta la vitre, et le taxi s'éloigna. Je le regardai un moment avant de rentrer. Je trouvai le tiroir en question et en sortis trois carnets à reliure de cuir. Les pages de vélin étaient couvertes d'une écriture qui allait en empirant, jusqu'aux dernières pages qui n'étaient plus que des hiéroglyphes ignobles. J'approchai mon nez. L'odeur du cuir, de l'encre, du vieux papier... C'était du vrai, de l'authentique.

Morty n'était pas obligé de me donner ses notes. Peut-être qu'il restait encore au fond de lui des traces de ce qu'il avait été. Peut-être que je lui avais fait un peu de bien avec mon conseil. J'aimais à le penser.

Je soupirai longuement avant d'appeler moi-même un taxi. Il fallait sortir la Coccinelle de la fourrière. Si possible. Peut-être que Murphy pourrait me filer un coup de main à ce sujet.

Je ramassai les carnets avant d'aller sur le perron attendre mon chauffeur, et fermai la porte derrière moi. Un monstre était descendu en ville, d'après Morty.

— Un cauchemar, dis-je tout haut.

Est-ce que Morty avait raison ? Est-ce que le voile entre la réalité et l'Outremonde se déchirait ? Un long frisson parcourut mon échine. Quelque chose s'était formé. Un truc énorme et dangereux. D'après mes tripes, ce n'était pas en vain. Quel que soit le pouvoir, qu'il soit terrifiant ou mineur, il a toujours un but, que son détenteur le sache ou pas.

Ce cauchemar était venu dans un but précis. Qu'est-ce qu'il voulait ? Qu'allait-il faire ?

Malheureusement, je craignais de l'apprendre bien trop tôt à mon goût.

## Chapitre 11

Une voiture banale était garée en face de chez moi. Deux hommes banals patientaient à l'intérieur.

Je sortis du taxi, payai le chauffeur, puis saluai de la tête le conducteur du véhicule de police si discret, l'inspecteur Rudolph.

Les années passées à travailler aux Enquêtes spéciales n'avaient pas altéré son apparence soignée et son charme. Ce département était la réponse secrète de Chicago au monde du surnaturel dont on niait officiellement l'existence. Mais Rudolph s'était endurci, et le blanc de ses yeux était moins clair qu'avant.

Rudolph me rendit mon salut, sans chercher à dissimuler son mépris. Il ne m'aimait pas. Peut-être était-ce lié à la descente d'il y a quelques mois. Rudy avait perdu les pédales et s'était taillé, plutôt que de rester à mes côtés. Auparavant, j'avais filé entre les doigts de la police, alors qu'il était censé me surveiller. J'avais une sacrée bonne raison de m'enfuir, et ce n'était pas très sympa de sa part de m'en vouloir. Enfin, si ça lui faisait plaisir...

— Salut, inspecteur, dis-je. Quoi de neuf ?

— Montez dans la voiture, lâcha Rudolph.

Je me redressai et enfonçai les mains dans mes poches avec un certain flegme.

— Vous m'arrêtez ?

Rudolph fronça les sourcils avant de répondre, mais il fut interrompu par son partenaire.

— Salut, Harry, lança l'inspecteur John Stallings.

— Comment ça va, John ? Qu'est-ce qui t'amène dans le coin ?

— Murphy nous a demandé de passer te prendre pour

t'emmener sur les lieux d'un crime, répondit-il en grattant une barbe de plusieurs jours qui remontait sur des cheveux en bataille et des yeux pétillant d'intelligence. J'espère que tu as le temps. On a essayé de te choper au bureau, mais tu n'y étais pas, alors Murphy nous a conseillé d'attendre devant chez toi.

Je remontai les carnets de Morty Lindquist sous mon bras.

— Je suis un peu occupé aujourd'hui. Ça ne peut pas attendre ?

— Notre officier veut que tu viennes maintenant, cracha Rudolph, alors tu ramènes ton cul immédiatement !

Stallings fusilla son collègue du regard, puis leva les yeux au ciel en me regardant.

— Écoute, Harry. D'après Murphy, cette affaire a l'air du genre... personnel.

— Personnel ? rétorquai-je.

— C'est ce qu'elle a dit, répliqua-t-il en écartant les mains dans un geste d'ignorance. Il s'agit de Micky Malone.

— Mort ? soufflai-je tandis que la nausée me titillait.

— Il vaut mieux que tu viennes voir par toi-même.

Je fermai les yeux en essayant de combattre ma contrariété. Je n'avais pas le temps pour ce genre de distractions. Analyser les notes de Morty allait me prendre des heures, et le crépuscule serait fidèle au rendez-vous.

Et les spectres sortiraient de l'Outremonde.

Mais Murphy m'a rendu de fiers services. Elle m'a sauvé la vie plus d'une fois, et vice-versa. Elle constitue aussi ma principale source de revenus.

Karrin Murphy commande le bureau des Enquêtes spéciales. Un poste qui, en général, signifie quelques mois de cafouillages, puis une exclusion rapide des forces de police.

Murphy n'avait pas merdé – elle avait préféré engager comme conseiller le seul magicien officiel de Chicago. Elle en est arrivée à maîtriser assez bien les prédateurs surnaturels les plus communs, mais quand les choses deviennent plus complexes, elle fait appel à moi. Administrativement parlant, je suis conseiller en investigations. Je suppose que les ordinateurs n'ont pas de codes de référence pour les exorcismes, les augures et la destruction de démons.

Rien que l'année dernière, le bureau s'est mesuré avec l'une des pires créatures que l'on connaisse, un monstre comme seuls les magiciens en affrontent : un Dévorateur..., une demi-tonne de superloup-garou indestructible.

Il y avait eu des pertes.

Six morts, dont le partenaire de Murphy. Micky Malone avait eu les jambes sérieusement amochées. Après sa rééducation, il nous avait accompagnés, Michael et moi, pour une dernière mission contre un sorcier qui s'amusait à invoquer des démons. Cependant, après avoir bouclé l'affaire, il avait conclu que sa claudication l'empêcherait d'être un bon policier, et il avait pris une retraite anticipée pour infirmité.

Je me sentais coupable. C'était peut-être un peu irrationnel, mais si j'avais été plus intelligent, plus rapide, j'aurais pu sauver ces vies. Peut-être même les jambes de Micky.

J'étais pourtant le seul à voir les choses sous cet angle.

— D'accord, concédai-je. Laisse-moi une seconde pour ranger ce dossier.

Nous roulâmes en silence, les bavardages oiseux de Stallings mis à part. Rudolph m'ignorait. Je fermai les yeux en attendant que ça passe. La radio de la voiture grésilla, puis se tut. Je sentis une odeur de caoutchouc brûlé ou je ne sais quoi... Merci la magie...

J'ouvris un œil et repérai le regard assassin de Rudolph dans le miroir de courtoisie. J'eus un léger sourire et refermai la paupière.

Connard !

Nous circulions dans un quartier résidentiel près d'Armitage Ouest, en plein Boucville. Ce quartier doit son nom à ses anciens habitants qui élevaient des chèvres dans leur jardin. Ces maisons étaient minuscules et surpeuplées.

Boucville fête ses cent ans, et a bien grandi... au propre comme au figuré. Les petits terrains ne permettaient pas de construire grand, alors on a bâti haut. Le coin en retire un air allongé et étiré. Des chênes et des sycomores majestueux trônent sur les pelouses, mais certains sont sommairement taillés pour préserver les fils électriques et les toits. Les ombres de ces hautes maisons et de ces grands arbres transformaient la

rue en un sucre d'orge de lumière et d'obscurité.

Des voitures s'entassaient devant l'une de ces demeures, une bâtisse de deux étages peinte en blanc. Je repérai la moto de Murphy parquée sur le gazon jauni. Rudolph se gara sur le trottoir d'en face. Le moteur s'arrêta en toussotant.

Je sortis de la voiture. Un malaise m'envahit. Un fourmillement courut dans mon dos.

Quelque chose n'allait pas.

Je restai figé, les sourcils froncés, pendant que les deux policiers me rejoignaient.

J'inspectai les alentours dans l'espoir de localiser la source de mon trouble.

Le feuillage cramoisi paré de ses couleurs d'automne crissait dans les arbres. Quelques feuilles mortes emportées par le vent raclaient le sol. Au loin, des voitures passaient, et un avion traversa le ciel avec un grondement sourd.

— Dresden, lâcha Rudolph, on y va.

Je levai la main, tout en ouvrant le champ de mes perceptions avec l'aide de ma volonté.

— Un instant, répondis-je. Je dois...

Je m'arrêtai là. Il valait mieux que je me concentre.

D'où venait cette sensation ? Qu'est-ce que c'était ?

— Foutu charlatan ! marmonna le policier en se rapprochant.

— Du calme, garçon, intervint Stallings. Laisse-le bosser. Tu sais aussi bien que moi de quoi il est capable.

— Je n'ai rien vu d'inexplicable, gronda Rudolph.

Il resta pourtant à l'écart.

Je me laissai guider et traversai la rue, droit sur le jardin de la maison blanche, et découvris le premier cadavre à deux mètres de la voiture.

Un petit chat roux gisait, disloqué, sur les feuilles mortes. Il avait l'échine brisée, ses pattes avant étaient tournées dans une direction, et ses pattes arrière dans une autre.

J'eus la nausée.

La mort n'est jamais agréable à regarder. Bien sûr, c'est pire quand elle touche les gens, mais quand ce sont les animaux familiers, c'est toujours plus féroce que pour le reste du monde animal. Ce chat n'était pas encore adulte, à peine un chaton du

printemps dernier. Il se baladait dans le quartier... sans collier.

Je perçus un nuage de perturbations autour de lui. Une aura psychique laissée par des événements traumatisants et douloureux. Pourtant, la mort de cette pauvre petite chose n'aurait pas dû attirer mon attention depuis la voiture de police.

Un mètre cinquante plus loin, je tombai sur un oiseau mort. Je ne tardai pas à trouver ses ailes. Puis deux autres oiseaux... sans tête. Je trouvai aussi quelque chose qui avait dû être petit et poilu. Bon, c'était petit, poilu et écrabouillé à présent. Peut-être un mulot ou un écureuil.

J'en trouvai encore.

Et encore.

Il y avait une dizaine de cadavres sur la pelouse. Une dizaine de volutes d'énergie violacée. Une seule dépouille n'aurait pas suffi à titiller mes perceptions de magicien, mais comme on dit : « L'union fait la force... »

Qu'est-ce qui avait tué ces animaux ?

Je me frottai les bras. La terreur me gagnait insidieusement. Je relevai la tête. Les deux policiers m'avaient suivi, le teint verdâtre.

— Jésus ! lâcha Stallings en effleurant du pied le cadavre du chat. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Difficile à dire, répondis-je en plissant le front. Où est Micky ?

— À l'intérieur.

— Bien, dis-je en me relevant. Allons-y.

## Chapitre 12

Je m'arrêtai sous le porche. La maison de Micky Malone était bien jolie. Sa femme était institutrice, et son salaire n'était pas suffisant pour se payer une baraque dans ce quartier. Mais à deux, c'était possible. Le plancher était ciré de frais. L'entrée jouxtait le salon où j'aperçus un tableau représentant la mer. Beaucoup de plantes aussi. Elles donnaient un nimbe organique et chaleureux à l'endroit.

Un de ces lieux qui n'est pas seulement une maison, mais aussi un foyer.

— Dépêche, Dresden, grinça Rudolph, l'inspectrice attend.

— Est-ce que Mme Malone est là ? demandai-je.

— Oui.

— Allez la chercher. Il faut qu'elle m'invite à entrer.

— Quoi ? Arrête de te la jouer. Tu te prends pour Dracula ou quoi ?

— Si mes informations sont exactes, Drakul est toujours en Europe de l'Est. Mais il faut qu'elle ou Micky m'autorise à entrer si je veux faire quelque chose ici.

— De quoi tu parles ?

— Écoute, soupirai-je. Les maisons, les endroits où les gens habitent, aiment et bâtissent leur vie ont une sorte de pouvoir. Si une bande d'étrangers avait occupé les lieux toute la journée, je n'aurais pas eu de problèmes pour entrer. Mais vous n'êtes pas dans ce cas, vous êtes des amis.

Comme l'avait dit Murphy, cette affaire était personnelle.

— Tu ne peux pas entrer ? répliqua Stallings.

— Bien sûr que si, mais je laisserais la plupart de mes capacités à l'extérieur. Le porche me priverait de nombreux pouvoirs.

— Quelle merde ! grogna Rudolph. Comte Dracula...

— Harry, continua Stallings, on ne peut pas t'inviter, nous ?

— Non, il faut que cela soit un occupant. En plus, c'est la moindre des politesses. Je n'aime pas aller où je ne suis pas le bienvenu. Je préférerais savoir que ma présence ne dérange pas Mme Malone.

Rudolph allait m'envoyer une réponse pleine de venin, mais Stallings le coupa net :

— Vas-y, Rudy. Va chercher Sonia.

Rudolph fronça les sourcils, mais s'exécuta.

Stallings alluma une cigarette. Il tira une bouffée, l'air pensif.

— Alors comme ça, tu ne peux pas utiliser ta magie dans la maison de quelqu'un s'il ne t'a pas invité avant ?

— Pas dans une maison, dans un foyer. Nuance.

— Mais tu n'as pas eu de problèmes chez Victor Sells. Tu l'as fumé, si je me souviens bien.

— C'est lui qui a bousillé son porche. Il utilisait sa baraque pour son petit commerce, et pour célébrer des messes noires. Ce n'était plus un foyer depuis longtemps.

— Donc tu ne peux pas affronter quoi que ce soit à domicile.

— Je ne peux rien contre les mortels, les monstres n'ont pas de seuil.

— Pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. C'est comme ça. Je ne peux pas tout savoir.

— Je m'en doute, répondit Stallings, avant de hocher la tête. Je crois que je comprends un peu. Le palier te neutralise.

— Pas complètement, mais c'est très dur d'utiliser la magie après. Un peu comme si je portais une combinaison en plomb. C'est la raison pour laquelle les vampires et les autres saloperies dans le genre évitent de franchir les seuils. S'ils s'amusaient à passer la porte, ils auraient bien du mal à rester en vie, alors utiliser leurs pouvoirs...

— Toutes ces histoires de magie, grommela le policier. Je n'y aurais jamais cru avant d'arriver dans ce service. Et j'ai encore des doutes.

— Ah oui ? C'est bien, ça prouve que tu ne t'y frottes pas encore beaucoup.

— Ça pourrait changer, répondit-il dans un nuage de fumée.

Y a eu pas mal de disparitions ces derniers jours. Des clochards, des indics, des gens que les flics connaissaient.

— Tiens donc, soufflai-je.

— Oui. Pour l'instant ce n'est qu'une rumeur, et les personnes de ce genre peuvent réapparaître du jour au lendemain, mais depuis que je bosse au B.E.S., ce type d'histoire me rend nerveux.

Je me renfrognai.

Devais-je lui parler de la réception de Bianca ? Il y aurait sûrement un paquet de vampires venus de l'extérieur pour l'occasion. La maîtresse de maison avait peut-être envoyé ses sbires récolter des hors-d'œuvre. Mais je n'avais aucune preuve. Si ça se trouvait, ces disparitions – si c'étaient bien des disparitions – étaient le fruit des turbulences dans l'Outremonde. Si c'était le cas, les policiers ne pouvaient pas faire grand-chose. Sinon, je n'allais pas tarder à me brouiller avec la reine des vampires locaux. Je ne voulais pas lâcher les flics sur Bianca sans raison. D'abord, elle avait sûrement assez de relations pour me les renvoyer, et, en plus, elle pouvait s'arranger pour que j'aie l'air de l'avoir mérité.

De toute manière, la communauté surnaturelle est régie par un code de conduite assez ancien. Quand on a un problème, on le règle en face. On ne se sert pas des policiers ou des autres mortels comme d'armes. Ce sont les bombes nucléaires du monde mystique. S'ils étaient témoins d'un combat d'ordre surnaturel, ils feraient dans leur froc, avant de brûler tout le monde en moins de temps qu'il n'en faut pour crier « inquisition ». La plupart des gens se foutent que l'un des monstres ait raison et l'autre tort. Ce sont des putains de monstres, alors on les descend tous les deux et on dort mieux la nuit.

C'est comme ça que ça marche depuis l'aube de l'âge de la raison, et le développement du pouvoir de l'humanité. Et je suis pour le pouvoir au peuple ! Je déteste ces caïds vampires, démoniaques et autres anciens dieux qui détruisent tout sur leur passage comme s'ils possédaient le monde. Même si c'était le cas il y a encore quelques siècles.

Quoi qu'il en soit, je décidai de la fermer au sujet de Bianca,

tant que je n'aurais rien de plus solide.

Je papotai avec Stallings jusqu'à ce que Sonia Malone arrive.

C'était une femme rondelette, de taille moyenne et solidement charpentée. Elle avait dû être très belle plus jeune, et, malgré l'absence de maquillage, elle en gardait le charme, affiné par des années d'expérience et d'autonomie. Elle avait les yeux rouges, mais son expression restait ferme. Elle portait une robe à fleurs toute simple et son alliance pour seul bijou.

— Monsieur Dresden, dit-elle, Micky m'a révélé que vous lui aviez sauvé la vie l'année dernière.

Je me raclai la gorge en baissant les yeux. Techniquement, c'était la vérité, mais je ne le voyais pas comme ça.

— Nous avons tous fait de notre mieux, madame. Votre mari a été très courageux.

— L'inspecteur Rudolph m'a dit que je devais vous inviter à entrer.

— Je n'aime pas aller où l'on ne me veut pas, madame.

Sonia fronça les narines en direction de Stallings.

— Éteignez-moi ça, inspecteur.

Le policier lâcha la cigarette et l'écrasa.

— Très bien, monsieur Dresden, commença-t-elle.

L'espace d'un instant, son visage se ferma et ses lèvres tremblèrent. Elle ferma les yeux et prit une grande respiration avant de les rouvrir.

— Si vous pouvez aider mon Micky, reprit-elle, je vous prie d'entrer.

— Merci, répondis-je en avançant d'un pas.

Je sentis l'invisible résistance du porche s'effacer devant moi comme un rideau de perles raidi par le froid.

Nous traversâmes le salon où je reconnus quelques policiers du bureau d'Enquêtes spéciales qui chuchotaient. J'avais l'impression de me rendre à des funérailles. Ils levèrent la tête sur mon passage et les conversations cessèrent. Je leur adressai un petit signe de la tête avant de m'engager dans un escalier menant à l'étage.

— Il a veillé tard la nuit dernière, me confia Sonia. Il fait des insomnies parfois, et il ne se couche pas avant le petit matin. Je me suis réveillée tôt, mais je n'ai pas voulu le réveiller. (Elle

s'arrêta en haut des marches, et me désigna une porte au bout du couloir.) Je suis désolée, je ne peux... (Elle prit une profonde inspiration.) Il faut que je m'occupe du repas. Vous avez faim ?

— Heu... Oui, bien sûr.

— Très bien, répondit-elle en redescendant.

J'avalai ma salive en regardant la porte... au fond du couloir. Autant y aller. Mes pas résonnaient à mes oreilles. Je frappai doucement.

Karrin Murphy ouvrit.

Qui aurait cru que cette petite blonde à casquette, en tee-shirt blanc et en jean dirigeait une brigade chargée d'élucider les affaires qui n'entraient pas dans les schémas classiques de la criminalité ? Même avec le holster qui froissait son vêtement, elle ne ressemblait pas à quelqu'un qui viderait calmement son chargeur de balles d'argent dans le museau d'un train de marchandises à gueule de loup-garou.

Et pourtant...

Aujourd'hui, ses yeux bleus – d'ordinaire si clairs et brillants – semblaient enfoncés dans leurs orbites. Elle avait les traits tirés.

— Salut Harry, dit-elle d'une voix rauque.

— Salut, Murph. T'as pas l'air en forme.

Elle tenta de sourire, avec un résultat effroyable.

— Je... je ne savais pas vers qui me tourner.

Je fronçai les sourcils. Normalement, Murphy aurait dû balayer mon commentaire inquiet. Elle me laissa entrer.

Le Micky Malone dont je me souvenais était un homme de taille moyenne plein d'entrain, un peu chauve, et qui pelait du nez au soleil quand il sortait pour ramasser son journal le matin. La canne et le boitillement étaient trop récents pour s'être implantés dans ma mémoire. Micky portait de vieux costumes classiques, en faisant bien attention à ne jamais se salir, sous peine de se faire engueuler à n'en plus finir.

En revanche, je ne me rappelai pas un Micky à la bouche tordue en un rictus féroce et aux yeux exorbités, enflammés par une lueur de folie et roulant dans leurs orbites. Ni l'avoir vu couvert de griffures, et les ongles incrustés de sang.

Son sang.

Quant aux menottes retenant ses poignets et ses chevilles aux montants du lit...

Il haletait en regardant autour de lui. Il sentait l'urine et la sueur. Je n'en distinguais guère plus dans la pièce obscure aux rideaux tirés.

Il tourna la tête vers moi et écarquilla les yeux. Il hurla à la mort, puis éclata de rire en oscillant. Il tirait sur ses entraves, et le lit grinçait en rythme.

— Sonia nous a appelés ce matin, expliqua Murphy d'une voix neutre. Avec son portable. Elle s'était enfermée dans un placard. On est arrivés pile au moment où Micky finissait de défoncer la porte.

— Elle a appelé la police ?

— Non, moi. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas que les autres le voient dans cet état. Qu'il ne s'en remettrait pas.

— Bon sang, quelle femme formidable ! Et il est comme ça depuis ce matin ?

— Oui. Il est juste... fou à lier. Il hurle, il crache et il mord.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

— Pas un mot. Il grogne comme un animal. (Elle croisa les bras et me regarda une seconde avant de détourner les yeux.) Que lui est-il arrivé, Harry ?

Micky gloussa et commença à onduler des hanches, avant de battre la mesure frénétiquement. Il faisait autant de bruit que deux adolescents survoltés en train de s'accoupler. J'eus un pincement au cœur. Pas étonnant que Mme Malone ait refusé de revenir dans cette chambre.

— Laisse-moi une minute, que je découvre ce qui se trame ici, dis-je.

— Tu crois qu'il... qu'il est possédé ? Comme dans les films ?

— Je ne sais pas encore, Murph.

— Ou alors un sortilège ?

— Murphy, je ne sais pas !

— Bordel, Harry ! T'as intérêt à trouver !

Elle frémit de colère, les poings serrés.

— T'inquiète ! répondis-je, en lui posant la main sur l'épaule. Laisse-moi avec lui.

— Harry, je te jure que si tu ne peux pas l'aider... (Sa voix

s'étrangla, et des larmes coulèrent sur ses joues.) Putain ! C'est un de mes hommes !

— Du calme, Murph, soufflai-je le plus gentiment possible en ouvrant la porte. Va te faire un café, d'accord ? Je vais voir ce que je peux faire.

Elle me regarda, puis observa Malone.

— Tout va bien, Micky, murmura-t-elle. On est là pour toi. On t'a pas abandonné.

Micky Malone la fixa de son regard malveillant avant de partir dans un nouveau concert de ricanements. Murphy eut un frisson, puis sortit de la chambre, la tête baissée.

J'étais seul avec le forcené.

## Chapitre 13

J'approchai une chaise du lit. Micky me regarda de ses yeux laiteux. Je cherchai ma craie dans les poches de mon manteau. J'en ai toujours en réserve pour les cas où je devrais tracer un cercle. Ça, une bougie et des allumettes. Quelques vieux bons de livraison aussi. Pas grand-chose pour pratiquer la magie, en somme.

— Salut, Micky, dis-je. Ici la Terre, tu me reçois ?

Malone recommença à glousser. Je fis bien attention à ne pas le regarder dans les yeux. Par les cloches de l'enfer, hors de question de mettre son âme à nu en ce moment !

— Très bien, repris-je de cette voix calme que j'utilise pour parler aux animaux. Je vais te toucher, d'accord ? Comme ça, je devrais pouvoir déterminer s'il y a quelque chose en toi. Je ne vais pas te faire du mal, alors ne t'affole pas.

Tout en parlant, je posai ma main sur le bras du policier à la retraite.

Il était brûlant.

Je sentis une force parcourir le corps de Malone – pas la titillation d'une aura de magicien, ou le pouvoir incommensurable de la foi de Michael, mais c'était là. Une forme d'énergie froide exsudait de tous ses pores.

*Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?*

Ça ne ressemblait à aucun sort de ma connaissance. Ce n'était pas non plus une possession. Le contact physique m'aurait permis de détecter l'esprit habitant le corps.

Micky m'observa un instant, puis il fit mine de se jeter sur moi, claquant des dents comme s'il voulait me mordre. Je sautai en arrière, même si je savais qu'il ne pouvait pas m'atteindre. Quelqu'un qui essaie de mordre provoque toujours plus de réactions que quelqu'un qui veut frapper. Mordre est un acte

beaucoup plus primitif.

Flippant.

Malone recommença à se balancer, agitant le lit par la même occasion.

— Parfait, soufflai-je. Aux grands maux, les grands remèdes. Si tu n'étais pas un ami...

Je fermai les yeux un moment avant de me concentrer sur un point situé un peu plus haut entre mes sourcils. La tension s'accumula, la pression s'accrut, et j'ouvris de nouveau les yeux, avec la Clairvoyance en plus.

Cette vision est un bienfait autant qu'une malédiction. Elle dévoile des choses qu'on ne voit pas en temps normal. Elle me permet de repérer le plus éthéré des esprits. Elle me révèle l'énergie de la vie qui circule comme le sang à travers le monde, entre la terre et le ciel, entre le feu et l'eau. Les enchantements scintillent comme des cordes dorées tressées avec des câbles en fibre optique, ou avec des néons genre Las Vegas, en fonction de leur complexité et de leur puissance. Parfois, on peut même démasquer les démons qui se promènent autour de nous sous forme humaine.

Ou les anges.

On voit les choses telles qu'elles sont vraiment, de conscience, d'âme et de corps.

Le problème est qu'aucune vision ne disparaît. Quel que soit le degré d'horreur, de révolte ou de démence, elle accompagne le mage pour l'éternité. Toujours présente, en couleur et son digital, toujours aussi puissante, toujours aussi difficile à supporter.

De temps à autre, on voit des choses si belles qu'on a envie de les conserver à jamais.

Mais dans mon job, on assiste surtout à des trucs comme Micky Malone.

Il était vêtu d'un caleçon et d'un tricot de corps blanc taché de sang, de sueur... et de pire encore. Mais la Clairvoyance me le révéla sous un jour bien différent.

On l'avait déchiqueté. Partout, il lui manquait des morceaux de chair. Quelque chose l'avait assailli, emportant de grosses bouchées de viande. Micky Malone ressemblait à la victime

d'une attaque de requin. On ne voyait rien sur le plan physique, mais quelqu'un avait réduit sa psyché, et peut-être son âme, en lambeaux sanguinolents.

Il saignait et saignait encore sans jamais tacher ses draps.

Un fil de fer barbelé noir aux pointes obscènement longues courait autour de son corps depuis sa gorge jusqu'à une de ses chevilles où il s'enfonçait sous la peau.

Comme Agatha Hagglesworth.

Horrifié, je le contemplai, le cœur au bord des lèvres. J'eus du mal à ne pas vomir. Malone me regarda, et il dut sentir que quelque chose avait changé, car il s'immobilisa. La folie avait quitté son sourire, changé maintenant en une grimace de souffrance intolérable qui tendait les muscles à la limite de la déchirure.

Ses lèvres bougèrent, sa face se tordant sous l'effort, mais il ne put que marmonner des onomatopées inintelligibles.

— Ça va aller, Micky, murmurai-je en m'appuyant sur mes mains pour qu'elles ne tremblent pas. Je suis là.

— ... fait... mal, parvint-il à haleter. Ça fait mal, mal, mal, mal...

Il continua à répéter jusqu'à ce que le souffle vienne à lui manquer. Il referma les yeux, une larme perla sur sa joue, et il éclata d'un nouveau ricanement dément.

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Ce barbelé devait être un sort, mais c'était la première fois que je voyais un truc pareil. Même si elle est utilisée à des fins maléfiques, la magie vibre et palpite d'énergie vitale. La magie vient de la vie, de l'essence de notre monde, des gens, de leurs émotions et de leur volonté. C'est ce que l'on m'avait toujours enseigné.

Mais ce fil était mort, noir, mat.

Quand je le touchai, il faillit me brûler la main.

Si froid...

*Mon Dieu, Micky, je n'imagine même pas ce que tu peux endurer.*

En théorie, il aurait mieux valu repartir et travailler avec Bob pour identifier la chose, trouver un moyen d'enlever ce barbelé sans blesser Malone... davantage. Mais ce calvaire durait depuis plusieurs heures. Il n'allait plus tenir très longtemps, sa santé

mentale aurait bien du mal à supporter l'éventration spirituelle qu'il avait subie. Si cette torture devait durer un jour de plus, elle pourrait l'envoyer dans un abîme dont il ne reviendrait jamais.

— J'espère que j'ai raison, Micky, murmurai-je en fermant les yeux et en respirant profondément. Je vais essayer d'arrêter la souffrance.

Il eut un ricanement plaintif en me regardant.

Je commençai par sa cheville.

Je rassemblai mon courage et insérai mes doigts entre la peau et le fil glacé. Je serrai les dents en accumulant assez de volonté et de pouvoir dans mes mains pour pouvoir toucher le sort qui l'enserrait.

Je tirai.

Doucement tout d'abord, puis plus fort.

Le fil brûla ma peau. Mes doigts ne s'engourdirent pas, la douleur se faisait simplement de plus en plus violente. La masse noire résista, et les barbelures s'accrochèrent au corps de Micky. Le pauvre homme hurlait comme un cochon qu'on égorge, mais il riait aussi comme un dément.

Je sentis des larmes de souffrance piquer mes yeux.

Les cris de mon ami étaient aussi douloureux que le froid.

Mais je tirais toujours.

L'extrémité du fil sortit de la chair.

Je m'acharnai.

Barbelure après barbelure, centimètre par centimètre, je retirai le sortilège d'entrave, arrachant parfois des morceaux de chair. Mais j'enlevai cette froide énergie qui torturait Micky.

Il cria jusqu'à ce que sa bouche s'assèche, puis j'entendis des gémissements monter d'un coin de la pièce. Ça ne pouvait être que moi.

Je tirai à deux mains.

Enfin, l'autre extrémité du fil de fer se détacha du cou de Malone. Celui-ci ouvrit grands les yeux, puis s'effondra en libérant un soupir épuisé. Je repris mon souffle en reculant, tenant toujours le barbelé dans mes mains.

Il se tordit brutalement, et il s'enfonça dans ma gorge.

De la glace.

Le froid.

Un froid terrible.

Une sensation de gel intense courut dans mes veines.

Je hurlai.

Un bruit de pas précipités dans le couloir.

Une voix m'appela.

Le fil de fer barbelé se contorsionna, son extrémité plongeant vers le sol, mais je le saisis de nouveau, l'empêchant de s'ancrer. La partie autour de mon cou se resserra, déchirant mes vêtements, mordant ma chair, et l'énergie sombre tenta de s'infiltrer en moi.

La porte s'ouvrit avec fracas. Murphy surgit, les yeux remplis de flammes bleutées, et une couronne de cheveux dorés auréolant sa tête. Elle tenait une épée si brillante et magnifique dans sa colère que j'avais du mal à en distinguer les contours.

*C'est l'effet de la Clairvoyance, me dis-je. Elle me dévoile l'essence de Karrin.*

— Harry ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Je luttai contre le fil, sachant qu'elle ne pouvait ni le voir ni le sentir.

— La fenêtre, Murph ! haletai-je. Ouvre la fenêtre !

Elle n'hésita pas une seconde. Après avoir traversé la pièce, elle ouvrit la fenêtre. Je titubai derrière elle, le fil enroulé autour d'une main, l'esprit déchiré par la souffrance. Je combattis le fil de fer, en fis un nœud, un rictus de rage peint sur le visage. La colère m'embrasa, et je puisai dans ce pouvoir pour lancer le barbelé par la fenêtre aussi fort que je le pus.

Je grimaçai, en pointant un doigt vers l'horreur glacée. Je rassemblai toute ma rage et ma peur, et désignai le sortilège sombre.

— *Fuego !*

Le feu répondit à mon appel et surgit de mon doigt pour engloutir le fil. Le sortilège se tortilla avant de disparaître dans une explosion qui fit vibrer la maison et me coucha au sol.

Je restai ainsi pendant une minute en essayant de comprendre ce qui se passait. Maudite Clairvoyance ! Elle commençait à brouiller les frontières entre les différents niveaux de réalité. On peut devenir fou avec ce petit jeu. Et vite.

Il suffirait de se balader avec cette vision toujours active et d'absorber tout ce qu'on verrait... en reconnaissant chaque chose. Quelle bonne idée ! Pourquoi ne pas savourer toute l'horreur et toute la beauté du monde ? S'en gorger et effacer tout le reste, toutes les angoisses pour les gens blessés, ou pas...

Je repris mes esprits, assis par terre, engourdi par un froid sans existence physique, à glousser d'une voix de fausset en me balançant d'avant en arrière. Je luttai pour clore ma Clairvoyance, et, l'instant d'après, tout redevint net. Je levai la tête, chassant les larmes de mes yeux. Je haletais.

Partout dans le quartier, des chiens aboyaient et des alarmes de voiture résonnaient sous l'effet de la détonation.

Murphy se tenait près de moi, le flingue braqué vers la porte, les yeux écarquillés.

— Bon Dieu, souffla-t-elle, qu'est-ce qui s'est passé, Harry ?

Je ne sentais plus mes lèvres. J'étais gelé.

— Un sortilège. Q... quelque chose l'a attaqué. L... lui a lancé un sort après. J... j'ai dû le consumer. Le feu qui brûle même dans le monde spirituel. D... désolé.

— Ça va bien ? demanda-t-elle en rangeant son pistolet.

— C... comment va Micky ? balbutiai-je.

L'inspectrice se précipita au chevet de Malone.

— Il n'a plus de fièvre, murmura-t-elle. Micky ? Hé, Malone ! C'est Murph. Tu m'entends ?

Le policier à la retraite grommela avant d'ouvrir les yeux.

— Murph ? s'exclama-t-il. Qu'est-ce que tu fais là ? (Il referma les paupières, épuisé.) Où est Sonia ? J'ai besoin d'elle.

— Je vais la chercher, souffla Karrin. Attends ici, repose-toi.

— J'ai mal aux poignets, bredouilla Micky.

Murphy me regarda, et je hochai la tête.

— Il va bien à présent.

Elle ouvrit les menottes, mais il semblait déjà avoir sombré dans un profond sommeil.

Murphy remonta les couvertures sous le menton de Malone et arrangea l'oreiller sous sa tête. Elle vint s'agenouiller près de moi.

— Harry, tu as l'air...

— D'une épave, oui, je sais. Il va lui falloir du repos. Du

calme. Quelque chose l'a déchiqueté de l'intérieur... et c'est pas joli à voir.

— Comment ça ?

— C'est comme... quand un proche meurt. Ou quand on rompt avec quelqu'un. Ça déchire l'âme. C'est une souffrance émotionnelle. C'est un peu ce qui est arrivé à Micky. Quelque chose l'a... déchiré.

— Quoi ? demanda Karrin d'une voix douce comme un fléau d'armes entouré de coton.

— Je ne sais pas encore, répondis-je en fermant les yeux, avant de m'affaler contre le mur en frissonnant. Je l'ai nommé « le Cauchemar ».

— Comment on le tue ?

— J'y travaille, soupirai-je. Pour l'instant, il a toujours une longueur d'avance.

— Bordel ! murmura-t-elle. Je commence à en avoir marre de réparer les dégâts.

— Pareil.

D'autres pas résonnèrent dans le couloir, et Sonia apparut. Remarquant le sommeil paisible de Micky, elle s'approcha doucement, comme si elle avait peur de faire trop de bruit. Chaque mouvement semblait lui être pénible. Elle effleura le visage de son mari, ses cheveux en voie de disparition, et il s'éveilla juste assez pour prendre sa main. Elle la serra et lui embrassa les doigts avant de poser la tête contre sa joue. Je l'entendis pleurer. Quel soulagement !

Murphy échangea un regard avec moi, et nous décidâmes de les laisser. Elle m'aida à me lever. J'avais mal partout. Mes os me donnaient l'impression d'être congelés. Marcher fut difficile, mais elle me prêta main-forte.

Je regardai une dernière fois Sonia et Micky avant de refermer la porte.

— Merci, Harry, dit Murphy.

— Tais-toi. Tu es mon amie, Murph. En plus, je réponds toujours présent, quand il faut aider une dame en grand danger.

Elle me dévisagea un instant, une étincelle dansant dans ses yeux cachés par la visière de sa casquette.

— Tu n'es qu'un porc misogyne, Dresden.

— Un porc misogyne affamé, rectifiai-je. Je suis en train de m'autodigérer.

— Faut manger plus souvent, fil de fer, railla Murphy en m'installant en haut des marches. Bouge pas, je vais te rapporter un truc à bouffer.

— Ne tarde pas trop. J'ai du pain sur la planche. La chose qui a fait ça sort à la tombée du jour.

Je m'appuyai contre le mur en fermant les yeux. Je pensai à des animaux morts, à des voitures vandalisées et à des tourments glacés lacérant l'âme de Micky Malone.

— Je ne sais pas ce qu'est ce foutu Cauchemar, mais je vais le découvrir, et après je le tuerai.

— Ça me paraît être un bon programme, lâcha Murphy. Si tu as besoin d'aide, je suis là.

— Merci, Murph.

— De rien. Heu, Harry ?

J'ouvris les yeux. Elle me contempla d'un air dubitatif.

— Quand je suis entrée tout à l'heure, tu m'as regardée avec un air étrange. Qu'est-ce que tu as vu ?

— Tu me rirais au nez, si je te le disais, répondis-je. Va me chercher quelque chose à manger.

Elle fronça les sourcils et descendit l'escalier. Il fallait aussi expliquer la situation aux membres du bureau présents dans le salon. Ils étaient tout excités.

Je souris en me remémorant la vision de Murphy, l'ange gardien, entrant dans la chambre précédée par les flammes de la colère. Voilà le genre de souvenir qui ne me dérange pas. Qui a dit que la Clairvoyance est un fardeau ?

Oui, bon, ça va...

Puis je repensai au barbelé, à ce supplice abominable que j'avais découvert... et expérimenté. Les fantômes qui erraient dans Chicago subissaient la même chose. Qui était le coupable ? Et comment ? Je n'avais jamais rencontré quoi que ce soit qui ressemble à ce sortilège de torture. Je n'avais jamais entendu parler d'une forme de magie qui puisse affecter de la même manière les esprits et les mortels. Je n'aurais pas cru cela possible. Comment ça marche ?

Plus simplement : qui en est l'auteur ?

Je restai assis là, tremblant et souffrant. Je commençais à traiter cette histoire comme une affaire personnelle. Malone était un allié. Quelqu'un qui avait affronté les méchants avec moi. Plus j'y pensais, plus j'enrageais et plus j'étais déterminé.

Je trouverais Cauchemar, cette chose qui s'était introduite dans notre monde, et je le détruirais.

Après, je découvrirais qui l'avait créé.

À moins qu'ils te trouvent en premier, Harry...

## Chapitre 14

— Non, répondis-je dans le combiné. (J'avais jeté mon manteau sur une chaise, avant de m'effondrer sur le canapé. L'appartement était plongé dans les ténèbres, le soleil filtrait à grand-peine à travers les soupiraux.) J'ai pas encore eu le temps. J'ai perdu quelques heures en faisant un détour pour désenvoûter Micky Malone. Quelqu'un avait entouré son âme avec du fil de fer barbelé.

— Par les cieux ! s'exclama Michael. Comment va-t-il ?

— Mieux. Mais ça nous fait quatre heures de jour envolées.

Je lui résumai l'histoire des carnets de Lindquist et les événements survenus chez les Malone.

— On n'a plus beaucoup de temps pour retrouver cette Lydia, Harry. Le coucher du soleil est dans six heures.

— J'y travaille. Et une fois que j'aurai lâché Bob à l'extérieur, je pourrai aussi partir à sa recherche. J'ai récupéré la Coccinelle.

— Elle n'est plus à la fourrière ? s'étonna le chevalier.

— Murphy s'en est occupée.

— Harry, dit Michael d'un ton déçu, elle a enfreint la loi pour que tu récupères ta voiture ?

— Oh que oui ! Elle me devait une faveur. Écoute, mec, moi, j'ai pas le Tout-Puissant qui m'aide à arriver n'importe où au bon moment. Il me faut une caisse !

— Nous n'avons pas le temps d'en discuter pour le moment, soupira-t-il. Je t'appelle si je trouve la fille – mais ça n'en prend pas le chemin.

— Je n'y comprends rien. Qu'est-ce que tout ça a à voir avec elle ? Il faut qu'on la récupère et qu'on découvre le lien.

— Penses-tu que Lydia pourrait être responsable des derniers événements ?

— Je ne crois pas. Je n'avais jamais rien vu comme le sort

chez les Malone. C'était... (Je frissonnai en me rappelant l'agression.) C'était malsain, Michael. Froid. C'était...

— Mal ? suggéra-t-il.

— Peut-être, oui.

— Tu sais, en dépit de ce que beaucoup de gens disent, le mal existe, Harry. Mais souviens-toi que le bien aussi.

— Murphy a passé le message aux flics, répondis-je, mal à l'aise. Si l'un d'entre eux aperçoit une fille correspondant à la description de Lydia, on nous préviendra.

— Excellent ! Tu te rends compte ? Ce détour chez l'inspecteur Malone nous procure une aide inattendue. N'est-ce pas une coïncidence des plus positives ?

— Oui, c'est cela, Michael. La divine Providence, et patati, et patata. Bon, on se rappelle.

— Pas de « et patati, et patata » avec le Seigneur, Harry ! C'est irrespectueux. Bon, que Dieu soit avec toi !

Je sortis ma lourde robe de chambre en flanelle, et retournai le tapis près du mur sud. Je récupérai une lampe au kérosène, réglai la flamme au maximum, puis ouvris la trappe menant à la cave.

Le téléphone sonna de nouveau.

Fait chier ! Tant pis.

Nouvelle sonnerie.

Il insiste.

Je refermai la trappe en soupirant, replaçai le tapis, et décrochai à la cinquième sonnerie.

— Quoi ? dis-je d'un ton sec.

— S'il y a bien une chose que je ne peux t'enlever, Dresden, répondit Susan, c'est que tu sais comment charmer une fille au lendemain d'un rendez-vous.

— Désolé, Susan, grognai-je en soufflant un bon coup. J'ai eu beaucoup de boulot..., et tout ne se déroule pas aussi bien que prévu. Trop de questions, pas assez de réponses.

— Aïe ! (Elle parla avec quelqu'un avant de reprendre.) Je ne veux pas t'accabler, mais te souviens-tu du nom de ce type que tu as épinglé avec le bureau des Enquêtes spéciales il y a quelques mois ? Le tueur au rituel ?

— Oh, bien sûr ! Lui... (Je fermai les yeux en fouillant ma

mémoire.) Leo quelque chose. Cravate, Cammer, Conner. Kraven le Chasseur. Je n'ai pas vraiment compris son nom. Je l'ai coincé en remontant la piste du démon qu'il avait invoqué. Michael et moi n'avons pas traîné pour superviser la paperasserie après.

— Kravos ? glissa la journaliste. Leonid Kravos ?

— Mouais, ça pourrait être ça.

— Parfait ! Super ! Merci, Harry.

Sa voix semblait tendue, excitée.

— Ça ne te dérangerait pas de me dire ce qui se passe ? demandai-je.

— Juste une hypothèse sur laquelle je travaille. Pour l'instant je n'ai que des rumeurs, mais dès que j'ai un truc solide, je t'appelle.

— Si tu veux. De toute manière, je dois bosser sur autre chose pour l'instant.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

— Seigneur, j'espère que non, lâchai-je avant de me radoucir. Tu as bien dormi la nuit dernière ?

— Peut-être, me titilla-t-elle. J'ai du mal à me détendre quand je suis frustrée, et ton appartement est tellement froid qu'on a l'impression d'entrer en hibernation.

— Ah oui ? Eh bien, la prochaine fois, je m'arrangerai pour que la température soit encore plus basse.

— J'en frissonne d'avance, ronronna-t-elle. Je t'appelle ce soir si je peux ?

— Je ne serai peut-être pas là.

— Je comprends, soupira-t-elle. On verra bien. Merci encore, Harry.

— Quand tu veux.

Je lui dis au revoir, raccrochai et retournai à ma trappe. Je récupérai ma lanterne et descendis l'escalier.

Malgré tous mes efforts de rangement, mon laboratoire est toujours rempli d'un bric-à-brac infernal.

Des étagères et des plans de travail courent le long des murs. Une grande table occupe le centre de la pièce, et un chauffage au kérosène dissipe la plus grande partie du froid souterrain. De l'autre côté de la table, un anneau en cuivre est coulé dans le sol

– un cercle d’invocation. J’ai appris à mes dépens à ne pas entasser mes débris dans cette zone.

Des débris.

Techniquement, tout ici a son utilité. Les vieux bouquins à la couverture de cuir en décomposition, les Tupperware, les bouteilles, les jarres, les boîtes – tout contient quelque chose dont je me sers, ou dont j’ai eu besoin. Des carnets, des dizaines de stylos et de crayons, des trombones, des agrafes, des piles de papiers couverts de mes pattes de mouche, des cadavres desséchés de petits animaux, un crâne humain entouré de romans légers, des bougies, une vieille hache d’armes. Tout a son importance.

D’accord, je ne me souviens plus de laquelle pour la majorité des objets en question.

J’allumai le chauffage et une dizaine de bougies.

– Bob, dis-je. Bob, réveille-toi. Allez, on a du boulot. (Une lueur dorée et l’odeur des chandelles emplirent la pièce.) Dépêche-toi, mec. On n’a pas beaucoup de temps.

Le crâne tressaillit sur son étagère. Deux étincelles orange s’allumèrent dans ses orbites. La mâchoire inférieure s’ouvrit pour mimer un bâillement, et le son adéquat retentit.

– Par les étoiles, Harry ! murmura Bob. Tu n’es pas humain. Le soleil n’est même pas encore couché.

– Arrête de chouiner, je ne suis pas d’humeur.

– Pas d’humeur ? Je suis épuisé. Je ne pense pas pouvoir t’aider aujourd’hui.

– Impossible.

– Même les esprits se fatiguent, Harry. J’ai besoin de repos.

– Tu auras tout le temps de te reposer quand je serai mort.

– Très bien, alors on va passer un marché. On bosse, et la prochaine fois que Susan vient ici, j’ai le droit de partager l’expérience.

– Par les cloches de l’enfer, Bob ! Tu ne penses donc qu’au sexe ? Non. Je ne vais sûrement pas t’autoriser à venir dans ma tête pendant que je suis avec Susan.

Le crâne étouffa un juron.

– Il faudrait créer un syndicat, grogna-t-il. On pourrait renégocier nos contrats.

— Si tu veux rentrer chez toi, Bob, te gêne pas.

— Non, non, non. Ça va.

— Je sais qu'il y a toujours ce désaccord avec la reine de l'Hiver, mais...

— J'ai dit que ça allait.

— Tu n'as sûrement plus besoin de ma protection. Je suis certain qu'elle acceptera de discuter avec toi, plutôt que de te torturer pendant quelques centaines...

— C'est bon, j'ai dit ! lâcha Bob, les orbites flamboyantes. Je te jure, t'es vraiment un connard, parfois !

— La flatterie ne te mènera nulle part, répondis-je. Alors, on est réveillé ?

Le crâne pencha d'un côté comme s'il réfléchissait.

— Tu sais bien que oui, répliqua-t-il. La colère a le don de me fouetter le... sang, petit roublard.

Je débousquai un carnet relativement neuf et de quoi écrire. Dégager un peu d'espace sur la table me prit plus de temps.

— Je suis tombé en plein inconnu. Tu vas peut-être pouvoir me donner un coup de main. Il faut aussi que je retrouve une disparue.

— Envoie.

Je me juchai sur mon vieux tabouret, et resserrai les pans de ma robe de chambre autour de moi.

Croyez-moi, les mages ne s'habillent pas comme ça pour l'impact visuel. Il fait vraiment froid dans ces bon sang de labos. Je connais des gars qui travaillent dans des tours de pierre en Europe. J'en frissonne rien que d'y penser.

Je résumai à Bob les événements relatifs à Agatha Haggleshorn, Lydia, ma discussion avec Morty Lindquist, son histoire avec Cauchemar, et l'attaque du pauvre Malone.

Bob émit un sifflement impressionné.

Un bel exploit pour quelqu'un qui n'a pas de lèvres.

— Arrête-moi si je me trompe, dit-il. Ce monstre torture des esprits depuis plusieurs semaines avec un sortilège en forme de fil de fer barbelé. Il a saccagé une terre consacrée, puis il a franchi un seuil pour écharper un esprit et le supplicier ?

— C'est ça. Alors à quel type de fantôme avons-nous affaire, et qui l'a appelé ? Et quel est le lien avec la fille ?

— Harry, lâcha Bob d'un ton sérieux, laisse tomber cette affaire.

— Pardon ?

— On pourrait prendre des vacances – à Fort Lauderdale, par exemple. Il y a un concours de filles en maillot cette année, et...

— Bob, soupirai-je, je n'ai pas le temps de...

— J'ai un pote qui a possédé un employé d'une agence de voyages. Il peut nous avoir des billets à des prix défiant toute concurrence. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je fixai le crâne. Si je ne le connaissais pas, j'aurais juré que Bob était... nerveux ? Était-ce possible ? Il n'est pas humain. C'est un esprit, un habitant de l'Outremonde. Il ne fait qu'occuper le crâne, c'est une résidence secondaire. Je l'héberge, le protège et le fournis en romans d'amour des plus mièvres aux plus crus. En échange, il me fait bénéficier de son aide, de sa mémoire prodigieuse, et de sa parfaite connaissance des lois de la magie. Bob incarne la fusion de l'ordinateur familial et de l'assistant dévoué, enfin, si on parvient à l'intéresser à un problème précis. Il connaît des milliers d'esprits dans l'Outremonde, des centaines de sortilèges, autant de recettes de potions, d'enchantements et de *constructs* magiques.

Aucun esprit ne peut détenir un tel savoir sans que cela lui confère un pouvoir considérable. Alors pourquoi semblait-il effrayé ?

— Bob, je ne sais pas pourquoi tu flippes à ce point, mais on ne peut plus perdre de temps. Le soleil se couche dans quelques heures, et cette saloperie va traverser la barrière entre les mondes pour blesser quelqu'un d'autre. Il faut que je sache ce qu'elle est, où elle va, et comment lui botter les fesses.

— Ah, les humains ! soupira le crâne. Vous n'êtes jamais contents. Toujours à vouloir découvrir ce qu'il y a derrière la prochaine colline, ouvrir l'autre boîte. Harry, tu dois apprendre à t'arrêter à temps.

Je l'observai un moment avant de secouer la tête.

— On va commencer par le commencement et avancer pas à pas.

— Bordel, Harry !

— Le fantôme, continuai-je. Le fantôme est un être résidant dans le monde des esprits. C'est un résidu énergétique laissé par la mort de quelqu'un. Ce n'est pas une personne ou un esprit conscient comme toi. Il ne change pas, il ne vieillit pas – il est juste là, à revivre ce qu'il ressentait au moment du trépas. Il tourne en boucle, comme Agatha Hagglesworth.

Le crâne regardait ailleurs sans répondre.

— C'est donc un être spirituel, repris-je. Il est invisible le plus souvent, mais peut se manifester dans le monde réel par le biais d'un corps composé d'ectoplasme, s'il est assez puissant. Parfois, c'est à peine s'il peut affecter la réalité – il s'extériorise sous la forme d'une zone de froid, d'une brise ou d'un son. C'est ça ?

— Laisse tomber, Harry, répliqua Bob. Je ne te dirai rien.

— Il peut accomplir un grand nombre de choses, comme projeter des objets ou empiler des meubles. Certains documents font état de fantômes obscurcissant le soleil, provoquant de petits séismes et d'autres événements – mais ce n'est jamais au hasard. Il y a toujours un sens dans ces manifestations, un rapport avec leur mort.

Bob fit mine d'ajouter quelque chose, mais il referma sa mâchoire. Je lui adressai un clin d'œil moqueur. Aucun esprit de savoir ne résiste à une énigme, et mon affaire en constituait une belle.

— Ainsi, insistai-je, la puissance d'un fantôme est intimement liée à la puissance de l'impression laissée par une personne au moment de sa mort. On récolte parfois un pénible. Peut-être comme Cauchemar.

— Possible, concéda Bob à contrecœur, avant de me tourner le crâne (il peut difficilement me tourner le dos). Mais je ne dirai rien de plus, Harry.

Je tapai ma feuille de la pointe du stylo.

— Bien. Nous savons que cette créature force sur la frontière entre l'Outremonde et la réalité. Les esprits passent plus facilement chez nous, et c'est la cause des troubles de ces dernières semaines.

— Pas forcément, siffla Bob. Peut-être que tu n'analyses pas

les choses sous le bon angle.

— Quoi ?

Il se retourna, les orbites incandescentes, l'enthousiasme perçant dans sa voix.

— Quelqu'un d'*autre* agite ces esprits, Harry. Peut-être même qu'on les a torturés pour les pousser à sauter dans la piscine et faire des vagues.

Pas bête.

— Tu veux dire qu'on pousse les cas sérieux pour qu'ils causent des turbulences ?

— Exactement, approuva Bob.

Il se figea, la bouche ouverte. Il tourna le crâne contre le mur et commença à le frapper de son front osseux.

— Je ne suis qu'un crétin, conclut-il.

— Paniquer l'Outremonde, murmurai-je. Mais qui voudrait faire ça ? Et pourquoi ?

— Là, je ne sais pas. C'est la question à mille dollars. On ne le saura jamais. Bon, c'est l'heure de l'apéro !

— Paniquer l'Outremonde pourrait faciliter le passage de quelque chose, continuai-je. Celui qui balance ces sorts de torture... prépare son arrivée. (Je repensai aux animaux morts et aux voitures saccagées.) Quelque chose de gros. (Micky Malone se rappela à mon bon souvenir.) Et ça devient de plus en plus fort.

— Très bien, soupira Bob en me faisant face. Par les dieux, tu n'abandonnes donc jamais ?

— Jamais.

— Alors, autant que je t'aide. Tu ne sais pas à quoi tu as affaire, et si tu y vas la fleur au fusil, tu ne verras pas le soleil se lever.

## Chapitre 15

— Je ne verrai pas le soleil se lever ? répétais-je. Par la cape de David Copperfield, Bob, tu la joues un peu mélodrame, non ? Et pourquoi pas aller dormir avec les poissons ?

— Je ne suis pas certain qu'il restera assez de toi pour ça, répondit Bob sérieusement. Harry, réfléchis à ce que ce monstre a fait. Il a franchi un seuil !

— Et alors ? C'est pas le seul. Tu te souviens du crapaud démoniaque ? Il a traversé le porche et il a dévasté mon appartement.

— Déjà, rétorqua le crâne, tu vis seul. Ton porche est quasi inexistant. Ce Malone, lui, il a une famille.

— Et ?

— Et cela signifie que sa maison est plus importante. Au passage, après l'entrée du crapaud, tout s'est soldé par des manifestations physiques. Il a broyé tes meubles, il a craché de la salive acide, des trucs comme ça. Il n'a pas essayé de t'arracher l'âme ou de te plonger dans un sommeil magique.

— La nuance me paraît bien mince.

— Mais elle existe. Est-ce que tu as attendu d'être invité avant d'entrer chez les Malone ?

— Effectivement. Je trouve que c'est plus poli, et...

— Et tu as beaucoup de mal à utiliser la magie dans un foyer où tu n'es pas le bienvenu. Passe le perron sans y être invité, et tu laisses une bonne partie de tes pouvoirs derrière toi. Ça ne t'atteint pas plus que ça, car tu es un mortel, Harry, mais tu es diminué.

— Et si j'étais une créature purement spirituelle...

— Tu serais bien plus affecté. Si ce Cauchemar est un fantôme comme tu le crois, le seuil aurait dû l'arrêter net – et même s'il l'avait franchi, il n'aurait pas eu le pouvoir de blesser

un mortel à ce point.

Je fronçai les sourcils, martelant un peu plus ma feuille avant de prendre quelques notes.

— Et il n'aurait sûrement pas été assez fort pour envoûter Micky de cette manière, ajoutai-je.

— Exactement.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Bob parcourut la pièce du regard en m'évitant.

— Pas mal d'esprits correspondent à cette description. Tu es sûr de vouloir savoir ?

Je le fusillai du regard.

— OK, OK ! Ça peut être quelque chose d'énorme. Un truc tellement gros qu'une fraction a suffi pour attaquer Malone et lui balancer le sort de torture. Quelqu'un a peut-être réveillé une divinité comme Hécate, Kali ou l'un des primaux.

— Non, contrai-je. S'il s'agissait d'un truc aussi puissant, il ne se contenterait pas de vandaliser des voitures et de tuer des chatons. Pour moi, ça ne cadre pas avec le comportement d'un dieu du Mal. Ça ressemble plutôt à un coup de colère.

— Harry, ça franchi un seuil ! Un fantôme n'en est pas capable !

Je me levai pour faire les cent pas sur mon cercle d'invocation.

— Ce n'est pas un primal. Tous les sorts de protection du monde seraient devenus marteaux et auraient alerté les chambellans et le Conseil. Non, c'est moins important.

— Tu sais que si tu te trompes...

— Si j'ai raison, l'interrompis-je, il y a un monstre qui ravage ma ville, et il faut que je réagisse avant qu'il blesse quelqu'un d'autre !

— Il a traversé un seuil, soupira Bob.

— Et alors ? Peut-être qu'il a trouvé le moyen de le franchir, ce perron ! Et si on l'avait invité ?

— Et comment ? s'étonna le crâne. Toc toc toc ! On vous livre votre dévoreur d'âme en moins de trente minutes, je peux entrer ?

— J'en sais rien. Et en passant par Lydia ? Sortie de l'église, elle était vulnérable.

- Une possession ? Possible. Mais elle portait ton talisman.
- S'il a pu contourner un seuil, il a aussi pu se débrouiller avec ça. Elle va chez Malone avec un air désespéré, et on l'invite à entrer.
- Peut-être, fit Bob avec une pâle imitation d'yeux plissés. Mais alors pourquoi tous ces cadavres d'animaux à l'extérieur ? On part à l'aveuglette, là. Il y a trop de peut-être...
- Non, j'ai l'impression qu'on tient un truc, là.
- J'ai déjà entendu cette phrase, railla le crâne. Tu te souviens quand tu as voulu fabriquer cette dynamite intelligente pour une compagnie minière ?
- Je n'avais pas beaucoup dormi cette semaine-là, grognai-je. En tout cas, les extincteurs ont fonctionné.
- Et quand tu as voulu enchanter le balai pour qu'il vole ? Tu te rappelles ? J'ai cru qu'on n'arriverait jamais à enlever la boue de tes sourcils.
- Concentre-toi, s'il te plaît, râlai-je en me prenant la tête dans les mains pour l'empêcher d'éclater sous le flot des théories. Je dois m'en tenir aux faits. Il n'y a pas trente-six possibilités. Hypothèse A : nous nous frottons à une divinité et, dans ce cas, nous sommes foutus.
- Et je décerne l'oscar de l'euphémisme à Harry Dresden ! ricana Bob.
- Ou, continuai-je en le foudroyant du regard, hypothèse B : Cauchemar est un esprit, un être que nous avons déjà rencontré, qui contourne les règles que nous connaissons. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que Lydia en sait plus qu'elle veut bien l'admettre.
- Non ? Une femme qui manipulerait capitaine Chevalerie ? Je n'y crois pas !
- Gnagnagna, répondis-je dignement. Si je la retrouve et parviens à lui faire cracher tout ce qu'elle sait, on peut stopper Cauchemar dès aujourd'hui !
- Tu oublies la troisième hypothèse, glissa Bob d'un ton léger. C : nous avons affaire à une chose nouvelle dont nous ne savons rien, et tu navigues sur les flots de l'ignorance, prêt à te jeter dans la gueule de Charybde.
- J'adore quand tu me réconfortes, dis-je en passant mon

bracelet et en enfilant mon anneau, appréciant la douce sensation de puissance qui en émanait.

Bob parvint à hausser ses arcades sourcilières.

— Eh, tu n'es jamais sorti avec Charybde ! Quel est le plan ?

— J'ai prêté mon talisman de l'homme mort à Lydia.

— J'arrive toujours pas à y croire, d'ailleurs. Après le mal qu'on s'est donné à le concevoir, tu le refiles à la première nana qui vient remuer des seins sous ton nez !

— Si elle l'a encore, grommelai-je, je devrais pouvoir lancer un sort pour en remonter la trace, comme quand je retrouve les alliances.

— Parfait, répondit Bob. Casse-leur la gueule, Harry ! Amuse-toi bien en prenant le château !

— Pas si vite. Elle ne l'a peut-être plus en sa possession. Si elle trafique avec Cauchemar, elle a pu le jeter dès qu'elle s'est éloignée. C'est là que tu intervies.

— Moi ? couina le crâne.

— Toi. Tu vas sortir et alerter tous tes contacts. Il faut la retrouver avant la tombée de la nuit. Il nous reste peu de temps.

— Harry, rétorqua Bob. Il fait jour, et je suis épuisé. Je ne peux pas voleter comme une pisseuse de fey !

— Prends Mister. Ça ne le dérange pas quand tu l'habites. En plus, un peu d'exercice lui ferait du bien. Essaie de ne pas le faire tuer, par contre.

— Youpi ! maugréa le crâne. Nos deux amis passent à l'attaque ! Harry, ne deviens jamais entraîneur. J'ai ta permission de sortir, donc.

— Oui, mais seulement dans le cadre de cette mission. Et ne perds pas de temps à rôder dans des vestiaires de femmes !

J'éteignis les bougies et le radiateur avant de remonter. Bob me suivit, nuage luminescent qui flottait sur mes talons. Les volutes orangées glissèrent vers le chat confortablement installé devant le feu presque éteint, et s'infiltrèrent dans son pelage.

Mister s'assit et cligna des yeux dans ma direction. Il s'étira, puis agita son moignon de queue avant de pousser un miaulement de reproche.

Jetant un regard noir au tandem Mister-Bob, j'enfilai mon manteau, attrapai mon sac d'exorcismes (une vieille sacoche de

médecin pleine à craquer), sans oublier mon bâton et ma crosse.

— Allez, les gars ! déclarai-je. On remonte la piste. On a l'avantage, je ne vois pas ce qui pourrait merder.

## Chapitre 16

Retrouver quelqu'un est toujours difficile. Surtout quand cette personne ne désire pas être trouvée. C'est si dur, en fait, qu'on estime que près d'un million de personnes disparaissent chaque année aux États-Unis. Pour la plupart, on ne les retrouve jamais.

Je ne voulais pas que Lydia devienne une statistique. Soit elle était dans le camp des méchants, et elle m'avait pris pour un con, soit elle était une victime, et elle avait besoin d'aide.

Dans le premier cas, je voulais qu'elle me le dise en face. Je déteste les gens qui me mentent et qui me causent des problèmes.

Dans le second cas, j'étais la seule personne à Chicago à pouvoir l'aider. Elle était peut-être possédée par un énorme esprit bien costaud qui avait besoin d'un peu, pardonnez le mauvais jeu de mots, d'exorcisme.

La jeune fille était partie à pied et elle ne devait pas avoir beaucoup d'argent. En supposant qu'elle n'avait pas accès à plus de moyens, elle ne devait pas être bien loin de la zone Boucville/parc Wicker. Je roulai donc dans cette direction.

Ma Coccinelle n'est plus vraiment bleue. On a remplacé les portières et le capot. Mike, mon garagiste, n'a jamais rien dit au sujet des traces de brûlure sur le capot ou des marques de griffes qui ont déchiqueté les portières, il se contente de cannibaliser d'autres Volkswagen et de la faire rouler. Concrètement, ma Coccinelle est bleu, blanc, rouge... et vert.

Mais elle était bleue à l'origine.

Je luttai pour conduire calmement. J'ignore pourquoi, mais quand je suis énervé, en colère ou effrayé, ma nature magique neutralise la technologie encore plus rapidement que d'habitude. Je fis donc tout mon possible pour me rassérer en

attendant d'arriver à destination : le parking près du parc Wicker.

Un coup de vent fit claquer mon manteau quand je descendis de voiture. D'un côté, de grandes maisons et quelques gratte-ciel s'enflammaient sous les rayons du soleil couchant. De l'autre côté, les ombres jetées par les arbres du parc se tendaient comme autant de doigts noirs prêts à m'étrangler. Heureusement que mon subconscient n'est pas très sensible au symbolisme. Quelques personnes déambulaient dans le parc, des adolescents, des femmes avec leurs enfants. Dans les rues, des hommes d'affaires apparaissaient en quête d'un restaurant huppé, d'un pub ou d'un café chic, qui pullulent dans le quartier.

Je sortis un morceau de craie et un diapason de mon sac d'exorcismes. Je jetai un rapide coup d'œil alentour, avant de tracer un cercle autour de moi, insufflant un brin de volonté pour le fermer. Je sentis le léger crépitement classique quand le dessin fut clos, enfermant les énergies magiques locales qui faisaient pression contre la barrière.

En général, la magie n'est ni rapide ni brutale. Quand on doit se défendre face à des saloperies qui nous sautent à la gueule, on fait appel à l'évocation. Son champ d'action est assez limité, et elle est difficile à maîtriser. Je ne parvenais pas à canaliser plus de quelques invocations, et encore, j'avais recours à des *foci* artificiels comme mon bâton de combat ou un autre de mes objets enchantés pour m'assurer de ne pas exploser en même temps que l'horreur écumante visée.

La majeure partie des enchantements requiert beaucoup de concentration et une sacrée dose de boulot. J'excelle dans ce domaine – la thaumaturgie. C'est une forme de magie traditionnelle nécessitant le tracé de liens symboliques entre les objets ou les gens, avant d'y investir l'énergie appropriée pour l'effet recherché. Le temps est le maître mot dans la thaumaturgie. Avec assez de temps pour tout organiser, préparer le rituel, les objets symboliques et le cercle magique, on peut faire bien des choses.

Je n'ai jamais rencontré d'horreur écumante ayant la politesse de me laisser finir mes préparatifs.

Je plaçai mon bracelet-bouclier au centre du cercle. C'était mon fil d'Ariane. Le talisman que j'avais confié à Lydia fonctionnait sur le même principe, et les deux bracelets résonneraient sur la même longueur d'onde. Je posai le diapason juste à côté, les branches collées au charme pour fermer le circuit.

Je fermai les yeux, absorbant l'énergie contenue dans le cercle. Je l'intégrai, la façonnai pour obtenir le résultat désiré, concentrant mes pensées sur le talisman. L'énergie s'accumula encore et encore, mes oreilles bourdonnaient et ma nuque me chatouillait. Une fois prêt, j'ouvris les yeux en désignant les deux objets.

— *Duo et unium !* clamai-je.

L'énergie me quitta brutalement, me laissant un peu étourdi. Il n'y avait pas d'étincelles ou de halo lumineux, rien qui aurait tapé dans le budget des effets spéciaux – juste une sensation d'accomplissement, et un bourdonnement presque inaudible.

J'enfilai de nouveau le bracelet et ramassai le diapason avant d'effacer le tracé en le brisant d'une pointe de volonté. Je sentis plus que j'entendis la légère détonation produite par la libération des énergies résiduelles. Je récupérai mon sac d'exorcismes dans la voiture.

Je marchai en tenant le diapason devant moi. Au bout de quelques pas, je tournai lentement sur moi-même.

J'avais presque fait demi-tour quand l'objet s'anima, puis il vibra en émettant une note cristalline quand je le plaçai vaguement en direction du nord-ouest. Je levai la tête et visai un point entre les branches. Je me décalai d'une dizaine de pas en essayant d'effectuer une triangulation. Le changement était notable quand le diapason résonna une deuxième fois ; même sans instrument de mesure, je sus que Lydia n'était pas loin.

— Parfait, dis-je avant de marcher rapidement en m'orientant avec le diapason.

Je longeai le parc, jusqu'au moment où mon guide magique me désigna une usine désaffectée.

Au rez-de-chaussée se découpaient deux portes de garage et une issue barricadée. Les fenêtres étaient condamnées, ainsi que celles du premier étage. Des vandales en mal de distractions

avaient brisé les vitres du deuxième à coups de pierre, et leurs bords dentelés tranchaient sur les ténèbres de l'intérieur. On aurait dit de la glace sale.

Je pris deux autres points de repère à quinze mètres de part et d'autre du premier. Tous deux indiquaient le bâtiment qui me dominait, silencieux et inquiétant.

Je frissonnai.

Et si j'appelais Michael ou Murphy ? Voilà une bonne idée ! Ils seraient là en un rien de temps.

Mais pas avant le coucher du soleil. Si Cauchemar possédait Lydia, il aurait tout le temps de la quitter. Si je la retrouvais maintenant et parvenais à l'exorciser, je mettrais un terme à cette vague de destruction.

Si, si, si... Beaucoup de si. Mais je n'avais plus beaucoup de temps. Le jour tombait rapidement. Je transférai mon sac dans la main tenant le diapason, et sortis mon bâton de combat.

Je me dirigeai vers les portes de garage. J'en testai une, et à ma grande surprise elle remonta sans difficulté. J'observai la rue avant de me glisser à l'intérieur, refermant la porte derrière moi.

Mes yeux mirent un peu de temps à s'habituer à la pénombre. Seules les dernières lueurs du jour éclairaient la pièce aux piliers de béton, en se glissant à travers les planches qui barraient les fenêtres surmontant la porte roulante. J'étais sur un quai de chargement qui occupait la majeure partie du rez-de-chaussée. De l'eau gouttait depuis un tuyau percé, et partout de petites flaques parsemaient le sol.

À l'autre bout du hangar, une fourgonnette blanche flambant neuve était garée près d'une butée en pierre haute de plus d'un mètre servant au chargement. Son moteur émettait des cliquetis en refroidissant. Il portait une pancarte marquée « TEXTILES C<sup>ie</sup> SUMNER ».

J'approchai lentement, le bâton de combat tourné vers le sol. Je braquai le diapason dans toutes les directions.

Il vibra chaque fois que je regardais la camionnette.

Le véhicule immaculé luisait presque dans l'obscurité. À cause des vitres teintées, je ne distinguais pas l'intérieur.

Quelque chose, un indice, un son que seul mon inconscient

releva, fit se dresser les cheveux sur ma nuque. Je me retournai face aux ténèbres, le bâton levé dans mes doigts gourds. Je concentrai mes sens sur l'obscurité, balayant la zone avec ma concentration.

Le noir.

L'eau qui goutte.

Un craquement dans le plafond.

Rien.

Je rangeai le diapason.

Je me retournai et m'approchai encore de la camionnette. J'ouvris la porte latérale, le bâton braqué devant moi.

Une couverture en tas, de la taille de Lydia, gisait à l'arrière. Une main blanche en émergeait. Le mince poignet portait mon talisman carbonisé.

— Lydia ? lâchai-je, alors que mon cœur ratait un battement.

Je cherchai son pouls. Il était lent et régulier. Je découvris son visage. Elle avait les yeux ouverts et fixes. Ses pupilles étaient tellement dilatées que je peinais à voir la couleur de ses yeux. J'agitai la main devant elle.

— Lydia ? répétais-je.

Pas de réponse.

*Elle est droguée. Qu'est-ce qu'elle fout là ? Allongée dans une camionnette, sous une couverture et droguée jusqu'aux yeux ? Ça n'a aucun sens, à moins que...*

À moins d'être une diversion, un appât.

Je fis volte-face. Je n'avais pas fini de bouger que l'énergie froide ressentie l'autre nuit me frappa sur le côté. Un truc blond et incroyablement rapide me percuta avec la force d'un taureau. Je partis m'écraser dans la fourgonnette. Je me redressai sur les coudes, juste à temps pour voir Kyle Hamilton, le vampire, se jeter sur moi. Ses yeux étaient noirs et vides, son visage n'était qu'un masque déformé par la faim.

Il portait encore ses baskets blanches.

Je lui donnai un coup de pied dans la poitrine. Force surhumaine ou pas, je le propulsai en arrière, gagnant une seconde de vie. Je levai la main droite, avec son bel anneau d'argent, et tonnai :

— *Assantius !*

Les bribes d'énergie cinétique accumulée dans l'anneau à chaque mouvement se déchargèrent d'un seul coup en plein dans le visage du vampire en un torrent de chocs invisibles. L'impact fendit ses lèvres, mais il ne versa pas une goutte de sang. Ses orbites furent mises à nu, mais toujours pas de sang. La chair de ses pommettes fut arrachée, dévoilant une texture noirâtre sous le rose anglo-saxon, et des lambeaux de peau claquèrent dans l'air comme des drapeaux pris dans une bourrasque.

Le vampire fut projeté contre le plafond, et retomba sur le sol avec un bruit mou. Je m'extirpai du véhicule, avec une douleur sourde dans le torse. Je laissai ma sacoche derrière, secouai mon bracelet-bouclier, et étendis le bras devant moi.

Kyle frissonna, avant de se mettre à quatre pattes, le corps bizarrement tordu, les épaules ressortant beaucoup trop et le dos voûté. Des bouts de peau pendaient de son visage, découvrant de la chair sombre et caoutchouteuse. Ses énormes yeux inhumains sortaient des orbites déchiquetées. Sa face avait l'air d'un masque déchiré. Il ouvrit la bouche, les canines luisantes, de la salive suintant sur le sol.

— Toi ? cracha le vampire d'une voix déconcertante de normalité.

— Eh ben, on fait dans l'originalité ! grommelai-je en concentrant ma volonté. Oui, moi. Qu'est-ce que tu fous là ? Qu'est-ce que tu fabriques avec Lydia ?

— Qui ?

J'avais mal dans la poitrine, comme si quelque chose était cassé. Vraiment cassé. Je restai debout. Il ne devait pas sentir ma faiblesse.

— Lydia. Une teinture bâclée, des yeux enfoncés, ta camionnette, mon talisman à son poignet. Ça te rappelle quelque chose ?

— Elle t'a donné ce nom ? ricana-t-il. Tu t'es fait avoir, Dresden.

Le froid m'envahit de nouveau, et je plissai les yeux. Seul l'instinct me poussa à me jeter sur le côté.

La sœur du vampire, Kelly, s'écrasa à l'endroit où je me tenais quelques fractions de seconde auparavant. Elle était aussi

blonde et jolie que son frère juste avant l'attaque. Elle s'agenouilla en crachant de haine, les canines dévoilées, les cheveux en bataille et les yeux exorbités. Elle portait une robe du soir blanche, assortie à ses bottines, sa cape et ses gants, qui collait à ses formes. Elle était couverte de taches cramoisies. La bouche de la vampire était maculée d'une substance pourpre, comme du rouge à lèvres mal appliqué, ou un ourlet de jus de fruit.

Par les cloches de l'enfer !

Une moustache de sang.

Je braquai mon bâton de combat vers Kelly, gardant l'autre main levée.

— Alors, comme ça, on a mis le grappin sur Lydia, hein ? Pourquoi ?

— Laisse-moi le tuer, gémit la femme, les yeux totalement obscurcis par la faim. Kyle, je suis affamée !

On pourra bien sûr me qualifier de lâche, mais je m'énerve toujours quand les gens parlent de me manger. Je braquai le bâton vers le visage de la blonde. La puissance s'accumula dans le bois, et les runes se mirent à scintiller.

— Oui, Kyle, dis-je. Laisse-la essayer.

Le corps du vampire roula sous sa peau, et je sentis mon estomac se tordre. Impossible d'assister à ce spectacle sans sourciller, même quand on sait ce qui se cache sous cette apparence.

— Cette affaire ne te concerne pas, mage.

— La fille est sous ma protection, répondis-je. Allez, cassez-vous ! Ne me forcez pas à vous brutaliser.

— Hors de question, répliqua Kyle d'une voix dangereusement posée.

— Kyle, gémit de nouveau la blonde.

La bave coulait de sa bouche. Elle se mit à trembler, comme si elle allait sauter en l'air.

Ou sur moi.

J'avalai ma salive, en me préparant à la fumer.

Du coin de l'œil, je vis Kyle faire un mouvement, et je transférai ma volonté vers mon bracelet *in extremis* pour élever mon bouclier. J'eus à peine le temps de dévier le morceau de

béton dirigé vers ma tête. Il ricocha contre ma tempe et je m'effondrai. J'eus une brève vision de Kelly se jetant sur moi, et à peine le temps de crier :

— *Fuego !*

Le feu manqua la blonde, mais il suffit à enflammer sa cape. Le jet incandescent s'enfonça dans le plafond, traversant le bois, la brique et le béton comme une énorme torche à acétylène.

Elle me chevaucha, gémissant d'excitation. Je braquai le bâton dans sa direction, mais elle l'écarta d'un geste en riant comme une folle. Elle se débarrassa de sa cape carbonisée avant d'essayer de m'étrangler. J'attrapai ses cheveux.

C'était un geste bien futile, elle était bien plus forte que moi. Je retarderais l'inévitable de quelques secondes tout au plus. Mon cœur battait la chamade, mes poumons me brûlaient, et je ne parvenais pas à respirer.

Alors, des gouttes de salive tombèrent sur ma gorge, mes joues et dans ma bouche.

Plus rien n'eut d'importance.

Une délicieuse sensation m'envahit. La chaleur, la sécurité, la paix. L'extase s'infiltra dans mes pores, et dissipa toute tension dans mes muscles. Mes doigts lâchèrent la tignasse de Kelly qui frotta son ventre contre le mien en ronronnant. Elle approcha sa bouche, et je sentis son souffle contre ma peau, sa respiration pleine de désir. Plus rien ne comptait.

Si, j'en voulais plus !

Un grondement ébranla soudain le bâtiment, et je perçus vaguement l'effondrement du mur ouest, dans un fracas de moellons et de poutres enflammées. Mon jet de flammes avait dû atteindre les murs porteurs, affaiblissant l'ensemble de la structure.

*Oh oh !*

Le soleil cascada à travers la poussière. Les dernières lueurs du jour, chaudes et dorées, caressant mon visage, brûlant mes yeux.

Kelly hurla. Sa peau, à nu du menton jusqu'au sommet de la tête, s'embrasa. La lumière la frappa comme un marteau-pilon et la projeta loin de moi.

Je sentis alors une légère douleur, une chaleur déplaisante

sur ma joue, ma gorge, partout où sa salive avait coulé.

La clarté, la chaleur et la souffrance obscurcirent mes perceptions pendant quelques instants.

Quelqu'un criait.

Je me relevai enfin, et regardai autour de moi. Le feu se propageait, rongéant lentement l'immeuble. Le mur écroulé laissa filtrer des sirènes qui se rapprochaient. Une tache noire et graisseuse souillait le béton jusqu'à la camionnette. La lumière du soleil effleurait à peine les vitres teintées du véhicule. La porte latérale était restée ouverte. À côté, le visage toujours en lambeaux, Kyle soutenait une monstruosité – sa sœur sous sa véritable forme, dépourvue de son masque de chair. La vampire couinait de douleur tandis que son frère l'installait à l'arrière de la camionnette. Il claqua la porte, le visage déformé par un rictus rendu plus inhumain encore par ses lèvres fendues.

Il avança d'un pas, puis s'arrêta à la limite du rayon de soleil, en serrant les dents de rage.

— Mage, cracha-t-il, tu vas le regretter ! Tu vas me le payer !

Sur ces mots, il monta dans la camionnette. Le moteur gronda, et il lança le véhicule à travers les portes de garage dans un nuage d'éclats de bois. Il disparut dans le dédale des rues.

Je restai immobile, abasourdi, brûlé, blessé, et l'esprit embrumé. Je me relevai difficilement, puis titubai vers le trou dans le mur, jusque dans la rue où je fus accueilli par les dernières lueurs de la journée.

Les sirènes se rapprochaient.

— Bon sang, balbutiai-je en observant l'incendie, je suis un peu dur avec les immeubles.

Je tentai de reprendre mes esprits.

*Sombre. Il commence à faire sombre. Dois rentrer chez moi. Les vampires sortent la nuit. La maison. La maison.*

Je chancelai jusqu'à la Coccinelle.

Derrière moi, le soleil disparut à l'horizon, donnant le signal du départ à toutes les créatures qui hantent les ténèbres.

## Chapitre 17

Je n'ai aucun souvenir de mon retour chez moi. J'ai une vision vague de voitures roulant bien trop vite autour de moi, puis de Mister ronronnant comme un moteur pour m'accueillir à l'appartement. Je fermai la porte.

La salive narcotique de la vampire s'était introduite dans mon organisme en quelques secondes. J'étais tout engourdi, léger. La pièce ne dansait pas vraiment, mais quand je bougeais mes yeux, les détails avaient tendance à se brouiller un petit peu, puis à s'éclaircir quand je me concentrais de nouveau. Chaque battement de cœur s'accompagnait d'une résonance délicieuse qui parcourait mon corps.

Une partie de moi ne pouvait s'empêcher de savourer chaque instant de l'expérience. Je n'avais jamais connu une drogue aussi agréable, même en comptant les sédatifs de l'hôpital.

Je titubai jusqu'à mon lit avant de m'effondrer sur la couverture. Mister rampa jusqu'à mon visage, attendant que je me lève pour le nourrir.

— Barre-toi, m'entendis-je murmurer. Casse-toi, stupide boule de poils.

Il posa une patte à l'endroit où le soleil avait frappé la salive de Kelly Hamilton. La souffrance m'embrasa, et je me traînai jusqu'à la cuisine en grognant. Je sortis des morceaux de viande du bac à glace et les lâchai dans la gamelle du chat. Je trébuchai jusqu'à la salle de bains et appuyai sur l'interrupteur.

La lumière fonctionna.

Ça faisait mal.

J'étudiai mon visage dans le miroir en me protégeant de la lumière. Mes pupilles étaient superbement dilatées. Ma gorge et mes joues étaient rouge vif, comme si j'avais pris un coup de soleil – douloureux, mais pas dangereux. Pas de marque sur le

cou. La vampire n'avait pas eu le temps de me mordre. À mon avis, c'était une bonne chose. Une histoire de lien entre la morsure et la victime. En me mordant, elle se serait emparée de mon esprit. Un enchantement de contrôle mental classique.

Une violation des Lois de la Magie.

Je chancelai jusqu'à mon lit et m'écroulai dessus, en essayant de reprendre mes esprits. Les spasmes délicieux qui parcouraient mon corps rendaient la chose difficile. Mister revint à la charge, mais je l'écartai d'une bourrade, me forçant à l'ignorer.

— Concentre-toi, Harry, balbutiai-je. Tu dois te concentrer.

Justin m'avait appris à bloquer la douleur en prenant beaucoup de plaisir dans l'enseignement de cette leçon. L'apprendre était devenu une question de survie. Mon maître ne croyait pas à la pédagogie moderne, il préférait les bonnes vieilles méthodes à base de châtiments corporels.

C'est fou comme on apprend vite de cette manière.

Bloquer le plaisir est plus ardu. Mais j'y parvins.

La première étape fut de circonscrire mon bien-être. Cela me prit du temps, mais je réussis à isoler la zone en moi qui se délectait de cette sensation de chaleur. Ensuite, ce fut le tour de cette joie exubérante. Je ralentis mon rythme cardiaque, même s'il n'était déjà pas très rapide. Puis j'anesthésiai chacun de mes membres, les repoussant derrière la barrière érigée contre la chaleur. Tout ce qui ne me servait pas prit le même chemin. Ce fut le tour du contentement étourdissant, et il laissa la place à une brume cotonneuse collée à mes pensées.

C'était chimiquement inévitable.

Je fermai les yeux en respirant profondément. Je devais m'éclaircir les idées.

Pourquoi Lydia avait-elle fui la protection de l'église et du père Forthill ? Je me remémorai tous les détails que je connaissais à son sujet. Ses yeux enfoncés. Son aura crépitante. Ses mains tremblaient légèrement, non ? En y repensant, je crois bien que oui. Je la revoyais dans la fourgonnette, le bracelet autour de son poignet. Son cœur qui battait lentement. Lentement ? Vraiment ? Il faut dire que le mien tournait alors à plein régime. Je me concentraï sur le moment où je l'avais

touchée.

Elle devait avoir un pouls de soixante, oui, soixante battements par minute. Moi, je devais en être à dix par minute en ce moment, et juste avant que je le ralentisse pour contrer la musique du poison dans mes veines, mon cœur battait à trente pulsations par minute.

*Musique, jolie musique, pourquoi diable t'ai-je repoussée derrière un mur, alors que j'aurais pu me relaxer, et t'écouter. J'aurais pu m'allonger, dans le calme, et ressentir, être...*

Je pris le temps de consolider mes barrières. Le rythme cardiaque était dans la norme, mais elle gisait, immobile, abandonnée comme une poupée de chiffon. J'étais dans le même état, d'ailleurs. Kyle et Kelly nous avaient drogués. J'en étais sûr.

Alors, pourquoi son cœur battait-il si vite, en comparaison ?

À sa sortie de l'église, on l'avait enlevée. Peut-être Cauchemar. Puis elle avait été conduite jusqu'à la maison de Malone pour être invitée à y entrer. Mais pourquoi Micky ? Qu'est-ce qu'il vient foutre dans cette histoire ?

Malone et Lydia avaient été les proies de Cauchemar. Quel était le lien ? Qu'avaient-ils en commun ?

Encore plus de questions : que leur voulaient les vampires ? Si nos deux sangsues leur couraient après, ça signifiait que Bianca leur en avait donné l'ordre. Pourquoi ? Bianca serait en cheville avec Cauchemar ? Et, dans ce cas, pourquoi envoyer ses sbires les plus puissants pour récupérer une fille possédée par son allié ?

Et comment Cauchemar s'était-il débrouillé pour franchir un seuil ? Mieux, comment avait-il traversé la protection de mon talisman de l'homme mort ? Le fétiche aurait dû empêcher n'importe quel fantôme de toucher Lydia. Ça n'avait pas de sens.

*Et pourquoi chercher un sens à tout ? Détends-toi, Harry. Allonge-toi et savoure le calme. Laisse ton sang chanter, laisse ton cœur battre. Abandonne-toi aux ténèbres si chaudes, si confortables, et arrête de te tracasser, laisse-toi couler...*

Les barrières se fissuraient.

Je luttai, mais une bouffée de peur accéléra mon pouls. Je

combattis le poison dans mes veines, mais cette bataille me rendait encore plus vulnérable. Je ne *devais pas* craquer maintenant. Je n'en avais pas le droit. Des gens dépendaient de moi. Il fallait lutter...

Le rempart s'écroula, et le sang s'y engouffra en grondant.

Je dérivai.

C'était agréable.

La dérive se transforma en sommeil. Une douce léthargie, sombre, qui laissa la place aux songes.

*Je me trouve près de l'entrepôt du port Burnham. Il fait nuit, et la lune est pleine. Je porte mon manteau, un tee-shirt noir, un jean et des baskets... noires. Michael se tient à côté de moi, le souffle brumeux en cette nuit d'hiver. Il a passé sa cape blanche, son surcot écarlate et sa cotte de mailles. Amorracchius bourdonne à sa ceinture. Quel pouvoir ! Murphy et d'autres membres du B.E.S. nous accompagnent, tous habillés de couleurs sombres, avec gilet pare-balles, pistolet dans une main et autre chose – crucifix ou fiole d'eau bénite – dans l'autre.*

*Micky Malone regarde la lune, et assure sa prise sur son fusil à pompe. Il est le seul à préférer tout miser sur une grosse puissance de feu. Je comprends son point de vue.*

— Très bien, souffle-t-il. On entre, et après ?

— Voilà le plan, répond Murphy. Harry pense que les adeptes du meurtrier seront drogués. On devrait les trouver en pleine somnolence. On les regroupe, et on les menotte. (Karrin grimace, ses yeux bleus scintillant dans la faible lumière.) Harry, annonce-leur la suite.

— Notre homme est un sorcier, chuchoté-je. C'est un peu comme un magicien, mais il utilise ses pouvoirs à des fins destructrices. Il ne sait rien faire à part bousiller les gens.

— Ce qui en fait une ordure coriace, en d'autres termes, grogne Malone.

— En gros, oui. Ce type a du pouvoir, mais pas de style. Je vais entrer et neutraliser sa magie. Nous pensons qu'il a un démon à son service. C'est la raison de tous ces assassinats : il doit payer le monstre pour que ce dernier lui obéisse.

— Un démon, maintenant, ricane Rudolph. Jésus, mais

*comment pouvez-vous croire à ce tissu de conneries ?*

*— Jésus croyait aux démons, objecte Michael. Si cette créature est dans l'entrepôt, ne vous en approchez pas. Ne lui tirez pas dessus, laissez-la-moi. Si je ne parviens pas à l'arrêter, lancez-lui votre eau bénite et fuyez.*

*— C'est l'idée, grosso modo, souligné-je. Arrangez-vous pour que les sbires de Kravos ne se servent pas de Michael et de moi comme étuis à couteaux. J'annule ses pouvoirs, et vous lui tombez dessus dès que nous sommes sûrs que le démon ne va pas nous bouffer. Je m'occuperai des autres menaces surnaturelles. Des questions ?*

*Murphy fait « non » de la tête avant de donner le signal du départ.*

*Les autres équipes du B.E.S. se mettent en mouvement, et nous entrons dans l'entrepôt.*

*Tout se déroule comme nous l'avons prévu. Une dizaine d'adolescents gisent sur le sol, le regard vide, anesthésiés par des fumerolles qui me donnent le tournis. Ils sont allongés au milieu des restes d'une sacrée fête – canettes de bière, vêtements, mégots de joints, seringues, toute la panoplie. Les flics s'abattent sur les gamins comme une vague sombre, les menottent, puis les embarquent dans les fourgons en moins de quatre-vingt-dix secondes.*

*Michael et moi nous dirigeons vers le fond, louvoyant entre les piles de cartons et les caisses. Murphy, Rudy et Malone nous suivent de près. Je force une porte et jette un coup d'œil au-delà.*

*J'aperçois un cercle noir, des bougies allumées, et une silhouette, couverte de sang et de plumes, agenouillée à côté. Je distingue aussi quelque chose de sombre et d'horrible au milieu du cercle.*

*— Bingo. (Je souffle à Michael :) Il est avec le démon.*

*Le chevalier se contente de hocher la tête, et il libère son arme.*

*Je sors la poupée de ma poche. C'est un modèle Ken. Il n'est pas anatomiquement correct, mais il devrait convenir. Le cheveu que les techniciens ont retrouvé sur les lieux du dernier crime est soigneusement collé sur la tête de la poupée que j'ai*

*habillée comme quelqu'un qui pratique la magie noire – un pentagramme inversé, quelques plumes et du sang (provenant d'une pauvre souris que Mister a attrapée).*

*— Murphy, soufflé-je. Tu es sûre de toi pour le cheveu ? Il appartient à Kravos ?*

*Dans le cas contraire, la poupée ne fera pas grand-chose au sorcier, à moins que je la lui jette dans les yeux.*

*— Oui, murmure-t-elle. Nous en sommes quasiment certains.*

*— Quasiment certains. Magnifique.*

*Pourtant, je trace un cercle autour de moi, un autre autour de Ken, et lance mon sort.*

*C'est bien le cheveu du sorcier. Celui-ci détecte le sortilège quelques secondes avant que le rituel le prive de ses pouvoirs – et en ces quelques instants, il parvient avec sa volonté et sa main à briser le cercle qui retient le démon. Furieux, il ordonne à la créature de nous attaquer.*

*Le démon, tout en ombres frémissantes et en yeux rougeoyants, traverse la porte, emportant des morceaux de moellons avec lui. Michael se dresse devant lui et dégaine Amoraacchius. L'éclair de lumière et de tourmente magiques déchire les ténèbres.*

*Dans la réalité, j'avais terminé le sort, et privé Kravos de ses pouvoirs. Michael avait découpé le démon comme un jambon, et le sorcier avait tenté de s'enfuir. Mais Malone avait tiré dans les jambes du fuyard malgré la distance, parvenant à le faucher en pleine course. Kravos se tordait sur le ciment, saignant comme un cochon, mais vivant. Murphy lui avait arraché son couteau, et les gentils avaient gagné.*

*Mon rêve différait.*

*Michael hurle. Je lève la tête, et le vois suspendu en l'air, son épée cinglant les ténèbres sans aucun résultat. Des mains noires aux doigts horriblement longs empoignent sa tête et tournent. Il y a un craquement humide, sourd, puis le cou du chevalier casse net. Celui-ci a un spasme, et ne bouge plus.*

*La lumière d'Amoraacchius disparaît.*

*Le démon couine de plaisir et lâche le corps.*

*Murphy hurle en lui lançant une fiole d'eau bénite. Le*

liquide émet des flammes argentées en frappant quelque chose dans les ombres bouillonnantes. La forme se tourne vers nous. Des griffes scintillent, puis Karrin recule, les yeux grands ouverts. Elle contemple son gilet pare-balles ouvert, son vêtement déchiré, et la peau de son ventre lacérée. Du sang coule, vite suivi par pire. Elle gémit en pressant ses mains sur la plaie béante.

Malone déclenche un tir de barrage sur la créature. Une blessure rougeâtre aux bords garnis de crocs apparaît dans l'ombre maléfique. Le démon sourit. Il attend que le fusil soit vide, éclate de rire, et se sert du canon de l'arme pour écraser le policier contre le mur. Il presse la crosse de l'arme contre l'abdomen de Micky jusqu'à ce que celui-ci hurle, jusqu'à ce que la chair se déchire.

Jusqu'à ce que les côtes craquent.

Il continue à appuyer.

Et malgré les vomissements du policier, j'entends sa colonne vertébrale se fissurer avant d'éclater. Malone s'écroule au sol, mourant.

Blanc comme un linge, Rudolph crie, puis tourne les talons.

Je suis seul face au démon.

Mon cœur bat la chamade, et je tremble comme une feuille. Je suis toujours dans le cercle protecteur. Je lutte pour rassembler assez de magie et annihiler la créature.

Je me heurte à quelque chose. Un mur. Le même sort que celui que je réserve à Kravos.

Le démon s'approche de moi et, faisant comme si le cercle n'existait pas, il me gifle, m'envoyant valser au sol.

— Non ! bredouillé-je, en essayant de m'éloigner de la créature. Ce n'est pas vrai ! Ça ne s'est pas passé ainsi !

Les yeux du démon étincellent. Je lève mon bâton de combat et crie :

— Fuego !

Il n'y a aucune chaleur. Aucune décharge d'énergie. Rien.

Le monstre rit de nouveau, et me soulève dans les airs. Je hurle :

— C'est un rêve !

M'appuyant sur cet élément, je lutte pour altérer la

*substance du songe, mais je n'ai rien préparé avant de m'endormir, et la panique m'empêche de me concentrer. Je répète :*

*— C'est un rêve. Ça ne s'est pas passé ainsi !*

*— C'était avant, ronronne le démon d'une voix douce et sereuse. Nous sommes dans le présent.*

*Il ouvre ses mâchoires, et ses crocs s'enfoncent dans mon ventre, me déchirant, s'accrochant à mes entrailles. Il secoue la tête, et j'explose, tandis qu'il avale des morceaux de viande, des morceaux de ma viande. Mon sang gicle, et je continue à me débattre en gémissant.*

*À ce moment-là, un gros chat gris à la queue écourtée sort de nulle part, et me donne un coup de patte sur le nez ; ses griffes sont brûlantes comme l'enfer.*

Je hurlai de nouveau, et me réveillai dans mon appartement, recroquevillé en position fœtale, dans un coin de ma chambre.

J'avais vomi tout ce que je savais. Mister me surveillait et prit la précaution de me griffer la joue. Je m'entendis gémir.

Quelque chose frémit sous ma peau. Une chose froide, sombre et écoeurante. Je restai assis, me frottant les yeux pour en chasser le sommeil, luttant contre les dernières traces de venin vampirique et les vestiges de l'assoupissement pour me concentrer sur cette présence – mais elle avait disparu.

Je tremblais. J'étais terrifié. Je n'étais ni effrayé ni apeuré, une terreur viscérale et implacable me nouait les tripes. Une épouvante irrationnelle, une horreur incohérente qui contournait la raison et la réflexion pour se loger directement dans l'âme. Je me sentais violé, utilisé. J'étais impuissant et faible.

Je me traînai dans mon laboratoire, trébuchant dans le noir. Mister m'emboîta le pas. Il faisait sombre en bas. Sombre et froid. Je renversai des objets sur mon passage en titubant vers mon cercle de protection, et tâtai le sol pour en retrouver l'anneau de cuivre. Je m'allongeai au centre, puis émis une bribe de volonté pour activer le sort de défense.

Il résista.

Je poussai un peu plus fort, puis de plus en plus fort, et il

s'activa enfin.

Un mur invisible s'éleva autour de moi.

Je me roulai en boule en faisant attention que rien ne sorte du cercle et pleurai.

Mister tournait autour de l'anneau en ronronnant pour me rassurer. Ensuite, il sauta sur l'établi, puis sur l'une des étagères. Une lueur orange émergea de sa bouche, jetant son ombre féline sur le crâne humain posé à côté de lui, et s'engouffra dans les orbites de la relique.

Deux flammes s'y allumèrent.

Bob se tourna vers moi.

— Harry ? dit-il d'une voix solennelle. Harry, tu m'entends ?

Je relevai la tête en frissonnant. J'avais tellement besoin d'entendre une voix familière.

— Harry, répéta le crâne. Je l'ai vu. Je crois savoir ce qui a attaqué Malone et les autres. Je pense connaître l'identité du coupable. J'ai essayé de t'aider, mais tu refusais de te réveiller.

Mon esprit était embrumé, confus.

— Quoi ? gémis-je. De quoi parles-tu ?

— Je suis désolé, Harry.

Bob s'interrompit, et même si son expression ne pouvait pas vraiment changer, il semblait troublé.

— Harry, je pense que je sais ce qui a essayé de te dévorer.

## Chapitre 18

— Me dévorer ? murmurai-je. Je ne... je ne comprends pas.

— C'est le truc que tu poursuis, je crois, répondit le crâne. Cauchemar. Je pense qu'il était ici.

— Cauchemar, répétais-je en baissant la tête et en fermant les yeux. Bob, je n'arrive pas à réfléchir. Que se passe-t-il ?

— Tu es rentré il y a cinq heures, drogué à la salive de vampire et bredouillant comme un fou. Je pense que tu n'avais même pas conscience que j'étais dans Mister. Tu te souviens de ce passage ?

— Oui, à peu près.

— Raconte-moi le reste.

Je lui résumai ma rencontre avec Kyle et Kelly Hamilton. Plus je parlais, moins les choses tournaient, et mes tripes se remirent en place. Mon poulx de lapin terrifié ralentit.

— Bizarre, tout ça, lâcha le crâne. Ça devait être important pour qu'ils sortent en plein jour, même avec leur camionnette spéciale.

— Je comprends, maintenant, dis-je en essuyant la sueur de mon front.

— Ça va mieux ?

— Je... je crois.

— À mon avis, tu es bien amoché... au niveau spirituel, bien sûr. Heureusement que tu as hurlé. Je suis venu le plus vite possible, mais tu refusais de te réveiller. Sûrement à cause du poison.

Je m'assis au centre du cercle, les jambes croisées.

— Je me souviens d'un rêve. Mon Dieu, c'était horrible ! (Je sentis la terreur m'envahir de nouveau.) J'ai tenté de le modifier, mais je n'étais pas prêt. J'ai échoué.

— Un rêve, reprit Bob, mouais, ça colle.

— Ça colle ?

— Bien sûr.

Je posai mes coudes sur mes genoux, et me pris la tête entre les mains. Je ne voulais pas continuer. Quelqu'un d'autre pouvait reprendre l'affaire. Je devais quitter la ville.

— Un esprit m'a attaqué ?

— Gagné.

Je rassemblai assez de courage pour toiser le crâne.

— Et mes glyphes, alors ? Tous les accès sont protégés. Et je n'ai aucun miroir qu'il pourrait utiliser.

— Exactement, répondit Bob.

Si ce crâne avait eu des mains, il se les serait frottées.

Mon estomac se retourna une nouvelle fois, et je fus pris de tremblements. J'eus envie de m'allonger quelque part pour pleurer toutes les larmes de mon corps, vomir mes derniers vestiges de dignité, puis me cacher dans un trou et le reboucher sur moi.

— Tu... tu veux dire qu'il n'est jamais venu me chercher. Il n'a jamais eu à franchir ces barrières.

— Parfaitement. Tu es venu à lui.

— En rêvant.

— Oui, oui, oui, gloussa Bob. Tout concorde... Tu ne comprends pas ?

— Pas trop.

— Les songes, expliqua le crâne. Quand un mortel rêve, des tas de choses étranges se produisent. Quand c'est un mage, c'est encore plus bizarre. Parfois, les songes sont assez forts pour créer temporairement des mondes bien à eux. Une sorte de bulle d'Outremonde. Tu m'as raconté qu'Agatha Haggleshorn avait été assez puissante pour établir sa propre Hantise dans l'Outremonde.

— Exact. Ça ressemblait au Chicago du passé.

— Eh bien, les gens peuvent faire la même chose de temps à autre.

— Mais je ne suis pas un fantôme, Bob.

— Non. Mais tu as tout ce qu'il faut pour laisser un spectre après ton départ. Les fantômes ne sont que des images de gens, Harry. Les dernières impressions laissées par une personne.

Rien n'est plus pénible ou plus dangereux qu'un mortel, même en considérant ce qu'il y a de l'autre côté.

— Je n'avais pas remarqué, répondis-je. Très bien. Donc si je te suis, tu veux dire que chaque fois que je rêve, j'ai le double des clés d'une Hantise dans l'Outremonde.

— Pas tout le temps. Rarement, en fait. Seuls les rêves les plus intenses produisent assez d'énergie pour cela. Mais vu l'état actuel du voile...

— ... les rêves créent de plus en plus de bulles. Voilà comment Malone a dû se faire avoir. Pendant son sommeil. Sa femme m'a dit qu'il avait une insomnie cette nuit-là. La chose devait tuer de petits animaux en attendant qu'il s'endorme.

— Peut-être, souffla le crâne. Tu te souviens de ton rêve ?

— Oh que oui...

— Cauchemar t'a épinglé.

— Pendant que j'étais dans l'Outremonde ? Il aurait dû réduire mon esprit en charpie.

— Pas forcément, lâcha Bob d'un ton triomphant. Rappelle-toi ta Hantise. Même si elle est temporaire, elle reste ta propriété ! Tu joues à domicile. Ça ne t'a pas beaucoup aidé puisqu'il t'a surpris, mais le fait demeure.

— Oh !

— Te souviens-tu d'un événement particulier ? Un personnage ou un objet qui aurait agi bizarrement ?

— Oui, murmurai-je en pressant mes mains tremblantes contre mon ventre à la recherche de traces de morsure. Par les cloches de l'enfer, oui ! J'en ai rêvé il y a quelques mois. Quand on a fumé Kravos.

— Le sorcier ? OK ! Ça pourrait avoir de l'importance.

Je luttai contre la nausée qui m'assaillait.

— Tout a merdé. Le démon qu'il avait invoqué était plus puissant que dans la réalité.

— Le démon ?

— Bob, crois-tu qu'un démon puisse produire un fantôme ?

— Hmmm, je ne pense pas – sauf s'il meurt dans notre monde. S'il meurt définitivement, pas seulement son avatar.

— Michael l'a tué avec *Amoracchius*.

— Ah oui ! frémit le crâne. Dans ce cas, je ne suis sûr de rien.

Cette arme pourrait tuer un démon, même par le biais d'un hôte. Cette magie religieuse est incroyablement puissante.

— Donc... nous aurions affaire à un spectre démoniaque. Un démon mort alors qu'il était chargé à bloc pour le combat. Ça pourrait expliquer son... animosité.

— C'est une hypothèse.

— Mais ça n'explique pas les sortilèges de torture lancés sur les fantômes et les vivants.

Silencieux, je retournais le problème dans ma tête avec l'acharnement du désespoir, celui d'un homme qui se noie et qui ne veut pas gâcher son souffle en criant.

Ça m'aidait à réfléchir.

— Peut-être que quelqu'un d'autre envoûte les gens, suggéra Bob.

— Bianca ! m'exclamai-je. Elle est mouillée dans toute cette histoire, j'en suis persuadé. Sa bande a mis le grappin sur Lydia, et ses deux sbires m'attendaient quand je suis revenu du commissariat après l'histoire de la maternité.

— Je ne lui connaissais pas de tels talents, répondit le crâne.

— En théorie, non. Mais elle vient de prendre du galon, elle a pu s'exercer. Bianca a toujours disposé de bien plus de pouvoirs que les vampires classiques. Si elle a opéré depuis l'Outremonde, elle était encore plus puissante.

— Mouais, ça pourrait cadrer, supputa Bob en sifflant entre ses dents. Bianca fait monter la sauce en torturant quelques esprits, puis rabat Cauchemar vers toi. Elle n'a plus qu'à regarder le film et s'amuser. Quelle est sa motivation ?

— La vengeance, dis-je en me rappelant une note vieille de plus d'un an. Elle me tient pour responsable de la mort d'une de ses protégées. Rachel. Elle veut me faire payer.

— Parfait. Pouvait-elle se trouver sur les lieux chaque fois ?

— Sans problème.

— Les moyens, l'occasion et le mobile.

— Un raisonnement bancal, quand même. Je n'ai rien pour réclamer des renforts auprès de la Confrérie. Aucune preuve.

— Et alors ? Affûte ta baguette magique et va la tuer. Hop, problème réglé !

— Bob, on ne tue pas les gens comme ça.

— Exact, je ne pourrai pas t'accompagner.  
— Non, non, *je* ne peux pas non plus tuer les gens comme ça.  
— Pourquoi pas ? Ce ne serait pas la première fois. En plus, tu as ton nouveau flingue et tout et tout.

— Je ne peux pas supprimer quelqu'un parce que je le suspecte d'avoir commis un crime.

— Bianca est une vampire, souligna le crâne. Elle n'est pas vivante, à la base. Allez, je prends Mister, je vais chercher les balles, et tu...

— Non, Bob, soupirai-je. En plus, elle n'est pas toute seule. Je devrais tuer plusieurs personnes avant d'arriver jusqu'à elle.

— Et merde, c'est encore une de ces histoires de bien et de mal, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— J'ai du mal à comprendre cette histoire de moralité, Harry.

— Bienvenu au club, murmurai-je, en reprenant difficilement ma respiration.

J'effleurai le cercle et en rompis l'intégrité. Je luttai pour ne pas me recroqueviller quand le champ protecteur disparut. Je ne pouvais pas attendre plus longtemps, il fallait retourner au boulot.

Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité, et je me dirigeai vers mon établi. Je me préparai à allumer une bougie, mais ne trouvai pas d'allumettes. Je pointai le doigt vers la mèche. Allez, un petit sort que j'avais déjà utilisé des milliers de fois.

— *Flickum bicus !*

La magie grésilla, et s'éparpilla plus qu'elle coula.

La mèche fuma, mais ne s'enflamma pas.

Je fronçai les sourcils, fermai les yeux, m'appliquai un peu plus et répétais le sortilège. Un vertige me prit, mais la flamme naquit. J'agrippai le bord de la table.

— Bob, appelai-je, tu as vu ça ?

— Oui, répondit-il d'un ton circonspect.

— Que s'est-il passé ?

— À mon avis, tu n'as pas insufflé assez d'énergie dans ton sort.

— J'en ai insufflé autant que d'habitude. Arrête tes

conneries, j'ai lancé cet *hex* un million de fois.

— Mille sept cent cinquante-six... Enfin, devant moi.

Je lui lançai mon célèbre regard assassin...

... en version troisième âge.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Pas assez de puissance, s'entêta le crâne. Je dis ce que je vois.

J'observai la bougie un moment avant de grommeler.

— Je n'ai jamais eu à faire tant d'efforts pour réaliser ce tour.

— Mais Cauchemar t'a sûrement volé une sacrée dose de puissance, Harry.

Je me retournai lentement, très lentement, et fixai Bob.

— Il... il a fait quoi ?

— Quand il t'a attaqué pendant le rêve, s'est-il acharné sur une partie de ton corps ?

Je tâtai mon estomac.

J'écarquillai les yeux.

— Houlà ! souffla le crâne. Un *chakra*. C'est mauvais, il t'a eu en plein dans le chi.

— Bob !

— Heureusement qu'il ne s'est pas attaqué à ton... heu... ta trésorerie personnelle, hein. Ce que je veux dire, c'est que ç'aurait pu être pire...

— Bob, répétais-je plus fort. Tu n'es pas en train de me dire qu'il a *bouffé* ma... magie ?

— Pas entièrement, répliqua-t-il d'une voix offensée. Je t'ai réveillé aussi vite que possible, Harry. Te tracasse pas pour ça, tu vas guérir. Bon, tu ne vas pas être au top pendant quelques mois, ou, heu, quelques années. Bon, au pire quelques décennies, mais le risque demeure minime...

Je l'interrompis d'un geste de la main.

— Cauchemar s'est nourri de mon pouvoir, dis-je. Est-ce qu'il a gagné de la puissance ?

— Évidemment, Harry. « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. »

— Bordel ! grognai-je en me prenant la tête entre les mains. Bon, il faut qu'on trouve ce monstre au plus vite. S'il utilise mon pouvoir, ça me rend responsable de ses actes.

— Harry, se gaussa le crâne, tu délires.

Je le fusillai du regard.

— Mais ça n'en demeure pas moins vrai.

— Très bien, ronchonna Bob, nous quittons à présent la gare de Raison-et-Équilibre, ce train est sans arrêt jusqu'à Dingueville.

— Il faut découvrir où il va frapper, grondai-je. Il a toute la nuit pour s'éclater.

— Six heures et treize minutes, corrigea le crâne. Ça ne devrait pas poser de problème. J'ai lu les notes de l'ectomancien pendant que tu dormais. Ce monstre peut s'introduire dans – tu vas rire – les cauchemars, mais seulement s'ils ont un point commun. Les fantômes ne disposent d'un tel pouvoir que s'ils opèrent dans le cadre de leur malmort.

— Tu sais, la mort...

— Je m'explique. Un spectre ne peut agir que lors de circonstances en relation directe avec sa mort. Agatha Haggleshorn n'aurait pas pu terrifier le public de *Des chiffres et des lettres* ! Son pouvoir venait d'ailleurs. Elle pouvait affecter les enfants, les maris violents, peut-être même les épouses irresponsables...

— Et les mages fouineurs, glissai-je.

— C'est toi qui es allé la chercher, mais Agatha n'est jamais sortie pour semer la panique quelque part.

— Tu veux dire que l'histoire de Cauchemar motive ses actes.

— En tout cas, il doit y avoir une relation avec son trépas. C'est un peu ce que je veux dire, oui. Enfin, c'est Morty Lindquist qui l'a écrit dans son journal.

— Lydia, énonçai-je, Malone et moi. Quel est le lien ? C'était la première fois que je rencontrais cette fille. Enfin, je crois.

— C'est vrai qu'elle jure dans le tableau, concéda Bob. Laissons-la de côté pour l'instant.

Ce que je fis.

Un voile se déchira devant mes yeux.

— Bon sang ! m'exclamai-je.

Je me précipitai dans l'escalier aussi vite que mes jambes affaiblies me le permirent. Je devais passer un coup de fil !

— Qu'est-ce qui se passe, Harry ? entendis-je couiner le

crâne.

— Si nous avons affaire au spectre du démon, hurlai-je, je sais ce qu'il veut : sa revanche. Il s'attaque aux gens qui l'ont tué. Je dois prévenir Murphy.

## Chapitre 19

En période de crise et sans même s'en rendre compte, on calcule instinctivement les probabilités de sauver des vies, un peu comme un médecin sur un champ de bataille. Ce patient n'a aucune chance, celui-là, si, mais seulement si on en laisse mourir un troisième.

Dans mon cas, l'équation était relativement simple. Un démon revanchard s'était mis en tête de descendre ceux qui étaient présents lors de sa mort. Ceux dont il se souvenait et sur qui il s'était concentré au dernier moment. Donc, Murphy et Michael étaient les suivants sur la liste.

Le chevalier pouvait se protéger, même mieux que moi en fait, mais pas Karrin.

J'appelai chez elle.

Pas de réponse.

J'essayai au bureau.

Elle décrocha et répondit d'une voix lasse :

— Murphy.

— Murph, lâchai-je. Va falloir que tu me fasses confiance. J'arrive dans vingt minutes. Tu es en danger. Reste où tu es, et ne t'endors pas !

— Harry ? souffla Murphy. (Je la voyais grimacer d'ici.) Tu vas être en retard ?

— En retard ? Mais non, bon sang ! Écoute, fais ce que je te dis, d'accord ?

— Je déteste quand tu te fous de ma gueule, Dresden, gronda Karrin. J'ai pas dormi depuis deux jours. Tu m'as dit que tu serais là dans dix minutes, et je t'ai déjà dit que j'attendrais.

— Vingt minutes ! J'ai dit vingt minutes !

— Fais pas le con, Harry ! répliqua-t-elle. C'est pas ce que tu m'as balancé il y a cinq minutes. Si c'est une blague, je ne rigole

pas des masses.

Je fronçai les sourcils. Un nuage glacé s'ancra à l'endroit où Cauchemar m'avait blessé. La ligne se brouilla, puis grésilla. Je luttai pour garder mon calme avant de faire sauter le poste.

— Attends, Murph, on a discuté il y a cinq minutes ?

— Je suis à deux doigts de tuer le prochain pénible qui passera à ma portée, Harry. Quiconque se place entre mon lit et moi est... pénible. N'insiste pas pour faire partie du lot.

Elle raccrocha.

— Merde ! hurlai-je en composant de nouveau le numéro de Karrin.

Occupé.

Quelqu'un s'était fait passer pour moi auprès de Murphy. La liste des choses qui pouvaient changer d'identité était horriblement longue, mais les choix étaient limités : soit une nouvelle créature surnaturelle était entrée en scène, soit – j'en frémis d'avance – Cauchemar s'était suffisamment nourri de mon essence pour m'imiter.

Les fantômes peuvent adopter plusieurs formes physiques, après tout. Il suffit d'avoir assez de pouvoir pour modeler l'ectoplasme, et de connaître l'apparence que l'on désire. Cauchemar avait croqué dans ma magie. Il avait tout le pouvoir nécessaire, et la connaissance requise.

Par les cloches de l'enfer, il se faisait bel et bien passer pour moi !

Je raccrochai et virevoltai à travers l'appartement, ramassant mes clés de voiture et rassemblant un nécessaire à exorcisme avec le contenu de ma cuisine : du sel, une cuiller en bois, un couteau, quelques bougies, des allumettes et une tasse à café. J'enfournai le tout dans une mallette Scooby-Doo, puis ajoutai un peu de sable tiré d'un sac que je garde près du bac à litière de Mister. Je n'oubliai pas mon bâton carbonisé et ma crosse.

En route !

Je m'arrêtai net.

J'appelai Michael, mes doigts dansant sur le cadran.

Occupé.

J'émis un couinement de pure rage, plaquai le combiné sur la fourche, puis fonçai vers la Coccinelle.

Le bâtiment vétuste des bureaux de Murphy est coincé entre d'autres immeubles plus grands, comme un vieux sergent au milieu de jeunes recrues. Je volai sur les marches, la mallette à tête de chien dans une main et mon bâton de combat dans l'autre.

L'officier de permanence, un vétéran grisonnant, me regarda d'un air surpris.

— Dresden ?

— Salut, haletai-je. Par où suis-je parti ?

— Quoi ?

— Je ne viens pas d'arriver il y a une ou deux minutes ?

Sa moustache poivre et sel frémit un instant. Il consulta la main courante.

— Effectivement. Vous êtes monté voir l'inspectrice Murphy il y a une minute à peine.

— Parfait ! Il faut que je la voie de nouveau ! Vous me faites entrer ?

Il me dévisagea quelques secondes, avant de déclencher l'ouverture de la porte électronique.

— Qu'est-ce qui se passe ici, monsieur Dresden ?

— Croyez-moi, dès que je l'aurai compris, je vous tiendrai au courant.

Je franchis la porte et montai à toute vitesse vers les bureaux du B.E.S. au troisième étage. J'ouvris grandes les portes, et me ruai vers le repaire de Murphy. Je dépassai Stallings et Rudolph, qui se levèrent de leur chaise en me regardant d'un air éberlué.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'exclama Rudy.

— Où est Murphy ? criai-je.

— Dans son bureau, balbutia Stallings, avec toi.

C'était à l'autre bout de la salle, de l'autre côté de la mer de cloisons en aggloméré avec leurs petites portes bon marché.

Elle avait enfin obtenu qu'une plaque officielle à son nom soit fixée sur la porte de son bureau.

Fermée à clé.

Je défonçai la serrure à coups de talon. Je dus m'y reprendre à deux fois.

Murphy était assise près de son ordinateur, toujours habillée

comme chez les Malone. Elle ne portait plus sa casquette, ses cheveux étaient en bataille et les cernes autour de ses yeux ressemblaient presque à des hématomes. Elle était figée, regardant droit devant elle, avec une expression d'horreur absolue.

Je me tenais derrière elle, tout de noir vêtu – les mêmes vêtements que la nuit où nous avions arrêté Kravos et son démon. Cauchemar avait pris mon apparence. Penché au-dessus de Karrin, il avait les doigts collés contre les tempes de Murphy... non, ses doigts s'enfonçaient dans la chair, transperçant les os pour effleurer la cervelle.

Cauchemar souriait en dodelinant de la tête, comme s'il écoutait de la musique. Je n'aurais jamais cru que mon visage puisse arborer ce masque de sérénité et de malfaisance. J'en eus froid dans le dos.

Paralysé par l'horreur, je contemplai la scène surréaliste.

— Laisse-la tranquille ! finis-je par hurler.

Les yeux de Cauchemar s'ouvrirent d'un coup, luisant d'une intelligence froide et sombre. Ses lèvres se retroussèrent lentement en un rictus de haine.

— La paix, mage, susurra-t-il avec une voix pareille à une lame de rasoir rayant un tableau d'école, ou je festoierai de ton âme comme je l'ai déjà fait cette nuit.

Un coassement de terreur naquit quelque part dans mon gosier frémissant, mais je refusai de le laisser sortir. J'entendis Rudy et Stallings approcher.

Je braquai mon bâton de combat sur la tête de Cauchemar.

— Je t'ai dit de la laisser tranquille !

La bouche du monstre se tordit pour former un sourire. Il écarta les mains de Karrin, ses doigts glissant hors de la peau comme d'une flaque d'eau, et il me montra ses paumes.

— N'as-tu pas oublié quelque chose, mage ?

— De quoi parles-tu ?

— J'ai partagé ta chair. Je suis ton reflet, murmura-t-il en inclinant ses doigts vers moi. *Ventas servitas !*

Une rafale de vent me projeta sur Rudolph et Stallings qui accouraient. Nous tombâmes au sol dans un enchevêtrement de magicien et de policiers.

L'impact m'avait presque assommé. Cauchemar nous quitta en marchant tranquillement. Nous eûmes du mal à nous asseoir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ronchonna Rudolph.

L'arrière de ma tête me faisait souffrir. J'avais dû percuter quelque chose.

— Par la cuve d'Houdini, grommelai-je, qu'est-ce qui m'a pris de m'exposer comme ça ?

Stallings saignait du nez. Sa moustache grise se teintait progressivement de rouge, et son tee-shirt blanc était maculé de gouttes écarlates.

— Qu'est-ce... Seigneur, Dresden ! Qu'est-ce que c'était que ce truc ?

Je me relevai. Ma tête tourna un moment. J'avais mal partout et semblais sur le point de m'effondrer pour pleurer comme un bébé.

Cet enfoiré avait utilisé ma magie. Il s'était approprié mon visage et mes pouvoirs pour blesser des gens. J'eus envie de hurler, de briser des objets.

Je préfèrai tituber vers le bureau de Murphy.

— C'est celui qui s'est attaqué à Malone, lâchai-je. C'est un peu compliqué.

L'inspectrice n'avait pas bougé.

— Murph ? soufflai-je. Karrin ? Tu m'entends ?

Elle ne réagit pas, mais son souffle s'accéléra légèrement, comme si elle avait tenté de parler.

Elle respirait toujours, Dieu soit loué !

Je m'agenouillai et pris ses mains dans les miennes. Elles étaient glacées.

— Murph, chuchotai-je.

Je passai la main devant ses yeux, claquai des doigts près de ses paupières, mais elle ne cilla même pas.

Le beau Rudolph blêmit.

— J'appelle l'accueil. Il ne faut pas qu'il s'enfuie.

Je l'entendis gagner le téléphone le plus proche et appeler les agents de permanence. Je ne perdis pas de temps à lui dire que c'était inutile. Le monstre pouvait traverser les murs à volonté.

Stallings me rejoignit. Visiblement traumatisé, il avait le

teint cireux. Il fixa Murphy un bon moment.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

J'examinai les pupilles de Murphy. Elles étaient dilatées.

Je maintins le contact.

On ne peut rien cacher à un mage qui plonge son regard dans celui de quelqu'un. Il voit tout, la personnalité, le côté obscur de l'individu, le côté lumineux également, mais cela marche dans les deux sens. Les yeux sont le miroir de l'âme. Je m'enfonçai au-delà de la terreur qui habitait Murphy en attendant que la mise à nu se déclenche.

Rien.

Karrin regardait toujours droit devant elle. Sa respiration s'accéléra de nouveau, et je reconnus l'effort. Elle tentait de hurler.

J'ignorais totalement ce qu'elle voyait, quelles visions Cauchemar avaient instillées en elle. Ce qu'il lui avait pris. J'effleurai sa gorge, mais je ne détectai pas ce froid intense symptôme du sortilège de torture. C'était déjà ça. Mais si je ne pouvais pas lire en elle, c'était que Murphy était ailleurs. Les lumières étaient allumées, mais il n'y avait personne à la maison.

— Elle... Ce monstre a affecté son esprit. Je pense qu'il lui a imposé des illusions. Je ne crois pas qu'elle sache où elle se trouve, ni qu'elle puisse bouger.

— Dieu tout-puissant, murmura Stallings. Que peut-on faire ?

— John, répondis-je. Il me faut la boîte contenant le dossier de l'affaire Kravos et le gros livre à couverture de cuir que nous avons trouvé chez lui.

Le policier se leva, puis se retourna.

— Tu veux quoi ?

Je répétais.

— Seigneur, Dresden ! dit-il en fermant les yeux. Je ne sais pas si c'est possible. Y a eu pas mal d'événements dernièrement.

— Il me faut ce bouquin. Cette chose est une sorte de démon. Kravos a dû consigner son nom dans son livre de sorts. Si je retrouve ce nom, je peux neutraliser cette horreur. Elle sera obligée de me dire comment aider Murph.

— Tu ne comprends pas. Ça ne va pas être facile. Les choses sont devenues plus complexes dernièrement, et je ne vais pas pouvoir me pointer comme une fleur aux scellés et récupérer tout ça pour toi, Dresden. (Il dévisagea Murphy.) Je risque ma place.

J'ouvris ma mallette Scooby-Doo sur le sol.

— Écoute-moi, dis-je. Je vais essayer d'aider Karrin. Il faut que quelqu'un reste près d'elle jusqu'à l'aube, puis la ramène chez elle. Non, mieux, chez Malone.

— Pourquoi ? balbutia le vieux policier. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je crois que cette saloperie a placé Murphy dans une sorte de cauchemar atroce. Je crois pouvoir le dissiper, mais elle restera quand même vulnérable. Je vais donc tracer une barrière pour la protéger jusqu'au lever du jour. Quelqu'un doit veiller sur elle pour le cas où elle se réveillerait. Au matin, Cauchemar sera obligé de fuir dans l'Outremonde s'il ne veut pas être prisonnier du mortel qu'il possède.

— Rudolph peut s'en charger. Je vais lui parler.

— Il me faut ce livre, John.

Il fronça les sourcils, le regard rivé au sol.

— Est-ce qu'on va attraper cette chose, Dresden ?

Ce « on » signifiait « la police ». Je le compris dans sa voix.

— Aucune chance.

— Si je te ramène ce bouquin, peux-tu aider l'inspectrice ?  
Je hochai la tête.

— Très bien.

Il soupira et partit. Je l'entendis discuter avec Rudolph.

Je sortis le sable, un morceau de craie, et repoussai la chaise de Karrin pour avoir la place de tracer un cercle autour de nous deux avant de le fermer d'un éclair de volonté. Je dus fournir un effort plus important que d'habitude, et un vertige me saisit.

Je rassemblai de l'énergie avant de la concentrer avec autant de précision que possible. Elle s'accumula lentement, tandis que Murphy continuait à exhaler ses cris muets. Je posai ma main sur la sienne, et repensai à tout ce que nous avions enduré ensemble et à l'amitié qui nous unissait. Dans les mauvais moments, comme dans les bons, Murphy avait toujours voulu

bien faire. Elle ne méritait pas un tel supplice.

La rage monta en moi – pas une vague bouffée de colère, mais quelque chose de plus profond, de plus posé et de bien plus dangereux. J'étais furieux. Furieux qu'un tourment pareil s'abatte sur quelqu'un d'aussi altruiste et compatissant que Murphy, furieux qu'un monstre ait utilisé mes pouvoirs et mon visage pour l'approcher et la blesser.

Je puisai ma puissance dans cette rage. Je la récupérai avec précaution pour façonner le sort le plus doux possible. J'insufflai ce pouvoir aux grains de sable dans mes doigts. Je plaçai ma main au-dessus des orbites de Karrin, le sort près de se dissiper, puis laissai tomber quelques grains dans les yeux de la jeune femme.

— *Dormius, dorme*, murmurai-je. Murphy, *dormius*.

La magie coula le long de mon bras comme de l'eau. Je la sentis accompagner le sable. Karrin poussa un long soupir difficile, et ses yeux exorbités se fermèrent lentement. Ses traits passèrent de l'horreur absolue au sommeil le plus lourd, et elle s'affala sur sa chaise.

Je relâchai ma respiration pendant que le sortilège s'ancrait en elle, puis baissai la tête en tremblant. Je passai la main dans la chevelure de mon amie avant de l'installer plus confortablement.

— Pars là où il n'y a pas de rêves, chuchotai-je. Repose-toi, Murphy. Je vais briser ce monstre pour toi.

Je lançai ma volonté et neutralisai le cercle. Je sortis du dessin, puis réactivai la protection. Cela me demanda plus d'efforts que j'en avais jamais fourni depuis mon plus jeune âge. Mais le cercle se referma sur elle. Un léger halo lumineux dansait autour du tracé, comme des vagues de chaleur sur une route en été. Le cercle repousserait les créatures de l'Outremonde, et le sortilège la ferait dormir jusqu'à l'aube. Il l'empêcherait de rêver, et Cauchemar ne pourrait plus la blesser.

J'émergeai du bureau et me traînai vers le téléphone le plus proche. Impossible d'appeler avec celui de Karrin, la magie ambiante l'avait bousillé.

Rudolph m'observait.

Stallings n'était pas à la consigne des pièces à conviction. J'appelai Michael.

Toujours occupé.

J'aurais aimé rentrer chez moi et me lancer un sort de sommeil. Quel délice cela aurait été de m'allonger dans un endroit calme et chaud. Mais le monstre rôdait toujours. Il assouvissait sa vengeance, et Michael était la prochaine cible. Je devais retrouver la créature et l'arrêter. Ou au moins prévenir le chevalier.

J'abandonnai le téléphone et rassemblai mes affaires. On me toucha l'épaule. Rudolph. Il avait l'air troublé, pâle.

— J'espère que t'es pas un charlatan, Dresden, souffla-t-il. Je ne sais pas vraiment ce qui se passe ici, mais je jure devant Dieu que s'il arrive quelque chose à l'inspectrice par ta faute...

Je le regardai sans sourciller, puis hochai la tête.

— Je vais rappeler Stallings, répondis-je. Il me faut ce bouquin.

Le visage de Rudy était sérieux, honnête. Il ne m'avait jamais aimé, de toute manière.

— Je ne rigole pas, Dresden. Si tu laisses quelque chose arriver à Murphy, je te tue.

— Écoute, gamin, si quelque chose arrive à Murphy par ma faute... je crois que je te laisserai faire.

## Chapitre 20

Je n'aurais jamais cru trouver un quartier agréable dans la banlieue de Chicago. Michael, lui, avait réussi pas trop loin, à l'ouest de Wrigley Field. Des arbres centenaires bordent les rues et confèrent un aspect majestueux au quartier. J'y découvris surtout de vieilles demeures victoriennes restaurées après quelques fluctuations économiques, et qu'un siècle d'abandon a transformées en pièges à feu. Celle de Michael semble construite en pain d'épice. Bien entretenue, peinte dans une harmonie d'ivoire et de bordeaux – et, bien entendu, comme je m'y attendais, avec l'inévitable barrière blanche entourant la pelouse. La lumière du porche était si puissante qu'elle atteignait presque la rue.

Je garai la Coccinelle, puis remontai l'allée avant de frapper à la porte avec le heurtoir. Michael allait avoir besoin d'une bonne minute pour sortir du lit et descendre.

Quelle ne fut pas ma surprise quand j'entendis immédiatement un bruit sourd, suivi de deux pas. Le rideau situé au-dessus de la porte s'écarta. La porte s'ouvrit une seconde après sur un Michael somnolent qui se frottait les yeux. Il portait un jean et un tee-shirt portant le slogan « JEAN 3 : 16 ». L'un de ses enfants, une petite fille que je ne connaissais pas, était accroché à son bras musclé. Elle avait environ un an, des boucles blondes, et le visage collé contre le torse de son père.

— Harry ! s'exclama Michael. Mais par les saints, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— La nuit a été longue. Est-ce que je suis déjà passé ?

— Je ne comprends pas bien ce que tu veux dire, Harry, répondit le chevalier en me dévisageant.

— Bon, c'est que j'arrive à temps. Réveille ta famille... *tout de*

*suite.* Elle court un grand danger.

— Il est tard, Harry. Qu'est-ce qui... ?

— Écoute-moi...

Je lui racontai ce que j'avais appris sur Cauchemar et son obsession pour ses victimes.

Michael me fixa une minute avant de parler :

— Donc, si j'ai bien compris : le fantôme d'un démon que j'ai tué il y a deux mois ravage Chicago. Il s'introduit dans les rêves et dévore l'esprit de ses victimes de l'intérieur.

— C'est ça.

— Et il t'a volé une partie de ton essence, a pris ton apparence, et il risque de venir ici.

— Exactement.

— Et qui me dit que tu n'es pas Cauchemar, soupira Michael, et que tu n'essaies pas de me pousser à t'inviter chez moi ?

J'ouvris la bouche, puis la refermai.

— Quoi qu'il en soit, bredouillai-je, il vaut mieux que je reste dehors. Charity m'arracherait les yeux avec une cuiller à café en me voyant débarquer à cette heure.

— Entre, Harry. Laisse-moi coucher le bébé.

Je pénétrai dans un petit couloir au parquet bien ciré. Michael me désigna le salon d'un signe de tête.

— Va t'asseoir. J'en ai pour une seconde.

— Michael, réveille ta famille.

— Tu m'as bien dit que cette chose avait un corps matériel, hein ?

— En tout cas, il en possédait un il y a encore quelques minutes.

— Alors, il n'est plus dans l'Outremonde. Il est à Chicago et il ne peut pas s'infiltrer dans le sommeil des gens depuis notre dimension.

— Je ne *pense* pas, mais...

— Et il vise ceux qui étaient là quand il est mort. Il en a donc après moi.

— Il m'a déjà bouffé un morceau, grognai-je d'un ton anxieux. (Michael fronça les sourcils.) Si je devais m'attaquer à toi, je ne chercherais pas une confrontation directe.

Il contempla son enfant endormi, et son visage se creusa.

— Assieds-toi, Harry. Je reviens tout de suite.

Il monta l'escalier.

Je m'installai confortablement dans un rocking-chair. Une serviette et une bouteille à moitié vide traînaient sur la petite table à ma gauche. Michael devait être en train de bercer sa fille.

Un papier était coincé sous la bouteille. Je le ramassai par curiosité.

« Michael. Je ne voulais pas vous réveiller, toi ou le bébé. Ton futur cadet a besoin de pizza et de glace. Je reviens dans quelques minutes – sûrement avant que tu te réveilles et que tu lises ceci. Je t'aime. Charity. »

Je me levai et approchai des marches. Le chevalier apparut au sommet des marches, le visage pâle.

— Charity, dit-il. Elle a disparu.

— Elle est partie acheter de la pizza et de la glace, répondis-je en lui montrant la note. Une envie de femme enceinte, je suppose.

Il dévala l'escalier et me dépassa. Il sortit un blouson du placard de l'entrée, puis *Amoracchius* dans son beau fourreau noir.

— Qu'est-ce que tu attends, Harry ? Il faut la retrouver.

— Mais... et tes enfants ?

Michael leva les yeux au ciel et ouvrit la porte sans me quitter du regard. Le père Forthill se tenait sur le perron, les yeux écarquillés derrière ses lunettes, et les cheveux battus par le vent.

— Oh, Michael ! Je suis désolé de passer aussi tard, mais je viens juste de ramener Mme Hamish chez elle. Je voulais savoir si je pouvais t'emprunter...

Il s'arrêta.

Il regarda Michael. Ses yeux glissèrent sur moi, puis revinrent sur le chevalier.

— J'ai l'impression que tu as besoin d'une baby-sitter, reprit-il.

Michael enfila son blouson et passa le boudrier autour de ses épaules.

— Les enfants dorment déjà. Ça ne vous dérange pas ?

— Jamais, répondit le prêtre en entrant. (Il nous murmura

une bénédiction.) Que Dieu vous protège !

Nous nous dirigeâmes vers la camionnette de Michael.

— Tu vois, Harry ?

— T'as vraiment du flair pour les bons placements..., maugréai-je.

Au volant de sa camionnette, le chevalier fonça vers l'épicerie au coin de la rue Byron, non loin du cimetière *Graceland*. Les nuages noirs et bas déversaient une pluie battante sur la ville, conférant un halo jaunâtre aux réverbères. Les rues mouillées ne tardèrent pas à se transformer en miroirs déformants.

— À cette heure, expliqua Michael, seul Walsham est ouvert. C'est là qu'elle est allée.

Le tonnerre gronda comme pour souligner ces paroles. Je tapotai mon bâton calciné, en m'assurant que la dragonne était en place.

— Voilà son van, s'exclama le chevalier.

Il se gara en face du magasin, juste à côté du transport de troupes de banlieue d'un blanc immaculé. Il prit à peine le temps d'emporter ses clés – mais fit attention à sortir *Amoracchius* et à la débloquent dans son fourreau. Il fila vers l'épicerie, les yeux étrécis et la mâchoire serrée. La pluie lui plaqua les cheveux sur le crâne au bout de quelques mètres, trempant sa veste en jean. Je lui emboîtai le pas, en plissant le front. Le cuir de mon manteau allait morfler. Mon vieux poncho aurait mieux fait l'affaire.

Michael ouvrit les portes du plat de la main, et des clochettes tintinnabulèrent. Il parcourut le magasin du regard, puis se mit à beugler :

— Charity ? Où es-tu ?

Deux ados derrière la caisse le regardèrent avec de grands yeux, et une vieille femme collée au rayon vitamines se retourna pour examiner ce trublion à travers ses culs de bouteille.

Je soupirai en saluant une des caissières d'un signe de tête. Elle était un peu trop blonde et un peu trop maigre. Elle n'attendait qu'une chose : la pause-cigarette.

— Heu, bonsoir, risquai-je. Est-ce que vous m'auriez vu passer un peu plus tôt dans la nuit ?

— Ou une femme enceinte ? ajouta Michael. À peu près de cette taille.

Il remonta sa main à la hauteur de son oreille.

La caissière échangea un coup d'œil avec sa comparse.

— Si je vous ai vu, monsieur ?

— Un autre gars comme moi, approuvai-je. Grand, mince, tout en noir, un manteau comme le mien.

La fille s'humecta les lèvres en nous regardant d'un œil calculateur.

— Peut-être, répondit-elle. Qu'est-ce que j'y gagne ?

Mon ami s'avança d'un pas, un grondement résonnant dans sa gorge. Je l'agrippai par l'épaule et lui chuchotai :

— Du calme, Michael. Du calme.

— Je n'ai pas le temps d'être calme, répliqua-t-il. Tu détectes, je cherche.

Sur ce, il tourna les talons et partit fouiller le magasin, la main droite posée sur le pommeau de son épée.

— Charity ?

Je grognai un juron, puis reportai mon attention sur la caissière. Je fouillai mes poches, et exhumai un trio fatigué de billets de cinq.

— OK ! Mon jumeau maléfique ou une femme enceinte. Ça vous dit quelque chose ?

La fille fixa les billets froissés, puis m'observa un instant avant de lever les yeux au ciel. Elle se pencha et empocha l'argent.

— Elle a pris l'allée cinq en direction du rayon frais il y a quelques minutes.

— Parfait, et ?

— Ben quoi ? sourit-elle. C'est votre frère qui s'est cassé avec votre femme ? Ça va passer dans *Confessions intimes* ?

— C'est compliqué, répondis-je, avec une note d'impatience dans la voix. Qu'est-ce que vous avez vu d'autre ?

— Elle a acheté des trucs, et elle est repartie vers son van. Il a pas démarré, et je vous ai vu... enfin, le mec qui vous ressemble... s'approcher d'elle. Elle avait l'air énervée contre lui, mais elle a fini par le suivre. Tout semblait normal.

Mon cœur rata un battement.

— Ils sont partis ? Par où ?

— Écoutez, monsieur, soupira-t-elle, j'ai juste l'impression qu'il l'a déposée quelque part. Elle ne se défendait pas, ni rien.

— Par où ?! hurlai-je.

La caissière cligna des yeux, et son expression blasée glissa un instant. Elle montra la rue menant au cimetière Graceland.

— Michael ! criai-je. Allez !

Je me précipitai dans la nuit pluvieuse. Je m'arrêtai près du van de Charity, et frappai sur le capot. Il s'ouvrit sans résister, révélant un monceau de fils arrachés et de métal tordu. Je grimaçai, en me protégeant les yeux pour fouiller la rue du regard.

Très loin, je distinguai deux silhouettes – l'une à la démarche chaloupée, et l'autre beaucoup plus grande, qui guidait la première vers le cimetière.

En la tenant par les cheveux.

Elles disparurent dans les ombres bordant le mur de *Graceland*. J'avalai ma salive en inspectant les alentours.

— Michael ! criai-je de nouveau en sondant l'intérieur du magasin.

Aucun signe de lui.

— Bordel ! lâchai-je en donnant un coup de pied dans le pare-chocs du van.

Je n'étais pas en état de me coltiner Cauchemar tout seul. Il était gorgé de pouvoir. Mon pouvoir ! Il avait la puissance de feu d'un croiseur, et la femme enceinte de mon ami en otage.

Par les cloches de l'enfer ! Moi, j'avais une migraine, un chrono qui s'approchait du rouge, et les nerfs en pelote. Ajoutez à ça le plus grand cimetière de Chicago, pendant une sombre nuit d'averses, quand la frontière avec le monde des esprits est aussi étanche qu'une passoire. *Graceland* pullulait de fantômes et de spectres... et j'étais seul.

— Mouais, soufflai-je, la routine, quoi !

Je me ruai dans la direction prise par Cauchemar et Charity.

## Chapitre 21

J'avais déjà eu de meilleures idées. Une fois, par exemple, je m'étais jeté d'une voiture en marche pour affronter tout seul un régiment de lycanthropes. Le plan se tenait un peu plus. En effet, à l'époque, j'étais à peu près certain de pouvoir les tuer si je le devais.

La situation était donc bien plus favorable, comparée à la présente. J'avais déjà tué Cauchemar – enfin, aidé à l'éliminer. Un profond sentiment d'injustice s'était ancré en moi. Il devrait y avoir une loi contre ceux qui reviennent d'entre les morts.

La pluie tombait par paquets, et non en gouttes, et elle inondait mon visage. J'étais obligé de m'essuyer constamment les yeux, mais l'eau revenait sans cesse. Je commençais à me demander quel effet cela ferait de se noyer ici, au beau milieu du trottoir.

Je traversai la rue en direction du mur de *Graceland*. Deux mètres dix de briques rouges, et, tous les trente mètres, une élévation en escalier compensant la pente douce de la rue qui s'éloignait vers l'ouest. Je m'arrêtai non loin d'une zone de ténèbres qui tranchait sur l'enceinte.

Un trou béant en plein milieu du mur. Les briques gisaient en tas sur une bonne soixantaine de centimètres de hauteur. On les avait broyées comme du carton-pâte. Je risquai un œil au-delà de la brèche. Toujours plus de pluie, de l'herbe verte et les ombres des arbres projetées sur des allées soigneusement entretenues.

Je ne bougeai pas. Une énergie sourde et chargée d'anxiété m'envahit. Elle ressemblait à ce que l'on éprouve quand la lassitude se mélange à la caféine vers 3 heures du matin. Elle caressa ma peau, et j'entendis – je pèse mes mots – des murmures couvrir peu à peu le bruit de l'averse.

Des centaines de chuchotements chuintant comme autant d'échos fantomatiques.

Je posai la main sur le mur et sentis la tension qu'il abritait. Jamais de cimetière sans enceinte. Jamais. Qu'elle soit de pierre, de brique ou de chaîne. Ça fait partie de ces conventions que les gens appliquent par réflexe. Qu'importe la forme, un mur reste une barrière qui s'étend au-delà du monde physique. Bien des choses demeurent chargées d'une importance qui dépasse l'entendement humain.

Les murs empêchent d'entrer. Dans un cimetière, ils empêchent de sortir.

Je me retournai, espérant que Michael m'avait suivi, mais le déluge nocturne noyait la rue dans un brouillard opaque. Je me sentais faible, fragile. Le chœur murmurant s'agglutinait autour du point faible de l'enceinte, là où Cauchemar s'était frayé un passage. Même si une seule mort sur mille produit un spectre (et c'est bien plus en réalité), il devait bien y avoir une dizaine de fantômes qui se promenaient dans le cimetière. Certains si puissants que même un humain normal les percevait.

Il n'y en avait pas dix ce soir. Non, cela aurait été trop beau. Je fermai les yeux, et discernai les ondes de pouvoir qu'ils déplaçaient, l'air qui grésillait sous l'influence d'une centaine d'esprits venus d'un Outremonde en ébullition.

Mes genoux commencèrent à trembler, et mon estomac se noua. Je pouvais remercier la blessure que ce monstre m'avait infligée, mais aussi la simple et primitive peur des ténèbres, de la pluie et du domaine de la mort.

Les pensionnaires de *Graceland* sentirent mon effroi. Ils se pressèrent contre la brèche, et je perçus des gémissements... de vrais gémissements.

*Et si j'attendais ici ?* me dis-je en essuyant la pluie de mon visage. *Je ne peux pas y aller sans Michael. Voilà une bonne idée.*

Un cri de femme déchira l'obscurité.

Charity.

Je donnerais cher pour récupérer mon talisman de l'homme mort. Fait chier !

Je serrai si fort ma crosse que mes articulations blanchirent,

puis je sortis mon bâton de combat avant de m'enfoncer dans les ténèbres au-delà de la brèche.

Je les sentis dès que j'entrai dans le cimetière : les fantômes, les spectres et les ombres. Quel que soit le nom dont on les affuble, ils sont morts, et ils ne se laissent plus marcher sur les pieds. Aucun n'était puissant, pas de quoi frissonner par une nuit normale – mais celle-ci ne l'était pas.

Un froid glacial me frappa, comme les premières caresses de l'hiver. J'avancai d'un pas, et perçus une résistance qui ne ressemblait pas à une volonté de me repousser à l'extérieur. J'avais plutôt l'impression de me retrouver dans un de ces films où des touristes perdus au Moyen-Orient se fraient un passage au milieu d'une horde de mendiants. J'eus cette impression au plan spirituel, une foule glacée se pressant contre moi, luttant pour m'extorquer quelque chose, quelque chose que je n'étais pas sûr d'avoir... et dont j'ignorais l'importance si je la leur donnais.

Je rassemblai ma volonté et sortis le pendentif de ma mère. Je le brandis au sein des ténèbres poisseuses et étouffantes, tout en lui fournissant de l'énergie.

Le pentacle d'argent qui ornait le centre du talisman symbolisait ma foi en la magie, dans l'idée d'un pouvoir contrôlé et utilisé à bon escient.

La lueur bleutée se déploya autour de moi, mais elle était moins vive que d'habitude. Un instant, je me demandai si cette baisse de puissance était due à mes blessures, ou si c'était lié à ma foi. Je comptai les fois où j'avais dû enflammer ou faire exploser des trucs, détruire des immeubles, ou simplement semer la panique. Je manquai de doigts. Je frissonnai. Il était peut-être temps de prendre plus de précautions.

Seuls quelques esprits restèrent à l'orée du cercle lumineux, murmurant des choses à mes oreilles. Je n'écoutai pas, c'était le chemin de la folie. J'avancai péniblement, poussant avec mon cœur plus qu'avec le corps, et commençai la traque.

— Charity ! criai-je. Charity ! Où êtes-vous ?

J'entendis un bruit juste sur ma droite, un début de réponse, mais il s'interrompit brutalement. Je me dirigeai prudemment dans cette direction, le talisman braqué devant moi comme la

lampe de Diogène.

Le tonnerre gronda.

Le sol détrempé n'était plus qu'une mare de boue. Pendant une seconde, j'imaginai les cadavres s'extrayant de la terre meuble, et une sueur froide coula le long de mon dos. Immédiatement, une dizaine d'ombres se rapprochèrent comme pour se nourrir de ma peur. J'écartai mon trouble et quelques griffes impalpables avant de continuer.

Charity gisait sur une bière, au milieu d'un caveau à ciel ouvert qui ressemblait à un temple grec. Elle était couchée sur le dos, les mains crispées sur son ventre gonflé, la bouche tordue par un rictus mauvais.

Cauchemar la dominait, les cheveux plaqués sur la tête, et le pentacle se reflétant dans ses yeux noirs. Sa main droite planait au-dessus du ventre de la femme de Michael, et la gauche s'approchait de la gorge de Charity. Il inclina la tête en me regardant approcher. Des formes dansaient à la limite de mon oasis bleutée, esprits affamés virevoltant comme des phalènes.

— Mage, gronda le monstre.

— Démon, répondis-je.

Je ne trouvais rien de plus percutant.

Il eut un sourire carnassier.

— Est-ce là ce que je suis ? Intéressant, je n'en étais pas sûr. (Il abandonna le cou de Charity, et pointa un doigt dans ma direction.) Au revoir, mage. *Fuego !*

Je sentis l'onde de pouvoir avant même que la flamme saute sur moi. Je fis basculer ma crosse horizontalement pour élever un bouclier avec toute l'énergie possible.

— *Riffletum !*

Le feu et la pluie se rencontrèrent, et un nuage de vapeur s'éleva à trente centimètres de mon bâton. L'averse m'avait bien aidé. Jamais je n'aurais été assez stupide pour utiliser du feu par un temps pareil. Trop facile à neutraliser.

La femme de Michael agit au moment où Cauchemar la quitta des yeux. Elle ramena ses jambes contre son ventre en forme de zeppelin, puis les détendit brutalement en hurlant, frappant le torse de la créature avec ses talons.

Charity n'était pas une mauviète. Projeté en arrière,

Cauchemar grogna en dérapant dans la boue, et le coup propulsa la femme de l'autre côté de la bière. Elle tomba en essayant de protéger son bébé.

— Charity ! hurlai-je en me précipitant vers elle. Fuyez !

Elle me regarda, et je vis la fureur qui se peignait sur son visage. Elle ouvrit la bouche, découvrant ses dents, mais la confusion se lut sur ses traits.

— Dresden ?

— Pas le temps !

Le monstre se relevait, deux puits de fureur écarlate avaient remplacé les yeux noirs. Je n'avais pas le temps de m'appesantir là-dessus.

— Courez, Charity !

Se battre avec un truc qui venait de défoncer un mur de brique relevait du suicide – mais j'avais la désagréable intuition qu'il me surclassait aussi sur le plan magique. Je n'étais pas certain d'encaisser un autre sort.

Je plantai ma crosse au pied de la bière et m'en servis comme d'une perche pour sauter sur Cauchemar, les talons en avant, la chaîne du talisman enroulée autour de ma main.

La vitesse et la surprise jouaient pour moi. Je le frappai de plein fouet, et il recula.

Mes mains glissèrent sur la crosse, et je m'écrasai sur le tombeau, me meurtrissant la hanche et me râpant les côtes contre la pierre en continuant sur ma lancée. Je renversai le monstre sur la dalle de marbre. Je perdis ma concentration, et la lueur bleue disparut.

Je tombai dans les ténèbres.

La chute me coupa le souffle, et je reculai à l'aveuglette. Si Cauchemar m'attrapait, c'en était fini de moi. J'avais retrouvé le bord de la tombe quand quelque chose me saisit la jambe juste sous le genou. J'eus l'impression d'être pris dans un étau. Je tentai de résister, mais le marbre humide n'offrait aucune prise.

Le monstre se redressa, et un éclair illumina ce visage et ces yeux qui étaient les miens. Il souriait.

— Le rideau tombe, mage, ricana-t-il. Tu vas connaître l'oubli.

Je me débattis, mais Cauchemar se contenta de m'arracher

de terre pour me faire tourner autour de sa tête.

Puis je m'envolai, tandis qu'une colonne se précipitait vers moi.

Il y eut une grande lumière, et ma tête explosa. L'atterrissage ne fut qu'une sensation secondaire, relativement agréable par rapport à la première.

J'aurais accueilli l'inconscience à bras ouverts, mais la pluie glacée me permit de savourer pleinement la souffrance qui enflammait mon crâne. Je tentai de bouger, mais mes membres restèrent sourds à mes ordres. L'espace d'un instant, je crus m'être cassé le cou, mais un coup d'œil me révéla que mes doigts se pliaient. Je songeai avec une pointe de découragement que le combat n'était pas encore terminé.

Je produisis un effort titanesque pour poser ma main à plat sur le sol. Un second pour me redresser, et un vertige m'envahit pendant que mon estomac se rebellait. Je m'adossai contre le pilier, tentant de reprendre mon souffle, et un peu de forces.

Ça ne prit pas longtemps – il n'y avait plus grand-chose à rassembler. J'ouvris les yeux, éclaircissant lentement ma vision. J'avais un goût métallique dans la bouche. Je me touchai les lèvres, la joue, et ma main revint couverte d'un liquide chaud et sombre. Du sang.

J'essayai de me lever. En vain. Impossible. Le monde tournait trop vite autour de moi. J'étais trempé, et l'eau continuait à me geler le sang, glissant au bas de la petite colline sur laquelle était édifié le pseudo-temple grec, dégoulinant dans les allées comme autant de ruisseaux.

— Toute cette eau, feula une voix de femme tout près de moi. Toutes ces choses ruisselantes. Je me demande si ce n'est pas un peu gâché...

Je tournai la tête et découvris ma marraine qui me regardait, toujours vêtue de sa robe verte. Manifestement, elle s'était remise de la poudre fantomatique que je lui avais balancée dans la Hantise d'Agatha. Elle m'étudiait de ses yeux de chat dorés avec cette chaleur habituelle, sa chevelure auréolant sa tête comme une crinière, insensible à l'averse. D'ailleurs, ça ne la dérangeait pas que la pluie imbibe ses vêtements. La robe se collait à ses formes, révélant sa poitrine magnifique, soulignant

les tétons érigés alors que Lea se penchait sur moi.

— Qu'est-ce que vous faites là ? murmurai-je.

Elle sourit, avant de me passer un doigt sur le front, et de le porter à sa bouche pour le sucer. Elle battit des paupières en gémissant.

— Quel bon garçon ! Tu as toujours été un enfant délicieux.

Je tentai de me mettre sur mes pieds. Peine perdue. Il y avait quelque chose de cassé dans ma tête.

Elle continua à sourire d'un air indulgent.

— Ta force disparaît, ma douceur. Ici, dans la demeure des morts, elle peut aussi te trahir.

— Nous ne sommes pas dans l'Outremonde, marraine ! haletai-je. Vous n'avez aucun pouvoir ici !

Elle fit une moue qui aurait paru séduisante chez une humaine. Mon sang avait assombri ses lèvres.

— Mon chéri, tu sais que c'est faux. Ici, je ne dispose que de ce que l'on me confie. Ce que j'ai honnêtement gagné.

— Alors, vous allez me tuer, crachai-je.

Elle éclata de rire.

— Te tuer ? Je n'ai *jamais* voulu ta mort, mon trésor, excepté lors de certaines périodes de rage. Nous avons passé un marché pour ta vie, pas pour ta mort.

Un de ses chiens surgit des ombres et vint se coucher près d'elle, ses yeux noirs rivés sur moi. Elle lui caressa la tête, et il frissonna de plaisir.

Le spectacle me glaça plus encore. Je compris.

— Vous ne voulez pas ma mort, vous voulez que je...

Je ne pus finir ma phrase.

— Que tu obéisses, gloussa Lea, en grattant les oreilles du molosse. Enfin, pas dans cet état. Comme c'est pathétique, Harry. Te laisser dévorer. Justin et moi ne t'avons pas élevé ainsi.

Non loin de là, Charity poussa un nouveau hurlement. Le tonnerre gronda.

Je luttai pour me relever en grognant. La fée m'observa d'un air intéressé et blasé à la fois. Je parvins à me remettre sur mes pieds, reposant mon dos et mon poids contre la colonne. L'averse masquait presque la femme de Michael, à genoux dans

la boue. Cauchemar se dressait au-dessus d'elle, serrant ses cheveux dans une main, l'autre descendant lentement sur la tête de Charity. Elle se débattait, impuissante. Les doigts du monstre s'enfoncèrent dans son crâne.

Charity se figea.

Je vacillai vers la scène, mon corps embrasé par la douleur. Je devais agir. Un vertige me prit, et je m'écrasai au sol.

— Mon charmant et pauvre enfant, soupira Lea.

Elle s'agenouilla près de moi pour me caresser les cheveux. Le plaisir repoussa la nausée et la douleur ; cependant, ces deux alliées de longue date sapèrent le potentiel séducteur de la caresse.

— Désires-tu mon aide ? reprit-elle.

Je parvins à lever les yeux vers son visage si parfait.

— M'aider ? C... comment ?

— Je peux te donner ce dont tu as besoin pour sauver la dame du chevalier blanc.

Je la dévisageai. La souffrance, la terreur et cette putain de pluie glacée me torturaient.

Charity couina.

J'avais essayé.

Bordel, j'avais fait de mon mieux pour aider cette femme qui me déteste ! Personne ne pourrait me reprocher sa mort, si ? J'avais fait tout ce que je pouvais pour la sauver.

N'est-ce pas ?

Je ravalai le goût acide qui emplissait ma bouche.

— Que veux-tu, marraine ?

— Ce que j'ai toujours convoité, mon garçon, répondit-elle en frémissant. Ce pacte ne diffère en rien de celui que nous avons conclu il y a bien des années. En fait, ils sont liés. Je te donne du pouvoir, en retour, tu me rejoins. Je veux ta promesse, mage. Tu dois me jurer qu'une fois la femme en sécurité, tu viendras à moi. Tu prendras ma main ici, ce soir.

— Vous voulez que je rentre avec vous ? soufflai-je. Mais vous ne voulez pas de moi dans cet état. Je suis épuisé, brisé.

Elle sourit en flattant le Chien de l'enfer.

— Exact. Tu guériras avec le temps. Et je vais faire en sorte que ce temps passe plus vite, très cher. (Elle se pencha sur moi,

les yeux pétillants.) Je vais t'enseigner tant de plaisirs. Aucun homme ne pourrait souhaiter meilleur départ. (Elle regarda au-delà de la tombe qui me cachait Cauchemar et Charity.) La dame du chevalier blanc voit de telles choses à présent. Elle rejoindra bientôt l'enfer de la policière.

— Comment savez-vous pour Murphy ?

— Je sais beaucoup de choses. Par exemple, ta mort est proche, si tu ne fais rien. Tu peux mourir ici, dans le froid et la solitude.

— Je m'en moque, je veux...

Charity sanglota et renifla.

— Les secondes filent, mon garçon. Elles n'attendent personne, ni homme, ni sidhe, ni mage.

Lea m'avait coincé. Si j'étoffais notre pacte, si je le confirmais, je me livrais à elle pieds et poings liés.

Mais je n'arrivais pas à me lever. Je ne pouvais rien pour aider la femme de Michael. Pas seul.

Je fermai les yeux, et vis la fille de mon ami. Je l'imaginai grandissant sans sa mère.

Merde !

— J'accepte le marché, marraine.

En parlant, je sentis quelque chose remuer en moi, se refermer.

Lea gémit en fermant les paupières et elle frissonna de nouveau. Elle s'inclina en chuchotant, une lueur féroce dans les yeux :

— Tu as la réponse autour de toi, mon trésor.

Elle m'embrassa sur le front et s'évanouit dans les ténèbres.

J'avais l'esprit clair ! Bouger me faisait encore mal – par les étoiles, j'avais l'impression qu'on m'arrachait les muscles – mais je parvins à me redresser en m'appuyant contre la bière. Je relevai la tête, et la pluie chassa le sang de mes yeux.

« *La réponse est autour de toi.* » Qu'est-ce que c'est que ce conseil à la con ? Voyons : des pelouses, des arbres et des tombes. Beaucoup de tombes. Des caveaux, des stèles, des tombeaux avec des bassins, des mausolées avec des lumières, des cryptes avec des fontaines. Des morts, voilà ce qui m'entourait !

Je posai les yeux sur Cauchemar et Charity. Une colère froide m'envahit. Je longuai la dalle de marbre en recouvrant un peu d'équilibre par la même occasion, puis hurlai :

— Hé ! Toi ! Tête de cul !

Le monstre se retourna vers moi, ébahi. Puis il retrouva son sourire.

— Tu vis toujours. Comme c'est intéressant. (Il lâcha la femme, ses doigts glissant hors de son crâne, et elle s'effondra.) J'ai tout le temps pour achever mon œuvre sur cette créature. Mais toi, mage, tu vas connaître un trépas rapide.

— Gnagnagnagna et gnagnagna, murmurai-je en ramassant ma crosse et en la tenant à deux mains. Ça fait longtemps qu'on ne parle plus comme ça. « Connaître un trépas ». Par les cloches de l'enfer, les feys, au moins, savent vivre avec leur temps !

Cauchemar fronça les sourcils, et fit un pas dans ma direction.

— Tu ne comprends donc pas, insensé ? C'est la mort qui vient te prendre !

Une botte vint se planter fermement sur le marbre à côté de moi, suivie d'une deuxième. La lueur d'*Amoracchius* baigna mon épaule.

— Je ne pense pas, gronda Michael.

— Eh ben, grinçai-je, voilà ce que j'appelle « arriver à temps ».

Il découvrit ses dents avec une expression féroce.

— Ma femme ?

— Elle est en vie, mais il vaudrait mieux qu'on la dégage de là.

— Je vais le tuer de nouveau, répondit-il en me glissant dans la main quelque chose de dur et frais – un crucifix. Charge-toi d'elle et donne-lui ça.

Cauchemar s'arrêta, les yeux fixés sur nous.

— Toi, dit-il au chevalier. Je savais que ce duel allait arriver.

— Oh, ta gueule ! lâchai-je. Michael, tue cette merde.

Le chevalier s'avança, son épée illuminant la nuit comme une torche blanche. Le monstre esquiva le coup en ululant de fureur, avant de se jeter sur Michael, les doigts transformés en griffes acérées. Le chevalier se baissa, et repoussa Cauchemar

d'un coup d'épaule dans le ventre. Il se redressa, puis faucha le monstre avec sa lame en lui ouvrant la panse. Un feu blanc embrasa la blessure.

Je contournai Michael pour me ruer vers Charity. Elle essayait déjà de s'asseoir.

— Dresden, soupira-t-elle, mon mari ?

— Il est occupé pour le moment ; il a une gueule à casser. (Je lui tendis le crucifix.) Prenez ça. Vous pouvez marcher ?

— Soignez votre langage, monsieur Dresden, grogna-t-elle en m'arrachant le crucifix des mains et en inclinant la tête un instant. Je ne sais pas. Ô, Seigneur, aide-moi ! Je crois que...

Elle se tétanisa, avant de souffler, et pressa ses mains contre son ventre.

— Quoi ?

Était-elle blessée ? Derrière moi, j'entendis Michael jurer, tandis qu'*Amoracchius* déchirait les ténèbres de sa flamme immaculée.

— Charity, qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Le bébé, gémit-elle. Je crois... je crois que j'ai perdu les eaux tout à l'heure. Quand je suis tombée.

Elle grimaça et son visage s'empourpra. Elle poussa un nouveau grognement.

— Oh ! dis-je. *Oh, oh, non !* Non, ça ne peut pas se passer maintenant. (Je me pris la tête entre les mains.) Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? (Je fusillai le ciel nocturne du regard.) Alors ? On s'amuse bien, là-haut ?

— Que le Seigneur nous vienne en aide, Dresden ! souffla la femme de Michael. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Non, soupirai-je, bien sûr que non.

Je me penchai pour la relever, mais faillis tomber. J'évitai tout juste de m'affaler sur elle, et je me redressai avec le tournis. Charity n'était pas fluette. Impossible de la porter loin d'ici.

— Michael ! hurlai-je. Michael, on a un problème !

Michael se jeta derrière un tombeau, tandis qu'une pierre sifflait et s'écrasait contre son rempart sépulcral.

— Quoi ?

— Le bébé arrive !

— Harry ! cria le chevalier. Attention !

Je fis volte-face. Cauchemar émergea des ombres derrière moi. Il bougeait si vite que j'avais du mal à suivre ses mouvements.

Le monstre arracha une pierre tombale d'un seul geste. Il la leva au-dessus de sa tête, et je me jetai entre Charity et lui. Je compris la futilité de mon geste au même moment. Ce monstre était assez fort pour broyer Charity à travers mon cadavre.

Tant pis.

— Tombe l'épée, chevalier ! meugla Cauchemar. Lâche cette arme ou je les broie tous les deux.

Michael s'avança, blême.

— Pas un pas de plus, chevalier !

Michael s'arrêta. Il contempla sa femme qui grognait et haletait, les yeux clos.

— H... Harry ? souffla-t-il.

Je pouvais sortir de la ligne de mire du monstre. Qui sait ? Je pourrais même détourner son attention. Ou il pouvait décider d'écraser Charity, et là, elle n'y survivrait pas.

— L'épée, dit Cauchemar, calmement. Tombe-la.

— Seigneur, murmura le chevalier.

— Ne fais pas ça, Michael ! Il va nous tuer de toute manière.

— La paix, mage ! siffla mon double maléfique. Je n'ai de griefs que contre le chevalier et toi. Cette femme et sa progéniture ne signifient rien pour moi, tant que je vous tiens tous les deux à ma merci.

La pluie tomba pendant un long moment, un long moment de silence, puis Michael ferma les yeux.

— Harry, dit-il, en abaissant l'épée avant de la jeter, je suis désolé, je ne peux pas.

Cauchemar me fixa de ses pupilles incandescentes, et ses lèvres se retroussèrent en un sourire mauvais.

— Mage, ton compagnon aurait dû t'écouter.

Je vis la pierre retomber sur moi.

Charity brandit soudain le crucifix que je lui avais donné. Le symbole s'illumina avant d'irradier un feu blanc qui fit danser des ombres, tout droit sorties d'un film d'horreur, sur le visage du monstre. Celui-ci vacilla et recula face à la lueur. Il hurla, et la stèle s'écrasa sur le sol, puis s'enfonça dans la terre meuble.

Le cours du temps ralentit et la scène se dévoila sous mes yeux avec une précision cristalline. Je remarquai les moindres détails du sol et des arbres. J'entendais Charity déclamer quelque chose en latin, et, du coin de l'œil, je distinguais des spectres grouillant dans le cimetière. Je sentais l'attaque glacée de l'averse qui coulait sur moi, dégoulinant le long de mon corps avant de ruisseler plus loin et de former de larges flaques.

*L'eau vive.*

*La réponse est tout autour de moi.*

Je me précipitai sur Cauchemar. Il tenta de me renverser d'un coup de griffes, et entama mon épaule. Je me jetai sur lui, et nous dégringolâmes le long de la pente en direction de ces ruisseaux improvisés.

Ceux qui connaissent la légende du Cavalier Sans Tête doivent se rappeler du passage où le pauvre Ichabod court vers le pont couvert... et la sécurité. L'eau vive ancre l'énergie magique et les créatures de l'Outremonde. Leurs corps spirituels ne peuvent la traverser sous peine de perdre toute la puissance requise à la matérialisation des corps en question.

Voilà la réponse !

Nous dévalâmes la colline, et Cauchemar me laboura le dos. Nous basculâmes dans l'un des torrents miniatures au moment où une de ses griffes se resserrait sur ma gorge.

Il hurla.

Son corps fut parcouru de spasmes en m'écrasant dans une vingtaine de centimètres d'eau. Il commença à fondre en gémissant, comme du sucre dans le café. D'abord ses pieds, puis le reste en remontant. Je ne pouvais détacher mon regard de ce spectacle morbide, je contemplais la dissolution de mon double jusqu'à la fin. Cauchemar se débattit tout du long.

— Mage, dit-il d'une voix chuintante, rien n'est terminé. Au coucher du soleil, je reviendrai te chercher pour l'hallali.

— Commence par fondre, grommelai-je.

Quelques secondes plus tard, le monstre avait disparu, ne laissant qu'une humeur glaireuse sur mon manteau et mon cou.

Je sortis de l'eau, trempé et transi, puis remontai vers le temple. Michael était accroupi auprès de sa femme.

Il la souleva comme un panier de linge. Quand je disais que

ce type est taillé comme une bétonneuse.

— Harry, lâcha-t-il, l'épée.

— Je m'en charge, répondis-je.

Je récupérai le reste de mon matériel, puis ramassai son arme. La grande lame était plus légère que je l'aurais crue. Elle irradiait un pouvoir immense qui la fit vibrer entre mes mains. N'ayant pas son fourreau, je décidai de la transporter sur mon épaule, priant pour qu'elle ne me coupe pas la tête en glissant. J'allais rejoindre le chevalier quand Lea apparut, accompagnée par trois Chiens de l'enfer.

— Mon garçon, susurra-t-elle, il est l'heure d'honorer notre pacte.

— Non ! criai-je en reculant. Attendez, j'ai battu cette créature, mais elle n'est pas morte. Elle sortira de l'Outremonde dès demain soir.

— Ça ne me regarde pas, répondit la fey en haussant les épaules. Notre accord portait sur le sauvetage de la femme. C'est fait.

— Vous ne m'avez *rien* donné ! Vous n'avez fait qu'anesthésier la douleur. On ne peut pas dire que vous avez provoqué l'averse, marraine !

— De la sémantique, tout ça, gloussa-t-elle. Je t'ai guidé vers la solution, non ?

— Je l'aurais trouvée tout seul.

— Peut-être, mais nous avons conclu un accord, répondit-elle en se penchant sur moi, les yeux brillant d'une lumière dorée. Vas-tu essayer de t'y soustraire une fois de plus ?

J'avais donné ma parole, et les promesses brisées créent des problèmes supplémentaires. Mais Cauchemar n'était pas vaincu. Dès demain soir, tout recommencerait.

— Je viendrai à vous quand j'aurais éliminé Cauchemar.

— Non, maintenant, sourit Lea. Ou tu en paieras le prix.

Les trois molosses firent un pas dans ma direction, les babines relevées dans un grognement muet.

Je lâchai tout, sauf l'épée. Je n'y connais rien en lames, mais celle-là n'était pas si légère que ça et elle coupait comme un rasoir. Même sans son pouvoir, je devais réussir à en enfoncer le bout pointu dans l'un de ces clébards.

— Je ne peux pas. Pas encore.

— Harry ! cria Michael. Attends ! On ne doit pas s'en servir ainsi !

L'un des chiens sauta sur moi et je levai l'épée. Il y eut un grand éclair, puis un frisson de douleur remonta le long de mes bras. La lame se tordit dans mes mains, et tomba au sol. Le Chien de l'enfer tenta de me mordre et je basculai en arrière, mes bras engourdis et inutilisables.

Le rire de la fey résonna entre les tombes comme un ensemble de clochettes argentées.

— Parfait ! jubila-t-elle en s'approchant pour récupérer l'épée. Je me doutais que tu essaierais de tricher une nouvelle fois, mon garçon. (Elle me sourit de toutes ses canines.) Je te remercie, Harry. Jamais je n'aurais pu la toucher si son porteur n'avait pas trahi sa fonction.

— Non, balbutiai-je, furieux de m'être montré aussi bête. Attendez. Nous devrions pouvoir nous entendre, marraine.

— Nous en discuterons, mon garçon. Et plus tôt que tu le penses.

Lea éclata de rire, puis elle se retourna et les molosses se rassemblèrent à ses pieds. Elle avança d'un pas et disparut dans la nuit.

Avec l'épée.

Je restai planté sous la pluie, épuisé, transi et stupide. Le chevalier me fixa un instant, blême, les yeux exorbités. Charity était blottie contre lui, tremblante et gémissante. Je crois bien qu'il pleurait, mais je ne distinguais pas ses larmes sous cette averse.

— Harry, murmura Michael. Seigneur, qu'as-tu fait ?

## Chapitre 22

Tous les services d'urgence se ressemblent. Ils sont tous décorés dans les mêmes tons neutres censés reconforter les gens.

Raté.

Ils sentent aussi tous le même mélange de désinfectant, de calme, d'anxiété et de terreur.

Charity fut emmenée la première, Michael à ses côtés. Le tri étant ce qu'il est, je me retrouvai en tête de la file d'attente. J'avais envie de m'excuser auprès de la petite fille au bras cassé.

*« Désolé, trésor. Les traumatismes crâniens avant les membres fracturés. »*

La plaque épinglée sur la blouse du médecin qui m'examinait me révéla son nom : Simmons. Elle était large d'épaules, et ses cheveux grisonnants tranchaient sur sa peau noire. Elle s'assit en face de moi, et passa ses mains de chaque côté de ma tête. Elles étaient larges, chaudes et fortes. Je fermai les yeux.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle.

Elle fourragea parmi les instruments posés sur la table près d'elle.

— Comme si un supervilain venait de m'envoyer contre un mur.

— Plus précisément ? répondit-elle avec un petit rire. Des douleurs ? Des vertiges ? La nausée ?

— Oui, non, un peu.

— Vous avez pris un sacré coup.

— Oh que oui !

Elle m'épongea le front pour le débarrasser de la saleté et du sang coagulé, même si la pluie n'avait pas laissé grand-chose.

— Il y a du sang, là, êtes-vous sûr que c'est le vôtre ?

J'ouvris grands les yeux.

— Si c'est le mien ? À qui voulez-vous qu'il appartienne ?

Le docteur haussa un sourcil, les yeux brillants derrière ses lunettes.

— C'est à vous de me le dire, monsieur... (Elle consulta mon dossier.) Dresden. (Elle fronça les sourcils.) Harry Dresden ? Le magicien ?

Je plissai le front. Même si je suis le seul mage dans l'annuaire, je ne suis pas une célébrité, bien au contraire. Peu de gens reconnaissent mon nom.

— Oui, c'est moi.

— Je vois, lâcha-t-elle. J'ai entendu parler de vous.

— En bien ?

— Pas vraiment, soupira-t-elle. Je ne vois aucune coupure. Je n'aime pas ce genre de blagues, monsieur Dresden. J'ai des patients qui m'attendent.

Mon menton ricocha contre le carrelage.

— Pas de coupures ?

J'avais tellement pissé le sang de ma blessure que j'en avais eu plein la bouche et plein les yeux. J'en avais encore le goût sur la langue. Comment avait-elle disparu ?

La réponse me fit frémir. Marraine.

— La seule chose, c'est une vieille coupure qui doit dater de quelques mois.

— Impossible, murmurai-je, plus pour moi que pour la femme. Impossible.

Elle me braqua une lampe dans les yeux. Je grimaçai. Elle les examina l'un après l'autre, méthodiquement, professionnellement, ce qui ne déclencha pas la mise à nu de l'âme.

— Si vous avez un traumatisme, je suis Joséphine Baker. Quittez mon hôpital. N'oubliez pas de passer par la caisse ! (Elle me fourra une lingette dans la main.) Finissez de vous nettoyer, j'ai du vrai travail qui m'attend.

— Mais...

— Ne venez aux urgences que si c'est absolument nécessaire.

— Mais je n'ai pas...

Le docteur Simmons ne m'écoutait plus. Elle partit examiner le patient suivant – la fillette de cinq ans au bras cassé.

Je me levai et dirigeai mon corps meurtri vers les toilettes. Mon visage était couvert de légères traces de sang, incrustées dans mes rides et sur mes cernes. J'avais l'air plus vieux avec ce masque sinistre. J'eus un frisson dans le dos, et me frottai le visage en luttant pour ne pas trembler.

J'avais peur. Vraiment, très peur. J'aurais préféré avoir besoin de points de suture et d'antalgiques. J'essuyai la mousse rougeâtre sur mon front. J'y découvris une fine cicatrice rose qui partait juste en dessous de mes cheveux en remontant pour faire un angle. Elle avait l'air d'être fraîche, et quand je la touchai accidentellement avec ma lingette, la douleur fut si vive que je faillis hurler.

Mais la blessure était refermée. Guérie.

C'était de la magie. De la magie féerique. Le baiser de ma marraine avait soigné la blessure.

Ceux qui pensent que je devrais m'estimer heureux d'avoir été guéri comme ça ne se rendent pas compte des implications. Affecter directement un corps humain par magie est très difficile. Conjurier des forces comme mon bouclier, ou des manifestations élémentaires comme le feu ou le vent est un jeu d'enfant comparé à la complexité et à la somme de pouvoir requise pour changer la couleur des cheveux de quelqu'un. Je ne parle même pas de soigner une plaie.

Cette cicatrice était un message. À présent, ma chère Lea avait barre sur moi dans l'Outremonde, mais aussi sur Terre. J'avais passé un accord avec une fée, et ne l'avais pas respecté. Cette trahison lui avait donné du pouvoir sur moi, ce qu'elle avait démontré en lançant ce sortilège de guérison sur ma plaie sans même que je m'en aperçoive.

Voilà ce qui me terrifiait. J'ai toujours su que ma marraine était plus puissante que moi – c'est une créature bénéficiant de milliers d'années d'expérience et de connaissances. Elle est née pour envoûter, comme je suis né pour respirer. En revanche, tant que je me cantonne au monde physique, elle ne peut rien contre moi. Notre Terre lui est aussi inconnue que l'Outremonde pour moi. J'avais l'avantage de jouer sur mon terrain.

« Avais » est le maître mot. Parlons au passé.

Par les cloches de l'enfer.

J'abandonnai, et laissai ma main trembler pendant que je me débarbouillais. J'avais raison d'être effrayé. En plus, mes vêtements étaient trempés, et j'étais mort de froid. Je finis de me laver, puis vins me coller devant le sèche-mains électrique. Je dus appuyer une dizaine de fois sur le bouton avant que l'appareil consente à fonctionner.

J'avais retourné le tuyau de la bête vers le haut, en direction de ma chemise, quand Stallings fit irruption dans le local sans son indécrottable Rudolph. Il donnait l'impression de ne pas avoir fermé l'œil depuis notre dernière rencontre. Son costume était froissé, ses cheveux gris encore plus gris, et sa moustache avait presque la même couleur que les poches sous ses yeux. Il se rua sur le lavabo pour s'asperger d'eau froide sans me regarder.

— Dresden, on a appris que t'étais à l'hôpital.

— Salut, John. Comment va Murphy ?

— Elle a dormi. On vient de l'admettre ici.

— Bordel ! C'est déjà l'aube ?

— Ça fait vingt minutes.

Il s'approcha du séchoir jouxtant le mien et l'enclencha du premier coup.

— Elle dort toujours, continua-t-il. Les médecins ne savent pas si elle est dans le coma ou si elle a pris des drogues.

— Tu leur as dit ce qui s'est passé ?

— Bien sûr, maugréa-t-il. Je leur ai dit qu'un magicien lui avait lancé un sort de sommeil ! (Il me jeta un coup d'œil.) Elle se réveille quand, alors ?

— Mon sortilège va bientôt se dissiper. Peut-être quelques jours au maximum. Chaque fois que le soleil se lèvera, il s'affaiblira.

— Et que se passera-t-il ?

— Elle se mettra à hurler, à moins que je trouve la saloperie qui l'a attaquée et que je découvre comment annuler ce qu'elle lui a fait.

— Voilà pourquoi tu as besoin du livre de Kravos, souffla Stallings.

— Exactement.

Il sortit le bouquin de sa poche. C'était un petit carnet, plus épais que grand, avec une couverture de cuir sombre. Il était enveloppé dans un sac scellé. Je tendis la main, mais le policier m'empêcha de le saisir.

— Dresden, si tu touches à ça, tu vas laisser des empreintes, des cellules de peau, plein de choses. À moins qu'il disparaisse.

— Je ne vois pas où est le problème. Kravos n'est pas près de sortir, non ? Bon sang, on l'a arrêté avec l'arme du crime entre les mains et une victime dans les pattes. Rien dans ce journal ne pourrait contrer ça, si ?

— S'il ne s'agissait que du procès, il n'y aurait pas de problème, grimaça-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Une couille interne. Je ne peux pas en parler. Mais si tu prends ce bouquin, Dresden, il doit disparaître.

— Parfait, dis-je en faisant mine de l'attraper. Il n'existe plus.

— Je suis sérieux, insista-t-il en tenant le carnet hors de ma portée. Promets-le-moi.

Quelque chose dans son insistance me toucha.

— Très bien, soupirai-je. Je te le promets.

Il fixa le carnet un instant avant de me le remettre.

— Quelle merde ! grommela-t-il. Si tu peux aider Murphy, fonce.

— John... Mec... Si je ne pensais pas en avoir besoin... Attends un peu, qu'est-ce qui se passe ?

— Les affaires internes, souffla Stallings.

— Encore, mais ils n'ont rien de mieux à faire ? Qu'est-ce qu'ils cherchent cette fois ?

— Rien, mentit le policier.

Il se dirigea vers la porte.

— John, qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Il s'arrêta, et s'affaissa.

— Ils s'intéressent à l'affaire Kravos. Voilà tout ce que je peux te révéler. Tu devrais en apprendre un peu plus dans quelques jours. Tu comprendras tout de suite de quoi je veux parler.

— Attends. Qu'est-il arrivé à ce fumier ?

— Je dois partir, Harry. Bonne chance.

— Attends, Stallings...

Il sortit dans le couloir. Je lâchai un juron en le suivant, mais il parvint à me semer. Je me retrouvai dans le couloir, à trembler comme un chiot mouillé.

Bordel, les flics se serraient les coudes ! Ils forment une sorte de fraternité dont on est exclu d'un milliard de subtiles manières – l'une d'elles étant de révéler les petits secrets d'une brigade.

*Qu'est-ce qui se passe avec Kravos ? Un truc sérieux. Peut-être que Cauchemar s'est aussi vengé de lui au passage. En ce cas, c'est bien mérité.*

Je restai immobile une minute, réfléchissant à la suite des événements. Je n'avais pas d'argent, pas de voiture, et aucun moyen de me procurer l'un ou l'autre.

J'avais besoin de Michael.

Quelqu'un m'indiqua la maternité. Je fis un large détour pour éviter tout ce qui pouvait être technologique ou coûteux. Je n'avais pas envie de bousiller le poumon d'acier de papi.

Je trouvai le chevalier debout au milieu du couloir. En séchant, sa chevelure était devenue toute bouclée. Dans cet état, j'eus l'impression d'y trouver plus de gris que d'habitude, et sa barbe avait l'air mal taillée. Il avait les yeux enfoncés dans leurs orbites, et le bas de ses jambes semblait cuirassé de boue. Le fourreau d'*Amoracchius* pendait dans son dos.

Vide.

Michael se tenait devant une grande baie vitrée derrière laquelle s'étaient rangées des couveuses. Je le rejoignis en silence et regardai les bébés quelques minutes. Une infirmière leva les yeux, cligna des paupières, puis se précipita hors de la salle.

— Tiens, soufflai-je. Cette jeune fille nous a reconnus. Je ne m'étais pas rendu compte que nous étions revenus au Cook County. Quand il n'y a pas de feu, je perds mes repères.

— Le médecin de Charity est là.

— Ho ho ! Alors lequel est le nouveau Carpenter ?

Mon ami garda le silence.

Un grand froid m'envahit et je risquai un œil dans sa direction.

— Michael ?

Il me répondit d'une voix lasse et presque sans timbre :

— Le travail était complexe. Elle était frigorifiée, et avait sûrement attrapé quelque chose. Elle a perdu les eaux dans le cimetière. Je pense que c'est dur pour le bébé.

Je me contentai de l'écouter, la nausée montant dans mes entrailles.

— Les médecins ont dû faire une césarienne, mais... ils pensent que certains dommages sont à envisager. Elle a pris un coup dans l'estomac, et ils ne savent pas si elle pourra encore avoir des enfants.

— Le bébé ?

Silence.

— Michael ?

Il contempla les couveuses.

— Les médecins disent que s'il survit trente-six heures, il a une chance de s'en tirer. Mais il faiblit. Ils font tout ce qu'ils peuvent. (Des larmes roulèrent sur ses joues.) Il y a eu des complications. Des complications.

Je ne trouvais rien à dire. Bordel ! Une rage fatiguée me remua les tripes, déjà bien agitées. Ça n'aurait pas dû se produire. Si j'avais été plus rapide, plus intelligent ou si j'avais pris de meilleures décisions, peut-être que j'aurais pu éviter tout cela à Charity. Et à son bébé. Je pressai ma main contre l'épaule de mon ami.

*T'inquiète, mec. Je suis là.*

Pour ce que ça valait...

— Le médecin croit que je la bats, que c'est moi qui ai causé les hématomes. Il n'a rien dit, mais...

— C'est ridicule ! Par la barbe de Cagliostro, c'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue !

— Il n'a pas tort, Harry, rétorqua-t-il d'une voix dure, amère. C'est comme si je l'avais frappée. Si je ne m'en étais pas mêlé, le démon ne l'aurait pas attaquée. (J'entendis ses articulations craquer, alors qu'il serrait les poings.) Il aurait dû s'en prendre à moi !

— C'est vrai, dis-je. Bon sang de bois, t'as raison !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je me frottai les mains en essayant de remettre de l'ordre

dans le torrent d'idées qui submergeaient ma cervelle.

— Notre ennemi est un démon, non ? C'est un démon fantôme.

Un infirmier passa en poussant un chariot. Il me jeta un œil interrogateur, et je lui souris d'un air dément. Il pressa le pas.

— Exact, concéda Michael.

— Les démons sont costauds, mec. Ils sont dangereux et effrayants, mais, par certains côtés, ils sont complètement abrutis.

— C'est-à-dire ?

— Ils ne comprennent pas vraiment les gens. Ils maîtrisent des trucs comme la luxure, l'avidité et la soif de pouvoir, mais ils ignorent tout de l'amour et du sacrifice. Ça leur est totalement étranger, enfin, pour la plupart.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Tu te rappelles quand je t'ai dit que la pire manière de t'attaquer serait de passer par ta famille ?

Il fronça un peu plus les sourcils, mais hocha la tête.

— Je l'ai deviné parce que je suis humain. Je sais ce que c'est qu'aimer quelqu'un. Pas les démons, et encore moins les bas du front qui commercent avec des sorciers de kermesse comme Kravos. Même en réfléchissant comme moi et en arrivant à la même conclusion, je doute qu'un démon comprenne le contexte de cette information.

— Si je te suis, tu veux dire qu'un démon n'aurait pas dû s'en prendre à ma femme.

— Je dis que c'est insolite. S'il s'agissait simplement d'un démon spectral qui se venge des gens qui l'ont tué, il se serait contenté de venir nous casser la gueule jusqu'à ce que mort s'ensuive, et point. Je ne crois pas qu'il aurait pensé à attaquer un proche – même en bénéficiant de mes informations. Quelque chose d'autre se trame dans cette histoire.

Michael se frappa le front.

— Cauchemar n'est qu'un instrument ! s'exclama-t-il. Il obéit à quelqu'un !

— Quelqu'un capable de lancer un sortilège de torture. Et comme des andouilles, nous avons couru après l'outil plutôt que de viser la main qui s'en servait.

— Par le Christ ! gronda le chevalier (c'était son deuxième plus gros juron). Mais qui peut faire ça ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un qui nous en veut à tous les deux. Combien d'ennemis partageons-nous ?

Il s'essuya les yeux avec la manche de sa chemise, le regard soudain étincelant.

— Je ne sais pas trop, répondit-il. Toutes les créatures de la région sont mes ennemies.

— Pareil pour moi, murmurai-je. Même certains mages apprécieraient de me voir tomber de quelques marches. Pourtant, ignorer l'identité de notre agresseur n'est pas ce qui me tracasse le plus.

— Ah bon ? Quoi, alors ?

— Pourquoi ne nous a-t-il pas déjà descendus ?

— Il veut nous faire souffrir avant. C'est une vengeance. Tu crois que ta marraine en serait capable ?

— Je ne pense pas. C'est une fey. Ces créatures ne sont pas aussi méthodiques et organisées. Enfin, en général. En plus, elles sont patientes. Cette saloperie a frappé chaque nuit, comme si elle ne tenait pas en place.

— Harry, dit Michael en se tournant vers moi. Tu sais qu'il ne m'appartient pas de juger mon prochain.

— Je vois un « mais » arriver...

Il approuva de la tête.

— Mais comment t'es-tu retrouvé en cheville avec cette fée ? Elle est maléfique. Certaines sont juste... différentes, mais celle-là respire le mal. Elle aime provoquer la souffrance.

— Exact, mais je ne l'ai pas vraiment choisie.

— Qui, alors ?

— Ma mère, je crois. C'est elle qui avait le don. Mon père n'était qu'un prestidigitateur, il n'était pas de son monde.

— Mais comment peut-on faire ça à son fils ?

Quelque chose se brisa en moi, et je sentis les larmes me monter aux yeux. Je me renfrognai. C'étaient des larmes d'enfant accompagnant une douleur d'enfant.

— Je ne sais pas, soufflai-je. Je sais qu'elle traînait avec des gens peu recommandables. Des êtres maléfiques. Enfin, quoi qu'il en soit, peut-être que Lea était son alliée.

— C'est le diminutif de Leanandsidhe, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne connais pas son vrai nom. Elle offre l'inspiration contre le sang des mortels. Elle a une clientèle d'artistes, de poètes, des gens comme ça. Voilà comment elle a accumulé son pouvoir.

— J'en ai entendu parler. Quel est le pacte que tu as passé avec elle ?

— Rien d'important.

Un voile passa sur le visage de Michael, et ses traits se durcirent.

— C'est important pour moi, Harry. Dis-moi.

J'observai les bébés une minute avant de répondre :

— J'étais enfant. Je me suis brouillé avec mon maître, Justin. Il m'a lâché un démon aux fesses, et j'ai dû fuir. J'ai passé un accord avec Lea. Je voulais assez de pouvoir pour vaincre Justin, et en échange je lui appartenais. Je lui offrais ma loyauté.

— Et tu n'as pas respecté ta part du marché.

— Plus ou moins. Jusqu'à maintenant, elle n'y avait jamais accordé tellement d'importance, et je me suis toujours arrangé pour éviter de croiser son chemin. Elle s'implique rarement à ce point dans les affaires des mortels.

Le chevalier effleura le fourreau vide d'*Amoracchius*.

— Pourtant, elle s'est emparée de l'épée.

— Oui, et je pense que c'est ma faute. Si je n'avais pas essayé de l'utiliser pour briser ma promesse...

— Tu ne pouvais pas savoir, lâcha Michael.

— J'aurais dû le deviner. Ce n'est quand même pas l'énigme du siècle.

Le chevalier haussa les épaules, mais ce geste était moins naturel que d'ordinaire.

— Ce qui est fait est fait. Mais je ne vois pas de quelle utilité je peux être sans mon épée.

— On va la récupérer. Lea ne peut pas s'empêcher de conclure des marchés. On va trouver un moyen de la lui reprendre.

— Mais est-ce que nous y parviendrons à temps ? Elle ne va pas l'avoir pour l'éternité. Le Seigneur ne le permettra pas, mais

cela signifie aussi peut-être que je ne suis plus digne de la brandir.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Et s'il s'agissait d'un signe ? Et si je n'étais plus digne de Le servir ainsi ? Peut-être que ce fardeau a changé d'épaules. (Il plissa le front en regardant les couveuses.) Il est peut-être temps pour ma famille d'avoir un père à temps complet.

Magnifique ! Il ne manquait plus qu'une crise de foi et une sérieuse remise en question de la carrière de bras armé du Seigneur. J'avais besoin de Michael. Il fallait que quelqu'un couvre mes arrières, quelqu'un habitué au surnaturel. Épée ou non, il savait garder son sang-froid, et sa foi lui conférait un certain pouvoir. Il pouvait faire la différence entre la victoire et la mort.

En plus, il avait une voiture.

— On y va, il n'y a pas de temps à perdre.

— Je ne peux pas, grommela-t-il. On a besoin de moi ici.

— Écoute, Michael. Est-ce que tes enfants sont seuls à la maison ?

— Non, j'ai appelé la sœur de Charity hier soir. Elle a remplacé le père Forthill. Il a dormi un peu avant de repartir.

— Qu'est-ce que tu peux faire pour Charity, ici ?

— Je peux prier. Elle se repose pour l'instant, et sa mère est en route.

— Très bien, alors on a du pain sur la planche.

— Tu ne crois quand même pas que je vais de nouveau les abandonner ?

— Non, mais nous devons découvrir qui se cache derrière Cauchemar et régler le problème.

— Et que va-t-on faire, Harry ? Tuer quelqu'un ?

— Si on nous y oblige. Par les menottes d'Houdini, Michael ! Ils ont peut-être assassiné ton fils !

Son visage s'assombrit, et je compris que je le tenais, qu'il me suivrait jusqu'en enfer pour retrouver ceux qui s'étaient attaqués à sa famille. Je le tenais, oui, et je me détestais d'en arriver là. *Bravo, Harry, tu tires les ficelles comme un véritable marionnettiste !*

Je sortis le carnet.

— Je crois que j'ai une piste pour trouver le nom de Cauchemar. Je te parie ce que tu veux que Kravos a consigné son nom dans son livre des ombres. Si j'ai raison, je peux m'en servir pour contacter notre fantôme et remonter sa laisse jusqu'au propriétaire.

Michael avait les yeux fixés sur les nouveau-nés.

— Il faudrait que tu me ramènes chez moi. Avec mon laboratoire, je devrais pouvoir découvrir ce qui se passe avant que la situation dégénère... davantage. Après, il ne restera plus qu'à nous en occuper.

Il ne répondit rien.

— Michael ?

— Très bien, dit-il calmement. Allons-y.

## Chapitre 23

Mon laboratoire était plutôt sinistre avec son éclairage à la bougie. Pourtant, je savais qu'il faisait jour à l'extérieur, mais la nuit dernière avait réveillé la peur instinctive des ténèbres ancrée dans tous les hommes. On m'avait blessé. Chaque ombre, chaque craquement me faisait sursauter.

*Du calme, Harry, me dis-je. Tu as encore tout le temps avant le coucher du soleil. Détends-toi, et bosse.*

Voilà un bon conseil. Michael et moi avions passé la matinée à collecter les différents ingrédients d'un sort. J'avais parcouru le journal de Kravos pendant que le chevalier conduisait. Un vrai roman d'horreur. Il avait soigneusement recopié la description du rituel, allant même jusqu'à décrire l'extase qu'il avait ressentie pendant les meurtres – neuf en tout. La plupart de ses victimes étaient des femmes et des enfants qu'il avait tués avec un poignard à la lame courbe. Il s'était entouré de jeunes, appâtés par la drogue ou soumis au chantage, puis avait organisé des orgies auxquelles il participait ou dont il se contentait d'aspirer l'énergie. C'est une méthode standard pour les gens comme Kravos. Ils gagnent sur tous les tableaux.

Un type très minutieux. Minutieux dans ses efforts pour tuer et corrompre dans l'intention d'amasser toujours plus de pouvoir, pointilleux sur l'énumération de ses plaisirs malsains – et très appliqué pour décrire les efforts déployés afin de s'attacher les services d'un démon appelé Azorthragal.

Ce nom était bien écrit, chaque syllabe inscrite avec l'emphase appropriée.

La magie ressemble beaucoup au langage : tout est une question de structure. Relier une chose avec une autre, et les idées entre elles. Une fois ces liens établis, on leur insuffle du pouvoir et quelque chose se produit. Voilà ce qu'on appelle la

« thaumaturgie » dans le milieu – établir des liens entre les petites choses et les grandes choses. Ainsi, quand on provoque un effet à petite échelle, il se produit aussi à grande échelle. Les poupées vaudoues en sont de parfaits exemples.

Mais il existe d'autres façons que les simulacres, comme ces Action Joe haïtiens, pour créer des liens. Un mage peut utiliser des rognures d'ongle, des cheveux ou du sang s'il est assez frais, ou n'importe quelle partie du corps, pour affecter le propriétaire d'origine.

On peut aussi se servir du nom de celui-ci, ou plutôt, de son Nom Véritable.

Les noms contiennent du pouvoir. Les noms révèlent des informations au sujet de ceux qui les portent, sans qu'ils en aient forcément conscience. Un mage peut utiliser ce Nom Véritable pour affecter le détenteur de ce dernier. C'est compliqué avec les gens normaux. Leur image d'eux-mêmes évolue constamment, elle change. On n'est jamais sûr du résultat quand on utilise le Nom Véritable de quelqu'un. En effet, si ce dernier vit une crise majeure, ou a complètement changé d'humeur après avoir révélé son Nom, le sort peut rater. Un magicien ne peut se servir du Nom que si son possesseur le lui a dit lui-même.

Il n'en va pas de même avec les démons. Ce ne sont pas des gens comme vous et moi, enfin, surtout moi. Ils n'ont pas le problème de se coltiner une âme et ne s'embarrassent pas de bêtises comme le bien ou le mal, l'erreur ou la raison. Les démons sont, point. Si un démon veut bouffer le visage de quelqu'un, il le fera immédiatement, le lendemain, ou mille ans plus tard.

C'est presque rassurant, en fait. Et ils en deviennent tellement vulnérables. Une fois qu'on connaît le Nom d'un de ces rigolos, on peut l'affecter à n'importe quel moment. J'avais le Nom Véritable de Cauchemar, et même s'il était devenu un spectre démoniaque, il répondrait sûrement à la mémoire de son Nom. C'était le minimum.

Il était temps de s'y attaquer.

J'avais placé cinq bougies blanches autour de mon cercle de cuivre. Elles étaient disposées sur les pointes d'un pentacle

invisible. Le blanc, c'était pour la protection.

Bon, ce sont aussi les moins chères au supermarché. C'est pas parce que je suis magicien que je fais apparaître de l'argent dans mon chapeau.

Faudra que j'y travaille, tiens.

Entre chaque bougie se trouvait un objet appartenant à une victime de Cauchemar. Mon bracelet-bouclier, l'alliance de Michael et celle de Charity. J'étais allé chercher la feuille sur laquelle Murphy avait inscrit son nom et son grade, avant que la publicité de l'année dernière ait forcé les politiciens à lui offrir une plaque digne de ce nom. J'avais rendu visite aux Malone reconnaissants, et Micky m'avait donné sa montre de départ en retraite. Le cercle était complet.

Je pris une profonde inspiration avant de vérifier mon matériel. Nul besoin de chandelles, de couteaux et de je ne sais quoi d'autre pour faire de la magie, mais ça aide. Ça facilite la concentration. Et dans mon état, il me fallait toute l'aide possible.

J'allumai de l'encens et longuai le cercle d'invocation. Je m'étais laissé assez de place pour marcher entre le cercle d'encens et celui de cuivre. Je concentrai ma volonté pour fermer le cercle et sentis le degré d'énergie monter, tandis que la magie ambiante s'accumulait.

— Harry ? lança Michael depuis l'étage. C'est fini ?

Je réprimai un élan de colère.

— Je commence tout juste.

— Plus que quarante-cinq minutes avant le crépuscule, souigna-t-il.

Je ne pus supprimer la note d'irritation contenue dans ma réponse.

— Bien, bien, merci Michael, j'adore avoir l'esprit libre quand je travaille.

— Tu peux y arriver ou pas ? Le père Forthill garde les enfants. Si tu n'y arrives pas, je retourne auprès de Charity.

— Si tu continues à me déranger, je ne suis pas près d'y arriver ! Par les cloches de l'enfer, Michael, dégage, et laisse-moi bosser !

Il grommela quelque chose au sujet de la patience et de

tendre l'autre joue, puis s'éloigna de la trappe.

Le chevalier n'était pas descendu avec moi, car il n'aimait pas qu'on utilise la magie sans l'aval du Tout-Puissant, et ce, malgré tout ce que nous avons vécu ensemble. Il la tolérait, mais ne l'appréciait pas.

Je repris mon travail, fermant les yeux et faisant le vide dans mes pensées pour me concentrer sur le rituel.

Je commençai par diriger ma volonté sur le cercle de cuivre. L'encens titillait mes sens, et les volutes de fumée s'égaillaient sur le périmètre extérieur sans jamais le quitter. L'énergie s'accumula lentement, puis je pris un couteau dans la main droite et recueillis un peu d'eau dans un bol de la main gauche.

*En avant pour les trois étapes.*

— Ennemi, mon ennemi, dis-je en insufflant de la puissance dans ces mots. Je te cherche.

Je tranchai l'air avec mon couteau. Même si je ne pouvais pas le voir sans la Clairvoyance, je sentis une tension s'établir alors que j'ouvrais une brèche entre le monde normal et l'Outremonde.

— Ennemi, mon ennemi, viens à moi. Dévoile ton visage.

J'aspergeai le cercle, et l'énergie du sort transforma l'eau en une fine brume arc-en-ciel qui reflétait les bougies.

*Maintenant, le plus dur.*

— Azorthragal ! Azorthragal ! Azorthragal ! *Appare !*

Je me coupai le doigt et enduisis le cercle de mon sang.

Le pouvoir coula hors de moi et s'infiltra dans le cercle en passant par la fissure dans la structure de la réalité. Un mur s'éleva autour de la bande de cuivre. La coupure me brûla. Ce fut si douloureux que j'en eus les larmes aux yeux. Elle était avivée par le sort qui me quittait pour partir en chasse, galvanisé par l'énergie du cercle et guidé par les objets rassemblés.

Le sortilège parcourut l'Outremonde, comme le tentacule aveugle du kraken qui tâte le pont d'un navire à la recherche d'une victime impuissante.

*Pas normal, ça. Il aurait dû filer sur Cauchemar comme un lasso et me le ramener immédiatement.*

J'insufflai plus d'énergie dans le sort, me concentrant sur la

créature que j'avais affrontée, et sur le résultat de ses exactions. J'essayai de diriger le rituel avec plus de précision. Le sortilège n'accrocha sa proie que lorsque je me remémorai la terreur que j'avais éprouvée face au spectre démoniaque. Il y eut un moment d'immobilité étonnée, puis une résistance forcenée qui affola mon rythme cardiaque. J'avais tellement mal au doigt que j'avais l'impression qu'on avait saupoudré ma blessure de sel.

— *Appare !* criai-je, insufflant plus de volonté dans ma voix. Je te somme d'apparaître !

J'aime verser dans l'archaïque et l'ampoulé à certains moments. Et alors ? Ça vous dérange ?

La brume multicolore palpita comme si une chose à moitié solide agitait l'air dans le cercle d'invocation. Elle résistait au rituel, comme un taureau de rodéo.

— *Appare !*

Le téléphone sonna à l'étage. J'entendis Michael se déplacer pour décrocher, pendant que je luttais de longues secondes durant pour maintenir Cauchemar dans le piège de ma concentration.

— Allô ? dit le chevalier.

Il avait laissé la trappe ouverte, et sa voix me parvenait sans difficulté.

— *Appare !* hurlai-je.

Je sentis la créature abandonner et l'attirai un peu plus dans notre monde en savourant ma victoire. La brume et la lumière tourbillonnèrent pour adopter une forme vaguement humanoïde.

— Oh ! Oui, mais il est... un peu occupé, continua Michael. Heu, non, pas exactement. Je pense que... oui, mais... (Le chevalier soupira.) Patientez un instant.

Il revint près de la trappe.

— Harry ? J'ai Susan au bout du fil. Elle aimerait te parler.

— J'la rappelle ! haletai-je en bataillant avec Cauchemar.

— Elle dit que c'est très important.

— Michael ! meuglai-je. J'ai un peu autre chose à foutre pour l'instant !

— Harry, répondit-il d'un ton sentencieux. Je ne sais pas ce que tu fais en bas, mais elle a l'air tendue. Elle dit qu'elle essaie

de te joindre depuis un bout de temps, et sans succès.

Cauchemar m'échappait. Je serrai les dents et raffermis ma prise.

— Pas maintenant !

— Très bien.

Le chevalier repartit, et je l'entendis parler doucement au téléphone.

J'oubliai tout. J'oubliai tout pour me focaliser sur mon sort, le cercle et la créature que je voulais capturer. Je fatiguais, mais elle aussi. J'avais tous les objets nécessaires, le pouvoir et l'appui du cercle – elle était forte, mais j'avais l'ascendant sur elle. Au bout d'une minute, une minute et demie, je hurlai une dernière fois :

— *Appare !*

Le brouillard multicolore reprit une forme humanoïde. La silhouette poussa un petit cri feutré et tenta de s'échapper.

— Tu ne peux pas t'enfuir ! triomphai-je. Qui t'a rappelé ? Qui t'a envoyé ?

— Mage ! gronda la créature. Libère-moi !

— C'est cela, oui. Qui t'a envoyé ?

Je renforçai ma voix par magie. Un peu de compulsion ne fait jamais de mal.

L'apparition poussa un cri distordu comme une radio qui perd un signal. La forme refusait de se solidifier.

— Personne !

— Qui t'a envoyé ? répétais-je en écrasant Cauchemar de ma volonté. Qui t'a ordonné de blesser ces gens ? Par les cloches de l'enfer, tu *vas* répondre !

— Personne, cracha le monstre.

Il redoubla d'efforts pour se libérer, mais je le tenais fermement.

Soudain, je détectai autre chose, une troisième présence arrivait depuis l'autre côté. Je perçus ce terrible pouvoir glacé qui se cachait derrière les sortilèges de torture lancés sur Micky Malone et Agatha Haggleshorn. Il envahit Cauchemar, comme du nitrogène dans un moteur, décuplant sa puissance. La créature passa du taureau de rodéo à l'éléphant enragé. Elle s'échappait.

— Mage ! exulta-t-il. Mage, le soleil se couche ! Je vais t'ouvrir la poitrine ! Je pourchasserai tes proches et leurs enfants ! Je les tuerai tous !

— On dit « le torse » pour un homme, grommelai-je. Et tu peux toujours t'accrocher. (Je levai ma main blessée et aspergeai la brume de fines gouttelettes de sang.) En cela, je te lie.

Je transperçai la chose de mes sens pour retrouver ce qu'elle m'avait volé. C'était une sensation agréable, comme celle que l'on éprouve en rentrant chez soi après un long voyage. Je pouvais à peine l'effleurer, mais c'était bien suffisant pour ce que j'avais prévu.

— Tu ne faucheras plus aucune âme et tu ne verseras plus le sang, déclamai-je. J'endosse la somme de ton grief. Lié, tu es lié à moi !

Je répétais le mot une troisième fois, et sentis le sortilège se mettre en place, enserrer Cauchemar comme dans des câbles d'acier. Je ne pouvais pas l'empêcher de s'enfuir, je ne pouvais pas lui interdire l'accès à notre monde, mais s'il y avait une chose que je pouvais faire, c'était de restreindre son influence à une seule personne.

Moi.

— On va voir ce que tu donnes dans un combat à égalité, fumier.

Il hurla et faillit pulvériser mon sort. Le cri résonna dans la pièce. Je sabrai l'air de mon couteau pour suspendre le rituel de capture, appuyant le coup avec mes dernières forces. Je vis la magie tailler dans le cercle, tandis que Cauchemar disparaissait. Elle trancha nettement la brume multicolore comme une hache coupe une bûche, et le monstre cria de nouveau.

Le brouillard humanoïde se contracta soudain dans un élan terrifiant, puis la créature disparut. Une flaque d'eau retomba sur le sol, et les bougies s'éteignirent.

Je m'accroupis, les coudes sur le sol, et tentai de reprendre ma respiration, les muscles tressautant.

J'avais blessé ce fumier. Il n'était pas invincible. Je lui avais fait mal. Peut-être n'était-ce pas plus grave que ma coupure au doigt, ou une gifle, mais je ne m'y attendais pas.

Je n'avais pas pu atteindre la personne qui se cachait derrière lui, mais j'avais perçu quelque chose – j'avais détecté une présence, senti son parfum, d'un point de vue métaphysique. Je pouvais peut-être m'en servir.

— Prends ça, ordure, murmurai-je.

Je restai ainsi pendant quelques minutes, la tête douloureuse après l'effort. Je rangeai un peu avant de me traîner jusqu'à mon appartement.

Michael m'aida à m'asseoir. Il avait alimenté le feu, et la chaleur m'était bien agréable. Il me rapporta un Coca et un sandwich. Il attendit que je finisse de boire pour me demander :

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ai appelé. Cauchemar. Quelqu'un l'a aidé à s'enfuir, mais pas avant que je place un sort de contrainte sur lui.

Il fronça les sourcils, ses yeux gris étudiant mon visage.

— Quel genre de restriction ?

— Je l'ai empêché de s'attaquer à Murphy, à toi et à ta famille. Je ne pouvais pas le bannir complètement, mais j'ai limité son champ d'action.

Le chevalier resta silencieux un moment.

— Tu l'as centré sur toi, dit-il lentement.

Je lui souris largement, en approuvant de la tête.

— J'ai dû improviser au dernier moment, répondis-je avec une certaine fierté. Je ne l'avais pas prévu, mais ça marché. Tant que je vis, il ne peut s'attaquer à personne d'autre.

— Tant que tu vis, souffla Michael en enserrant ses genoux de ses bras. Harry ?

— Oui ?

— Je me trompe ou cela signifie qu'il va essayer de te tuer ? Plus de tourment, plus de torture, il va tenter de t'éliminer d'un coup.

— Y a des chances.

— Et... quelles que soient la ou les personnes qui utilisent Cauchemar et qui l'ont aidé à s'enfuir, tu t'es aussi placé sur son chemin. Ils ne peuvent user de leur arme tant que tu existes.

— Oui.

— Donc, s'ils ne voulaient pas ta mort avant, ils n'ont plus le choix à présent.

Je retournai l'idée dans ma tête un moment.

— J'ai fait mon choix, mec, finis-je par avouer. Mais bordel, je suis déjà dans une telle merde, alors, un peu plus, un peu moins. Laissons Cauchemar et ma marraine faire la course pour voir qui m'aura le premier.

— Oh, Harry, tu n'aurais pas dû faire ça !

— C'est la meilleure chose que nous ayons accomplie depuis le début, grognai-je. À ma place, tu aurais fait la même chose.

— Oui, concéda le chevalier d'une voix pleine de chaleur. Mais ma famille ne manque de rien et je sais où finira mon âme après ma mort.

— Je m'occuperai de l'enfer plus tard, répondis-je. En plus, je crois que j'ai un plan.

— Tu te moques de ton âme, grimaça-t-il, mais tu as un plan ?

— Je ne prévois pas de mourir tout de suite. On doit passer à l'attaque. Si on reste assis à attendre, il va nous broyer comme des larves.

— *Te broyer*, Harry, corrigea-t-il d'un air troublé. Sans *Amoracchius*... je ne vois pas comment je pourrais t'aider.

— Tu sais ce que tu fais, Michael. Et je ne pense pas que le Tout-Puissant va quitter la partie parce que nous avons encaissé un but, si ?

— Bien sûr que non, Harry ! Il veille sur ses ouailles !

Je me penchai vers lui, lui mis la main sur l'épaule, et le regardai droit dans les yeux, chose dont je m'abstiens la plupart du temps.

— Michael, cette chose est énorme. Elle est maléfique et elle m'effraie comme tu ne peux pas l'imaginer, mais je suis le seul qui puisse l'arrêter. J'ai besoin de ton aide, mec. Il faut que je te sache à mes côtés, et je dois être sûr que tu crois en moi. Alors, tu me suis ?

— Tu as perdu une grande partie de ton pouvoir, si je me souviens bien. Et je n'ai plus l'épée bénite. Notre ennemi le sait, et il pourrait nous tuer tous les deux... ou pire.

— Si on ne fait rien, on mourra de toute manière. Et peut-être que Murphy, Charity et tes enfants connaîtront le même sort.

— Tu as raison, souffla-t-il en baissant la tête. Nous n'avons guère le choix.

Il posa sa main sur la mienne, sa grosse patte calleuse, et il se redressa, le dos droit et le regard assuré.

— Il suffit de garder la foi. Le Seigneur ne confie jamais un fardeau qui ne peut être supporté.

— J'espère que tu le connais bien, maugréai-je.

— Quelle est ta stratégie, Harry ? Qu'allons-nous faire ?

Je m'approchai du manteau de la cheminée, mais ce que je cherchais n'était pas là. Je plissai le front et parcourus la pièce des yeux. Je ramassai l'enveloppe sur la petite table près du canapé.

L'invitation de Kyle et Kelly Hamilton.

— On va faire la fête.

## Chapitre 24

Michael se gara en face de chez Bianca. Il rangea ses clés dans la bourse accrochée à sa ceinture de cuir, et la referma avec son bouton d'argent en forme de croix. Il rajusta le col de son pourpoint qui dépassait de sa cotte de mailles, et enfila son casque d'acier.

— Rappelle-moi en quoi c'est une bonne idée, Harry ? Pourquoi nous rendons-nous à un bal masqué donné par des monstres ?

— Tous les indices nous y conduisent, répondis-je.

— C'est-à-dire ?

Je soupirai en essayant de garder mon calme, et je lui passai la cape blanche.

— Écoute, nous savons que quelqu'un trouble le monde des esprits. Nous savons que son but était de créer Cauchemar et de le lâcher sur nous. Nous savons que Lydia a un lien avec ce monstre.

— Exact, concéda le chevalier.

— Bianca a envoyé ses sbires enlever la jeune fille. La reine des vampires organise aussi un bal pour les pires individus de la région. Stallings m'a révélé que des gens ont disparu. Ils vont sûrement servir de repas, ou à je ne sais quoi. Même si Bianca n'a rien à voir avec tout ça, et je ne dis pas qu'elle est innocente, il y a de grandes chances que le vrai coupable soit présent ce soir.

— Et tu te crois capable de le repérer ? demanda Michael.

— J'en suis presque sûr. Il me suffit de m'approcher assez pour les toucher et sentir leur aura. J'ai aperçu celle du maître de Cauchemar quand il l'a aidé à s'échapper. Je n'aurai aucun mal à la reconnaître.

— Je n'aime pas ça, souffla le chevalier. Pourquoi le spectre

démoniaque ne s'est-il pas attaqué à toi dès que le soleil s'est couché ?

— Peut-être a-t-il peur de moi, je l'ai légèrement coupé.

— Ça ne me plaît pas plus, grommela Michael. Nous allons croiser des dizaines de créatures qui n'ont aucun droit de fouler le sol de notre monde. J'aurai l'impression de marcher au milieu des loups.

— Contente-toi de te taire et de surveiller mes arrières. Ce soir, les méchants doivent suivre les règles. Nous bénéficions des antiques lois de l'hospitalité. Si Bianca ne les respecte pas, elle ruinera sa réputation devant ses invités et la Cour vampirique.

— Je te protégerai, Harry, comme je le ferai pour tous ceux que ces monstres menacent.

— Nous ne venons pas à cette réception pour nous battre, Michael.

Il regarda à travers la vitre, en serrant les dents.

— Je suis sérieux, Michael. Ils sont chez eux. Nous allons certainement rencontrer des immondices là-dedans, mais nous devons nous en tenir à notre mission.

— Notre mission ! lâcha le chevalier. Harry, si quelqu'un demande de l'aide, je la lui apporterai.

— Michael ! Si nous brisons la trêve *les premiers*, nous n'avons plus aucun droit. Tu risques de nous faire tuer tous les deux !

Il se retourna vers moi, et son regard était de granit.

— Je suis ce que je suis, Harry.

Je levai les bras et me cognai les mains contre le plafond du pick-up.

— Des gens mourront si nous nous plantons ce soir. Nos vies ne sont pas les seules en jeu.

— Je sais, et ma famille compte parmi ces vies, mais ça ne change rien.

— Michael, je ne te demande pas de sourire et de discuter. Ferme-la et reste discret. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas enfoncer ton crucifix dans la gorge du premier qui te regardera.

— Je ne resterai pas là à rien faire, Harry. Je ne peux pas, et

toi non plus, à mon avis.

— Par les cloches de l'enfer ! Je ne veux pas crever ce soir !

— Moi non plus. Gardons la foi.

— Magnifique, grognai-je. C'est parfait !

— Harry, prions ensemble.

— Pardon ?

— Prions, répéta-t-il. J'aimerais Lui parler quelques instants.

(Il eut un sourire rapide.) Tu n'as pas à dire quoi que ce soit. Tais-toi et reste discret.

Il baissa la tête.

Je regardai à l'extérieur. Je n'ai rien contre Dieu, mais je ne le comprends pas. Et je me méfie de la majorité des gens qui prétendent agir en son nom. Les feys, les vampires et tout le reste sont plus dans mon rayon. Au pire les démons. Et parfois même les Déchus. Je comprends leurs motivations.

Mais pas celles de Dieu. Je ne vois pas comment Il peut observer ce que les hommes s'infligent, sans effacer la race humaine et trouver quelque chose de meilleur.

Faut croire qu'Il est plus généreux que moi.

— Seigneur, murmura le chevalier, nous nous engageons dans les ténèbres. Nos ennemis nous encerclent. Donne-nous la force d'accomplir ce qui est juste. Amen.

*C'est tout ? Pas de formules complexes ? Pas de grands discours pour que le Tout-Puissant nous vienne en aide ? Juste un souhait au sujet de notre plan et d'un coup de pouce de Dieu ?*

Les mots étaient simples, mais une aura de pouvoir entourait Michael comme une brume brillant le long de ses bras et de son cou. La foi. Je me calmai un peu. Nous n'étions pas démunis, nous avions de bonnes chances de réussir.

— Très bien, allons-y, dit Michael en me regardant.

— De quoi j'ai l'air ? demandai-je.

— Je suis sûr que tu vas faire ton petit effet, dit-il avec un sourire.

— Parfait, gloussai-je. Allons nous amuser.

Nous nous approchâmes du portail interdisant l'accès à la demeure de Bianca. En marchant, le chevalier enfila sa cape à croix rouge. Il portait le haubert qui allait avec, des bottes, et

des épaulières. De gros gantelets pendaient à sa ceinture, à côté de deux couteaux. Il sentait l'acier, et il faisait un bruit monstrueux en avançant. Je trouvai ça aussi agréable que si j'avais été à la tête d'une batterie de chars.

Il aurait été plus élégant de rouler jusqu'au perron et de laisser un valet garer la camionnette, mais Michael refusait qu'un vampire touche son véhicule. Je pouvais le comprendre. Moi-même, je n'aurais pas fait confiance à un infernal rôdeur suceur de sang, même un domestique.

Nous remontâmes l'allée. Une limousine noire nous suivit, et nous dûmes nous écarter pour la laisser passer. Nous arrivâmes près du porche au moment où le chauffeur descendait de la voiture.

Il ouvrit la portière, et une musique tonitruante retentit. Il y eut un temps de latence, puis un homme émergea de la limousine.

Il était grand, et aussi pâle qu'une statue. Ses cheveux châtain clair formaient une cascade bouclée sur ses épaules, et deux ailes de papillon dépassaient de son dos. Impossible de savoir comment elles tenaient. Il portait des gants blancs, et avait des galons argentés aux poignets, des bracelets de cheville du même motif, et pareil sur ses sandales. Une épée magnifiquement décorée pendait à sa ceinture, et la poignée semblait être taillée dans du verre. Son seul autre vêtement était un pagne, mais il pouvait se le permettre. Il était musclé, mais sans excès, avec une solide paire d'épaules. Il paraissait glabre.

Par les cloches de l'enfer, je remarquai à quel point il était beau !

L'homme eut un sourire Colgate, puis se retourna vers la voiture. Une paire de jambes magnifiques terminées par des talons aiguilles roses sortirent, bientôt suivies par une fille d'une beauté folle à peine couverte par une minijupe en pétales de fleurs ; d'autres avaient été artistiquement déposés pour lui couvrir les seins comme des mains délicates. À l'exception du voile perdu dans sa chevelure sombre, elle ne portait rien d'autre.

Et ça lui allait bien.

Avec ses talons, elle devait atteindre le mètre soixante-cinq,

et je lui trouvais un bien joli minois. Elle avait le rose aux joues, qu'elle avait fort mignonnes ; ses lèvres s'entrouvrirent, et son regard révélait qu'elle était droguée.

— Harry, souffla Michael, tu baves.

— N'importe quoi !

— Elle ne doit pas avoir dix-neuf ans.

— Je ne bave pas ! grognai-je.

Je raffermis ma prise sur ma canne et me dirigeai vers la maison. Je m'essuyai la bouche avec ma manche au cas où.

On ne sait jamais.

L'homme se retourna vers moi, et il haussa les sourcils. Il me regarda de haut en bas avant d'éclater de rire.

— Tiens donc, dit-il. Vous devez être Harry Dresden.

*Holà, méfiance !*

Je déteste quand des gens me reconnaissent et moi pas.

— Exact. Et vous ?

Si mon hostilité l'irrita, elle n'affecta pas son sourire. La jeune fille vint se nicher au creux de ses bras, en m'examinant de ses yeux brumeux.

— Oh, bien sûr ! répondit-il. J'oublie que vous ne devez pas être au fait des complexités de notre milieu. Je m'appelle Thomas, de la maison Raith, Cour Blanche.

— La Cour Blanche, répétais-je.

— Il y a trois Cours vampiriques, expliqua Michael. La Blanche, la Noire et la Rouge.

— Je le savais.

— Pardon, grommela le chevalier.

— Enfin, il n'y en a plus que deux, techniquement parlant, sourit Thomas. La Cour Noire a connu bien des déboires ces derniers temps. Les pauvres choux ! (Le ton de sa voix impliquait plus de moquerie que de chagrin.) Monsieur Dresden, permettez-moi de vous présenter Justine.

La jeune fille me sourit. Je m'attendais presque qu'elle tende la main pour que je la baise, mais elle n'en fit rien. Elle se contenta de se coller à Thomas d'une manière assez plaisante.

— Enchanté, répliquai-je. Je vous présente Michael.

— Michael, reprit l'homme d'un air dubitatif. Habillé comme un templier.

— Quelque chose comme ça, lâcha le chevalier.

— Comme c'est ironique, s'amusa Thomas en me dévisageant. Quant à vous, monsieur Dresden... Je suis sûr que votre costume ne laissera personne... indifférent.

— Merci beaucoup.

— Et si nous entrions ?

Nous empruntâmes l'escalier, et j'eus une bonne vue sur les jambes de Justine, longues, fines, et faites pour bien des choses plutôt éloignées de la locomotion.

Une paire de valets en livrée nous ouvrit les portes.

Le hall d'entrée avait été redécoré depuis ma dernière visite. Le décor ancien avait été restauré, et on avait substitué du marbre au parquet. Des arches avaient remplacé tous les chambranles rectangulaires, et, tous les trois mètres, on découvrait des niches contenant des statuettes ou d'autres œuvres d'art. Des flaques d'ombre dansaient un peu partout, car seules ces niches étaient éclairées.

— Comme c'est ringard, souffla Thomas. (Ses ailes s'agitèrent.) C'est la première fois que vous assistez à une réunion des Cours, monsieur Dresden ? Connaissez-vous l'étiquette ?

— Pas vraiment, répondis-je, mais j'espère qu'elle n'implique pas que l'on boive des fluides vitaux. Surtout les miens.

Le vampire éclata d'un rire chaleureux.

— Non, pas du tout, enfin, pas officiellement. Quoi qu'il en soit, vous aurez tout le loisir d'essayer si cela vous tente.

Il caressa les hanches de la jeune fille, et elle me fixa d'une façon déconcertante.

— Je ne crois pas. Que dois-je savoir ?

— Bien, nous sommes tous des étrangers. Nous ne sommes pas membres de la Cour Rouge, et ici, c'est une réception Rouge. Tout d'abord, nous serons présentés aux premiers invités, et ils auront le loisir de nous accueillir.

— Mouais, apprendre à se connaître.

— C'est cela. Après, nous serons présentés à Bianca, et elle nous fera un cadeau.

— Un cadeau ?

— C'est notre hôtesse. Bien sûr qu'elle nous fera un présent.

C'est la moindre des politesses.

Je lui jetai un coup d'œil.

*C'est bien la première fois que je rencontre un vampire aussi bavard.*

— Pourquoi êtes-vous aussi secourable ?

Il se désigna du doigt, haussant un sourcil d'un air de dire :  
« Qui ? Moi ? »

— Mais enfin, monsieur Dresden, pourquoi ne vous aiderais-je pas ?

— Vous êtes un vampire.

— Effectivement, mais je ne suis pas pour autant un membre émérite de ma communauté. (Il me lança un sourire éclatant.) Bien entendu, je pourrais aussi vous mentir.

Je haussai les épaules.

— Alors, monsieur Dresden. La rumeur court que vous aviez refusé l'invitation de Bianca.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Les affaires.

— Les affaires ? souffla Thomas. Vous êtes ici pour le travail ?

— Quelque chose comme ça, maugréai-je. (Je retirai un de mes gants, en essayant d'avoir l'air détendu, et lui tendis la main.) Merci.

Il pencha la tête sur le côté, en plissant les yeux. Il observa ma main, puis revint sur mon visage. Il sembla envisager nombre de possibilités avant de me serrer la main.

Il était nimbé d'une légère aura qui grésillait. Je la sentis courir sur ma peau comme une brise fraîche. Elle était étrange, différente de celle d'un humain qui pratique les arts mystiques – et elle n'avait rien à voir avec ce que j'avais ressenti en piégeant Cauchemar.

Thomas n'était pas le coupable. Je me détendis et le vampire le remarqua.

— J'ai passé le test, n'est-ce pas ? gloussa-t-il.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Admettons. Vous êtes fort étrange, Harry Dresden, mais je vous aime bien.

Sur ces mots, il s'éloigna, toujours accompagné de Justine, et glissa jusqu'aux rideaux masquant la porte au bout de l'immense hall d'entrée.

Je les jaugeai.

— Alors ? demanda Michael.

— Il est net, enfin, si on veut. Ça doit être quelqu'un d'autre.

— J'ai l'impression que tu n'as pas fini de serrer des mains.

— Moui. T'es prêt ?

— Le Seigneur est avec moi.

Nous traversâmes l'entrée, passâmes les rideaux et émergeâmes dans le Saint-Tropez des vampires.

Nous nous tenions sur une grande galerie dominant la vaste cour intérieure. La musique monta vers nous. Les gens s'agitaient en dessous dans un tourbillon de couleurs, de conversations et de costumes, et j'avais l'impression de regarder un tableau impressionniste. Les globes lumineux accrochés à des fils d'acier donnaient à la fête un aspect psychédélique. Nous étions à trois mètres du sol, mais, de l'autre côté de la cour, une estrade s'élevait encore plus haut. Un fauteuil ressemblant étrangement à un trône en occupait le centre.

Je commençais juste à discerner certains détails quand une vive lumière blanche m'obligea à me protéger les yeux. La musique décrut et les discussions cessèrent. Bien entendu, Michael et moi étions devenus l'attraction principale.

Un domestique s'approcha.

— Puis-je voir votre invitation, messieurs ? demanda-t-il poliment.

Je la lui donnai, et, quelques instants plus tard, la même voix résonna dans les baffles :

— Mesdames et messieurs de la Cour. J'ai le plaisir de vous annoncer Harry Dresden, mage de la Blanche Confrérie, ainsi que son invité.

Je baissai la main en dépit de la lumière, et le silence se fit. De chaque côté du trône, un projecteur était braqué sur moi.

Je roulai des épaules pour que ma cape tombe impeccablement. La doublure rouge contrastait avec l'extérieur noir. Son col remontait bien au-dessus de mes oreilles. Mon médaillon en plastique doré scintilla sous la lumière. Ma queue-

de-pie bleu nuit, elle, n'aurait pas dépareillé dans un gala des années 1970. Les valets étaient plus élégants que moi.

Je mis un point d'honneur à sourire pour que tout le monde voie mes fausses dents en plastique, et les projecteurs ne firent rien pour améliorer la pâleur de ma peau passée au maquillage blanc. Le faux sang que j'avais appliqué aux coins de ma bouche devait bien ressortir.

Je levai ma main gantée et bredouillai en salivant un peu à cause de mes crocs :

— Salut ! Comment ça va ce soir ?

Ma phrase rebondit sur le silence lugubre qui régnait en bas.

— Je n'arrive toujours pas à croire, chuchota Michael, que tu sois venu au bal des vampires déguisé en vampire.

— Pas un simple vampire, rectifiai-je. Un vampire de série Z. Tu crois qu'ils ont saisi la blague ?

Je parvins, en dépit des projecteurs, à repérer Thomas et Justine au pied de l'escalier. Le vampire contemplait l'assistance avec un plaisir non dissimulé, puis me sourit en levant un pouce.

— Je crois, continua le chevalier, que tu viens juste d'insulter tout le monde.

— Je suis venu pour débusquer un monstre, pas pour être gentil avec eux. De plus, je ne voulais pas venir à cette fête au début.

— Quoi qu'il en soit, je pense que tu les as irrités.

— Irrités ? Allons, que veux-tu qu'ils fassent ? Irrités...

Des sons caractéristiques montèrent de la cour : quelques feulements, le bruit du fer qui glisse hors d'un fourreau, des dagues ou peut-être des épées, et le claquement sec d'une culasse qu'on arme.

Le chevalier haussa les épaules, et je le sentis, plus que je le vis, poser la main sur l'un de ses couteaux.

— Je crois qu'on ne va pas tarder à le découvrir.

## Chapitre 25

Le silence pesait sur la cour intérieure. J'agrippai ma canne en attendant le premier coup de feu, ou le sifflement d'une dague. Michael projetait une présence métallique des plus réconfortantes, drapé dans son assurance et son calme face à l'hostilité ambiante.

Par les cloches de l'enfer, je voulais juste me moquer un peu avec mon costume ; je ne pensais pas déclencher une telle réaction.

— Du calme, Harry, souffla le chevalier. Ce sont des chiens errants. Ne montre aucune faiblesse, et ne fuis pas, ou ils te sauteront dessus.

— En général, les chiens errants ne sont pas armés, soulignai-je.

Mais je ne bougeai pas un cil, le visage aussi neutre que possible.

Il n'y eut ni coup de feu ni cri de guerre, mais un grand rire cristallin. Manifestement masculin, il résonna à la fois réjouit et moqueur, pétillant et méprisant. Je plissai les yeux pour découvrir un Thomas qui posait comme une sorte d'Errol Flynn à peine sorti de sa chrysalide. Un pied sur l'escalier, une main sur la hanche et l'autre posée sur le pommeau de son épée. Sa tête était rejetée en arrière, et tous ses muscles se dessinaient avec un abandon d'expert. La lumière des projecteurs se prit dans les ailes de papillon et elle s'en échappa dans un flot multicolore.

— J'ai toujours entendu dire, déclama Thomas d'une voix assez puissante pour être entendu de tous, que la Cour Rouge est passée maître dans l'art de recevoir ses invités. Je ne m'attendais pas à une démonstration aussi pittoresque. (Il se tourna vers l'estrade, et s'inclina devant Bianca.) Soyez sûre que

je ferai l'éloge auprès de mon père de cette éclatante manifestation d'hospitalité.

Mon sourire se figea, et je tentai de percer le halo éblouissant des spots.

— Bianca, très chère, ainsi vous êtes là. C'était bien un bal costumé, non ? Une mascarade ? Nous devons nous présenter habillés en quelque chose que nous ne sommes pas, non ? Si je me suis trompé en lisant l'invitation, je vous présente mes excuses.

J'entendis un murmure féminin, et on éteignit les projecteurs. Je restai dans le noir une minute, le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité et que je distingue enfin la reine des vampires.

Bianca n'était pas très grande, mais elle était aussi sculpturale que ces femmes que l'on voit dans les magazines érotiques et les rêves inavouables. Pâle, les cheveux noirs et les yeux sombres, et tout en courbes. De la bouche jusqu'aux hanches, elle exsudait une sensualité débridée, couplée à une force nerveuse, qui aurait attiré l'œil de tout mâle. Elle portait une robe de flammes palpitantes. Je ne dis pas qu'elle était habillée en rouge, non : elle avait rassemblé des flammes pour s'en faire une toilette bleue à la base, qui se réchauffait sur ses formes pour arriver au rouge qui soutenait sa poitrine si généreuse. D'autres flammèches dansaient dans sa chevelure, la couronnant d'une tiare incandescente. Elle compensait sa petite taille par de véritables talons aiguilles. Ces chaussures provoquaient un effet des plus intéressants sur ses jambes. La courbure de son sourire était la promesse de choses sûrement illicites et mauvaises pour la santé, mais que l'on souhaitait commettre encore et encore malgré l'avertissement du chirurgien en chef.

Ça ne me faisait ni chaud ni froid. Je savais ce qui se cachait derrière le masque. Impossible d'oublier ce que j'avais vu.

— Bien, ronronna-t-elle, d'une voix qui traversa toute la cour. Je suppose qu'il y a une limite au bon goût que l'on peut attendre de vous, monsieur Dresden. Quoique pour le goût à proprement parler, nous attendrons la fin de la soirée pour en juger.

Sa langue glissa sur ses dents, et elle me gratifia d'un sourire éblouissant.

Je la contemplai, puis regardai derrière elle les deux formes vagues et immobiles. Deux silhouettes en cape noire, prêtes à attaquer si elle en donnait l'ordre. J'imagine que toute flamme qui se respecte jette des ombres.

— Si j'étais vous, je m'en abstiendrais, répondis-je.

Elle rit de nouveau, et certains vampires l'imitèrent, avec une once de nervosité dans la voix.

— Monsieur Dresden, souffla-t-elle, souvent l'esprit de l'homme varie. (Elle croisa lentement les jambes, révélant ainsi le haut de ses cuisses nacrées.) Qui sait si vous ne changerez pas d'avis. (Elle fit un geste de la main chargé d'arrogance.) Musique ! Nous sommes ici pour nous amuser. Qu'il en soit ainsi !

Les baffles revinrent à la vie, pendant que je réfléchissais au sens de ses paroles. Elle venait d'indiquer à ses sujets que la chasse était ouverte. Ils ne pouvaient pas se permettre de me sauter dessus et de me mordre, mais nous n'en étions pas loin. Je devais me tenir sur mes gardes.

Je repensai au baiser narcotique de Kelly, à cette chaleur qui m'avait envahi. Je frissonnai. Une partie de moi se demandait ce qui arriverait si les vampires me prenaient et s'il y avait tant à craindre que ça. Une autre décortiquait tout ce que j'avais vu ce soir : Bianca mijotait quelque chose.

J'en avais la certitude.

Je secouai la tête, puis regardai Michael. Il hocha légèrement la tête sous son heaume, et nous descendîmes l'escalier. Mes jambes tremblaient tellement que j'avais peur de tomber.

*Pourvu qu'aucune sangsue ne le remarque. Ils ne doivent voir aucune faiblesse en moi, même si je suis aussi nerveux qu'un canari dans une mine de charbon.*

— Fais ce que tu dois, Harry, murmura le chevalier. Je reste quelques pas derrière toi, sur ta droite. Je te protège.

Les mots de Michael me calmèrent, et je lui en fus extrêmement reconnaissant.

J'imaginai que les vampires allaient me tomber dessus en un nuage aussi élégant que dangereux, mais il n'en fut rien.

Thomas m'attendait tranquillement, le corps offert aux yeux de tous, une main sur son épée. Justine se tenait un peu en retrait.

— Bon sang, c'était fabuleux, Harry ! lâcha-t-il, irradiant presque la félicité. Je peux vous appeler Harry ?

— Non, répondis-je. (Je me repris, et tentai d'adoucir la réponse.) Mais merci quand même. Pour ce que vous avez dit... au moment où vous avez choisi de le faire. Les choses auraient pu mal tourner sinon.

— La soirée n'est pas terminée, monsieur Dresden, répliqua le vampire. Mais nous ne pouvions nous abaisser à provoquer une bagarre de saloon, n'est-ce pas ?

— Ah bon ?

— Non, bien sûr que non. Cela laisserait si peu d'occasions pour séduire, tromper et trahir.

— Vous n'avez pas tort, grognai-je.

— Comme souvent, gloussa-t-il en passant sa langue sur ses canines.

— Heu... Merci, Thomas.

Il tourna la tête en fronçant les sourcils. Je suivis son regard. Justine s'était éloignée pour parler avec un homme souriant et élancé, vêtu d'un costume rouge et d'un masque d'arlequin. L'homme effleura son épaule, et elle se mit à rire.

— Veuillez m'excuser, siffla Thomas d'un air écoeuré, mais je ne supporte pas les braconniers. Amusez-vous bien, monsieur Dresden.

Il se dirigea vers l'homme en rouge, et Michael en profita pour s'approcher de moi. Je tournai à moitié la tête pour l'entendre.

— Ils nous encerclent, chuchota-t-il.

J'observai les alentours. La cour était bondée, avec une majorité de jeunes gens déclinant différents thèmes de noir, petits produits de la culture gothique. Le cuir, le plastique et la résille semblaient dominer la soirée, sans oublier les fameux masques de la *commedia dell'arte*, les capuches sur de lourdes capes, et une multitude de peintures faciales. Ils parlaient et riaient, buvaient et dansaient. Certains portaient un brassard cramoyé, d'autres un collier rouge.

J'aperçus un jeune homme bien trop mince pour sa santé qui

se penchait sur une table et reniflait quelque chose. Trois filles, deux blondes et une brune, habillées comme les pom-pom girls de Dracula (pompons noirs inclus) comptèrent jusqu'à trois avant d'avaler quelques pilules en les faisant passer avec des verres de vin rouge. D'autres invités encore étaient collés l'un à l'autre avec sensualité, ou s'entrelaçaient pour s'embrasser, se toucher. La fête avait déjà eu raison de certains, qui gisaient çà et là, un sourire jusqu'aux oreilles et les yeux clos.

J'examinai la foule et remarquai quelques différences. Au milieu des jeunes habillés de noir rôdait une vingtaine ou une trentaine de silhouettes élancées vêtues de rouge. Des hommes et des femmes, à l'apparence et au costume différents, ayant comme seul point commun la couleur et la beauté.

Et une assurance caractéristique des prédateurs.

— La Cour Rouge, dis-je en me léchant les lèvres.

Sans en avoir l'air, les vampires avaient formé un cercle autour de nous. Si nous n'agissions pas très vite, nous ne pourrions plus quitter le patio sans nous approcher à quelques centimètres de ces sangsues.

— Qui sont les gamins avec des bandeaux rouges ? Des apprentis vampires ? soufflai-je.

— Je pense plutôt que ce sont des chasses gardées, grogna le chevalier, d'une voix chargée de colère.

— Du calme, Michael ! Nous allons nous déplacer. Ils auront plus de mal à nous guider comme du bétail.

— D'accord.

Le chevalier me désigna le bar, et nous filâmes d'un pas rapide. Les vampires tentèrent de nous suivre, mais ils durent tomber le masque de la décontraction.

Deux Rouges nous interceptèrent juste avant que nous atteignions les tables. Kyle Hamilton était déguisé en arlequin, tout en nuances carmin, et Kelly le suivait. Elle portait une combinaison moulante qui ne laissait aucune place à l'imagination. La capuche de sa grande cape était relevée et un masque pourpre masquait son visage, ne dévoilant que la bouche pulpeuse et le menton. Je crus voir une cicatrice à la commissure de ses lèvres – une brûlure peut-être.

— Harry Dresden, lâcha Kyle un peu trop fort, avec un

sourire un peu trop franc. Comme c'est agréable de vous rencontrer de nouveau.

Je lui tapai violemment sur l'épaule, manquant lui faire perdre l'équilibre.

— Dommage que la réciproque ne soit pas vraie.

— Bien entendu, vous vous rappelez ma sœur, Kelly, continua-t-il avec un sourire qui se fit grinçant.

— Bien sûr, répondis-je. Alors ? On est restée trop longtemps sous la lampe à bronzer ?

Je m'attendais qu'elle crache, qu'elle feule ou me saute à la gorge, mais elle se contenta de se retourner vers la table. Elle y récupéra des coupes et une carafe de vin en cristal, pour nous les présenter avec un sourire faisant écho à celui de son frère.

— C'est si bon de vous voir, Harry. Je suis triste de ne pas voir la délicieuse Mlle Rodriguez ce soir.

— Elle voulait se laver les cheveux, répliquai-je en prenant une coupe.

La vampire offrit un verre à Michael, qui accepta d'un hochement de heaume.

— Je vois, feula Kelly. Je ne savais pas que vous préféreriez les hommes, monsieur Dresden.

— Que voulez-vous ? Ils sont si grands et si forts.

— Bien entendu, reprit Kyle, si j'étais au milieu d'une foule qui désire ma mort, je prendrais également un garde du corps.

Kelly fit le tour du chevalier, les seins en avant, leurs pointes menaçant de déchirer le tissu de sa combinaison. Michael resta immobile.

— Il est magnifique, souffla la vampire. Puis-je lui donner un baiser, monsieur Dresden ?

— Harry, gronda le chevalier.

— Désolé, il est marié.

Elle rit et s'approcha de Michael en essayant d'accrocher son regard. Le chevalier fronça les sourcils et contempla le vide.

— Non ? s'étonna-t-elle. Mais ne t'inquiète pas, mon joli. Tu vas adorer. Tout le monde veut faire la fête comme si c'était sa dernière nuit sur Terre. (Elle eut un sourire mauvais.) Profitez-en.

— Mademoiselle est trop aimable, ricana Michael.

— Comme il est rigide. Une grande qualité chez un homme. (Elle me lança un coup d'œil de derrière son masque.) Vous ne devriez pas impliquer des mortels sans défense dans ce genre de soirée, monsieur Dresden. (Elle examina le chevalier des pieds à la tête.) Il promet d'être délicieux, plus tard.

— N'ayez pas les yeux plus grands que le ventre, lui conseillai-je.

Elle éclata de rire comme si elle était au comble de la félicité.

— Allons, monsieur Dresden. J'ai vu sa croix, mais nous connaissons sa valeur pour la plupart des gens. (Sa main voleta vers le bras du chevalier.) Un instant, j'ai vraiment cru que vous aviez amené un templier.

— Non, non, soufflai-je benoîtement. Pas un templier.

Kelly toucha la cuirasse de Michael, et sa main s'enflamma d'un coup. Elle poussa un cri déchirant, puis s'effondra, se recroquevillant autour de son moignon carbonisé, luttant pour recouvrer assez de souffle et hurler de nouveau. Kyle se précipita vers elle.

Je fixai le chevalier comme s'il venait de citer du Marilyn Manson.

— Eh bé ! dis-je. Considère que je suis officiellement impressionné.

— Ça arrive de temps à autre, répondit-il d'un air gêné.

Comme si de rien n'était, je me retournai vers les jumeaux vampires.

— Que cela vous serve de leçon, déclamai-je. On ne touche pas au bras armé du Seigneur.

Kyle me fusilla du regard et son visage frémit.

Mon cœur commença son sprint, mais je devais maîtriser ma peur.

— Je t'en prie, Kyle, susurrai-je. Frappe le premier, brise la trêve instituée par ta reine. Viole les lois de l'hospitalité. La Blanche Confrérie va brûler cet endroit si vite qu'on l'appellera « la petite Pompéi ».

— Nous en reparlerons, grogna-t-il en relevant sa sœur. Quoi qu'il arrive, Dresden, je te tuerai !

— C'est cela, oui, répondis-je en lui faisant un petit signe de la main. Ciao, trésor, j'ai des gens à rencontrer.

Kyle cracha, mais il s'éloigna avec sa sœur. Je regardai autour de moi.

Plus personne ne bougeait. Les invités en noir comme ceux en rouge nous scrutaient. Quelques vampires regardèrent Michael, déglutirent, puis reculèrent lentement.

Je grimaçai un sourire avec toute l'assurance possible, et levai mon verre.

— Un toast, dis-je. À l'hospitalité.

Ma proposition disparut dans un silence de courte durée, puis l'assemblée s'empressa de reprendre mon toast du bout des lèvres. Je bus ma coupe d'un trait, remarquant à peine son goût exquis, avant de me tourner vers le chevalier. Il porta son verre vers la fente de son casque, mais s'abstint de boire.

— C'est bon, murmurai-je. J'ai pu toucher Kyle. Ce n'est pas notre homme, ou notre femme... ou le monstre.

Michael observait la foule tandis que les vampires habillés de rouge continuaient à s'éclipser.

— J'ai l'impression que nous les avons matés. Pour l'instant.

Je hochai la tête, toujours mal à l'aise. L'assemblée s'écarta pour laisser Thomas et Justine s'approcher, éclairs de peau pâle et de couleurs vives au sein d'un tourbillon noir et rouge.

— Vous voilà, lâcha le vampire, en regardant ma coupe. Je suis heureux d'être arrivé à temps.

— À temps pour quoi ?

— Pour vous prévenir : le vin est empoisonné.

## Chapitre 26

— Empoisonné ? soufflai-je.

Thomas me fixa, puis examina mon verre. Il remarqua enfin que celui-ci était vide.

— Harry, murmura Michael en s'approchant pour reposer sa coupe. Ne m'avais-tu pas dit qu'ils ne pouvaient rien tenter d'aussi direct ?

Mon estomac se noua. Mon rythme cardiaque s'accéléra, mais impossible de savoir si c'était le fait du poison ou de la terreur qui montait en moi.

— Ils n'ont pas le droit, répondis-je. Si je meurs, la Confrérie saura ce qui s'est passé. Je leur ai envoyé un message aujourd'hui pour les prévenir de la réception.

— Quel est ce poison ? demanda le chevalier à Thomas.

Le vampire haussa les épaules, en enlaçant de nouveau Justine. Elle s'abandonna à son étreinte.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont mis dans le vin, répliqua Thomas. Mais regardez ces gens. (Il fit un signe de tête en direction des apprentis gothiques qui s'étaient allongés par terre.) Ils ont tous un verre de vin.

Il avait raison. Les domestiques sillonnaient le patio, ramassant les verres vides. Sous mes yeux, un couple qui dansait langoureusement s'effondra peu à peu, leur baiser se transformant en simple immobilité.

— Par les cloches de l'enfer, grognai-je, voilà ce qu'ils préparent.

— Quoi ? demanda le chevalier.

— Ils ne veulent pas me tuer, enfin, pas comme ça.

Je n'avais plus beaucoup de temps. Je me précipitai derrière le buffet et me penchai au-dessus d'un pot de fougère. J'entendis Michael prendre position derrière moi, et j'enfonçai

mes doigts dans ma gorge.

Simple.

Rapide.

Efficace.

Le vin remonta en me brûlant la gorge, et les feuilles de la plante me chatouillèrent la nuque pendant que je vomissais dans le pot, accroupi.

J'avais le tournis. Quand je me retournai vers le chevalier, ma vision se brouilla, puis s'éclaircit. Un engourdissement savoureux envahit doucement mes doigts.

— Tout le monde, bredouillai-je.

— Quoi ? souffla le chevalier en s'agenouillant près de moi. Harry, ça va ?

— Je suis dans le coltar, répondis-je.

Du venin de vampire. Bien sûr. Comme c'était bon d'y goûter de nouveau. Pourquoi cette inquiétude ? C'est si agréable.

— Tout le monde sera drogué, répétais-je. Avec du venin de sangsue. Comme ça, ils pourront prétendre que je n'étais pas le seul visé. (Je me redressai en vacillant.) De la drogue récréative. Tout le monde dans le même panier, et en avant la fête !

— Un peu brutal, comme tactique, réfléchit Thomas, mais efficace.

Il remarqua le nombre croissant de jeunes gens qui s'allongeaient en proie à une langueur extatique. Il effleura les flancs de Justine, et elle frissonna.

— Je ne suis pas objectif, reprit-il. Je préfère quand mes proies sont plus vives.

— Nous devons partir, gronda Michael.

Je serrai les dents en tentant de repousser l'agréable sensation qui s'emparait de moi. Le venin devait avoir un pouvoir d'assimilation hallucinant. Même en vomissant le vin, j'avais dû en absorber une bonne dose.

— Non, parvins-je à articuler. C'est ce qu'ils espèrent.

— Harry, tu tiens à peine sur tes jambes, objecta le chevalier.

— Il est vrai que vous n'avez pas l'air en forme, ajouta Thomas.

— Bah, s'ils veulent me neutraliser, c'est qu'ils ont quelque chose à cacher.

— Ou qu'ils veulent te tuer, contra Michael. Ou que tu sois assez drogué pour accepter que l'on se nourrisse de toi.

— Non, rétorquai-je. S'ils avaient voulu me séduire, ils s'y seraient pris autrement. Ils cherchent à m'effrayer, ou à m'empêcher de découvrir quelque chose.

— Je ne veux pas avoir l'air de souligner une évidence, intervint Thomas, mais pourquoi Bianca vous aurait-elle invité, si elle ne voulait pas de vous ici ?

— Elle est obligée d'inviter un émissaire de la Confrérie. Dans cette ville, c'est moi. Et elle ne s'attendait pas que je vienne. D'ailleurs, tout le monde a été surpris de me voir débarquer.

— Ils ne pensaient pas que tu viendrais, murmura Michael.

— Oui. Je suis chiant, non ? ricanai-je en prenant de grandes inspirations. Je crois que notre sorcier est ici, Michael. On doit rester encore un peu, pour que je sache précisément de qui il s'agit.

— Exactement qui est qui ? demanda Thomas.

— C'est pas vos oignons, répliquai-je.

— On ne vous a jamais dit que vous étiez irritant, monsieur Dresden ? (Je souris, et il leva les yeux au ciel.) Soit, je ne me mêlerai pas plus longtemps de vos affaires. Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas.

Il disparut dans la foule, Justine à son côté.

J'observai les jambes de la fille, en m'appuyant sur ma canne pour garder mon équilibre.

— Sympa, commentai-je.

— Pour un vampire, compléta le chevalier. Ne te fie pas à lui, Harry. Il y a quelque chose qui ne me plaît pas chez lui.

— Je l'aime bien, répondis-je. Mais lui faire confiance est hors de question.

— Que fait-on à présent ?

— On observe. Résumons : on a la nourriture en noir, et les vampires en rouge. Puis il y a toi, moi, et quelques personnes portant des costumes différents.

— Un centurion romain, indiqua Michael.

— Oui, et un type fringué genre Hamlet. Allons les étudier d'un peu plus près.

— Harry, tu es sûr que ça va ?

J'avais la nausée et j'étais un peu cotonneux. Je devais me battre contre le venin pour former des pensées cohérentes. J'étais au milieu de créatures qui regardent les gens comme nous regardons les vaches, et j'étais sûr de mourir si je restais trop longtemps.

En plus, si je partais, d'autres personnes mourraient. Si je m'éclipsais, ceux qui avaient déjà été blessés resteraient en danger : Charity, le fils de Michael, Malone et Murphy. Si j'abandonnais, Cauchemar reprendrait du poil de la bête. Lui et son sponsor, dont je soupçonnais la présence à cette fête, recommenceraient à m'attaquer.

J'avais peur de rester. Mais quand je pensais à ce qui pouvait arriver si je laissais tomber, j'étais terrifié.

— Allez, soufflai-je. Finissons-en.

— Tout cela est une abomination aux yeux du Seigneur, Harry, commenta le chevalier en examinant la scène. Ces gens sont à peine des adolescents... Ce qu'ils font... Ils commercent avec ces... *choses*.

— Michael, du calme ! Nous sommes venus pour récolter des informations, pas pour ébouler la baraque sur la gueule de ces horreurs.

— Samson l'a fait, répliqua le chevalier.

— C'est vrai, et on voit où ça l'a mené. T'es prêt ?

Il grogna quelque chose, puis m'emboîta le pas. Je me dirigeai vers le centurion romain.

D'un âge indéfinissable, il restait à l'écart de la foule. Ses yeux verts étaient incroyablement profonds et lumineux. Une cigarette se consumait entre ses lèvres, mais son équipement, jusqu'à ses sandales et son glaive, semblait étonnamment authentique. Je ralentis un peu en m'approchant.

— Michael, chuchotai-je. Regarde son costume. On dirait du vrai.

— Il *est* authentique, dit l'homme d'un ton ennuyé sans même me regarder.

Il souffla un nuage de fumée, puis reprit sa cigarette. Michael avait eu du mal à entendre ma phrase, mais pas lui. Étrange.

— Intéressant, déclarai-je. Il a dû vous coûter une petite

fortune.

Il me regarda. Une volute grise s'échappa d'un coin de sa bouche, et il se contenta de répondre d'un sourire narquois.

— Bref, continuai-je en me raclant la gorge. Je suis Harry Dresden.

L'homme haussa les sourcils, avant de répéter mon nom en détachant chaque syllabe.

Quand on prononce votre nom, cela vous affecte. On le sent presque, quand il émerge au sein d'une foule d'autres sons, quand il vous appelle. Quand un mage prononce votre Nom en se concentrant dessus, l'effet est décuplé.

Le centurion avait parfaitement articulé mon Nom, et j'eus l'impression qu'on m'avait passé un diapason sur les dents.

Je vacillai, et Michael me rattrapa.

Seigneur, il n'avait utilisé qu'une *partie* de mon Nom, de mon Nom Véritable, pour m'atteindre et me gifler.

— Par les cloches de l'enfer, soufflai-je, tandis que le chevalier me remettait sur mes pieds. (Je me plantai sur ma canne pour avoir un appui supplémentaire.) Comment avez-vous fait ça ?

Le Romain leva les yeux au ciel, prit sa cigarette entre ses doigts et souffla un rond de fumée.

— Vous ne pourriez pas comprendre, dit-il.

— Vous n'êtes pas de la Blanche Confrérie.

Il me fixa comme si je venais de lui expliquer que les objets tombent vers le sol quand on les lâche : un regard méprisant au possible.

— Heureusement pour moi.

— Harry, intervint Michael d'une voix nerveuse.

— Une minute.

— Harry, regarde sa cigarette.

— Pardon ? dis-je en jetant un coup d'œil au chevalier.

Michael répéta. Ébahi, il observait l'homme, la main posée sur le manche d'un de ses couteaux.

Je fis plus attention, et il me fallut une minute pour comprendre de quoi parlait Michael.

Le centurion souffla un peu plus de fumée, en me toisant.

La cigarette n'était pas allumée.

- C'est, balbutiai-je, c'est... heu...
- ... un dragon, compléta le chevalier.
- Un quoi ?

Pour la première fois depuis le début de la conversation, l'homme eut l'air intéressé. Il se concentra un peu plus, mais pas sur moi, sur Michael.

— De fait, murmura-t-il, vous pouvez m'appeler monsieur Ferro.

— Et pourquoi pas Ferrovox ? répondit Michael.

— Voilà un mortel qui connaît quelques légendes, souffla le centurion, les yeux étrécis.

— Attendez un peu, dis-je. Un dragon ? Ces bestioles sont énormes, en théorie. Avec des écailles, des griffes, des ailes. Ce type n'est pas si grand que ça.

Ferro soupira.

— Nous sommes ce que nous désirons être, monsieur Drafton.

— Dresden, rectifiai-je.

— Ne m'oblige pas à te montrer ce qui arrive si je prononce ton Nom en faisant un effort, mortel. Sache que tu ignores tout du pouvoir qui est le mien. Ma véritable forme détruirait ce château de cartes et creuserait le sol sous mes pieds.

» Regarde-moi avec ta Clairvoyance, et tu verras quelque chose qui t'imposera respect, crainte, et qui finira par détruire ton esprit. Je suis le plus ancien et le plus puissant de ma race. Ta vie n'est qu'une étincelle pour moi, les civilisations grandissent et meurent comme de l'herbe en été.

— Bien, je ne connais pas votre vraie forme, mais rien que le poids de votre ego doit mettre la croûte terrestre à rude épreuve.

— Qu'as-tu dit ? s'exclama-t-il, les yeux incandescents.

— J'aime pas les caïds, lançai-je. Vous pensez peut-être que je vais vous offrir mon premier-né et vous sacrifier une vierge, ou je ne sais quoi ? Vous ne m'impressionnez pas.

— Parfait, répondit Ferro. Voyons si je peux changer ça.

J'agrippai ma canne et rassemblai ma volonté, mais je fus bien trop lent. Le dragon se contenta de faire un petit signe de la main dans ma direction, et quelque chose m'écrasa au sol, comme si j'avais pris deux tonnes. Mes poumons frottaient

contre mes côtes et tentaient vainement d'aspirer de l'air, tandis que ma vision se brouillait peu à peu. J'essayai de focaliser ma magie pour contrer cette force, mais je ne pouvais ni me concentrer ni parler.

Michael observa la scène sans réagir.

— Si Siriothrax avait connu ce truc, je n'aurais pas réussi à le tuer, déclara le chevalier.

Le regard froid de Ferro se braqua sur Michael, et la pression décrut légèrement. C'était peu, mais j'eus la force de souffler « *Riffletum !* » en concentrant ma volonté sur l'enchantement. Le sortilège du dragon se fissura, et commença à se disperser. Je sentis son regard sur moi, et compris qu'il aurait pu renforcer son sortilège en une fraction de seconde.

Il s'en abstint.

Je me relevai difficilement.

— Ainsi, c'est vous, dit Ferro. Je vous avais imaginé plus grand.

— Il n'y avait rien de personnel, répondit le chevalier. Je ne suis pas fier de mon acte.

— Seigneur chevalier, je vous conseille de vous montrer plus humble devant ceux qui vous sont supérieurs, gronda le dragon en tapotant le pommeau de son glaive. (Il me regarda d'un air réprobateur.) Et je vous conseille de bâillonner celui-ci tant qu'il n'a pas appris les bonnes manières.

Je cherchai une réplique cinglante, mais j'avais déjà du mal à reprendre mon souffle. Je pouvais à peine me tenir sur ma canne en haletant. Michael et Ferro échangèrent un signe de tête, sans se quitter des yeux, puis le dragon se retourna et... disparut. Sans un éclair, sans un nuage de fumée.

Il n'était plus là.

— Harry, me tança le chevalier. Tu n'es pas le gamin le plus costaud du square. Il faut apprendre à être plus poli.

— Voilà un bon conseil. La prochaine fois, c'est toi qui te charges des dragons.

— Très bien, répondit-il en observant les alentours. Il y a moins de monde.

Effectivement. Je vis une vampire en robe rouge effleurer le bras d'un jeune homme en noir. Il se retourna et la regarda dans

les yeux. La femme sourit, et l'expression de l'homme se vida progressivement. Puis elle lui murmura quelque chose, et ils s'enfoncèrent dans les ténèbres au-delà des globes lumineux. D'autres vampires les imitèrent. Il y avait de moins en moins de rouge autour de nous, et de plus en plus de gens inconscients sur le sol.

— Je n'aime pas le tour que prennent les événements, dis-je.

— Moi non plus, rétorqua le chevalier d'une voix dure comme la pierre. Par la volonté du ciel, nous pouvons mettre un terme à tout cela.

— Plus tard. Nous devons d'abord parler avec notre Hamlet. Après, il n'y aura plus qu'à examiner Bianca.

— Pas les autres vampires ?

— Inutile. Ils servent la reine. S'ils étaient aussi forts qu'elle, ils l'auraient éliminée depuis longtemps, sauf s'ils font partie de son cercle intérieur. Comme Kyle et Kelly. La fille n'a pas assez de pouvoir pour être coupable, et Kyle est déjà hors du coup. Donc, si ce n'est pas un invité, c'est probablement Bianca.

— Et si ce n'est pas elle ?

— Ne brûlons pas les étapes. Je patauge déjà assez comme ça. Tu vois notre client ?

Michael fouilla la cour du regard, et il s'éloigna un peu pour inspecter une zone près d'une rangée de pots.

Du coin de l'œil, je vis un éclair rouge émerger des fougères dans le dos du chevalier. Une cape.

— Attention ! hurlai-je en me jetant sur l'agresseur.

Michael se retourna, et un couteau apparut dans sa main comme par magie. Je maîtrisai la silhouette en cape cramoisie et l'obligeai à me faire face.

La capuche glissa, et je tombai nez à nez avec une Susan effrayée. Elle avait réuni ses cheveux en queue-de-cheval et portait un chemisier blanc, une jupe plissée et des socquettes parfaites pour accompagner ses petites chaussures vernies. Elle avait des gants blancs, et un panier en osier au bras. Des lunettes miroir rondes étaient perchées sur son nez gracieux.

— Susan ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Tu le sais bien, me défia-t-elle. Je suis venu choper une histoire. J'ai essayé de t'appeler pour te convaincre, mais non !

Tu étais bien trop occupé à faire je ne sais quoi pour prendre cinq minutes et me parler !

— Je n'y crois pas, soufflai-je. Comment es-tu entrée ?

Elle me lança un regard venimeux et sortit un carton d'invitation de son panier.

— J'ai eu une invitation.

— Quoi ?

— Oui, bon, je l'ai trafiquée. J'ai pensé que tu ne m'en voudrais pas si j'empruntais la tienne quelques minutes.

Voilà pourquoi l'enveloppe avait glissé du manteau de la cheminée à la table.

— Par les cloches de l'enfer ! Susan, tu ne comprends pas ce que tu as fait ! Tu dois partir, et vite !

— Sûrement pas, grogna-t-elle.

— Je suis sérieux, tu cours un grave danger.

— T'inquiète, Harry ! Je ne laisserai personne me lécher ou me regarder dans les yeux. Je n'ai qu'à imaginer que je visite New York. (Elle désigna ses lunettes.) Pour l'instant, tout va bien.

— Tu ne saisis pas, non, tu n'imagines pas la situation.

— Je ne saisis pas quoi ?

— Ce que tu ne comprends pas, ronronna une voix suave qui me glaça le sang, c'est qu'en venant sans invitation, tu ne peux pas espérer bénéficier du droit à la protection des lois de l'hospitalité. (La voix gloussa.) Cela signifie, petit chaperon rouge, que le grand méchant loup a le droit de te manger.

## Chapitre 27

Je fis volte-face et découvris Lea, les mains sur les hanches. Elle portait une robe bleue sans manches, qui coulait le long de ses formes comme une vague, s'écrasant à ses pieds dans une écume blanche. Elle portait une cape si fine, si diaphane, qu'elle semblait irréaliste. Le vêtement flottait, captant la lumière et la relâchant en un arc-en-ciel qui dansait sur la peau de ma marraine. Quand les gens parlent du charme des actrices ou des mannequins, ils font référence à la beauté antique des hautes sidhes, à la magie féerique. Les mannequins vedettes tueraient pour être aussi belles que Lea.

— Diantre, marraine, soufflai-je, comme vous avez de grands yeux. On continue dans les références ou pas ?

— Je n'utilise pas de références, Harry, répondit-elle en s'approchant. En être une me donne déjà assez de travail. La fête te plaît ?

— Oh ! là, là, vous pensez ! Regarder des adolescents se faire droguer et embarquer par les pires saloperies de Chicago, quel régal ! (Je revins à Susan.) Nous devons te sortir de là.

— Je ne suis pas arrivée jusqu'ici pour que tu me ramènes à la maison, Harry.

— Ce n'est pas un jeu, Susan. Ces créatures sont dangereuses. (J'observai Lea qui approchait toujours.) Je ne sais pas si je pourrai te protéger.

— Eh bien, je me protégerai toute seule ! (Elle mit la main dans son panier.) Je suis venue équipée.

— Michael, soufflai-je. Peux-tu l'aider à partir ?

Michael fit un pas en avant.

— C'est dangereux. Peut-être devriez-vous m'autoriser à vous mettre en sécurité.

— Si c'est aussi dangereux, répliqua-t-elle d'un ton rageur, je

ne veux pas laisser Harry tout seul.

— Elle n'a pas tort, Harry.

— Bordel ! On est venus pour démasquer celui qui utilise Cauchemar. Si on part maintenant, cette soirée n'a plus aucun sens. Allez-y, je vous rejoins.

— Faites ce qu'il vous dit, appuya ma marraine, je vais m'occuper de mon filleul.

— Non, coupa Susan. Je ne suis pas une enfant qu'on balade à volonté, Harry.

Le sourire de Lea s'accentua, et sa main descendit vers le menton de ma petite amie.

— Voyons ces jolis yeux, ma mignonne, chantonna la fey.

J'attrapai le poignet de ma marraine, et l'empêchai de toucher Susan. La peau de Lea était fraîche et douce comme de la soie. Elle eut un sourire d'une beauté éblouissante. Littéralement. J'eus un vertige, et des images de sorcières féeriques dansèrent dans ma tête : des lèvres rubis maculées de mon sang pressées contre mon torse, la lune et le feu glissant sur des seins aux tétons cramoisis, avec des cheveux enflammant ma peau.

Une nouvelle série d'images défila, accompagnée d'une sarabande d'émotions : moi, couché aux pieds de Lea et l'adorant. Elle se pencha légèrement, et me toucha la tête gentiment d'un air absent. Un sentiment de bien-être m'envahit comme de la lumière liquide, m'emplit totalement, éloignant les peurs, soignant les blessures. Je crus pleurer en éprouvant ce simple soulagement, cette délivrance de mes soucis, de la douleur. Mon corps frémit.

J'étais si fatigué, si las. J'en avais marre de souffrir, d'avoir peur.

— Tel est ton avenir avec moi, pauvre enfant solitaire.

La voix de Lea était aussi agréable que la drogue qui coulait déjà en moi. Elle avait raison, je le savais. J'en étais tellement sûr qu'une partie de moi me hurla dessus pour oser résister à son appel.

Si facile. Ce serait si facile de m'allonger aux pieds de ma marraine. Si aisé de la laisser effacer tous les désagréments. Elle s'occuperait de moi, me réconforterait. J'avais ma place à ses

pieds, à me régaler de sa beauté...

Comme un bon chien.

Comme il est difficile de refuser la paix. L'histoire est pleine de gens qui ont donné leur fortune, leurs enfants, leur pays et leur vie pour l'obtenir.

Mais on ne peut pas acheter la paix, n'est-ce pas, chef ?? Monsieur le Premier ministre ? Ceux qui l'offrent convoitent toujours quelque chose en plus. Ils mentent.

Je repoussai le charme que m'avait lancé si habilement ma marraine. J'aurais eu moins mal en me pelant la peau avec une râpe à fromage. Mais, au moins, ma souffrance, mes tracas et ma peur m'appartenaient. Ils étaient honnêtes. Je les rassemblai autour de moi, comme autant d'enfants crottés, et regardai la fey en serrant les dents, en gonflant mon cœur.

— Non. Non, Lea.

La surprise se lut sur ce visage magnifique, et ses sourcils couleur bronze se froncèrent.

— Harry, souffla-t-elle d'une voix perplexe, le contrat est déjà signé. Inutile de résister, inutile de continuer à souffrir.

— On compte sur moi, répondis-je en chancelant. Je dois finir mon boulot.

— Les promesses brisées t'affaiblissent. Leurs liens se resserrent chaque fois que tu vas à l'encontre de ton serment. (Elle semblait vraiment inquiète.) Mon filleul, cesse de te torturer ainsi, je t'en supplie.

— Parce que si je n'obéis pas, rétorquai-je, il y aura moins à manger sur mon corps, c'est ça ? Moins de pouvoir à récupérer.

— Cela serait un gâchis terrible, et personne ne le souhaite.

— Il y a une trêve, ici, marraine. Vous ne pouvez pas m'ensorceler sans la violer.

— Mais je ne l'ai pas fait, se défendit-elle. Je n'ai lancé aucun sortilège sur toi cette nuit.

— Connerie !

— Quel langage, dit-elle en riant. Et devant ta fiancée en plus.

Je trébuchai, mais Michael m'empêcha de tomber, et il passa mon bras sur son épaule.

— Harry ? Que se passe-t-il ?

Ma tête recommença à tourner, et des spasmes parcoururent mes membres. La drogue et cette nouvelle faiblesse faillirent me plonger dans l'inconscience. Les ténèbres roulaient sous mes yeux, et seul un effort de volonté me permit de résister à l'obscurité ou à l'envie de me jeter aux pieds de Lea.

— Ça va, balbutiai-je. Je vais bien.

Susan s'approcha de moi.

— Que lui avez-vous fait ? gronda-t-elle à l'adresse de la fée.

La colère irradiait de sa voix, comme la chaleur d'une route de désert.

— Rien, lâcha Lea. Il est assez grand pour s'infliger cela tout seul, le pauvre chou. Quand on ne respecte pas un accord avec les sidhes, les conséquences sont toujours terribles.

— Pardon ? s'exclama Susan.

— Elle dit la vérité, grimaça Michael. Harry a passé un accord hier soir, pour combattre Cauchemar et l'empêcher de tuer Charity.

Je tentai de parler, de les avertir que Lea risquait de les berner, mais j'avais trop de mal à retrouver ma bouche, et à comprendre pourquoi ma langue ne fonctionnait plus.

— Mais ça ne lui donne pas le droit de l'envoûter, continua ma petite amie.

— Je ne pense pas qu'elle l'ait fait, corrigea le chevalier. En général, je suis assez sensible aux influences néfastes.

— Je vous ai dit qu'il s'est fait cela tout seul.

*Mais de quoi parle-t-elle ?* pensai-je.

— Quoi ? grommela Susan. Mais de quoi parlez-vous ?

*J'aime cette fille.*

Lea prit une voix patiente et faussement sympathique :

— Mes pauvres petits choux, tous ces efforts pour apprendre, et vous en savez encore si peu. Harry et moi avons passé un accord il y a très longtemps. Il a trahi sa promesse à l'époque, et il a recommencé il y a quelques nuits. Hier soir, il a juré de respecter sa part du marché, et il a menti une troisième fois. À présent, il récolte ce qu'il a semé. Ses propres pouvoirs se retournent contre lui pour l'obliger à tenir sa promesse.

— Mais c'est arrivé au moment où vous êtes apparue, souligna la journaliste.

— C'est une fête, très chère, gloussa la fey. Nous sommes là pour nous amuser, et je n'ai braqué ni arme ni sortilège sur lui.

— Alors barrez-vous ! grogna ma petite amie. Laissez-le tranquille.

— Oh, mais il ne sera plus jamais tranquille, ma chérie ! Pour l'instant ce n'est pas grand-chose, mais ça va grandir, et un jour, ça le détruira. Le pauvre, je détesterais qu'il connaisse un sort pareil.

— Alors, arrêtez ça.

— Est-ce que vous désirez endosser sa dette ? demanda Lea d'un ton soudain des plus sérieux. Je ne vous en crois pas capable, mon trésor... Mais je pense que l'on peut négocier un sursis.

Susan jeta un rapide coup d'œil vers Michael, puis sur moi.

— Endosser ? Sursis ?

— C'est une fey..., glissa le chevalier.

— Une sidhe, rectifia Lea avec aigreur.

Michael défia ma marraine du regard et reprit la parole :

— C'est une fey, mademoiselle Rodriguez. Ces créatures adorent marchander. En se jouant des mortels par la même occasion, bien entendu.

Les traits de Susan se durcirent. Elle garda le silence un moment avant de parler :

— Qu'est-ce que ça me coûterait, sorcière ? Qu'est-ce que ça me coûterait pour que Harry arrête de souffrir ?

Je luttai pour parler, mais ma bouche ne fonctionnait toujours pas. Les choses s'accéléraient au lieu de ralentir. Je faiblis un peu plus, et le chevalier s'arc-bouta pour me maintenir sur mes jambes.

— Eh bien, mon chou, qu'est-ce que tu m'offres ? répondit Lea.

— Je n'ai pas beaucoup d'argent, souffla Susan.

— De l'argent ? Qu'est-ce que l'argent ? siffla la fée. Non, mon enfant. Cela ne signifie rien pour moi. Mais réfléchissons un peu. (Elle tourna autour de la journaliste en l'étudiant de bas en haut.) Vous avez de si jolis yeux, même s'ils sont sombres. Ils devraient faire l'affaire.

— Mes yeux ?

— Non ? s'étonna ma marraine. Très bien. Alors votre Nom, peut-être. Votre Nom complet ?

— Surtout pas, souffla Michael.

— Je sais, fit Susan. Je ne pense pas, madame. Si vous disposiez de mon Nom, vous pourriez faire de moi ce que vous voulez.

Lea eut un léger rictus.

— Ses yeux et son Nom sont trop précieux pour que son bien-aimé échappe au supplice. Très bien, envisageons un autre prix, en ce cas. (Elle se pencha sur la jeune femme et ses yeux s'illuminèrent.) Donnez-moi votre amour.

Susan haussa les sourcils, puis la regarda par-dessus ses lunettes.

— Ma chère, vous voulez que je vous aime ? Vous allez être déçue si vous pensez que ça marche comme ça.

— Je ne vous ai pas demandé de m'aimer, répliqua la sidhe. Je vous ai demandé votre amour. Mais tant pis, si ce prix est trop élevé également, je me contenterai de votre mémoire.

— Ma mémoire ?

— Oh, pas en entier, ronronna Lea. Juste une petite partie. Un an tout au plus. Oui, une année devrait suffire.

— Je ne sais pas...

— Alors, qu'il souffre. Ses ennemis ne le laisseront pas repartir en vie. Quelle perte tragique !

Lea fit mine de s'en aller.

— Attendez, cria Susan en s'accrochant au bras de la fey. J'accepte le marché. Je vous donne un an de mémoire, et vous stoppez ce qui arrive à Harry.

— La mémoire contre le soulagement. Entendu.

La sidhe embrassa la jeune femme sur le front, puis frémit en inspirant très fort, les pointes de ses seins pointant sous sa robe moulante.

— Ma petite chérie, comme tu es délicieuse.

Sur ces mots, elle se tourna vers moi et me gifla à toute volée. L'impact me renversa malgré les efforts du chevalier.

Ma tête s'éclaircit, et l'effet du venin diminua. Mon cerveau recommença à fonctionner, peu à peu, comme un train qui accélère pour prendre de l'élan.

— Sorcière, grogna Michael, si tu les blesses de nouveau...

— Par tout ce qui m'est cher, seigneur chevalier, répondit Lea, je ne suis pas fautive si Harry a conclu un marché et si cette femme l'aime assez pour abandonner tout et n'importe quoi pour le sauver. Je ne le suis pas non plus si l'épée est tombée à mes pieds, sans propriétaire, et si je l'ai ramassée. (Elle scruta Michael et sourit.) Si vous souhaitez passer un accord pour la récupérer, vous n'avez qu'à me le dire.

— Moi contre l'épée, grogna le chevalier. Marché conclu.

Elle éclata de rire.

— Oh que non, seigneur chevalier, non ! Car dès que vous aurez la Lame du Rédempteur entre les mains, briser notre pacte sera un jeu d'enfant pour vous. (Ses yeux brillèrent.) De toute manière, vous êtes bien trop... restreint à mon goût. Vos valeurs sont par trop... inamovibles.

— Je sers le Seigneur au mieux de mes capacités, gronda Michael.

Lea eut l'air écoeurée.

— Beurk ! Exactement. Dévot. (Son sourire revint.) Mais vous détenez d'autres vies qui pourraient peser dans la balance. N'avez-vous pas des enfants ? (Elle frissonna, avant de continuer.) Les enfants mortels sont si délicieux. Et on peut les former et les modeler à loisir. Puisque nous en parlons, je pense que votre fille aînée...

Michael ne grogna pas.

Michael ne rugit pas.

Michael ne dit rien.

Il se contenta d'attraper la fey par l'encolure de sa robe, et de la soulever d'un coup. Alors, sa voix roula comme le tonnerre :

— Reste loin de ma famille, fey, ou je m'arrangerai pour que tu connaisses une destruction absolue, éternelle.

Lea gloussa de plaisir.

— « La vengeance est mienne », a dit le Seigneur, c'est cela, non ? (L'air se brouilla, puis Lea réapparut hors de portée du chevalier.) Ton pouvoir faiblit quand tu t'emportes, très cher. Tu n'accepteras pas le marché, mais j'ai d'autres plans pour cette épée. Quoi qu'il en soit, preux chevalier, adieu, comme disent les Français.

Elle eut un dernier sourire, un rire moqueur, puis elle se coula dans les ombres. Elle se manifesta un peu plus loin, émergeant des ténèbres pour discuter avec Thomas.

Je me relevai en bredouillant :

— Ça ne s'est pas passé aussi bien que je l'avais prévu.

— Comment te sens-tu, Harry, demanda Michael, les yeux luisants de rage.

— Mieux. Par les cornues de Nicolas Flamel, si ce sort est auto-infligé, il va falloir que j'en parle à Bob. Et toi, Michael ? Ça va ?

— Assez bien, mais nous ne tenons toujours pas notre coupable, et l'heure tourne. J'ai la désagréable intuition que nous allons au-devant de gros ennuis si nous restons ici.

— J'ai l'intuition que tu as raison. Susan ? Tu vas bien ? Tu es prête à partir ?

La jeune femme repoussa les cheveux qui lui tombaient dans les yeux, puis se retourna en me dévisageant, les sourcils légèrement froncés.

— Ben quoi ? demandai-je. Écoute, ce n'était pas la peine d'en arriver là, mais on peut toujours s'arranger pour rectifier le tir plus tard. Cassons-nous, OK ?

— OK ! répondit-elle en plissant le front. Je sais que ça peut avoir l'air étrange, mais... on se connaît ?

## Chapitre 28

Stupéfait, je fixai Susan.

Elle eut l'air gênée.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous ennuyer, monsieur... monsieur ?

— Dresden, murmurai-je.

— Monsieur Dresden, donc. (Elle fronça un peu plus les sourcils, lissa sa jupe, puis regarda autour d'elle.) Dresden. Vous ne seriez pas ce type qui vient d'ouvrir un bureau de magicien ?

— La salo..., grinçai-je entre mes dents.

— Harry, intervint Michael. Je crois qu'il vaut mieux s'éclipser, plutôt que de jurer.

Ivre de rage, j'agrippai ma canne si fort que mes articulations blanchirent.

*Plus tard, la colère. Michael a raison. Nous devons fuir, et vite.*

— D'accord, lâchai-je. Susan, tu es venue en voiture ?

— Dites donc, répondit-elle en se retournant. On ne se connaît pas, OK ? Appelez-moi mademoiselle Rodriguez.

— Écoute, Su... mademoiselle Rodriguez. Ma marraine féérique vient de vous voler un an de souvenirs.

— En fait, rectifia le chevalier, vous avez cédé une année de mémoire afin de soustraire Harry à un sortilège qui le neutralisait.

Je le fusillai du regard, et il se tut.

— Et à présent, tu ne te souviens ni de moi ni de Michael, je suppose.

— Ni de cette marraine féérique, compléta Susan d'un air dubitatif.

Je lançai un regard assassin à Lea. Elle me dévisagea, puis m'adressa un sourire narquois, avant de retourner à sa

conversation avec Thomas.

— Quelle grosse salope !

— Écoutez les mecs, glissa la journaliste en levant un peu les yeux au ciel, je crois que je n'ai jamais vu une tentative de drague aussi pourrie de ma vie.

Je fis mine de lui prendre le bras, et elle sortit un couteau de commando de son panier – une arme de la Seconde Guerre mondiale tranchante comme un rasoir.

— Je vous ai déjà dit que je ne vous connaissais pas ! Bas les pattes !

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien, répondis-je en baissant le bras.

Elle respirait un peu vite, mais à part ça, elle cachait remarquablement bien sa tension.

— Je vais très bien. Ne vous inquiétez pas pour moi. Et arrêtez de me tutoyer.

— Partez avec nous, alors. Vous courez un grave danger, ici. Vous êtes entrée avec une fausse invitation. Vous vous rappelez ?

— Comment le savez-vous ? lâcha-t-elle d'un air surpris.

— Vous me l'avez avoué il y a cinq minutes, soupirai-je. C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre. On vous a volé un paquet de souvenirs.

— Je me souviens d'être venue ici, et aussi d'avoir falsifié le carton.

— Je sais, soufflai-je. Vous vous êtes servie du mien comme modèle. Ça vous revient ?

— Je me le suis procuré... (Elle se concentra un instant.) Je n'arrive pas à m'en rappeler.

— Vous voyez ? Est-ce que vous vous souvenez d'avoir payé ma caution il y a quelques nuits ?

Elle baissa lentement son couteau.

— Je... je me rappelle être allée au commissariat, et avoir payé une caution, mais... je n'arrive pas à réfléchir...

— OK, OK ! concédai-je. (J'avais mal à la tête, et je me pressai l'arête du nez entre le pouce et l'index.) J'ai l'impression que Lea vous a dérobé tous les souvenirs qui se rapportaient à moi, ou à elle, d'ailleurs. Et Michael ?

Susan le regarda et secoua la tête.

— Bien, continuai-je. En ce cas, je vais vous demander de me faire confiance, mademoiselle Rodriguez. Vous avez été victime d'un envoûtement, et je ne sais pas encore comment vous en libérer. Quoi qu'il en soit, les lieux ne sont pas sûrs, et vous devez partir.

— Pas avec vous, répliqua-t-elle. J'ignore tout de vous. Enfin, à part que vous êtes une sorte de conseiller en parapsychologie pour le B.E.S.

— Très bien, pas avec moi. Mais laissez-nous au moins vous accompagner dehors. Impossible de faire deux pas sans tomber sur un vampire, ici. Alors, on vous accompagne jusqu'à votre voiture, et après vous allez où le cœur vous en dit ?

— Je n'ai pas eu mon interview, dit-elle, mais... je me sens bizarre. (Elle secoua la tête, rangea son couteau, et j'entendis le clic d'un magnétophone qu'on éteint.) Très bien, autant partir.

— Magnifique, lâchai-je, soulagé. On y va, Michael ?

— Je devrais peut-être rester, répondit-il en se mordant la lèvre. Si ta marraine est présente, Harry, l'épée n'est sûrement pas loin. J'ai une chance de la récupérer.

— Oui, et tu as une chance de te faire choper par-derrière sans personne pour te couvrir. C'est vraiment trop malsain, ici, mec, même pour moi. Partons.

Michael me suivit, à ma droite, et Susan lui emboîta le pas, à ma gauche, la main toujours fourrée dans son panier. Elle ne nous quittait pas des yeux. Un instant, j'essayai d'imaginer ce qu'elle gardait en réserve, pour le cas où le grand méchant loup projetterait de l'enlever.

Nous atteignîmes le pied de l'escalier qui conduisait à la maison. Les cheveux sur ma nuque se dressèrent. Je me figeai.

— Harry ? demanda Michael. Que se passe-t-il ?

— Il y a quelqu'un...

Je fermai les yeux, invoquai ma Clairvoyance, retrouvant la tension familière entre les sourcils. Je battis des paupières, et ma vision transperça l'enchantement comme un laser traverse une motte de beurre. Michael et Susan eurent un hoquet de surprise.

Le sosie d'Hamlet se tenait trois marches au-dessus de moi,

et il souriait. À ce moment-là, je remarquai qu'il s'agissait d'une femme, et non d'un homme. Ses hanches fines et sa poitrine étaient cachées par son pourpoint en zibeline. Elle avait une apparence curieusement androgyne, et sa peau était livide, mais ni pâle ni crémeuse. Livide, presque translucide. Grisâtre. Ses lèvres s'ourlaient d'un bleu discret, comme si elle était frigorifiée. Ou morte. Je frissonnai et abandonnai ma Clairvoyance, avant qu'elle me dévoile des choses que je ne voulais pas garder avec moi.

Ça ne changea en rien l'apparence de la femme.

Ses cheveux étaient dissimulés sous une toque qui penchait sur le côté, et une rapière pendait à sa ceinture. Elle avait une main sur la hanche, l'autre tenait un crâne, un vrai, et à en juger par les taches de sang, il était tout frais cueilli.

— Bien joué, mage, gronda-t-elle, d'une voix rauque, comme seule une gorge desséchée peut en produire. Rares sont ceux qui peuvent me voir quand je ne le désire pas.

— Merci, et excusez-moi, nous partons.

Les lèvres bleutées esquissèrent un sourire glacé. Elle ne bougea pas d'un pouce.

— Pourtant, c'est l'heure où tout le monde se rencontre. J'ai le droit de me présenter à vous, d'entendre vos noms et d'échanger des plaisanteries en retour.

Elle me regarda droit dans les yeux, ne craignant manifestement pas la mise à nu. Même si j'ignorais tout de sa nature, mon petit doigt me souffla qu'elle devait avoir l'avantage au rayon « regards dévastateurs ». Je décidai donc de me concentrer sur le bout de son nez, en essayant d'oublier que ses yeux étaient incolores, hormis la pellicule verdâtre qui les recouvrait comme une cataracte.

— Et si je n'ai pas le temps pour les plaisanteries ? risquai-je.

— Oh ! murmura-t-elle. En ce cas, je me sentirais insultée et je pourrais même être tentée de demander réparation.

— Un duel ? m'étonnai-je. Vous plaisantez ?

— Bien entendu, répondit-elle en regardant par-dessus mon épaule, si vous préférez désigner un champion, j'accepte avec plaisir.

Je jetai un coup d'œil à Michael, qui scrutait le pourpoint en

zibeline, ou peut-être la ceinture.

— Tu connais cette dame ?

— Ce n'est pas une dame, répliqua-t-il calmement. (Il avait la main sur son couteau.) Harry Dresden, mage de la Blanche Confrérie, je vous présente Mavra, de la Cour Noire des vampires.

— Une véritable vampire, souffla Susan.

« Clic », fit le magnétophone.

— Quel plaisir, siffla Mavra, de vous rencontrer enfin, magicien. Nous devrions discuter, je suis sûre que nous avons bien des choses en commun.

— Hélas, je peine à trouver quoi que ce soit qui pourrait nous lier, m'dame. Est-ce que vous connaissez mon chevalier ?

— Oui, souffla Michael.

Le souffle de Mavra se transforma en brume glacée.

— Notre bon chevalier a assassiné mes enfants et mes petits-enfants il y a quelques années.

— Vingt ans, pour être exact, ajouta Michael. Ils avaient tué trente personnes en moins d'un mois. Je me devais de mettre le holà à tout cela.

— Oui, il y a si peu de temps, sourit la vampire en découvrant des dents jaunies. Je n'ai pas oublié, chevalier.

— Bien, bien, intervins-je. Cette discussion était très agréable, Mavra, mais nous devons nous en aller.

— Certainement pas, dit-elle doucement.

Elle n'avait toujours pas bougé. Son immobilité était... surnaturelle. Les gens normaux respirent, s'étirent, trépignent, pas Mavra.

— J'insiste, répondis-je.

— Non. Seuls deux d'entre vous peuvent sortir. (Son sourire se fit mauvais.) Les invitations stipulent que vous ne pouvez venir qu'avec un seul compagnon. L'un des vôtres ne bénéficie donc pas de la protection des vieilles lois. Si le chevalier est celui-ci, alors nous avons à parler. Quel dommage que vous n'ayez pas *Amoracchius* avec vous, seigneur templier ! Les choses auraient été plus intéressantes.

Mon estomac se noua.

— Et si ce n'est pas Michael ? soufflai-je.

— Alors, tu choisis bien mal tes amis, mage, et je suis froissée. Je me fais fort d'illustrer ma contrariété de manière explicite. (Elle posa les yeux sur Susan.) Choisis qui doit sortir ; j'aurai un bref entretien avec celui ou celle qui restera.

— Tu veux dire que tu vas le ou la tuer.

Mavra haussa les épaules, brisant enfin son immobilité. Je crus entendre le craquement de quelques tendons, comme s'ils protestaient contre le geste.

— Il faut bien manger, non ? Et ces petits amuse-gueules fournis par les Rouges ne sont pas assez nourrissants à mon goût.

Je reculai d'un pas et chuchotai à Michael :

— Si je fais sortir Susan, tu peux te charger de cette pute ?

— Inutile de murmurer, m'informa le chevalier. Elle t'entend.

— Exact, confirma la vampire. Elle t'entend.

*Bravo, Harry ! Tu as toujours su y faire avec les monstres.*

— Bref, continuai-je. Tu en es capable ?

Michael me dévisagea un moment, les lèvres pincées.

— Embarque Susan, je me débrouillerai.

Mavra émit un rire guttural.

— Comme c'est noble, comme c'est pur. Quel sens du sacrifice ! grinça-t-elle.

Susan se décala pour former un triangle avec Michael et moi. Je remarquai que la vampire s'écarta imperceptiblement au même instant.

— Bon, on arrête tout, intervint la journaliste. Je suis une grande fille. Je connaissais les risques en venant ici.

— Je suis désolé, mademoiselle Rodriguez, coupa Michael sur un ton d'excuse, mais c'est ma mission.

— Au diable les porcs misogynes ! grommela Susan en se retournant vers moi. Excusez-moi, mais qu'est-ce que vous foutez ?

— J'essaie de regarder dans votre panier, répondis-je en relevant un pan. (Je poussai un petit sifflement admiratif.) Vous êtes venue armée jusqu'aux dents, mademoiselle Rodriguez. Eau bénite, ail, deux croix. C'est un .38 ?

— Un .45.

— De l'ail, répéta Michael, l'air songeur.

Mavra feula.

— D'après Thomas, la Cour Noire a presque disparu, dis-je à la vampire. Je me demande si elle n'a pas subi le contrecoup de la publicité. Si je peux me permettre, mademoiselle Rodriguez.

Je récupérai une tête d'ail, puis la lançai sur la vampire.

Mavra ne battit pas en retraite, l'air se brouilla, et elle se rematérialisa un peu plus haut. La tête d'ail rebondit sur les marches, puis retomba vers nous. Je la ramassai.

— Je crois que je tiens ma réponse, soufflai-je en regardant la vampire. Est-ce ainsi que les choses se sont passées ? Stoker a sorti le *Guide du tueur de vampires de la Cour Noire* ?

Les lèvres bleutées se retroussèrent sur des dents crayeuses. Pas de canines.

— Ça n'a pas d'importance, vous n'êtes que des êtres de papier et de coton. Je pourrais déchiqueter une dizaine de mortels comme vous.

— Sauf s'ils ont mangé une pizza un peu relevée, je suppose. Allez, cassons-nous, les amis !

Je posai le pied sur la première marche.

Mavra écarta les mains et les ténèbres s'accrochèrent à ses paumes. C'est la seule façon dont je peux l'expliquer. Elle avait écarté les mains, et l'obscurité était venue se nicher au creux de ses paumes, remontant jusqu'aux poignets.

— Essaie de forcer le passage avec cette arme, mage, et je me considérerai attaquée. Je me défendrai de manière appropriée.

Un grand froid m'envahit. Nerveusement, j'étendis mes sens vers les ténèbres. Elles semblaient familières. Elles ressemblaient à des chaînes glacées criblées de barbelures acérées et cruelles. J'avais l'impression de me pencher au-dessus d'un abîme insondable.

Tout ce que la magie n'est pas.

La vampire était notre coupable !

— Michael, dis-je d'une voix rauque.

J'entendis le raclement de l'acier sur le cuir quand il sortit ses couteaux.

— Heu, souffla Susan, comment elle fait ça avec ses mains ? Les vampires ont ce pouvoir ?

— Les magiciens l'ont, grognai-je. Restez derrière moi.

Tous les deux obéirent. Je levai la main, serrant les dents sous l'effort de concentration. Je tentai d'appeler ma volonté, ma puissance. Je me sentis fragile et hésitant, comme une pompe en fin de vie. Le pouvoir me parvint, bribe par bribe, cafouillant comme un clochard anxieux. Mais je réussis à le déployer autour de mes doigts, en une lueur cristalline, merveilleuse et instable, projetant des ombres brutales sur le visage de Mavra.

Ses yeux morts tombèrent sur moi, et je compris enfin pourquoi Michael m'avait dit que ce n'était pas une dame. Mavra n'était plus une femme. J'ignorais ce qu'elle était, mais ce n'était pas non plus une personne. Enfin, pas dans le sens où je l'entends. Ces yeux m'attirèrent. Ils m'envoûtaient avec une fascination morbide. C'est la même curiosité malsaine qui peut donner envie de relever le drap recouvrant un cadavre, ou de retourner un animal mort pour voir les effets de la décomposition. Je luttai et m'arrachai à ces deux puits de haine.

— Viens, mage, murmura-t-elle sans l'ombre d'une expression sur son visage. Joutons ensemble.

Je durcis l'énergie que je brandissais. Je n'aurais pas assez de patate pour tirer deux fois. Il fallait que je la fume du premier coup, ou c'était râpé.

Elle irradiait un froid polaire, et des petites volutes de vapeur montèrent de l'escalier tandis que des cristaux de glace se formaient sur les marches.

— Mais tu n'attaqueras pas en premier, n'est-ce pas ? (Je n'avais pas remarqué que je pensais tout haut avant de finir ma phrase.) Sinon, tu romprais la trêve.

Une émotion passa enfin sur son visage. La colère.

— Frappe, mage, ou abstiens-toi. Et je prendrai le mortel de ton choix. Tu ne peux pas prétendre aux lois de l'hospitalité pour les deux.

— Écarte-toi, Mavra, ou abstiens-toi. Si tu essaies de nous empêcher de partir, tu devras affronter un magicien de la Confrérie, un chevalier de l'Épée, et une fille au panier rempli d'ail et d'eau bénite. Je me fous de savoir à quel point tu es balaise et méchante, quand on en aura fini avec toi, tu ne seras

plus qu'une tache graisseuse sur le sol.

— Comment oses-tu ? cracha la vampire.

L'air se brouilla, et elle se jeta sur moi. Elle m'avait surpris entre deux respirations, et je n'eus pas le temps de lâcher l'éclair cristallin que je lui réservais.

Michael et Susan réagirent en même temps. La jeune femme sortit une croix, et le chevalier brandit un couteau en le tenant par la lame. La garde transformait l'arme en croix. Le bois comme le métal s'illuminèrent quand la vampire s'approcha, et elle s'écrasa contre cette lumière comme si elle avait percuté un mur. Les ombres glissèrent de ses mains comme des poignées de sable.

Nous la dominions, l'éclair azur prêt à partir dans ma main, et les deux croix étincelantes brillant avec une pureté et une sorte de puissance muette comme je n'en avais jamais vu auparavant.

— Par le sang du dragon, ce vieux serpent, entonna tranquillement Michael, toi et tes semblables n'ont aucun pouvoir sur cette terre. Tes menaces sont creuses et tes paroles vides de sens, autant que ton cœur est vide d'amour, et ton corps de vie. Cesse immédiatement avant de subir la colère du Tout-Puissant. (Il me jeta un coup d'œil et ajouta pour me faire plaisir :) Ou avant que mon ami Harry te transforme en tache de graisse sur le sol.

Mavra remonta lentement les marches, ses tendons protestant toujours. Elle se pencha pour ramasser le crâne qu'elle avait lâché pendant la discussion. Puis elle se retourna vers nous, un sourire mauvais peint sur son visage cadavérique.

— Ça n'a pas d'importance, grinça-t-elle. De toute manière, l'heure est passée.

— L'heure ? me chuchota Susan. Mais de quelle heure parle-t-elle, Dresden ?

— L'heure de la réception, répondit la vampire.

Elle monta l'escalier et ferma les portes. Elles claquèrent dans un grondement sinistre.

Les lumières moururent. Seuls restaient le nimbe de ma main et les deux croix scintillantes.

— Magnifique, grondai-je.

La journaliste eut l'air apeurée, mais sans plus.

*Quelle maîtrise !* pensai-je.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? demanda-t-elle, les yeux sondant les ténèbres.

Des rires retentirent autour de nous. Des rires moqueurs, agréables, éraillés, gênés par un liquide quelconque, calmes. Difficile de battre les vampires sur le terrain des rires effrayants. Croyez-moi, ils maîtrisent parfaitement le sujet.

Une lueur apparut, et Thomas entra dans l'oasis de lumière qui nous entourait. Il leva les mains en l'air, Justine toujours collée à lui, et il dit :

— Verriez-vous un inconvénient à ce que je me joigne à vous ?

Je jetai un coup d'œil à Michael, qui fronça les sourcils. Puis à Susan, qui contemplait le vampire dans toute sa splendeur pas-nu-mais-faudrait-pas-que-le-vent-se-lève avec un certain intérêt. Je lui donnai un coup de hanche, et elle me regarda en clignant des yeux.

— Hein ? Oh, non, non, pas de problème !

Thomas prit la main de Justine, et ils se placèrent à ma droite, sous le regard inquiet du chevalier.

— Merci, mage. J'ai bien peur de ne pas être très aimé, ici.

Je l'observai un peu mieux et remarquai une trace noire au bord écarlate sur son cou, comme une marque de fer rouge. Elle avait la forme d'une bouche féminine. Impossible de confondre avec du rouge à lèvres, avec l'odeur de chair brûlée qui flottait autour de lui.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Votre marraine m'a embrassé, répondit-il en blêmissant un peu plus.

— Bordel !

— Je n'aurais pas dit mieux. Êtes-vous prêts ?

— Prêts à quoi ?

— À assister à la séance. À recevoir vos cadeaux.

L'emprise que je gardais sur mon pouvoir vacilla, et je préfèrai baisser la main et libérer la tension accumulée plutôt que d'en perdre le contrôle. La dernière lueur disparut et nous plongeait dans des ténèbres plus profondes que je l'aurais cru

possible.

Soudain, une lumière brisa l'obscurité. Les projecteurs illuminèrent l'estrade sur laquelle trônait Bianca. Sa bouche, sa gorge et le sommet de ses seins étaient couverts de sang. Elle sourit à la foule en contrebas, et une vingtaine d'yeux regardèrent cette déesse vêtue de flammes, avec adoration, terreur, envie, ou les trois mêlées.

— Levez-vous, murmurai-je, tandis que les ténèbres bourdonnaient de soupirs et de gémissements. La Cour des vampires est ouverte.

## Chapitre 29

La peur arbore bien des aspects et porte bien des noms.

Il y a la terreur qui court à travers le corps comme un éclair, décuplant les forces et la rapidité.

Il y a l'épouvante, insidieuse, qui grossit peu à peu, rongant l'estomac pendant les heures creuses entre minuit et l'aube, quand tout est sombre, quand tout semble plus gros, quand les blessures et les maladies ont l'air plus graves.

Et il y a l'horreur, tendue comme une corde de violon, gémissant en une note unique qui ne peut durer indéfiniment – et qui persiste pourtant. La tension avant le coup de cymbale, le défi cuivré des cors, le grondement menaçant des tambours.

Exactement ce que j'éprouvais. Une pression atroce qui me laissait un goût de sang dans la bouche. J'avais peur de ces créatures qui hantaient les ténèbres autour de nous, peur de ma propre faiblesse, du pouvoir que m'avait volé Cauchemar. Je craignais pour mes proches, pour ceux qui n'avaient pas ma magie. Susan, par exemple. Michael. Je me torturais pour ces jeunes allongés dans l'obscurité. Drogués, mourants... morts, trop stupides ou insouciantes pour éviter la nuit.

Je connaissais le sort que leur réservaient les sangsues. Ce sont des prédateurs, des carnassiers vicieux.

Et ils me terrifient.

La colère accompagne toujours la peur. Quand je suis effrayé, je me réfugie dans la fureur, elle me sert de bouclier et d'épée.

J'attendis donc que la colère appuie ma détermination, renforce ma volonté. J'anticipai le flot de rage, de puissance, je savourai d'avance le nuage de pouvoir qui allait m'envelopper.

Rien ne vint.

À peine une petite sensation de vide sous mon ceinturon.

L'espace d'un instant, je sentis de nouveau les crocs du démon des ombres.

Je tremblais.

J'examinai l'endroit. La cour était entourée de hautes palissades crénelées, avec des arbres aux quatre coins, taillés en tours de garde. Thème château fort ce soir. Des grilles d'acier fermaient les accès au reste du jardin. Je ne vis qu'une seule issue possible, les grandes portes contre lesquelles Mavra était adossée. Au-delà, le manoir, et la sortie. Elle me fixa de ses yeux crémeux, et ses lèvres se fendirent en un sourire d'outre-tombe.

J'agrippai ma canne à deux mains – une canne-épée, bien entendu. Attention, elle a été forgée dans la patrie de Jack l'Éventreur – dit « le Réjouï » –, ce n'est pas un de ces gadgets sortis d'un catalogue où on trouve aussi des lampes à cire et des pointeurs laser. C'était de l'acier, du vrai. Son contact ne me rassura guère. Je frissonnais toujours.

La raison. Réfléchir était ma seconde ligne de défense. L'ignorance engendre la peur. La connaissance est une arme efficace contre elle, et la raison est l'outil du savoir. Je me retournai tandis que Bianca parlait à la foule, un discours pompeux dont je me foutais éperdument.

*La raison, les faits.*

Fait numéro un : quelqu'un avait organisé la révolte des morts, le tourment des spectres. Mavra était sûrement la coupable. Le bouleversement spirituel avait permis à Cauchemar, le fantôme d'un démon que j'avais tué avec Michael, de passer dans notre monde pour se venger.

Fait numéro deux : Cauchemar en avait après le chevalier et moi. Il s'en prenait donc à nos amis et nos proches. Mavra le guidait peut-être, s'en servant comme d'un outil. Bianca avait aussi pu apprendre auprès de Mavra et utiliser Cauchemar elle-même. Ça ne changeait pas le résultat.

Fait numéro trois : il ne nous avait pas attaqués après le dernier coucher de soleil, comme nous nous y attendions plus ou moins.

Fait numéro quatre : je me tenais au milieu d'une foule de monstres que seule une tradition vieille de plusieurs centaines d'années empêchait de me mettre en pièces. Les lois de

l'hospitalité tenaient toujours... pour l'instant.

À moins que...

Le puzzle se reconstituait avec deux heures de trop.

— Par les cloches de l'enfer ! m'exclamai-je. Je déteste éclaircir un mystère quand il est trop tard !

Une dizaine d'yeux phosphorescents se braquèrent sur moi. Susan me donna un coup de coude dans les côtes.

— Silence, Dresden, souffla-t-elle, vous attirez l'attention.

— Harry ? chuchota le chevalier.

— On est tombés dans le panneau, dis-je calmement.

— Quoi ? grogna Michael.

— Tout ça, répondis-je. Depuis le début, c'est un coup monté. Les fantômes, Cauchemar, les attaques contre nos familles et nos amis. Tout, je te dis.

— Une leçon tirée de l'histoire ? lâcha le chevalier.

— Exactement. Tu te souviens de ce qu'a fait Vlad Tepes pour son couronnement ?

— Seigneur, souffla Michael. Seigneur, aide-nous !

— Je ne comprends pas, glissa la journaliste. Qu'est-ce qu'il a fait, ce type ?

— Il a invité tous ses ennemis personnels et politiques à un festin. Après, il les a enfermés dans la salle et les a brûlés vifs. Il voulait commencer son règne du bon pied.

— Je vois, murmura Susan. Et vous pensez que Bianca a les mêmes objectifs ?

— Seigneur, aide-nous ! répéta le chevalier.

— D'après la rumeur, Il aide ceux qui s'aident, soulignai-je. On doit se barrer.

Michael regarda autour de lui dans un grincement métallique.

— Les issues sont bloquées.

— Je sais. Tu peux en gérer combien sans ton épée ?

— S'il s'agit juste de les retenir...

— Ou pas. On va devoir peut-être passer à travers.

— Je ne sais pas, réfléchit Michael. Deux ou trois, si Dieu le veut.

Je me renfrognai. Il n'y avait qu'un vampire en faction devant les accès, mais il fallait compter avec les deux ou trois

dizaines qui rôdaient dans la cour – je ne parle même pas de ma marraine, de Bianca ou des autres invités comme Mavra.

— Prenons ce portail, dit le chevalier en désignant l'une des palissades.

— On n'y arrivera jamais, contrai-je.

— Vous le pourrez, insista Michael. Je peux vous en donner le temps.

— Relax, Max, cool, Raoul, grognai-je. Il nous faut une idée pour nous en sortir au grand complet.

— Non, Harry. C'est ma mission de me placer entre les innocents et le mal que ces créatures dispensent. Même si je dois y perdre la vie.

— Et tu es censé avoir ton épée pour cela. Tu l'as perdue par ma faute, alors tant qu'on ne l'a pas récupérée, calme-toi sur le rôle du martyr. Je ne veux pas avoir un mort de plus sur la conscience.

*Ou, sur le dos, une Charity ivre de rage qui vient se venger parce que j'ai causé la mort du père de ses enfants.*

— On va trouver un moyen de sortir, ajoutai-je.

— Dites-moi si je me trompe, glissa Susan. Nous ne pouvons pas nous enfuir parce que les vampires trouveraient ça insultant ?

— Et ça leur donnerait une excuse pour demander immédiatement réparation.

— Réparation ? répondit la journaliste. Comment ça ?

— Un duel à mort, supputai-je. L'un d'entre eux m'arrachera les bras et rira pendant que je me viderai de mon sang. Si j'ai de la chance.

— Je vois, murmura Susan en avalant sa salive. Et que se passera-t-il si on reste ici ?

— Bianca, ou l'un de ses sbires, nous poussera à la faute, comme frapper en premier par exemple, puis elle nous fera exécuter.

— Et si nous ne frappons pas en premier ? continua la reporter.

— Je lui fais confiance pour avoir un plan de rechange et nous éliminer, au cas où.

— Nous ? s'étonna Susan.

— J'en ai bien peur, soupirai-je en regardant le chevalier. Il nous faut une diversion. Quelque chose qui détournera leur attention.

Je respirai profondément, puis regardai autour de moi à la recherche de l'inspiration. Nous n'avions pas beaucoup de temps. Le discours serait bientôt terminé.

— Ainsi, tonna la vampire, notre race est à la veille d'un âge nouveau, la première Cour officielle des États-Unis. Nous n'aurons plus à craindre la colère de nos ennemis, nous n'aurons plus à courber l'échine, et à présenter nos gorges devant ceux qui se pensent supérieurs. (Elle me fixa.) Avec la force de toute la Cour, avec l'appui des seigneurs de la Nuit, nous ferons face à nos adversaires. Nous les ferons plier devant nous.

Son sourire tout en canines rougies s'étira.

Elle effleura sa gorge, puis suça son doigt maculé de sang. Elle frissonna.

— Mes chers sujets, nous avons des invités ce soir. Venus pour assister à notre ascension. Mes amis, associez-vous à moi pour les accueillir.

Les projecteurs tourbillonnèrent. L'un d'eux nous débusqua, Michael, moi, Susan, Thomas et Justine, et le deuxième éclaira le haut de l'escalier et Mavra, dans toute sa pâleur surnaturelle. Un troisième rayon de lumière tomba sur ma marraine, qui repoussa une mèche de cheveux d'un geste d'une beauté rare, en adressant un sourire éblouissant à l'assemblée. Le port martial, M. Ferro se tenait à côté d'elle. La cigarette éteinte toujours coincée entre ses lèvres, de la fumée glissant hors de ses narines, il semblait se désintéresser totalement des événements.

De sinistres applaudissements retentirent autour de nous. Il devrait y avoir une loi. On devrait bannir les êtres si horribles que même leurs applaudissements en deviennent lugubres.

Ou peut-être étais-je juste nerveux. Je toussai et fis un petit coucou.

— La Cour Rouge aimerait profiter de l'occasion pour offrir quelques cadeaux à nos invités, continua Bianca. Ainsi, j'espère leur montrer à quel point nous les respectons. Bref, assez de babillage. Monsieur Ferro, me ferez-vous l'honneur d'avancer et

d'accepter ce modeste témoignage de notre reconnaissance, la mienne et celle de ma Cour ?

Le projecteur suivit le dragon tandis qu'il s'approchait. Il gagna le pied de l'estrade, inclina la tête dans un simulacre d'acquiescement, puis monta pour rejoindre la vampire. Bianca s'inclina devant lui, et fit un geste. L'une des silhouettes encapuchonnées avança, une petite boîte dans les mains. Elle ouvrit le coffret, et quelque chose scintilla à l'intérieur.

Les yeux de Ferro brillèrent, et il plongea la main dans la boîte. Il eut un léger sourire, puis retira sa main à contrecœur.

— Un présent exceptionnel, murmura-t-il. Surtout en cette période d'austérité. Je vous remercie.

Bianca et lui s'inclinèrent derechef, et la vampire descendit un poil plus bas que son invité. Le dragon referma la boîte, puis recula d'un pas poli, avant de se retourner, la cassette sous le bras, et de descendre l'escalier.

La vampire sourit, puis regarda l'assemblée.

— Thomas de la maison Raith. Collègue de nos frères et sœurs de la Cour Blanche, avancez s'il vous plaît pour que je vous témoigne notre reconnaissance.

Je jetai un coup d'œil au vampire. Il prit une profonde inspiration, puis s'adressa à moi :

— Pourriez-vous rester auprès de Justine pendant que je suis là-haut ?

J'observai la fille. Elle avait les yeux rivés sur Thomas, les lèvres pincées, l'air inquiète. Elle semblait si frêle, si jeune et si effrayée.

— Bien sûr.

Je tendis un bras un peu raide, et la jeune fille s'y accrocha. Thomas afficha un sourire radieux, puis emprunta l'escalier sous la lumière du projecteur. Justine embaumait la rose ou la framboise, associée à une odeur plus lourde, plus sensuelle et... déconcertante.

— Elle le déteste, chuchota-t-elle, en resserrant sa prise. Tout le monde le hait.

Je fronçai les sourcils en regardant la jeune fille. Même inquiète, elle était magnifique. Et encore, notre proximité atténuait l'impact de son costume. Enfin, de son peu de

costume. Je me concentraï sur son visage.

— Pourquoi le haïssent-ils ?

— Messire Raith est le plus puissant seigneur de la Cour Blanche, souffla-t-elle. C'est lui que Bianca a invité, et il a envoyé Thomas à sa place. Thomas est un bâtard, et il est à l'échelon le plus bas dans la Cour Blanche. Sa présence est une insulte dirigée contre Bianca.

Je n'en revins pas de l'entendre parler autant.

— Sont-ils en froid ?

Justine hocha la tête. Pendant ce temps, sur l'estrade, Bianca et Thomas échangèrent des courbettes. Elle lui donna une enveloppe, parlant trop doucement pour que la foule l'entende, et il répondit de la même manière.

— C'est à cause de moi, expliqua la jeune fille. C'est ma faute. Bianca désirait que je vienne à elle, mais Thomas m'a trouvée avant. Elle ne le lui a pas pardonné. Elle le traite de braconnier.

Ce qui avait un sens, d'une certaine manière. Bianca avait atteint sa position en étant la maquerelle la plus célèbre de Chicago. Sa Chambre de velours fournissait aux hommes des filles tout droit sorties de leurs rêves les plus fous. Pour une somme prohibitive, bien entendu. Bianca en savait suffisamment et avait assez de relations politiques pour éviter les poursuites, sans compter ses pouvoirs de vampire, et elle en a toujours eu plus que la normale.

*Impossible pour Bianca de ne pas désirer une fille comme Justine – si belle, si sensuelle, si inconsciemment sexy. Elle l'aurait habillée avec une petite jupe écossaise associée à une chemisette blanche, et...*

*Du calme, Harry. Par les cloches de l'enfer !*

— Et c'est pourquoi vous restez avec lui ? demandai-je. Parce que vous pensez que c'est votre faute s'il a des ennemis ?

Elle me fixa un instant, puis détourna les yeux, l'air plus triste qu'autre chose.

— Vous ne pourriez pas comprendre.

— Écoutez. C'est un vampire. Je sais qu'ils peuvent influencer les gens, mais vous courez peut-être un grave danger...

— Je n'ai pas besoin qu'on me sauve, monsieur Dresden,

lâcha-t-elle, les yeux brillant de détermination. Mais vous pouvez faire quelque chose pour moi.

J'eus un mauvais pressentiment.

— Ah oui ? Quoi ?

— Emmenez-nous, Thomas et moi, quand vous partirez.

— Vous avez débarqué en limousine et vous voulez que je vous ramène à la maison ?

— Ne faites pas l'innocent, monsieur Dresden. Je sais très bien de quoi vous parliez.

Mes épaules se nouèrent sous la tension.

— Vous nous avez entendus ? Vous n'êtes pas humaine, vous non plus ?

— Je suis tout à fait humaine, monsieur Dresden. Je lis sur les lèvres. M'aidez-vous à le protéger, oui ou non ?

— C'est pas mon boulot de le protéger.

— Alors, je vais faire en sorte que cela le devienne.

— Vous me menacez ?

Elle devint presque aussi rouge que la robe qu'elle ne portait pas, mais ne baissa pas les yeux.

— Nous avons besoin d'amis, monsieur Dresden. Si vous ne nous aidez pas, alors j'essaierai de gagner les faveurs de Bianca en lui expliquant votre plan d'évasion et en prétendant que je vous ai entendu projeter son assassinat.

— C'est un mensonge, grognai-je.

— Une exagération, corrigea-t-elle gentiment en baissant la tête. Mais ça lui suffira pour demander un duel, ou pour vous forcer à faire verser le premier sang. Si cela se produit, vous mourrez. (Elle reprit son souffle.) Je ne veux pas que ça arrive, mais si nous ne faisons rien pour nous protéger, elle le tuera et je deviendrai l'une de ses putes de luxe.

— Je ne permettrai pas que ça arrive, dis-je.

Les mots sortirent de ma bouche sans même passer par la zone « réflexion » de mon cerveau. Mais ils n'en avaient pas moins le ton de la vérité. Oh, et puis merde...

Elle releva la tête, l'air anxieuse, en se mordillant la lèvre.

— C'est vrai ? murmura-t-elle. Vous êtes sincère ?

— Oui, oui, c'est bon, ça va.

— Alors, vous allez m'aider ? Nous aider ?

Michael, Susan, Thomas, Justine. Bientôt je vais devoir embaucher une secrétaire pour me rappeler tous ceux que je suis censé protéger.

— Vous seule. Thomas peut se débrouiller.

— Monsieur Dresden, je vous en prie, sanglota-t-elle. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous convaincre, je...

— Bon Dieu, grondai-je, en m'attirant un regard outré de Michael. Bon Dieu de bon Dieu de femme ! Toutes les femmes, tiens, par la même occasion ! (Susan me jeta un regard assassin.) C'est un *vampire*, Justine. Il se *nourrit* sur vous. Pourquoi se soucier de son sort ?

— C'est aussi quelqu'un, monsieur Dresden, répondit-elle. C'est quelqu'un qui ne vous a jamais rien fait. Pourquoi *ne pas* vous soucier de son sort ?

Je déteste quand une femme me demande mon aide, et que j'accepte en dépit de dizaines de raisons en béton armé de refuser. Je ne supporte pas qu'on me menace, ou qu'on me force à faire quelque chose de stupide et de risqué. Et, par-dessus tout, j'encaisse très mal qu'on joue sur le terrain de la moralité et qu'on me batte.

Justine venait d'emprunter ces trois chemins, et je ne pouvais pas lui en vouloir. Elle était vraiment trop mignonne, et trop désespérée.

— D'accord, dis-je à contrecœur. D'accord, ne vous éloignez pas. Vous voulez que je vous protège, alors vous faites ce que je dis, quand je le dis, et peut-être qu'on a une chance de sortir d'ici.

Elle frissonna d'une charmante façon, puis se colla à moi.

— Merci, chuchota-t-elle en glissant son visage contre ma gorge, faisant éclater un feu d'artifice dans mon cerveau. Merci, monsieur Dresden.

Je me raclai la gorge, puis écartai toutes les idées qui me venaient concernant une manière plus explicite de me remercier un peu plus tard, malgré les protestations de ma libido. Sûrement le venin de vampire, raisonnai-je. Il me poussait à ressentir ce genre de choses avec plus d'acuité. C'était l'évidence même. Je repoussai gentiment la jeune femme et aperçus Thomas qui revenait vers nous, une enveloppe à la main.

— Bien, l'accueillis-je, on dirait que tout s'est bien passé.

Il eut un sourire blême.

— Elle... elle est terrifiante quand elle veut, n'est-ce pas ?

— Ne la laissez pas vous intimider, conseillai-je. Que vous a-t-elle donné ?

Justine se colla à Thomas comme si elle voulait se perdre dans son corps. Il leva l'enveloppe.

— Un duplex à Hawaï et un billet d'avion pour un vol de nuit, ce soir. Elle m'a suggéré de quitter Chicago... définitivement.

— Un billet, répétai-je en regardant Justine.

— Exactement.

— Comme c'est sympa. Écoutez, Thomas. Nous voulons tous partir d'ici, alors restez près de nous et suivez-moi, d'accord ?

Il plissa le front, puis jeta un regard lourd à sa compagne.

— Justine, je t'ai demandé de ne...

— Il le fallait, répondit-elle, l'air effrayée. Je devais t'aider !

— Je suis désolé, monsieur Dresden, dit le vampire. Je ne voulais pas impliquer quelqu'un d'autre dans mes histoires.

— Ça ne fait rien, soufflai-je en me grattant la nuque. Autant s'entraider, je suppose.

Thomas ferma les yeux quelques secondes, puis déclara le plus simplement du monde :

— Merci.

— Eh bé ! grognai-je, en observant Bianca qui discutait avec l'une des mystérieuses silhouettes.

Les deux formes reculèrent dans les ombres, sans que la vampire les quitte des yeux, puis elles revinrent avec un objet visiblement pesant et encombrant enroulé dans un drap rouge.

— Harry Dresden, feula Bianca. Une vieille connaissance, magicien de la Blanche Confrérie. Veuillez approcher, pour que je vous donne un peu de ce que je vous réserve depuis si longtemps.

Mon cœur rata un battement. Je fixai Michael et Susan.

— Restez aux aguets, murmurai-je. Si elle veut agir, c'est maintenant, pendant que nous sommes séparés.

Michael posa la main sur l'épaule de Susan, et il me regarda droit dans les yeux.

— Que Dieu soit avec toi, Harry !

L'énergie courut sur ma peau, et les vampires alentour reculèrent d'un pas, mal à l'aise. Thomas n'avait pas l'air en forme non plus. Il nota mon regard, et eut un sourire gêné.

— Soyez prudent, monsieur Dresden, dit la journaliste.

Je levai les yeux au ciel, hochai la tête en direction de Thomas et Justine, puis avançai, la canne à la main, ma cape d'un goût douteux virevoltant tandis que je montais les marches. Une goutte de sueur me roula dans l'œil. Elle avait sûrement gâché mon maquillage. Tant pis !

Bianca et moi nous fusillâmes du regard.

Les vampires n'ont pas d'âme. Elle n'a pas grand-chose à craindre de mes yeux. Elle n'était pas non plus assez habile pour me piéger dans les siens. Enfin, elle ne l'était pas il y a quelques années de ça.

Je résistai à ces yeux si noirs, si profonds qui ne cillaient pas. Jamais.

J'optai pour la prudence et me concentrai sur le bout de son nez en trompette. Je vis sa poitrine se soulever régulièrement sous sa robe de flammes, et elle ronronna de nouveau.

— Harry Dresden, j'espérais tellement vous voir ce soir. Vous êtes si beau. Mais vous avez l'air ridicule.

— Merci, lâchai-je. (Seules les deux silhouettes tapies dans les ombres nous entendaient.) Comment comptez-vous me tuer ?

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle s'inclina poliment, comme l'exige le protocole, puis me souffla :

— Vous souvenez-vous de Paula, monsieur Dresden ?

Je l'imitai, avec une once de raideur, avant d'ajouter cette petite touche d'insulte qui me plaît tant :

— Je me la rappelle. Elle était jolie, bien élevée. Je ne l'ai pas fréquentée tant que ça, en réalité.

— Non. Elle est morte une heure après votre irruption dans ma demeure.

— Je me doutais bien d'un truc comme ça.

— Que vous l'aviez tuée ?

— Ce n'est pas ma faute, si vous avez perdu le contrôle et que vous l'avez bouffée.

— Oh que si, monsieur Dresden ! sourit-elle. Vous êtes entré

chez moi. Vous m'avez rendue folle de rage, et obligée à me soumettre à votre volonté sous peine de destruction. (Elle se pencha vers moi, me laissant voir qu'elle était nue sous sa robe.) Il est temps pour moi de vous rendre la pareille. Personne ne s'amuse à ça avec moi, monsieur Dresden. C'est fini. Je vous suis presque reconnaissante, d'une certaine manière. Si je n'avais pas tant désiré votre mort, je n'aurais jamais accumulé autant de pouvoir et de relations. Je n'aurais jamais été nommée à la Cour. (Elle désigna la foule des vampires.) Vous avez créé tout cela, en quelque sorte.

— Vous mentez, grognai-je. Je ne vous ai pas poussée à embaucher Mavra. Je ne vous ai pas obligée à torturer ces pauvres fantômes, à chambouler l'Outremonde, et à attirer cette carpette de Kravos pour qu'elle attaque des innocents pendant que vous vous occupez de moi.

Son sourire s'agrandit.

— Vous pensez que c'est ainsi que cela s'est passé ? En ce cas, monsieur Dresden, j'ai une mauvaise surprise pour vous.

La colère me poussa à lever les yeux pour les plonger dans ceux de Bianca. Elle me donna la force de résister. Pas d'erreur, la vampire avait gagné en puissance.

— Et si on en finissait ? lâchai-je.

— Il faut savoir faire durer le plaisir, murmura-t-elle. (Mais elle tira sur le tissu rouge qui recouvrait l'objet.) Monsieur Dresden, avec ma plus grande sincérité.

Le velours cramoisi glissa sur la pierre tombale. Elle s'ornait en son milieu d'un pentagramme doré. « CI-GÎT HARRY DRESDEN » était gravé au-dessus du symbole. En dessous, on pouvait lire « IL EST MORT EN FAISANT CE QUI EST JUSTE ».

Une enveloppe était collée sur le marbre.

— Vous l'aimez ? gloussa la vampire. Elle est livrée avec un emplacement à *Graceland*, près de notre chère petite Inez. Je suis sûre que vous aurez beaucoup de choses à vous dire. Quand votre heure viendra, bien entendu.

— Allez, dis-je, mon regard passant de la tombe à Bianca. Envoyez la sauce !

Elle éclata d'un rire qui se communiqua à l'assemblée.

— Oh, monsieur Dresden ! répondit-elle en baissant la voix. Vous ne comprenez rien, n'est-ce pas ? Quelle que soit la souffrance que vous avez pu m'infliger, je ne peux vous abattre comme ça. Mais je peux me défendre et vous regarder mourir. Dans la cohue et le trouble qui s'ensuivront, d'autres viendront à mourir, et qui pourrait m'en blâmer ?

— Thomas.

— Et sa petite catin, et le chevalier, et votre amie la journaliste. J'en salive d'avance, Harry.

— Mes amis m'appellent Harry, pas vous.

— La revanche, c'est comme le sexe, monsieur Dresden. C'est encore meilleur quand ça vient lentement, jusqu'à l'inexorable apothéose.

— Vous savez ce qu'on dit à propos de la vengeance. J'espère que vous avez une seconde pierre tombale, Bianca. Pour l'autre tombe.

Mes mots firent mouche, et elle se raidit. Elle donna l'ordre à ses intendants de soulever la stèle et de l'emporter.

— Je vais la faire livrer à *Graceland*, monsieur Dresden. Votre chambre sera prête avant le lever du soleil.

Elle me congédia d'un geste de la main.

Je m'inclinai froidement.

— Nous verrons.

C'est pas de la réplique, ça ?

Je descendis l'escalier les jambes flageolantes, le dos droit, le front haut.

— Harry ? s'enquit Michael quand je le rejoignis. Que s'est-il passé ?

Je levai la main pour lui demander un instant. Je réfléchissais. Je sentais que le piège se resserrait autour de moi, mais si je devinais le plan de Bianca, je pourrais le devancer et m'en tirer avant qu'il se referme complètement.

Je lançai mes méninges en surrégime, certain que le chevalier et les autres surveilleraient les environs pendant ce temps. Il fallait pénétrer la logique de la vampire.

Ma marraine répondit à l'appel de Bianca, et j'interrompis le cours de mes pensées pour assister à la scène qui se jouait sur l'estrade.

Bianca présenta une cassette noire à la sidhe. Lea l'ouvrit, et un frisson parcourut son corps et enflamma ses cheveux roux. Elle referma la petite boîte.

— Un cadeau princier, dit ma marraine. De mon côté, comme il est de coutume pour mon peuple, je vous ai apporté un présent d'une valeur équivalente.

Lea demanda à l'intendant de s'approcher, et il lui donna un long paquet sombre. Elle l'ouvrit pour en dévoiler le contenu à Bianca, puis le tourna vers l'assistance.

*Amoracchius.*

L'épée de Michael.

Elle luisait dans la boîte, la lumière glissant sur sa lame avec des reflets argentés d'une pureté irréprochable.

Derrière moi, le chevalier se raidit, en étouffant un cri.

Un murmure parcourut la foule des vampires et des créatures de la nuit. Ils avaient reconnu l'arme. Lea savoura le spectacle, puis referma le couvercle avant de laisser la vampire prendre son cadeau et de m'adresser un sourire, ainsi qu'à Michael, je crois.

— Une réponse de toute beauté, déclara Bianca. Je vous remercie, dame Leanandsidhe. Que Mavra, de la Cour Noire, s'avance.

Ma marraine se retira, et la vampire au teint cadavérique émergea des ombres pour planer jusqu'à l'estrade.

— Mavra, lança la reine de la soirée, vous êtes une hôte estimée et respectée dans ma demeure, et j'espère que notre accueil a été juste et équitable.

Mavra fit une courbette, ses yeux glaireux tournés vers le chevalier à mes côtés.

— Ô, Jésus, murmurai-je, la garce !

— Ce n'est pas ce qu'il voulait dire, Seigneur, glissa Michael. Harry ? Que veux-tu dire ?

Je serrai les dents, parcourant l'assemblée du regard. Tout le monde me regardait, les vampires, M. Ferro, tout le monde. Ils savaient tous ce qu'il allait arriver.

— La pierre tombale, poursuivis-je. C'était gravé dans le putain de marbre !

Bianca assista à mon épiphanie sans se départir de son

sourire.

— Je vous prie d'accepter ces quelques témoignages de mon estime, Mavra. J'espère qu'avec eux, la vengeance et la prospérité vous reviendront.

La vampire gainée de flammes lui offrit l'étui contenant *Amoracchius*, puis elle fit signe aux intendants d'apporter un grand sac de toile.

On ouvrit le sac, et Lydia apparut. Ses cheveux en bataille avaient été coiffés, et elle portait un collier, une brassière et un caleçon en lycra noir qui soulignait la forme de son bassin, la beauté de ses membres pâles. Elle regardait les projecteurs sans les voir, le regard vide, en vacillant entre les intendants. Elle était droguée.

— Mon Dieu, gémit Susan, que vont-ils faire à cette pauvre fille ?

Mavra se tourna vers Lydia et caressa le contenu de l'étui.

— Quel délice ! souffla-t-elle de sa voix éraillée. (Son regard revint sur Michael.) Et si j'ouvrais mon cadeau ? Cela risque de ternir l'acier, mais je devrais m'en remettre.

Le chevalier poussa un petit cri.

— Que se passe-t-il ? demanda la journaliste.

— Le sang des innocents, gronda Michael. L'épée est vulnérable. Elle veut la détruire. Harry, il faut l'en empêcher.

Tout autour, les vampires lâchèrent leur verre de vin, ôtèrent leur costume et m'adressèrent des sourires aux canines maculées de rouge. Bianca éclata de rire, tandis que Mavra s'emparait d'*Amoracchius*. L'épée sembla tinter avec une note de colère, mais la vampire se contenta de cracher et leva l'arme étincelante.

Thomas s'approcha de nous, en repoussant Justine derrière lui.

— Dresden, ne faites pas l'imbécile, souffla-t-il. Il ne s'agit que d'une vie – celle d'une jeune fille – et d'une épée contre nous tous. Si vous agissez maintenant, vous nous condamnez tous.

— Harry ? chuchota Susan d'une voix tremblante.

Michael se tourna vers moi, une froide détermination peinte sur le visage.

— Garde la foi, Dresden. Tout n'est pas perdu.

Pourtant, j'en avais bien l'impression. Mais je pouvais aussi ne pas réagir, ne pas bouger le petit doigt. Il me suffisait de ne rien faire et je sauvais ma peau. Il suffisait d'assister au meurtre d'une fille qui était venue me trouver quelques jours plus tôt en implorant ma protection. Il suffisait d'ignorer ses hurlements pendant que Mavra l'éventrerait.

Tout ce que j'avais à faire, c'était laisser ces monstres détruire l'un de leurs principaux adversaires. Tout ce que j'avais à faire, c'était laisser Michael aller à la mort, étendre les lois de l'hospitalité sur Susan et me barrer.

Le chevalier hocha la tête dans ma direction, sortit ses deux couteaux, et marcha vers l'estrade.

Je fermai les yeux.

*Dieu, pardonne-moi pour ce que je vais faire.*

J'agrippai le chevalier par l'épaule avant qu'il ait fait deux pas. Je libérai la lame de ma canne-épée de la main gauche, la retournant, puis dirigeai ma volonté sur le manche, illuminant les runes qui y étaient gravées.

Michael me lança un coup d'œil appréciateur et prit position à ma droite. Thomas me regarda l'espace d'une seconde avant de maugréer :

— Nous sommes morts.

Et il glissa sur ma gauche, sa rapière à pommeau de cristal en main.

Les vampires poussèrent un hurlement assourdissant. Mavra nous observa, attirant les ténèbres dans sa main libre, et Bianca se leva lentement, le triomphe brillant dans ses yeux sombres. À l'écart, Lea effleura le bras de M. Ferro en fronçant légèrement les sourcils.

Mavra ulula en levant *Amoracchius*.

— Harry ? souffla mon ex-petite amie en me touchant l'épaule d'une main tremblante. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Reste derrière moi, Susan, répondis-je. Je pense que je vais faire ce qui est juste.

*Même si ça doit me tuer, pensai-je, ainsi que le reste du groupe.*

## Chapitre 30

Dans les jeux, les livres d'histoire et les traités de stratégie, les enseignants et les vétérans exposent des schémas ou alignent des figurines en rangs serrés. Ils expliquent calmement comment telle division a percé telle ligne, ou comment telle section a tenu sa position quand toutes les autres ont fui.

C'est une illusion. Un véritable affrontement impliquant vingt ou mille personnes est une mêlée infâme, changeante et difficile à suivre. L'illusion peut vous rapporter l'issue du combat, mais elle ne montre pas les mouvements des corps, les cris, la peur, ni les flux et reflux d'un assaut. Au cœur de la bataille, tout n'est que bruit et fureur, accompagnés d'une kyrielle d'émotions qu'on a tout juste le temps d'analyser. L'instinct et les réflexes dominant – pas le temps de réfléchir, et si on bénéficie d'un répit d'une seconde ou deux, la seule chose qui passe par la tête c'est : « comment survivre ? » Nos perceptions sont décuplées. C'est une forme obscure de supplice, un enfer temporaire des plus horribles – d'une manière ou d'une autre, ça ne dure jamais très longtemps.

Une vague de vampires vint à notre rencontre. Ils se déplaçaient comme des fauves, tourbillon de faces déformées aux yeux de nuit. Leurs mâchoires s'ouvraient trop grand, les crocs dévoilés dans des hurlements et des sifflements immondes. L'un d'eux donna un coup de lance dans le ventre de Thomas. Justine cria, mais le jeune vampire leva son épée et trancha la hampe de la pique d'un seul coup.

L'agresseur ne s'en formalisa pas outre mesure, et il enfonça ses canines dans l'avant-bras de Thomas. L'émissaire de la Cour Blanche tenta de briser la prise du monstre, mais en vain. Il changea alors de tactique et souleva le vampire d'une main, en lui ouvrant le ventre avec sa rapière dans une cascade

d'entrailles. La sangsue s'écroula, râlant dans son sang, à mi-chemin entre la colère et la souffrance.

— Leurs ventres ! hurla Thomas. Sans hémoglobine, ils sont trop faibles pour combattre !

Michael para un coup de machette avec son bras cuirassé, puis étripa son assaillant d'un geste fluide. Un geyser de sang s'échappa du vampire, et il s'effondra, pris de convulsions.

— Je sais, répondit le chevalier, en lançant un regard irrité à Thomas.

Il disparut sous une grappe de corps vêtus de rouge.

— Michael ! criai-je.

J'essayai de me frayer un passage jusqu'à lui, mais on m'écarta. Je le vis se débattre, mettre un genou à terre quelques vampires se jetèrent sur lui les crocs en avant, et des couteaux en renfort. Et si certains brûlaient comme tout à l'heure, je ne les remarquai pas.

Kyle Hamilton apparut au sommet de la nuée qui s'acharnait sur le chevalier terrassé. Il m'adressa un sourire grimaçant et leva un semi-automatique. Un modèle de luxe. Plaqué or.

— Adieu, Dresden.

— *Venteferro !* répliquai-je en levant ma canne dont les runes s'illuminèrent, passant du bleu au blanc.

La magie s'échappa silencieusement. La magie de la terre n'est pas mon point fort, mais je me débrouille. Les runes et le pouvoir que je maniais à travers ma canne enfermèrent le pistolet dans une étreinte magnétique. J'étais soulagé de constater que les sorts que j'avais stockés dans le fût étaient toujours en place. Le flingue s'envola.

Je le propulsai dans le visage d'un autre vampire qui se dirigeait vers Justine. Il le percuta à une vitesse proche de celle du son, et renvoya la sangsue dans les ténèbres. La jeune femme se retourna quand un autre vampire surgit, mais Thomas faucha les jambes de l'attaquant dans la seconde.

— *Iesu domine !* tonna Michael.

Sa voix résonna sous le tas de vampires, comme un clairon militaire. Dans une soudaine explosion de forces invisibles, les sangsues furent projetées en l'air, leurs chairs explosant en lambeaux huileux. Elles retombèrent, déchiquetées, leur peau

noirâtre luisant sous des fragments roses.

— *Domine !* hurla de nouveau le chevalier en se relevant, écartant les vampires éventrés comme un chien qui s'ébroue. *Lava quod est sordium !*

— Allez ! criai-je en courant vers l'escalier menant à l'estrade.

Michael avait ouvert la mer pourpre, et les vampires stupéfaits se relevaient lentement, ou retenaient leur assaut, figés à quelques mètres de nous. Susan et Justine en surprirent un qui approchait et l'aspergèrent d'eau bénite, décourageant ainsi les autres de suivre son exemple. La sangsue ulula et battit en retraite en se griffant les yeux, erratique, comme un insecte à moitié écrasé.

— Bianca ! dit Thomas. Notre seule chance est de descendre leur chef !

Une dague vola hors des ténèbres, trop rapide pour que je la remarque, mais pas pour le bâtard du seigneur Raith. D'un air méprisant, il la détourna d'un revers de lame.

Nous atteignîmes les marches.

— Thomas, retiens-les. Michael, viens, on monte.

Je n'attendis pas de savoir qui m'avait entendu. Je me retournai et grimpai à toute vitesse, épée et canne prêtes à servir, l'estomac comme une corde à nœuds. Impossible d'arriver à temps pour sauver Lydia.

Et pourtant si.

Le carnage avait attiré l'attention de Mavra, et elle fixait le sang, les lèvres retroussées sur ses dents brunies. La vampire me remarqua, et ses yeux brillèrent de malice. Elle releva la lame qu'elle brandissait au-dessus de la jeune fille.

— Michael ! bramai-je en braquant ma canne. *Venteferro !*

Un éclair de lumière tour à tour bleu et doré auréola *Amoracchius*, et mon pouvoir s'empara d'elle. L'arme cracha un flot d'étincelles et Mavra gémit de terreur comme de souffrance. Elle recula, mais garda l'arme en main.

— Comme tu veux, le lampion, grommelai-je en serrant les dents tandis que ma canne fumait et vibrait. *Vente ! Venteferro !*

Ma canne décrivit un large arc de cercle et la vampire s'éleva,

emportée par l'épée. Elle s'écrasa dans la cour, et un sinistre craquement accompagna sa chute sur les dalles. *Amoracchius* déversa un nouveau torrent d'étincelles argentées, puis glissa hors d'atteinte de Mavra en scintillant de plus belle à chaque rebond.

Le vertige et l'épuisement m'envahirent et je faillis tomber. Même avec un *focus* – la canne runique –, j'avais presque dépassé mes limites. Je serrai les dents, en priant pour ne pas perdre connaissance. Je commençais à racler le fond au rayon magie.

— Harry ! rugit le chevalier. Attention !

Je relevai la tête juste à temps pour voir Mavra qui sautait sur l'estrade, sans passer par l'escalier. Elle atterrit à moins d'un mètre de moi. Michael avança, la dague inversée brandie en symbole de croix. La vampire leva les mains, et ses doigts vomirent des vagues de ténèbres qui coulèrent vers le chevalier comme une nappe d'huile. Elles s'évaporèrent en crépitant au contact de Michael qui s'approcha, un feu blanc auréolant son crucifix improvisé. Mavra cracha de rage, et recula, incapable de supporter l'aura du chevalier.

— Harry ! cria Thomas. Dépêchez-vous, on ne tiendra pas longtemps !

Je fouillai l'estrade du regard, mais je ne trouvai aucune trace de Bianca et de ses intendants dans les ombres projetées par la croix de Michael, qui éclairait avec la puissance d'un halogène. Je me précipitai vers Lydia, tout en rangeant mon épée.

— Longtemps ? Je suis étonné qu'on soit encore en vie.

— La lumière ne brille jamais plus fort qu'au sein de l'obscurité ! hurla le chevalier, d'un air joyeux, les yeux brillant d'une passion vengeresse que je ne lui connaissais pas. (Il repoussait toujours Mavra avec sa croix, et elle finit par tomber de l'estrade.) Approchez, forces des ténèbres ! Nous vous attendons !

— On va se barrer, oui ! Voilà ce qu'on va faire ! maugréai-je, avant d'ajouter un peu plus fort : On descend l'escalier, Michael ! Allez !

Je retrouvai Thomas, Susan et Justine qui tenaient une

dizaine de vampires à distance, au pied des marches. Les lambeaux de peau se mêlaient aux fragments de vêtements sur les sangsues. Certains membres de la Cour Rouge arboraient encore des visages partiellement humains, mais la plupart avaient perdu leur masque de chair.

Un cercle de créatures sombres et caoutchouteuses, tordues, à la panse remplie de sang frais, et au visage cauchemardesque. Affamés, leurs yeux d'obsidienne scintillaient dans la nuit. Les longs doigts de leurs mains comme de leurs pieds effilés se terminaient par des griffes noires. Des membranes couvertes d'humeur nauséabonde remontaient des genoux jusqu'aux coudes. L'horreur s'était révélée sous les corps magnifiques.

Une sangsue s'approcha de Thomas, pendant qu'une autre agrippait Susan. Celle-ci lui colla sa croix en plein visage, mais le bois ne s'embrasa pas comme avec Mavra. La puissance de la foi est difficile à utiliser, même contre des vampires. De plus, les membres de la Cour Rouge sont plus ancrés dans la réalité que les autres créatures surnaturelles de la nuit. On ne les repousse pas aussi facilement.

Le monstre hurla, la bouche béante, et de la salive poissa le capuchon de la journaliste.

Susan se débattit, puis sortit un flacon d'eau bénite qu'elle lança, non sur le vampire, mais sur le projecteur à ses pieds. Le liquide se vaporisa avec un sifflement aigu, et le nuage bouillant enveloppa la créature qui cria comme un possédé, son registre sonore se perdant bien vite au-delà des capacités auditives humaines.

Elle recula, son cuir noirâtre pelant et dévoilant les sombres muscles noueux et les os qui émergeaient.

Susan ouvrit totalement son panier pour en sortir le .45. Prise de panique, elle tira trois fois dans le ventre du vampire, qui explosa dans un flot de sang. Le monstre s'écroula, et je me souviens avoir pensé qu'elle l'avait tué – qu'elle en avait définitivement éliminé un. Une bouffée de fierté m'envahit, et je rejoignis le trio.

Justine s'écarta un peu trop, et Bianca surgit de nulle part. Elle attrapa la jeune femme par les cheveux et l'entraîna hors de portée de Thomas. Ce dernier se retourna, mais trop tard.

Bianca pressait Justine contre elle, la main négligemment serrée autour de sa gorge diaphane. La jeune femme résista, et la vampire se contenta de tourner la tête et de lui lécher lentement le cou. Justine ouvrit grands les yeux, affolée, puis ses paupières se fermèrent à demi. Elle frissonna, puis se détendit entre les bras de Bianca, en arquant légèrement le dos. La vampire murmura quelque chose à l'oreille de Justine, et la jeune fille couina.

— Ça suffit, dit Bianca.

Le silence retomba immédiatement dans la cour. Michael et moi dominions l'assistance de quelques marches, juste au-dessus de Thomas et Susan. Les vampires leur barraient la route, hors de portée de la rapière. J'avais toujours Lydia dans les bras, et la vampire me toisa.

— La partie est finie, mage.

— Tu ne nous as pas encore abattus, répliquai-je. Sois raisonnable et laisse-nous passer avant que je m'énerve.

Bianca éclata de rire, puis arracha l'un des pétales qui couvraient, si peu, la poitrine de Justine.

— Vous ne croyez quand même pas que je vais succomber à votre bluff maintenant, Dresden ? Votre puissance est amoindrie, et vous devez l'employer à vous maintenir debout. Si vous pouviez vous frayer un passage, vous l'auriez déjà fait. (Elle fixa Michael.) Quant à vous, seigneur chevalier, vous allez connaître une mort glorieuse en emportant nombre de créatures des ténèbres avec vous. Mais vous êtes seul. Sans votre épée, vous mourrez.

Je jetai un œil à Thomas et Susan.

— Heureusement que nous ne sommes pas venus seuls, alors. Même avec toute votre cour, vous ne pourriez nous vaincre, Bianca. (Mon regard dansa sur la foule de vampires.) Tous vos mignons ont l'éternité devant eux, et la vie éternelle est trop précieuse pour la perdre bêtement. Peut-être pourrez-vous nous abattre, à la fin, mais que celui qui veut être le premier à perdre son immortalité approche ! Allez, je vous attends.

Rien ne troubla le calme de l'assistance. Je m'autorisai un soupçon d'espoir.

*Par la puissance d'Omar Sharif et de Patrick Bruel, si ce coup de poker marche, je m'inscris aux championnats du monde...*

Bianca se contenta de sourire, et s'adressa à Thomas.

— Elle est si belle, cousin de la Cour Blanche. Dès que je l'ai vue, je l'ai désirée. (La vampire s'humecta les lèvres.) Et si nous passions un marché ?

Thomas me regarda. Fait incroyable, il était toujours aussi propre – à part une petite perle écarlate sur sa joue pâle. Son pagne, ses ailes et le reste étaient immaculés.

— Dites toujours, souffla-t-il. Je vous écoute.

— Livre-les-nous, Thomas Raith. Livre-nous les trois mortels, et tu pourras garder la fille. J'aurai autant de jouets que je veux à présent. Alors un de plus, un de moins...

— Thomas, soufflai-je. Je sais que nous venons de nous rencontrer, mais ne l'écoutez pas. Elle a déjà prévu de vous tuer.

Le regard du jeune vampire passa de Bianca à moi, puis revint sur Bianca, et se posa sur moi assez longtemps pour que je me prépare à une mise à nu. Il détourna les yeux. J'eus l'impression qu'il tentait de me dire quelque chose. Mystère. Il avait l'air de s'excuser.

— Je sais, monsieur Dresden, répondit-il, mais... j'ai bien peur que la situation ait changé.

Il ne donna pas un coup de pied à Susan, non. Mais il posa son pied contre ses reins et il la propulsa droit dans la foule de vampires. Elle hurla de frayeur, puis ils l'emmenèrent dans les ténèbres.

Thomas baissa son épée, puis me fit face, tournant le dos aux sangsues. Elles rampèrent vers Michael et moi, grimaçant, crachant, dépassant le jeune Raith, l'une d'entre elles se frottant contre ses jambes. Il eut une moue écoeurée, et s'écarta.

— Je suis désolé, monsieur Dresden, Harry. Je vous aime bien, mais je pense que je m'aime encore plus.

Thomas recula, disparaissant derrière les monstres qui se rassemblaient au pied de l'escalier. Quelque part dans la nuit, Susan poussa un nouveau cri de terreur, qui se changea en gémissement, puis...

Plus rien.

Par-dessus la tête penchée de Justine, Bianca me sourit gentiment.

— Et voilà, mage, c'est la fin. Vous allez périr tous les deux. Mais ne vous inquiétez pas, on ne retrouvera jamais vos corps. (Elle jeta un coup d'œil à l'endroit où Thomas s'était éclipsé.) Kyle, Mavra, tuez le petit bâtard, je déteste les lâches.

— Espèce de pute ! grogna le jeune Raith en se tournant vers Bianca.

Ma bouche s'ouvrit, elle se tordit, mais aucun mot n'en sortit. Comment aurait-il pu en être autrement ? Les mots ne pouvaient véhiculer la rage, la frustration et la peur qui coulaient en moi. Elles déchirèrent ma fatigue comme des barbelés aux pointes acérées. C'était injuste. Nous avions tout tenté, nous nous étions donnés au maximum.

Pas *nous*. C'était moi qui avais choisi.

J'avais tout risqué.

J'avais perdu.

Michael et moi ne pouvions les vaincre tous. Ils avaient enlevé Susan. L'aide que je pensais avoir trouvée s'était retournée contre nous.

Ils avaient Susan.

C'était ma faute. Je ne l'avais pas écoutée quand je l'aurais dû. Je ne l'avais pas protégée, et elle allait en mourir.

Je ne sais pas comment cet éclair de lucidité aurait affecté quelqu'un d'autre. Qui sait si le désespoir, le mépris de soi et la rage impuissante ne l'auraient pas réduit en miettes comme un ciment trop fragile, ou fondu comme du mauvais plomb, ou brisé comme du verre défectueux.

Tout ce que je sais, c'est ce que j'ai ressenti.

Un incendie embrasa mon corps.

Le feu se répandit dans mon cœur, dans mes pensées et dans mes yeux. Je brûlais, je me consumais jusque dans mes tripes. Je grillais dans des endroits dont j'ignorais qu'ils puissent être aussi douloureux.

Je ne me souviens pas du sortilège, ou des mots que j'ai prononcés, mais je me rappelle avoir puisé dans cette souffrance. Je me souviens de l'avoir appelée, en me disant que si nous devions mourir, alors, par Dieu, épuisé ou non,

désespéré ou non, je voulais emporter un maximum de ces enfoirés de suceurs de sang de merde avec moi. J'allais leur montrer qu'on ne joue pas impunément avec le pouvoir de la Création, de la vie. J'allais leur expliquer à quel point il était stupide d'affronter un magicien de la Blanche Confrérie dont on vient de kidnapper la petite amie.

Michael dut sentir quelque chose, car il s'empressa de me retirer Lydia des mains. Juste après, je levai les mains vers le ciel en hurlant :

— *Fuego ! Pyrofuego !* Brûlez, bande de fumiers à tête de chauve-souris ! Brûlez !

J'appelai le feu, et il me répondit.

Trois tours du château topiaire explosèrent dans un déferlement de lumière, et les palissades les suivirent de près. Les flammes montèrent à dix ou quinze mètres, et la détonation souffla tout le monde sauf moi. Tous furent emportés dans la tourmente surchauffée.

Je me dressai au milieu de l'apocalypse, mon esprit galvanisé par le pouvoir. Il me consumait, et une partie de moi s'en réjouit. Ma cape claquait dans la fournaise, m'auréolant d'un nuage noir rayé de pourpre. La brusque illumination révéla les agapes monstrueuses des vampires. Les jeunes gothiques gisaient près des haies, non loin des feux, comme des lests pathétiques dont on se serait débarrassé. Certains frémirent, ou respirèrent. D'autres pleurnichèrent en essayant de s'éloigner des flammes – mais la plupart restaient terriblement immobiles.

Pâles. Très pâles.

Morts.

Ma fureur grandit. Elle gonfla, et j'appelai de nouveau le feu. Les flammes jaillirent et frappèrent le plus couard des vampires, qui tentait vainement de remettre son camouflage de chair. Elles l'enserrèrent, cuisant et noircissant sa peau, puis elles l'emportèrent dans leur repaire infernal.

La magie dansait dans mes yeux, dans ma tête et dans mon cœur. Elle saturait l'atmosphère qui était hors de mon contrôle. Je n'arrivais plus à suivre le déroulement des événements. Des sangsues toujours plus nombreuses s'approchaient trop de

l'incendie et se mettaient à hurler. Des tentacules incandescents émergèrent du sol et rampèrent dans le *patio* comme des serpents. Tout était en mouvement, les ombres piégées dans la lumière cherchaient à s'échapper dans un concert de feulements.

Je sentis mon cœur se serrer dans ma poitrine, avant de s'arrêter. Je vacillai, haletant, et le chevalier me rattrapa, tenant Lydia en équilibre sur son épaule. Sa cape traînait par terre, à moitié carbonisée. Il m'attrapa par le bras et commença à descendre.

La fumée nous entoura, épaisse et suffocante. Je toussai et vomis, à bout de force. La magie n'était plus aussi vive en moi, à peine un écho – non parce que les portes s'étaient refermées, mais parce que je n'avais plus rien à ajouter. Le feu suinta de mon cœur, courut le long de mes bras, de mes jambes, se tordant, frémissant. Je n'arrivais plus à respirer, et mon cerveau ne fonctionnait plus. Quelque part, au milieu de toute cette souffrance, je sus que j'allais mourir.

— Seigneur ! toussa le chevalier. Seigneur ! Je sais que Harry n'a pas toujours agi comme Tu l'aurais souhaité. (Il trébucha en nous transportant tous les deux, la fille et moi.) Mais c'est un homme bon, il a affronté Tes ennemis. Il ne mérite pas de périr ainsi. Seigneur, si Tu avais la gentillesse de me guider pour sortir d'ici, je T'en serais infiniment reconnaissant.

Soudain, la fumée s'écarta, et une brise fraîche nous frappa comme un seau d'eau froide.

Je m'effondrai. Michael déposa la jeune fille non loin de moi, puis il déchira mon costume. Il posa sa main sur mon cœur, et émit un sanglot. Après ça, je ne me souviens plus de rien, à part d'une violente douleur et d'une série de coups sur mon torse.

Alors, mon cœur recommença à battre, et le voile rouge de souffrance s'évanouit.

Je levai les yeux.

Un tunnel d'air pur s'était créé au milieu des nuages charbonneux. Au bout de la galerie se tenait une grande silhouette élancée. J'eus l'impression de distinguer des ailes dans le dos de la forme vaguement féminine. C'était peut-être une illusion, un jeu de lumières, un mélange d'ombres et de

couleurs.

— Je ne pensais pas qu’Il serait aussi direct, toussotai-je.

Le chevalier se releva, un grand sourire illuminant son visage barré de suie.

— Tu t’en plains ?

— B... bon sang, non ! Où est Susan ?

— Je reviendrai la chercher après. Allez.

J’étais trop crevé pour discuter. Il me releva, récupéra Lydia, et nous chancelâmes jusqu’à la silhouette au bout du tunnel.

Lea, ma marraine féérique.

Nous nous figeâmes. Michael tenta de sortir son couteau, mais celui-ci avait disparu.

La sidhe haussa un sourcil. Sa robe toujours aussi bleue était impeccable, et sa chevelure ondulante collait parfaitement avec l’enfer qui se déchaînait dans la cour. Elle était assez belle pour qu’on veuille se perdre dans ses bras, et elle tenait toujours la petite boîte offerte par Bianca.

— Marraine, soufflai-je, étonné.

— Et alors, imbécile ? Qu’est-ce que tu attends ? Je me suis donné la peine de te montrer la sortie. Dépêche-toi.

— Vous nous avez sauvés ? balbutiai-je.

— Même si cela me chagrine d’une manière que je ne saurais t’expliquer, soupira-t-elle en levant les yeux au ciel, oui, mon garçon. Comment veux-tu que je te récupère, si cette traînée de la Cour Rouge te tue ? Par les étoiles, mage, je te croyais plus intelligent !

— Vous m’avez sauvé... pour me récupérer.

— Mais pas dans cet *état*, souligna-t-elle en portant un mouchoir de soie à son nez. Tu n’es plus qu’une cosse, et je veux le fruit entier. Va te reposer, mon enfant. Nous en reparlerons plus tôt que tu le crois.

À ces mots, elle s’évanouit.

Le chevalier me déposa dans sa camionnette. Je sentis la sueur, le cuir et la sciure. J’entendis le vieux siège craquer dans mon dos.

— Susan, soufflai-je. Où est Susan ?

— Je vais essayer.

Je dérivai dans les ténèbres un moment, vaguement

conscient d'une douleur palpitant dans ma poitrine, et du corps chaud de Lydia contre ma main. J'essayai de bouger, de m'assurer que la jeune fille allait bien, mais j'étais trop las.

La portière s'ouvrit, puis se referma. Le moteur démarra.  
Et je plongeai dans l'obscurité.

## Chapitre 31

Je restai inconscient longtemps. J'évoluais dans un silence absolu, dans une nuit totale. Je n'avais ni froid ni chaud. Je ne sentais rien. Aucune pensée, aucun rêve, rien...

C'était trop beau pour durer.

La souffrance due aux brûlures vint en premier. Ce sont les pires blessures au monde. Mon épaule et mon bras droit étaient grillés. Ils eurent raison de ma sérénité. Tous mes hématomes, coupures et déchirures prirent la suite. J'avais l'impression de servir de catalogue à la douleur. J'avais mal partout.

La mémoire me revint peu après. Cauchemar, le bal des vampires, les gamins qui avaient été embarqués dans l'histoire.

Et le feu.

Mon Dieu, qu'avais-je fait ?

Je me rappelai l'incendie, cet implacable mur de flammes dont les bras avides avaient attrapé les sangsues pour en gorger son cœur infernal et que j'avais fait naître dans les haies et les arbres.

Par la cape de David Copperfield ! Les adolescents n'avaient pas pu en réchapper. Je ne devais ma survie qu'à l'intervention d'une sorcière sidhe. Je n'avais jamais pensé à ça, je n'avais jamais imaginé ce qui pouvait arriver si je déchaînais mes pouvoirs de cette façon.

J'ouvris les yeux. J'étais dans mon lit. Je glissai hors de ma chambre, pour me traîner dans la salle de bains. On avait dû me faire manger de la soupe, car je vomis quelque chose.

Je les avais tués.

Tous ces enfants.

Ma magie, cette force issue de la Création, de l'énergie de la vie, les avait fauchés et brûlés vifs.

Je vomis de nouveau, jusqu'à ce que mon estomac se

retourne, le remords submergeant mon esprit. Je tentai de repousser les images qui dansaient dans ma tête, en vain. Des adolescents en feu. Justine carbonisée.

La magie définit l'homme. Elle vient du plus profond de l'être. On ne peut rien faire avec la magie si on ne la porte pas déjà en soi. Quelque part.

Et j'avais incendié ces enfants.

Mon pouvoir. Mon choix. Ma responsabilité.

Je sanglotai.

Quand je repris conscience, Michael se tenait dans la salle de bains. J'étais couché sur le côté, je frissonnais sous l'eau glacée qui coulait de la douche. J'avais mal partout, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Mon visage était enflé, et ma gorge était presque obstruée tant j'avais pleuré.

Le chevalier me releva comme si je ne pesais pas plus lourd qu'un de ses rejetons. Il me sécha et m'enroula dans ma lourde robe de chambre. Il portait des vêtements propres, un pansement au front, et un autre au poignet. Il avait des cernes, comme s'il manquait de sommeil. Mais ses gestes étaient sûrs, et il irradiait le calme et l'assurance.

Je repris lentement mes esprits. Je finis par planter mon regard dans le sien.

— Combien ? demandai-je. Combien de morts ?

Il comprit.

Je vis de la douleur dans ses yeux.

— Après vous avoir sortis du bâtiment, j'ai appelé les pompiers. Ils sont arrivés très vite, mais...

— Combien, Michael ?

— Onze corps, soupira-t-il.

— Susan ? soufflai-je d'une voix mal assurée.

— On ne sait pas, hésita-t-il. Ils ont trouvé onze cadavres. Ils comparent les dossiers dentaires. D'après eux, la chaleur était si intense que les os semblent à peine humains.

— À PEINE humains, coassai-je. Il y avait plus de gamins que ça...

— Je sais, mais c'est tout ce qu'ils ont trouvé. Ils ont aussi sorti une dizaine de survivants.

— C'est déjà ça. Et les disparus ?

— Partis. Ils sont présumés... morts.

Je fermai les yeux.

Il faut un sacré feu pour réduire des os en cendres. Mon sortilège était-il si puissant ? Avait-il dissimulé la majorité des décès ?

— Je n'arrive pas à y croire, marmonnai-je. Je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi stupide.

— Harry, dit Michael en posant sa main sur mon épaule. Nous n'avons aucun moyen de savoir. Si ça se trouve, ils étaient déjà morts quand le feu les a trouvés. Les vampires s'en nourrissaient sans retenue, dissimulés à nos yeux.

— Je sais. Seigneur, j'ai été si arrogant, si *idiot* de débarquer là-bas.

— Harry...

— Et ces pauvres gamins en ont payé le prix. Bordel, Michael !

— Beaucoup de vampires ne s'en sont pas sortis non plus.

— Ça ne justifie rien. Même si toutes les sangsues de Chicago y étaient passées.

Le chevalier ne répondit rien, et nous restâmes assis en silence pendant un bon moment.

— Combien de temps suis-je resté dans les vapes ? finis-je par lui demander.

— Un peu plus d'une journée. Tu as dormi toute la journée d'hier, cette nuit, et le soleil ne va pas tarder à se lever.

— Seigneur, grognai-je en me frottant la joue.

J'imaginai Michael fronçant les sourcils.

— J'ai cru qu'on t'avait perdu. Tu ne te réveillais pas. J'avais peur de t'emmener à l'hôpital. Je craignais que les vampires te retrouvent si on laissait une trace.

— Il faut prévenir Murphy...

— L'inspectrice dort toujours, Harry. J'ai appelé l'inspecteur Stallings après les pompiers. Le B.E.S. a essayé de reprendre l'enquête, mais quelqu'un en haut lieu a classé l'affaire. J' imagine que Bianca a ses entrées à la mairie.

— Ils ne peuvent pas arrêter l'enquête sur les personnes disparues. Les demandes vont tomber dès que les familles remarqueront l'absence de leurs enfants. Mais ils ne sont pas à

court de bâtons à mettre dans les roues. Merde !

— Je sais. J'ai essayé de trouver Susan, Justine, et l'épée, mais rien.

— On a bien failli réussir : *Amoracchius*, les otages, et tout le reste.

— Je sais.

— Comment va Charity ? Et le bébé ?

— Pour le bébé, dit-il en baissant la tête, ils ne sont sûrs de rien. Ils ne trouvent pas ce qu'il a. Ils ignorent l'origine de sa faiblesse.

— Je suis désolé. Et Charity... ?

— Elle doit garder le lit, mais elle va bien. Je l'ai appelée hier.

— Appelée ? Tu ne peux pas la voir ?

— J'ai monté la garde auprès de toi, Harry. Le père Forthill s'est occupé de ma famille. Et je peux compter sur d'autres personnes pour la prendre en charge si besoin est.

— Elle n'a pas aimé ça, hein ? grimaçai-je. Que tu restes avec moi.

— Elle ne me parle plus.

— Je suis désolé.

— Moi aussi.

— Aide-moi, j'ai soif.

Il obéit, et je vacillai à peine en me levant. Je chancelai jusque dans le salon.

— Et Lydia ?

Michael ne répondit pas, et je compris vite pourquoi. La jeune fille gisait sur mon canapé, couchée sous une tonne et demie de couvertures. Les paupières closes, la bouche entrouverte.

— Je la reconnais, souffla le chevalier.

— Comment ça ?

— Dans le repaire de Kravos. Elle faisait partie des gamins qu'il avait enlevés.

— Elle doit le connaître, murmurai-je. Elle se doutait de ce qu'il allait faire.

— Essaie de ne pas la réveiller, souffla le chevalier. Elle n'arrivait pas à dormir. Ils ont dû la droguer. Elle était paniquée, elle bafouillait. Elle s'est calmée il y a une demi-

heure.

Je me renfrognai, puis passai dans ma minuscule cuisine. Michael me suivit. Je sortis un Coca, puis me ravisai en écoutant mon estomac protester. J'optai pour un verre d'eau.

— Je vais devoir expier, à présent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? répondit le chevalier, interloqué.

— On récolte ce que l'on sème, Michael. Tu le sais aussi bien que moi. Lance une pierre, elle te retombera dessus. « Qui sème le vent récolte la tempête. »

— Je ne savais pas que tu avais lu la Bible, s'étonna le chevalier.

— J'adore les proverbes. Mais avec la magie, ce genre de truc vous revient bien plus violemment dans la gueule. J'ai tué des gens. Je les ai brûlés. Ça n'a pas fini de me hanter.

— La loi des Trois, c'est ça ? souffla-t-il en regardant Lydia.

Je haussai les épaules.

— Je pensais que tu n'y croyais pas. Tu me l'as dit toi-même.

— Je n'y crois pas, dis-je en reprenant de l'eau. Ça ressemble trop à la justice. Croire que ce que l'on fait avec la magie vous revient en trois fois plus fort.

— Tu as changé d'avis ?

— Je ne sais pas. Une seule chose est sûre, Michael, c'est la justice. Pour Charity, ton gosse, Susan, Justine, ces gamins. Et si personne ne s'en charge, c'est moi qui m'en mêlerai. Tout ce que j'espère, c'est que si je me trompe, j'arriverai à éviter le retour de bâton karmique assez longtemps pour boucler cette affaire.

— Harry, le bal était le point culminant du plan de Bianca. C'était sa seule chance de t'éliminer en respectant les Lois. Elle t'a tendu un piège, et elle a raté son coup. Crois-tu vraiment qu'elle va recommencer ?

— Bien sûr, et toi aussi, sinon tu n'aurais pas monté la garde comme un cerbère.

— Pas faux.

Je me grattai la tête, puis sortis un Coca. Tant pis pour mon estomac.

— Il faut décider de ce qu'on va faire.

— Je ne sais pas, soupira le chevalier d'un air gêné. Je dois aller au chevet de Charity, de mon fils. S'il est... s'il est malade, je dois rester avec lui.

J'ouvris la bouche pour objecter quelque chose, mais rien ne vint. Michael avait risqué sa vie pour moi, et plus d'une fois. Il m'avait donné nombre de bons conseils que je n'avais pas suivis, et si je l'avais écouté au sujet de Susan, j'aurais pu dire à ma petite amie ce que je ressentais, et peut-être que...

J'interrompis le cours de ces pensées avant que le sanglot désespéré qui montait dans ma gorge se transforme en autre chose que la simple humidité perlant aux coins de mes yeux.

— Très bien, répondis-je. Je... te remercie. Pour ton aide.

Il hocha la tête sans un mot. Honteux.

— Je suis désolé, Harry. J'ai fait tout mon possible, et... je ne suis plus aussi jeune qu'avant. En plus, j'ai perdu l'épée. Peut-être ne suis-je plus destiné à la porter. Peut-être est-ce Sa manière de me renvoyer dans mon foyer, pour que je sois présent pour ma femme et mes enfants.

— Ne t'inquiète pas. Fais pour le mieux.

Il effleura le bandage sur son front.

— Si j'avais *Amoracchius*, les choses seraient différentes. Qui sait...

— File, dis-je. Je suis en sécurité ici, et la Confrérie va sûrement m'envoyer de l'aide.

Enfin, si elle n'entendait pas parler des gens qui avaient péri dans les flammes. Sinon, ses membres sauraient que j'avais violé la Cinquième Loi de la Magie, et ils me décapiteraient en moins de temps qu'il en faut pour dire « peine capitale ». *Rentre chez toi, Michael. Je me charge de Lydia.*

— Parfait. Je...

Une pensée traversa mon esprit, et je n'entendis pas la suite de la phrase.

— Harry ? Harry ? Ça va ?

— Je viens de penser à un truc, répondis-je. Je... Il y a quelque chose de bizarre dans cette histoire. Tu ne trouves pas ?

Il se contenta de plisser le front.

Je haussai les épaules.

— Je vais y réfléchir. Je prendrai des notes pour éclaircir ce

fouillis. Allez, je vais te raccompagner.

Michael me suivit, et je posais la main sur la poignée quand une série de chocs ébranla la porte. On était loin du « toc toc » poli... Je lançai un coup d'œil au chevalier, et sans un mot il se rua vers la cheminée pour s'armer d'un tisonnier. Le bout en était incandescent.

Un nouveau tir de barrage, et j'ouvris, en me décalant sur le côté.

Une silhouette mince, de taille moyenne, s'écroula dans l'entrée. Il portait un blouson de cuir, un jean, des tennis et une casquette de base-ball. Un étui à fusil noir barrait son dos, et il embaumait la sueur et le parfum féminin.

— Toi, grondai-je.

Je relevai l'homme avant qu'il ait repris son équilibre, et le plaquai contre le mur. Je le redressai d'un violent coup de poing et une onde de plaisir courut le long de mon échine quand je sentis mes phalanges écraser sa bouche. J'agrippai son blouson, et projetai le type sur le sol du salon.

Michael entra en scène. Il plaça sa botte sur le cou de l'individu, et approcha de ses yeux le tisonnier chauffé au rouge.

Thomas se débarrassa de l'étui de chasse, et écarta les mains.

— Jésus, gémit-il.

Il avait la lèvre inférieure éclatée, et un liquide rosâtre en coulait. Cela ne ressemblait pas à du sang humain. En inspectant mes phalanges, j'y découvris la même substance. Elle reflétait la lumière du feu avec une nuance d'opale.

— Dresden, haleta-t-il. Calmez-vous.

Je me baissai, et lui arrachai sa casquette, libérant sa chevelure désordonnée.

— Me calmer ? Me calmer au point de trahir mes alliés et de laisser des monstres bouffer ta petite amie ?

Il regarda Michael, puis revint sur moi.

— Seigneur, attendez ! Ce n'est pas si simple. Vous n'avez pas vu ce qui s'est passé ensuite. Fermez au moins la porte, et écoutez-moi.

Je contemplai la porte et m'exécutai. Inutile d'exposer mes arrières juste pour le faire chier.

— Je ne veux pas l'écouter, Michael.

— C'est un vampire, grogna le chevalier, et il nous a trahis. Il est sûrement venu ici pour nous tendre un nouveau piège.

— Tu crois qu'on devrait le tuer ?

— Avant qu'il répande le mal, répliqua Michael d'une voix froide, plate et effrayante.

Je frissonnai légèrement et ramenai les pans de ma robe de chambre autour de moi.

— Écoute, Thomas. J'ai eu une sale journée, et je me suis levé il y a une demi-heure. Tu tombes vraiment mal.

— On passe tous un sale moment, Dresden, couina Thomas. Les sbires de Bianca me courent après depuis hier. C'est un miracle que je sois arrivé jusqu'ici en un seul morceau.

— La nuit n'est pas finie, dis-je. Donne-moi une seule raison pour que je ne te mette pas à mort comme le sale menteur que tu es, vampire.

— Parce que vous pouvez me faire confiance, souffla-t-il. Je veux vous aider.

— Comment veux-tu que je te croie ?

— Vous ne pouvez pas. Ne le faites pas, d'ailleurs. Je suis un excellent menteur. Fiez-vous aux circonstances. Nous avons un intérêt commun.

— Tu plaisantes ?

Il secoua la tête en souriant douloureusement.

— J'aimerais bien. Je pensais vous aider dès que Bianca aurait eu le dos tourné, mais cette garce m'a trahi.

— Eh bien, Thomas, je ne sais pas si ça fait longtemps que tu es dans le circuit, mais Bianca est ce que nous appelons entre spécialistes une « méchante ». Trahir, c'est leur truc, c'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît.

— Que Dieu me sauve des idéalistes, ricana le vampire. (Michael gronda, et Thomas lui lança un regard de chien battu.) Écoutez-moi. Ils tiennent votre femme, monsieur Dresden.

J'avançai, le cœur battant la chamade.

— Elle est vivante ?

— Pour l'instant. Ils ont aussi Justine. Je veux la récupérer et, vous, vous voulez Susan. On doit pouvoir s'arranger. Et si on travaillait ensemble ?

— C'est un menteur, grogna le chevalier. Je le sens d'ici.

— Oui, oui, oui, couina le vampire. Je l'avoue. Mais, pour l'instant, je n'ai pas le temps de mentir à qui que ce soit. Je veux sauver Justine.

— Pour continuer à lui sucer le sang, souligna Michael. Harry, si on ne le tue pas, on devrait au moins le neutraliser.

— En faisant cela, intervint Thomas, vous commettrez une énorme erreur. Et je vous jure sur ma plastique éblouissante et mon ego colossal que je ne vous mens pas.

— Très bien, dis-je au chevalier. Tue-le !

— Attendez ! hurla le vampire. S'il vous plaît, Dresden. Comment voulez-vous que je vous paie ? Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai nulle part où aller.

J'étudiai l'expression de son visage. Sous cette façade calme qu'il avait bien du mal à maintenir, le vampire semblait épuisé, désespéré. Et sous la peur, il avait l'air résigné et déterminé.

— OK ! concédai-je. C'est bon, Michael. Laisse-le.

— T'es sûr ? grogna le chevalier.

Je hochai la tête. Michael recula, le tisonnier toujours à la main, et Thomas s'assit, massant sa gorge là où la botte du chevalier avait laissé une marque sombre. Puis il toucha sa lèvre fendue et grimaça.

— Merci, souffla-t-il. Ouvrez l'étui.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en examinant l'étui.

— Un acompte, répondit-il. En paiement de votre aide.

Je haussai un sourcil en me penchant sur l'étui. Je laissai mes doigts courir sur le Skaï. Je ne détectai aucune émission d'énergie qui aurait pu indiquer la présence d'un piège magique. En revanche, une malédiction soigneusement lancée est virtuellement indétectable. Il y avait quelque chose à l'intérieur. Je sentis une légère vibration, une forme de puissance qui se communiquait à ma main à travers l'étui. Je reconnus cette sensation.

Je me dépêchai d'actionner les loquets, tremblant d'excitation.

Le couvercle s'ouvrit.

Au milieu de la mousse grise, *Amoracchius* luisait faiblement. Le brasier qui avait dévoré la demeure de Bianca ne semblait pas l'avoir affectée.

— Michael, dis-je doucement.

J'effleurai la garde de l'épée, une nouvelle fois.

Son pouvoir bourdonna et un sentiment de réconfort et de peur m'envahit.

Je reculai.

Le chevalier se glissa près de moi et se baissa, les yeux fixés sur la lame. Il semblait bouleversé. Au bord des larmes, il prit la poignée de l'arme entre ses grosses mains calleuses, et baissa la tête.

— Tout va bien, dit-il. Ils ne l'ont pas blessée. (Il releva la tête.) Je Vous entends.

Je regardai le plafond.

— J'espère que tu parles au sens figuré, soufflai-je. Car moi, je n'ai rien entendu.

— J'ai eu un moment de faiblesse, continua Michael en souriant. L'épée était un fardeau. Un pouvoir, oui, mais à quel prix ? Je pensais que la perte de cette arme était Sa façon de me mettre à la retraite. (Il toucha le clou tordu enchâssé dans la lame, près de la garde.) Mais Son œuvre n'est pas encore achevée.

— Alors comme ça, ils détiennent Justine et Susan ? Où ? demandai-je à Thomas.

— Dans le manoir, répondit-il en se léchant les lèvres. Le feu a détruit l'arrière de la maison, mais seulement à l'extérieur. L'intérieur est intact, et le sous-sol n'a pas été touché.

— Parfait, dis-moi tout.

Et le vampire me raconta le reste de l'histoire.

Après l'incendie, Bianca et sa cour s'étaient retirées dans le corps de la demeure. La reine de la nuit avait demandé aux autres vampires d'emmener chacun un mortel inconscient. L'un d'eux s'était chargé de Susan. Quand les secours étaient arrivés, il ne restait plus grand-chose à faire, et le chef des pompiers était fou de rage à cause des morts. Il était entré pour parler avec Bianca, et était ressorti tout à fait calme et serein. Il avait ordonné à tout le monde de ranger le matériel et de partir, ajoutant qu'il était satisfait que ce terrible accident soit terminé.

Après, les sangsues s'étaient détendues et avaient profité de leurs « invités ».

— Je crois qu'ils vont en transformer quelques-uns, expliqua Thomas. Bianca a suffisamment d'autorité pour l'autoriser à présent. De plus, ils ont perdu pas mal de monde entre le combat et la fournaise. Je sais que Mavra a embarqué un couple avant de partir.

— Elle est partie ?

— Elle a quitté la ville dès le crépuscule, d'après la rumeur. Normal, avec deux nouvelles bouches à nourrir, vous comprenez ?

— Et comment se fait-il que tu en saches autant, Thomas ? Je croyais que les séides de Bianca voulaient ta mort.

— On ne se méfie jamais assez d'un bon menteur, monsieur Dresden. J'ai réussi à garder un œil sur cette histoire pendant quelque temps.

— Soit, coupai-je. Donc, ils gardent nos nanas dans le manoir. Il suffit d'y aller et de les libérer.

— Il faut trouver autre chose, objecta le vampire. Bianca a engagé des mortels armés de fusils d'assaut comme gardes. On va droit au massacre.

— C'est l'idée, répliquai-je avec un sourire lugubre. Dans quelle partie de la maison retiennent-ils leurs prisonnières ?

Thomas me regarda d'un air perdu, puis il soupira.

— Je ne sais pas.

— Bizarre d'ignorer ça, releva Michael. Comment ça se fait que tu nous lâches à ce moment précis ?

— Je vous assure, répondit le vampire en gardant un œil inquiet sur le chevalier. Vous en savez autant que moi sur cette maison.

— Même si nous arrivons à entrer, grommela le chevalier, on ne pourra pas chercher dans tous les coins et recoins. Il nous faut un plan des lieux.

— Là, je ne peux rien faire, lâcha Thomas. Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Pas de problème, rétorquai-je. Il nous suffit de parler avec quelqu'un qui a déjà vu l'intérieur de la baraque.

— Tu veux capturer quelqu'un ? grogna Michael. Ça m'étonnerait qu'on y parvienne.

Je fis « non » de la tête et regardai Lydia, qui dormait

toujours.

— Discutons avec elle. Elle est entrée dans le manoir. Elle pourrait nous apporter des informations précieuses. Elle a un don pour ça.

— Un don ?

— Les Larmes de Cassandre. Elle perçoit des bribes de l'avenir.

Je m'habillai. Nous décidâmes de laisser la jeune fille se reposer encore une heure. Thomas alla se doucher, pendant que je restais dans le salon avec Michael.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, soufflai-je, c'est comment nous avons pu nous en sortir aussi facilement.

— « Facilement ! » s'exclama le chevalier.

— Plus ou moins, grimaçai-je. Je m'attendais qu'ils viennent nous demander des comptes, ou à recevoir la visite de Cauchemar.

Michael fronça les sourcils, jouant avec l'épée comme si c'était un club de golf.

— Je vois ce que tu veux dire, murmura-t-il, avant de garder le silence une minute. Tu crois vraiment que la fille nous sera utile ?

— Je l'espère.

À cet instant, Lydia toussa. Je me précipitai à son chevet et l'aidai à boire un verre d'eau. Elle semblait encore dans les vapes, mais elle émergeait doucement.

— Pauvre gosse ! lâchai-je.

— Au moins, elle a pu dormir un petit peu, commenta le chevalier. Ça devait faire longtemps que cela ne lui était pas arrivé.

La phrase de Michael me tétanisa.

Je voulus m'écarter de la jeune fille pâle, mais elle m'agrippa, et ses doigts s'accrochèrent à mon pull. Je me débattis, mais elle me retenait sans le moindre effort.

Les yeux cernés de Lydia s'ouvrirent lentement, ils étaient rouges de sang. Le blanc avait disparu. Un sourire mauvais se peignit sur son visage. Elle ouvrit la bouche pour parler, et sa voix monta comme une plainte éraillée, bien loin de celle que je lui connaissais. Cette voix lui était totalement étrangère et elle

était maléfique.

— Tu aurais dû l’empêcher de dormir. Ou tu aurais dû la tuer avant qu’elle se réveille.

Michael se leva. Lydia se dressa, et elle me souleva d’un bras, le regard cramoisi.

— Ça fait longtemps que j’attends ce moment, exulta la voix d’outre-tombe (celle de Cauchemar). Adieu, mage.

Et la jeune fille me projeta comme un ballon contre le manteau de ma cheminée.

Il y a des jours où on ferait mieux de rester couché.

## Chapitre 32

Je battis des jambes et des bras, fixant la pierre qui se rapprochait à vitesse grand V. Je pouvais dire adieu à mon crâne. À la dernière seconde, un voile blanc et rose passa devant moi, et je percutai Thomas, l'écrasant contre le manteau de la cheminée. Il grogna, et je rebondis sur son torse, pour retomber sur le sol. J'eus le souffle coupé. Je me mis à quatre pattes, et levai les yeux vers lui. La rapidité de son déplacement ou la force de l'impact avait presque arraché la serviette rose avec laquelle il avait ceint sa taille. Je remarquai que ses côtes ressortaient étrangement sous la peau.

Le vampire baissa les yeux, le visage grimaçant.

— Ça va, dit-il. Attention !

Je me retournai.

Lydia approchait.

— Idiot ! cracha-t-elle à Thomas. Que croyais-tu faire ? Comme tu veux ! Tu viens de rejoindre la liste !

Michael apparut entre la fille et moi, son épée scintillant dans la lumière tamisée.

— Ça suffit comme ça, gronda-t-il. Recule.

— Fais gaffe, Michael, haletai-je en essayant de me relever.

Lydia éclata d'un nouveau rire démoniaque et avança, pressant son sternum contre la pointe d'*Amoracchius*.

— Oui, seigneur chevalier ? Je recule ou quoi ? Vous assassinerez cette pauvre enfant ? Je ne pense pas. Je crois me rappeler un truc au sujet de cette épée incapable de verser le sang d'un innocent. Je me trompe ?

Le chevalier écarquilla les yeux, puis me jeta un regard.

— Quoi ?

— C'est vraiment Lydia, soufflai-je, enfin debout. Ce n'est pas un *construct*, comme nous en avons rencontré auparavant.

Cauchemar la possède. Quoi que nous fassions au corps de Lydia, elle devra vivre avec lui.

La fille glissa une main sous sa brassière et caressa ses seins, faisant courir sa langue sur ses lèvres en regardant Michael de ses yeux sanguinolents.

— Exactement. Ce n'est qu'une pauvre brebis égarée, vous ne voudriez pas la blesser, seigneur chevalier ?

— Harry, demanda Michael, comment on fait ?

— Tu meurs ! feula Lydia.

Elle se glissa contre le chevalier, écartant son arme du revers de la main. Quand elle m'avait fait le même coup, elle m'avait attrapé immédiatement. Mais Michael avait de l'entraînement. Il lâcha son épée, et roula en entraînant la jeune fille dans sa chute. Il agrippa les avant-bras qui cherchaient sa gorge, et l'envoya valser sur le canapé qu'il renversa par la même occasion. Lydia s'étendit de tout son long.

— Occupe-la ! criai-je. Je peux la bannir !

Je me précipitai dans ma chambre à la recherche de mon nécessaire à exorcisme.

*Quel bordel dans cette pièce !*

Je fouillai rapidement, pendant que, dans le salon, la jeune fille poussait un nouveau hurlement. Puis un autre impact fit vibrer le mur de ma chambre. Un halètement et des bruits de lutte.

— Dépêche-toi, Harry ! cria le chevalier. Elle est forte !

— Je sais, je sais, soufflai-je.

J'ouvris mon armoire et balançai son contenu par terre. Inutile de perdre du temps à l'inspecter méthodiquement.

Derrière mon stock de mousse à raser, je récupérai cinq bougies fantaisie, celles qui ne s'éteignent jamais, et un sac contenant deux kilos de sel.

— C'est bon, meuglai-je, j'arrive !

Michael avait collé Lydia face contre terre, les jambes enroulées autour de celles de la jeune femme, et les bras retournés dans le dos.

— Tiens-la !

Je me hâtai de dégager le sol autour d'eux, écartant une chaise et un coussin, repoussant tapis et carpettes, dont la

dernière se trouvait sous le duo fatal.

Lydia se débattait, glissante comme une anguille et hurlant à pleins poumons.

Je traçai un cercle autour d'eux avec le sel, puis j'y enfonçai les bougies en les calant soigneusement pour qu'elles ne tombent pas. La jeune fille comprit ce que je préparais, et elle redoubla d'efforts.

— *Flickum bicus !* criai-je en lançant une bonne dose de volonté dans un tout petit sort.

La contrainte me fit tourner la tête, mais les chandelles s'allumèrent, et le cercle accumula de la puissance.

Je me redressai, tendant la main droite pour donner encore plus de pouvoir au rituel, le façonnant en un tourbillon qui s'enroula autour des trois êtres présents dans le cercle : Lydia, Michael et Cauchemar. L'énergie rassemblée se mit à tourner, entraînant la magie vers le sol, vers la terre, et la dispersant. Je devinais presque Cauchemar qui s'accrochait à la jeune fille, résistant au rituel.

Il me fallait agir avec beaucoup de précision, étourdir le démon et l'immobiliser pour que l'exorcisme l'emporte.

— *Azorthragal !* hurlai-je. *Azorthragal ! Azorthragal !* (Je tendis de nouveau la main en me concentrant au maximum.) Disparais !

L'énergie quitta mon corps tandis que je complétais le rituel, et balaya Cauchemar à l'intérieur de Lydia, comme une vague furieuse soulevant un phoque endormi sur un rocher...

... avant de se disperser sans l'affecter.

La jeune fille éclata d'un rire dément et parvint à saisir une des mains de Michael. Elle la tordit d'un coup, et j'entendis un os craquer. Le chevalier hurla de douleur et se tortilla pour échapper à la prise. Dans sa lutte, il brisa le cercle de sel, et Lydia se libéra.

Elle se releva et se tourna face à moi.

— Comme tu es bête, mage, cracha-t-elle.

Je ne cherchai pas à discuter. D'ailleurs, je ne restai même pas planté là, ahuri que mon sort ait foiré.

Je lui mis mon poing dans la gueule aussi fort que possible. J'espérais assommer le corps possédé, et l'empêcher de réagir.

Lydia esquiva mon coup, attrapa mon poignet tout en poussant sur mon coude, et me projeta sur le dos. Je tentai de me relever, mais elle atterrit sur mon ventre et cogna deux fois ma tête contre le sol.

*Oh, les jolies étoiles...*

La jeune fille feula en s'étirant au-dessus de moi. Elle frotta son ventre contre le mien. J'essayai de m'enfuir pendant son moment de triomphe, mais mes membres refusèrent de m'obéir. Elle se pencha et appuya délicatement ses mains sur mon cou.

— Comme c'est dommage, murmura-t-elle. Pendant tout ce temps, tu ignorais qui te pourchassait. Tu n'imagines même pas qui peut t'en vouloir.

— Quelquefois, on le découvre de la pire façon, bredouillai-je.

— C'est vrai, admit Lydia en souriant.

Ses mains se refermèrent sur ma gorge, et l'air cessa d'arriver dans mes poumons.

Parfois, quand on affronte la mort, on a l'impression que tout ralentit. Tout a l'air plus net, comme si le temps s'arrêtait. On voit tout, on ressent tout, comme si le cerveau avait décidé de défier la Faucheuse et de mémoriser les dernières secondes de l'existence pour s'en approprier la moindre miette.

Ma cervelle réagit ainsi, mais au lieu de me montrer mon appartement en chantier et de souligner à quel point mon plafond avait besoin d'être repeint, elle s'affaira en assemblant les pièces du puzzle. Lydia. Le démon des ombres. Mavra. Les sorts de torture. Bianca.

Quelque chose se détacha du reste. Un élément qui ne collait nulle part. Susan avait disparu pendant un jour ou deux, et je n'avais pas pu lui parler. Elle m'avait dit qu'elle travaillait sur quelque chose. Un truc se préparait. Ça devait bien avoir une place quelque part.

Des taches de couleur envahirent mon champ de vision, et mes poumons s'embrasèrent. Je luttai pour écarter les bras de Lydia, mais en vain. Possédée, elle était plus forte que moi.

Susan m'avait interrogé au sujet d'un truc, une partie insignifiante de notre babillage à double sens plus ou moins

sexuel. Qu'est-ce que c'était ?

Je m'entendis râler légèrement. Ça ressemblait à : « Grarrrr. Argh. »

Je tentai de renverser Lydia, mais elle se contenta d'accompagner le mouvement et de lui donner assez d'impulsion pour se retrouver dans la même position. J'avais beau ouvrir grands les yeux, les ténèbres rétrécissaient mon champ de vision. J'avais l'impression de fixer le regard écarlate de la jeune fille au bout d'un long tunnel.

Je remarquai Michael qui se relevait, blanc comme un linge. Il s'approcha de la jeune fille, mais elle l'aperçut et lui assena un coup de talon. J'entendis un nouveau bruit d'os cassé, et le chevalier fut propulsé en arrière.

Murphy aussi s'occupait de quelque chose. Et elle avait vite changé de sujet quand je lui avais demandé ce que c'était. L'intuition les relia. Et un signe « égale » apparut.

La dernière pièce du puzzle s'illumina. Je compris ce qui s'était passé, d'où venait Cauchemar, et pourquoi il s'acharnait sur moi.

Je savais comment l'arrêter, et où étaient ses limites, comment Bianca l'avait engagé, et pourquoi il résistait aussi bien à mes sorts.

Plus d'image.

Quelques secondes plus tard, la douleur dans ma gorge disparut elle aussi.

Pourtant, au lieu de dériver vers ce qui se trouvait au-delà, j'aspirai une grande goulée d'air en toussant. Je vis rouge quelques instants pendant que le sang revenait dans mon cerveau, puis tout s'éclaircit.

Lydia était toujours assise à califourchon sur moi, mais elle avait lâché ma gorge. Elle était arquée, les bras par-dessus la tête, et caressait les épaules nues de Thomas.

Le vampire s'était collé à elle, lui embrassant le cou langoureusement, et chaque coup de langue faisait frissonner la jeune fille. Les mains de Thomas couraient le long du corps de Lydia, les doigts effleurant la peau, glissant sous la brassière pour lui caresser les seins. Elle gémit, ses yeux rouges dans le vague, distants, sa poitrine répondant avec une grâce sensuelle.

Thomas regardait droit devant lui. Il me fixait à travers la chevelure de jais. Il n'avait plus les yeux bleu-gris, mais blancs, vides, sans couleur. Je sentis une vague de froid émaner de lui. Je l'éprouvais plus sur mon âme que sur ma peau. C'était un gel horrible et séduisant. Il continua à embrasser Lydia, remontant du cou jusqu'à l'oreille, et elle haleta en tremblant.

J'avalai et me relevai sur mes coudes, libérant mes hanches et mes jambes.

Thomas murmura si bas que je ne fus pas sûr de l'avoir entendu :

— J'ignore combien de temps je pourrai la distraire, Dresden. Arrêtez de mater, et agissez. Je m'arrangerai pour vous montrer un spectacle privé, si vous aimez tant regarder.

Puis sa bouche s'accrocha à celle de la fille. Elle se raidit, ses yeux s'écarquillant avant de se refermer à moitié, et elle s'abandonna au baiser.

Je rougis à la remarque du vampire, et ma tête me lança. Je rampai sur le sol et retrouvai les chandelles, toujours allumées, et le sac de sel. Je traçai un nouveau cercle autour des deux amants, pendant que Lydia baissait son caleçon en Lycra et attirait Thomas vers elle.

Le vampire émit un gémissement angoissé, et lâcha :

— Plus vite, Dresden.

Je remis les bougies en place et puisai dans mes dernières bribes de pouvoir pour clore le cercle et déclencher le tourbillon.

Si j'avais vu juste, je libérerais la jeune fille, peut-être de manière permanente.

Si j'avais tort, j'aurais déployé mes dernières miettes d'énergie pour rien. Cauchemar nous tuerait, car nous n'étions pas en état de lui résister.

La magie s'accumula dans le cercle, s'élevant en une trombe invisible. Je tendis les mains et usai de ma volonté pour lui insuffler toujours plus de puissance.

La tête me tourna.

Le démon s'aperçut enfin de ce qui se passait autour de lui. Lydia frémit et s'écarta légèrement de Thomas, brisant un peu le contact qu'ils avaient établi. Ses yeux sanguinolents s'ouvrirent d'un coup et me transpercèrent de leur éclat. La jeune femme se

releva, mais le vampire s'accrocha à elle, la retenant de toutes ses forces.

Le pouvoir s'éleva de nouveau, un second vortex s'enroulant autour d'eux, attirant l'énergie spirituelle qu'il contenait.

Lydia hurla.

— Leonid Kravos ! tonnai-je. (Je répétais le nom, et je vis le regard de la jeune fille trembler sous le choc.) Disparais, Kravos ! Espèce de pyromane à deux balles ! Disparais ! Disparais !

Au troisième « disparais », je frappai le sol du pied, relâchant le pouvoir de l'exorcisme dans la terre.

Lydia ulula, le corps tétanisé, la bouche béante. Des phosphènes d'or et d'argent étincelaient dans le tourbillon qui cinglait la jeune fille, en s'enfonçant dans sa gorge. Un flot d'énergie cramoisie explosa hors de sa bouche, suivi d'un double cri des plus horribles, mêlant la note féminine et terrifiée de Lydia à un timbre inhumain et surnaturel. Deux rayons d'énergie sortirent aussi de ses yeux, aspirés par le vortex magique.

Soudain, avec la brutalité d'une implosion, le tourbillon se réduisit à une fine ligne avant de disparaître, s'enfonçant dans les entrailles de la terre.

Lydia poussa une longue plainte, épuisée, puis s'écroula. Thomas, toujours collé à elle, l'accompagna dans sa chute. Le silence tomba sur la pièce, uniquement troublé par nos halètements, alors que nous reprenions notre souffle.

Je parvins enfin à m'asseoir.

— Michael, appelai-je d'une voix rauque. Michael ? Ça va ?

— Tu l'as eu, répondit-il. La fille n'a rien ?

— Je crois bien.

— Dieu soit loué ! souffla-t-il. Elle m'a cassé plusieurs côtes d'un coup de pied. Je ne sais pas si je peux me redresser.

— Alors, évite, grinçai-je, en essuyant la sueur de mon front. Faut pas rigoler avec des côtes cassées. Thomas, comment ça... Hé ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

Le vampire avait toujours les bras noués autour du corps nu de la jeune fille, les lèvres agaçant son oreille. Lydia avait les yeux ouverts, et ils étaient d'une couleur normale. En revanche,

ils étaient voilés, absents. Son corps frémissait d'excitation, son bassin collé à celui de Thomas. Le vampire me jeta un coup d'œil en m'entendant, les yeux toujours blancs et vides.

— Quoi ? demanda-t-il. Elle est consentante. Elle me remercie pour mon aide, c'est tout.

— Écarte-toi, grognai-je.

— J'ai *faim*, répliqua-t-il. Ça ne va pas la tuer, Dresden. Pas la première fois. Vous seriez mort sans moi. Laissez-moi...

— Non, coupai-je.

— Mais...

— Non. Éloigne-toi, ou je sens qu'on va mettre les choses au point.

Ses lèvres se retroussèrent en un grondement. Ses dents étaient normales, ce n'étaient pas des crocs. Elles étaient plus blanches et droites que des dents humaines, mais à part ça...

Je ne baissai pas les yeux.

Thomas abandonna le premier. Il ferma les yeux un moment, puis, quand il les rouvrit, ils avaient retrouvé une trace de couleur qui allait en se ternissant. Il lâcha la jeune fille et roula loin d'elle. Ses côtes semblaient toujours abîmées, mais moins que tout à l'heure. Il se releva et se drapa de nouveau dans sa serviette avant de retourner à sa douche sans dire un mot.

Je vérifiai le pouls de Lydia, rougis, et la rhabillai. Je relevai le canapé, et installai confortablement la jeune fille sous les couvertures. Ensuite, je m'occupai de Michael.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Je lui résumai les événements en évitant au maximum les passages interdits aux moins de seize ans. Il se renfrogna, le regard braqué sur la salle de bains.

— Ils sont comme ça. Ce sont les Séducteurs de la Cour Blanche. Ils se nourrissent de désir, de haine et de peur. Les émotions. Mais ils utilisent toujours la luxure pour attirer leurs victimes. Ils peuvent les obliger à la ressentir, à commettre le péché de chair. C'est ainsi qu'ils s'alimentent.

— Des vampires du sexe, grommelai-je, je sais. Mais c'est quand même intéressant.

— Intéressant ? s’insurgea le chevalier. Harry, je ne vois pas comment on peut trouver ça « intéressant ».

— Et pourquoi pas ? dis-je en repensant à Thomas. Je ne sais pas comment il a fait, mais il a réussi à distraire Cauchemar. Il l’a piégé. Ça signifie qu’il fait appel à la magie ambiante, ce qui expliquerait ce froid qui affecte tout ce qui se trouve autour de lui, ou alors c’est un procédé chimique, comme le venin des Rouges. Une toxine qui s’est introduite dans le corps de Lydia et a neutralisé le contrôle du démon sur l’esprit de la jeune fille. Peut-être des phéromones.

— Harry, souffla Michael, ne crois pas que je cherche à freiner tes recherches, mais aurais-tu l’obligeance de m’aider avec ces côtes cassées ?

Nous nous examinâmes mutuellement. J’avais de gros hématomes sur la gorge, mais c’était tout. Une des côtes du chevalier était brisée, et une autre était fêlée. Je lui confectionnai un beau bandage. Thomas émergea de ma chambre, vêtu avec mes affaires de jogging. Elles étaient trop grandes pour lui, et il avait dû relever les manches du sweat-shirt et les jambes du pantalon. Il s’affala sur une chaise, contemplant la jeune fille inconsciente avec un intérêt déconcertant.

— Tout concorde, annonçai-je. Maintenant que j’ai compris la situation, je peux y remédier. Il faut que j’aille au manoir et que je fasse sortir tout le monde.

— Mais de quoi tu parles ? grogna le chevalier.

— Ce n’est pas le démon qui est revenu de l’Outremonde. Nous n’avons jamais affronté Azorthragal. C’était Kravos. Kravos et Cauchemar ne font qu’un.

— Mais nous n’avons pas tué Kravos, objecta Michael. Il est toujours en vie.

— Je te parie que non. Je suis sûr que la nuit précédant l’attaque de Cauchemar, il a effectué un rituel et s’est suicidé.

— Pourquoi ?

— Pour revenir comme fantôme. Pour se venger. Réfléchis – c’est tout ce qu’a fait Cauchemar. Il a tout saccagé en accomplissant la revanche de Kravos.

— Mais... comment est-ce possible ?

— Je ne vois pas où est le problème. S'il a accumulé de la puissance et s'il s'est concentré pour assouvir sa vengeance et devenir un spectre. Surtout...

— ... avec une frontière aussi fragile entre l'Outremonde et ici.

— Exactement. Ce qui veut dire que Mavra et Bianca l'ont aidé. Bon sang, elles lui ont même certainement fourni le rituel. Et si un prisonnier fédéral est retrouvé mort dans sa cellule, ici, à Chicago, je ne te raconte pas le bordel dans la police locale – et la mine d'or pour les journaux. Voilà pourquoi Murphy était aussi discrète, et Susan aussi distraite. Elle travaillait sur un papier. Elle cherchait à découvrir la vérité. Elle avait dû entendre une rumeur.

Thomas fronça les sourcils.

— Arrêtez-moi si je me trompe. Cauchemar est le fantôme de Kravos le sorcier ? L'assassin chef d'une secte qui avait fait les gros titres il y a quelques mois ?

— C'est ça. Les turbulences dans l'Outremonde lui ont permis de revenir sous la forme d'un spectre de premier ordre.

— Les turbulences ? souligna le vampire.

— Quelqu'un s'est amusé à lancer des sortilèges de torture sur les fantômes du coin. Ils sont devenus fous, et ont commencé à tirer sur la frontière entre nos deux mondes. Je pense que c'est Mavra, en collaboration avec Bianca. Cette agitation a permis à Kravos d'affecter tout le monde *via* l'univers des rêves. C'est comme ça qu'il nous a attaqués, Malone et moi. Il a fait la même chose avec Lydia sous nos yeux. La pauvre savait ce qu'il faisait, et ça explique pourquoi elle ne voulait jamais dormir. Je ne l'ai pas vu arriver quand il m'a agressé dans mon sommeil. Je n'étais pas prêt au combat, et il m'a retourné.

— Mais comment le vaincre ? demanda Michael.

— Je suis prêt. Je l'ai battu quand il était vivant. Et maintenant que je sais ce que j'affronte, je peux me payer son ombre. Je vais aller au manoir, détruire Cauchemar, pareil pour Bianca si je ne peux pas faire autrement, et je ramènerai tout le monde.

— Je rêve ou vous avez pris un coup sur la tête pendant le

combat ? s'étonna le vampire. Dresden, j'ai déjà mentionné les gardes, je crois, mais vous ai-je parlé des fusils d'assaut ? Je n'ai pas oublié les fusils d'assaut, hein ?

— J'ai dépassé le point où un homme équilibré prendrait peur, répondis-je. Des gardes, des mitraillettes, je m'en fous. Bianca retient Susan et Justine, et peut-être une trentaine de gamins. Si ça se trouve, elle va les transformer en vampires. La police ne peut rien faire. Quelqu'un doit intervenir, et je suis le seul en position de...

— ... prendre un kilo de plomb dans chaque poumon, et autant dans la tête, intervint Thomas. Mais dites-moi, c'est que ça va grandement avancer nos affaires, ça.

— Oh, homme de peu de foi ! lâcha le chevalier depuis mon fauteuil. (Il se tourna vers moi.) Allez, Harry, explique-nous ce que tu as en tête.

— Très bien. À mon avis, Bianca va placer des gardes tout autour de la maison. Elle fera contrôler tous ceux qui s'en approcheront, chaque voiture qui entrera ou qui sortira sera passée au peigne fin.

— Exactement, confirma Thomas. Dresden, et si on s'associait ? Avec tous nos contacts et nos espions, on devrait arriver à quelque chose, non ? Pourquoi ne pas nous déguiser en domestiques et nous infiltrer discrètement ? (Il s'interrompit.) Enfin, vous, vous pourriez passer pour un employé. Mais si on charge comme ça, on va se faire tuer.

— Si nous passons là où ils peuvent nous voir.

— À quoi pensez-vous ? souffla le vampire en fronçant les sourcils. Ça m'étonnerait que nous puissions entrer avec un sort de dissimulation. Bianca ne se laissera pas abuser par un simple charme dans un environnement familial.

— Tu as raison, concédai-je, mais je pensais à autre chose.

Je fermais la marche en entrant dans l'Outremonde. J'avais mon bâton de combat, ma crosse, mon manteau, mon bracelet-bouclier, et un anneau de cuivre à chaque main.

Dans mon appartement, l'Outremonde ressemble à... chez moi. En un peu plus propre, et en plus lumineux. Un message philosophique à en tirer au sujet de l'état spirituel de mon sous-

sol ? Peut-être. Des formes rôdent dans les ombres, trotinant comme des rats, ou glissant sur le sol comme des serpents – des esprits qui se nourrissent des miettes d'énergie qui tombent de ma maison dans le monde réel.

Michael avait sorti *Amoracchius*, et elle brillait d'un éclat nacré. Dès que le chevalier avait touché l'arme, son visage avait recouvert ses couleurs, et Michael bougeait maintenant comme si ses côtes n'étaient plus blessées. Il portait un jean, une chemise en flanelle et ses bottes coquées.

Thomas avait enfilé des vêtements que je lui avais donnés, et ses cheveux noirs encore humides bouclaient sur ses épaules. Il avait emporté une batte de base-ball en aluminium et il observait les alentours d'un œil amusé.

Bob pendait à ma ceinture, dans un sac taillé dans un vieux filet.

— Harry, demanda le crâne, tu sais ce que tu fais ? Je n'ai pas très envie de me faire choper dans l'Outremonde si je peux l'éviter. À cause de vieux quiproquos, tu comprends ?

— Je suis aussi inquiet que toi. Si ma marraine m'attrape ici, je suis fichu. Détends-toi, Bob, et trouve-nous le plus court chemin pour arriver chez Bianca. Après, je n'aurai plus qu'à ouvrir une brèche dans son sous-sol. On récupère tout le monde, et on se barre.

— Il n'y a pas de chemin plus court qu'un autre, Harry. On est dans le monde des esprits, ici. Les choses sont liées entre elles par des concepts, des idées, et elles n'obéissent pas forcément aux lois de la physique ou des distances comme...

— Je connais le truc, Bob, coupai-je. Mais tu connais les lieux bien mieux que nous, alors guide-nous.

— Très bien, maugréa le crâne, mais je ne vous garantis pas qu'on sera revenus avant le coucher du soleil. Si ça se trouve, tu ne pourras pas ouvrir un portail tant que la nuit ne sera pas tombée. Le jour a tendance à affaiblir les énergies magiques, et...

— Bob ! Tu nous feras un cours plus tard, moi, je me charge de la magie.

Le crâne se tourna vers mes deux compagnons.

— Excusez-moi, dit-il. Est-ce que l'un de vous deux a

expliqué à Harry à quel point son plan était stupide ?

Thomas leva une main.

— Moi, mais ça n'a pas servi à grand-chose.

Bob leva ses flammèches orange vers le ciel.

— Comme d'habitude. Bon sang, Harry ! Si tu meurs, je vais être dans le pétrin. Tu vas sûrement me balancer sous une pierre au dernier moment, et je vais rester là pendant dix mille ans avant qu'on me retrouve !

— Ne me tente pas. Moins de parlotte, plus de guidage.

— Oui, *sahib*, grogna le crâne. (Thomas ricana, et Bob se tourna vers la version spirituelle de l'escalier menant à la rue.) Par là.

Nous quittâmes mon appartement pour nous retrouver dans un Chicago qui ressemblait beaucoup à un décor de cinéma – des façades d'immeubles sans réelle substance, de vagues lumières qui pouvaient venir du soleil, de la lune ou des réverbères.

Et un brouillard gris-brun.

Bob nous guida le long d'une rue, nous fit tourner dans une ruelle, ouvrir une porte de garage débouchant sur un escalier de pierre qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Nous le suivîmes dans l'obscurité. Parfois, seules ses orbites incandescentes nous éclairaient. Le crâne tournait la tête dans la direction idoine, et nous cheminions dans un royaume souterrain composé surtout de ténèbres et de plafonds bas. Nous gravâmes une pente, et arrivâmes enfin au milieu d'un cercle de dolmens au sommet d'une colline. Les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes, et de la lumière dansait au pied des arbres qui bordaient la colline, comme autant de feux follets.

Je me raidis.

— Bob, murmurai-je, Bob ! Tu t'es planté ! On est à Féerie !

— Bien sûr, grogna le crâne. C'est la région la plus vaste de l'Outremonde. On ne peut aller nulle part sans passer par ici.

— Alors, dépêche-toi et guide-nous. On ne doit pas traîner ici !

— Crois-moi, je n'en ai aucune envie. Soit on va avoir droit à la version Disney, avec des elfes et des lutins en jupette, et je ne sais quoi d'autre de mignon tout plein *made in* Cour d'Été, soit

on aura la version de la méchante sorcière de la Cour d'Hiver. Elle est beaucoup plus intéressante, mais qu'est-ce qu'elle fait mal !

— Mais la Cour d'Été peut se montrer cruelle, Bob. Ferme-la et indique-nous le passage !

Silencieusement, le crâne se tourna vers la pente ouest. Nous descendîmes.

— On dirait un parc, déclara Thomas. Regardez, l'herbe a l'air d'être entretenue. On dirait même un terrain de golf.

— Harry, souffla Michael. J'ai un mauvais pressentiment.

Les cheveux se dressèrent sur ma nuque, et je regardai le chevalier en hochant la tête.

— Bob, quelle direction ?

Bob nous guida droit devant.

Au détour d'un bosquet, nous découvrîmes un vieux pont couvert de style colonial, enjambant un précipice d'une profondeur absurde.

— Voilà la frontière, déclara Bob. Notre destination n'est plus très éloignée.

Au loin, un cor de chasse retentit, accompagné d'un concert d'abolements.

— Au pont ! criai-je.

Thomas trotta à mes côtés sans effort apparent. Je regardai Michael, qui tenait son arme le pommeau en avant, la lame calée contre son avant-bras. Il était rouge de fatigue et de souffrance, mais il maintenait l'allure.

— Harry, intervint le crâne, je ne sais pas si ça peut te motiver, mais tu as une meute à tes trousses. Tu ne pourrais pas courir un peu plus vite ?

Le cor sonna de nouveau, faisant écho dans les dolmens, et les cris de la horde se rapprochèrent. Thomas se retourna, en courant à l'envers un bref instant, puis il regarda devant lui.

— J'aurais juré qu'ils étaient encore à plusieurs kilomètres il y a quelques secondes.

— On est dans l'Outremonde, haletai-je. Les distances, le temps, tout part en couille ici.

— La vache, siffla Bob. Je ne savais pas qu'il existait des Chiens de l'enfer aussi gros ! Oh, regarde, Harry ! C'est ta

marraine ! Bonjour Lea !

Si Bob avait eu un corps, il aurait sauté sur place en agitant les mains.

— Ne te réjouis pas trop, Bob. Si elle me chope, je serai invité à rejoindre la meute.

Le crâne tourna ses orbites vers moi, et il... ravala sa salive... Plus ou moins.

— Oh ! murmura-t-il. Vous êtes brouillés ? Enfin, *encore plus* brouillés, puisque vous n'avez jamais été en très bons termes.

— Quelque chose comme ça, crachai-je.

— Heu... cours, Harry ! m'encouragea le crâne. Plus vite. Harry, faut vraiment que t'accélères !

Mes pieds volaient sur l'herbe.

Thomas arriva sur le pont le premier, ses bottes faisant vibrer le bois, puis ce fut Michael.

Une côte cassée, vingt ans de plus que moi, et il me dépassait quand même ! Il était temps de faire de l'exercice.

— Bingo ! criai-je, en touchant une poutre.

Le lasso s'enroula autour de ma gorge avant même que mon pied se pose, et il me renversa d'une secousse. Je me retrouvai au sol, étourdi, et suffoquant pour la seconde fois en deux heures.

— Oh oh ! souffla Bob. Harry, quoi qu'il arrive, ne me lâche pas. Et surtout pas sous une pierre.

— Merci beaucoup, râlai-je, en essayant de desserrer le nœud coulant.

Deux énormes sabots se plantèrent dans l'herbe de chaque côté de ma tête. Je levai les yeux sur un cheval noir, au harnachement de nuit et d'argent. Ses fers étaient forgés dans un métal étincelant. Ce n'était ni du fer ni de l'acier. Du sang maculait les jambes de l'animal, comme s'il avait piétiné ou éclaté une pauvre créature.

Mon regard glissa du cheval à la cavalière. Lea, montant en amazone, avec sa robe de zibeline bleu nuit, les cheveux coiffés en une longue tresse enflammée. Ses yeux luisaient sous la lune, et elle tenait le lasso fermement dans sa main. Les Chiens de l'enfer se rassemblèrent autour d'elle, leurs yeux braqués sur

votre serviteur. Je m'emballais peut-être, mais ils avaient l'air affamés.

— On se sent mieux, dirait-on, constata la sidhe avec un mince sourire. Merveilleux, nous allons enfin pouvoir en finir avec ce contrat.

## Chapitre 33

Il suffit de quelques épisodes comme ça dans la vie d'un homme pour lui enseigner une bonne dose de cynisme.

Il suffit que deux ou trois mages renégats essaient de vous fumer, des *hexenwulfen* de vous ouvrir la gorge, pour constamment s'attendre au pire. D'ailleurs, si le pire n'arrive pas, on est presque déçu.

Voilà pourquoi je préférerais que ma marraine nous rattrape, en dépit de tous mes efforts. J'aurais détesté découvrir que l'univers ne conspirait pas vraiment contre moi. Rien de tel pour vous saboter un bon gros complexe de persécution.

Ainsi, en me fondant sur l'idée qu'un pouvoir supérieur et sadique s'arrangerait pour me pourrir la soirée autant que possible, j'avais gardé un atout dans ma manche.

J'écartai le lasso de ma gorge, puis croassai :

— Thomas ! Michael ! Maintenant !

Ils sortirent de petites boîtes en carton de leurs poches et en déversèrent le contenu devant eux comme s'ils semaient des graines. Les objets s'éparpillèrent autour de moi, et certains rebondirent contre ma tête.

Les chiens féériques glapirent en sautant de côté. Le cheval de Lea hennit en se cabrant, puis recula de quelques pas.

Je tordis le cou, en protégeant mes yeux au maximum des clous qui tombaient sur moi comme une averse pointue. Ma marraine fut obligée de lâcher sa corde, tandis que sa monture reculait toujours. Je gagnai un peu de mou.

— Du fer, cracha-t-elle, son visage adorable devenu blême de colère. Vous osez souiller le domaine des sidhes avec du fer ! La reine vous arrachera les yeux !

— Non, répondit Thomas. C'est de l'aluminium. Il n'y a pas un gramme de fer dedans. Quel joli cheval ! Quel est son nom ?

Les yeux de Lea se braquèrent sur le vampire, puis sur les pointes qui jonchaient le sol. Pendant ce temps, je fouillai dans ma poche à la recherche de mon plan de secours, et l'engloutis. Je mâchai deux ou trois fois, puis l'avalai.

Je fis de mon mieux pour ne pas trahir ma peur.

— Pas d'acier ? souffla la fey. (Elle fit un geste, et un clou sauta dans sa main. Elle l'étudia, les sourcils froncés, puis elle plissa les yeux.) Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Une diversion, marraine, expliquai-je en toussant. Il fallait que je mange quelque chose.

Lea flatta l'encolure de son cheval, et il se calma. L'un des molosses fuligineux s'approcha et poussa une pointe du bout de la truffe. La sidhe tendit de nouveau le lasso, corrigeant le mou.

— Inutile, mage. Tu ne peux pas te libérer. Cette corde est faite pour toi. Tu ne peux pas te soustraire à moi, surtout ici, à Féerie. Je suis trop forte pour toi.

— C'est vrai, concédai-je en me redressant. Alors, sortons le grand jeu, transformez-moi en toutou, et montrez-moi sur quels arbres j'ai le droit de pisser.

Lea me regarda comme si j'étais devenu fou. L'inquiétude pointa le bout de son nez.

Je secouai la corde.

— Allez, marraine, continuai-je. Balancez la magie ! J'ai le droit de choisir la couleur ? Je n'aime pas trop ce noir de charbon. Vous ne voudriez pas me donner un pelage brun ? Ou, non, je sais ! Du blanc ! Avec des yeux bleus. J'ai toujours rêvé d'avoir les yeux bleus !

— Silence, grogna la sidhe, en tirant sur le lasso.

Je ressentis un picotement, et ma langue se colla à mon palais. Je tentai de parler, mais j'eus l'impression que des abeilles enragées avaient élu domicile dans ma gorge. Je me tus.

— J'aimerais bien voir ça, intervint Thomas. Je n'ai jamais assisté à une transformation externe auparavant. Je vous en prie, madame (il eut un geste dédaigneux vers moi), faites-en un chien.

— C'est un piège, feula Lea. Mais ça ne te mènera nulle part, mage. Et ce, quelle que soit la botte secrète que tes amis se préparent à utiliser !

— Absolument pas, objecta Michael. Je le jure sur le sang du Christ.

La sidhe sursauta, comme si ces mots l'avaient frappée. Elle mena sa monture près de moi, jusqu'à ce que l'épaule de l'animal frotte la mienne. Elle enroula la corde jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une quinzaine de centimètres de marge, le nœud pressant autour de ma gorge et manquant de me faire perdre l'équilibre.

— Avoue, mage. Qu'est-ce que tu mijotes ?

Ma langue se libéra, et je recouvrai l'usage de la parole.

— Oh, pas grand-chose ! Je voulais juste manger un morceau avant de partir.

— Manger ? murmura Lea.

Elle se pencha sur moi, les narines frémissantes. Elle renifla lentement, ses longs cheveux soyeux effleurant ma joue, sa bouche frôlant la mienne.

J'étudiai son expression, la surprise qui se peignit peu à peu sur son visage.

— Alors, on reconnaît l'odeur ? chuchotai-je d'un ton serein.

Elle écarquilla les yeux.

— L'ange de la mort, balbutia-t-elle. Tu as scellé ton destin, Harry Dresden.

— Effectivement, répondis-je. Un champignon vénéneux. *Amanita virosa*. Enfin bref, la toxine de l'amanite vireuse, ou « ange de la mort » comme on l'appelle, va s'introduire dans mon sang dans deux minutes. Après, elle détruira lentement mes reins et mon foie. Dans quelques heures, je m'écroulerai. Si je ne meurs pas immédiatement, j'irai mieux pendant quelques jours, pendant que mes entrailles se décomposeront. Puis je ferai une crise cardiaque, et tout sera fini. (J'eus un sourire rapide.) Il n'y a aucun antidote. Et je doute que même votre magie puisse me guérir. Entre soigner une plaie et affecter une transmutation interne majeure, il y a une marge, non ? Alors, on y va ? (Je fis mine d'avancer dans la direction d'où venait Lea.) Vous devriez avoir quelques heures pour savourer mon tourment avant que je vomisse du sang et que je m'écroule.

— C'est une feinte ! cracha-t-elle, en resserrant le nœud coulant. Tu mens !

— Allons, marraine, ricanai-je, nous savons tous les deux que je suis un piètre menteur. Comment pourrais-je vous abuser ? Et vous l'avez senti, en plus.

Elle me sonda, et l'horreur se lut peu à peu dans ses yeux.

— Par les vents de l'hiver ! souffla-t-elle. Tu es devenu fou.

— Pas vraiment, répondis-je, je sais parfaitement ce que je fais. (Je me tournai vers le pont.) Au revoir, Michael. Au revoir, Thomas.

— Harry, geignit le chevalier. Es-tu sûr que nous ne devrions...

— Chut, dis-je, en le fusillant du regard. Cool, Raoul.

Lea nous observait d'un air suspicieux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? grinça-t-elle. Que veut-il dire ?

Je levai les yeux au ciel et fis un geste à Michael.

— En fait, murmura le chevalier, j'ai peut-être un remède.

— Un remède ? s'exclama la sidhe.

Le chevalier sortit une fiole de son blouson.

— Un extrait de chardon-Marie, répliqua-t-il. Il est fréquemment utilisé dans les hôpitaux européens en cas d'empoisonnement aux champignons. En théorie, il donne aux victimes une meilleure chance de survie. S'il est pris à temps, bien entendu.

— Donnez-le-moi maintenant, gronda Lea.

— Holà, marraine, coupai-je. En tant que compagnon et futur familial, il est de mon devoir de vous rappeler à quel point il est *dangereux* pour une haute sidhe d'accepter un cadeau. Cela pourrait vous lier à celui qui vous l'offre, si vous ne lui donnez pas un présent de valeur équivalente.

Lentement, la peau blafarde de Lea s'empourpra. Cela commença par la poitrine, la gorge, puis s'étendit au menton, aux joues, et même au cuir chevelu.

— Ainsi, feula-t-elle, tu as cherché à provoquer un échange. Tu as absorbé de l'amanite vireuse pour m'obliger à te libérer.

— En gros... oui, répondis-je en haussant les sourcils, le sourire aux lèvres. Comprenez-moi, je pense que vous me voulez en vie. Mort, je ne vous suis d'aucune utilité. De plus, vous ne pouvez pas soigner mon empoisonnement par magie.

— Je te possède ! gronda-t-elle. Tu m'appartiens dès à

présent !

— Je me permets d'objecter, dis-je. Je suis vôtre pendant quelques jours au maximum. Après, je serai mort et je ne vous servirai plus à rien.

— Non, cracha-t-elle. Je ne te libérerai pas en échange de cette potion. Moi aussi, je peux trouver du chardon !

— Peut-être, admis-je. Peut-être même que vous serez assez rapide. Ou pas. Quoi qu'il en soit, et même avec l'extrait, si je ne vais pas à l'hôpital, je n'aurai aucune chance de m'en tirer.

— Je ne te troquerai pas ! Tu t'es promis à moi !

— Je pense que vous avez passé un marché avec un jeune inconscient pris par les événements, intervint Michael. Mais nous ne vous demandons pas d'abandonner entièrement le pacte.

— Non ? s'exclama Lea.

— Bien sûr que non, reprit Thomas. L'extrait de chardon va lui donner une mince chance de vivre. Et c'est tout ce que nous attendons de vous. Il vous suffit de le laisser partir – en acceptant de ne rien tenter contre lui, ou sa liberté, pendant un an et un jour, tant qu'il reste sur le monde mortel.

— Voilà le marché, conclus-je. En tant que fidèle compagnon, je me permets d'attirer votre attention sur un fait : si je meurs, vous ne m'aurez jamais, marraine. Si vous me laissez partir maintenant, vous pourrez toujours tenter votre chance plus tard. Ce n'est pas comme si vous étiez mortelle, non ? Vous pouvez vous permettre d'être patiente.

Lea ne répondit rien et me fixa. La nuit aussi était silencieuse. La pointe de panique que j'avais ressentie en avalant l'amanite dansait dans mon estomac, le tordant dans tous les sens.

— Pourquoi ? finit-elle par demander d'une voix calme. Pourquoi t'infliger cela, Harry ? Je ne comprends pas.

— Je m'en doute, dis-je. Des gens comptent sur moi. Des gens qui courent un danger à cause de moi. Je dois les aider.

— Tu ne peux pas les secourir, si tu es mort.

— Ni si vous m'emportez.

— Tu serais prêt à perdre la vie pour les sauver ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis le seul à pouvoir le faire. Ils ont besoin de moi et je leur dois bien ça.

— Tu leur dois la vie, dit Lea d'un air absent. Tu es fou, Harry Dresden. Peut-être que tu tiens ça de ta mère.

— Comment ça ?

— Vers la fin, elle parlait comme toi. (Elle dévisagea Michael et se redressa sur son cheval.) Tu as joué à un jeu dangereux ce soir, mage. Tu as jonglé avec les traditions de mon peuple, et tu as failli trébucher. J'accepte le marché.

À ces mots, elle me libéra du lasso d'un geste de la main. Je trébuchai en arrière, récupérai mon bâton de combat et ma crosse, ainsi que le filet contenant Bob, puis me dirigeai vers le pont. Une fois arrivé, Michael me donna la fiole et je la vidai. Le liquide avait un goût amer. Une fois la fiole vide, je fermai les yeux et respirai à fond.

— Harry, souffla Michael en gardant un œil sur la sidhe, tu es sûr que ça va aller ?

— Si je vais vite à l'hôpital, dis-je. Il me reste entre six et seize heures. Peut-être plus. Avant de venir ici, j'ai bu cette mixture rose pour rendre mon estomac étanche. Ça devrait ralentir l'ingestion du poison et donner une chance à l'extrait de le neutraliser avant qu'il cause trop de dégâts.

— Je n'aime pas ça, maugréa Michael.

— Oh, c'est moi qui ai absorbé le poison mortel, mec ! Et ça ne me tracasse pas tant que ça.

— Vous avez dit la vérité ? s'étonna Thomas.

— Bien sûr. Écoutez, j'avais calculé qu'entrer et sortir du manoir ne devrait pas nous prendre plus d'une heure. Autrement, nous sommes morts, et bien avant que les premiers symptômes se déclenchent.

— Je pensais que vous mentiez, continua le vampire sans me quitter des yeux. Que vous bluffiez.

— J'évite, en général. Je ne suis pas très bon à ce jeu-là.

— Alors, vous risquez vraiment de mourir ? Votre marraine a raison, en fait. Vous êtes complètement fou. Totalement taré.

— Dingue comme un lévrier sans pattes, ajoutai-je, je sais. Bob, réveille-toi.

Je secouai le crâne, et deux flammes orange s'allumèrent dans les orbites. Un peu plus loin que d'habitude.

— Harry ? s'étonna Bob. Tu es vivant ?

— Pour l'instant, répondis-je en lui expliquant comment nous avions échappé à Lea.

— Bravo ! commenta-t-il. Tu es mourant. Quel plan !

— L'hôpital devrait pouvoir me soigner.

— Bien sûr, grogna-t-il. Dans certains endroits, le taux de survie est supérieur à cinquante pour cent en cas d'empoisonnement par amanite.

— J'ai bu un extrait de chardon, me défendis-je.

— J'espère que tu as fait attention au dosage, toussota Bob, sinon, ça pourrait te faire plus de mal que de bien. Si seulement tu m'en avais parlé dès le début, j'aurais...

— Harry, intervint Michael. Regarde.

Je me retournai et vis ma marraine qui s'était éloignée et qui attendait tranquillement sur sa monture sombre. Elle leva une main, et une chose noire et scintillante apparut. Un couteau peut-être. Elle l'agita aux quatre points cardinaux, puis prononça une phrase dans une langue chantante et sifflante. Les arbres gémirent quand le vent souffla dans leurs branches. La puissance irradiait de la sorcière sidhe et du couteau qu'elle tenait. Mes poils se dressèrent sur mes bras et sur ma nuque.

— Mage ! cria-t-elle. Tu as passé un marché avec moi ce soir. Je ne te poursuivrai plus. Mais tu n'as rien conclu avec les autres.

Elle rejeta la tête en arrière et poussa un long hurlement, à la fois terrifiant et magnifique. Il résonna dans la vallée, puis quelqu'un lui répondit. D'autres sons retentirent, des ululements aigus, des mugissements rauques et des piailllements éraillés.

— Nombreux sont ceux qui me sont liés, ricana Lea. Tu ne me floueras point. Tu as bu ta potion. Tu n'aurais pas risqué ainsi ta vie sans un remède à portée de main. Je ne tenterai rien contre toi – mais ils t'attraperont pour moi. D'une manière ou d'une autre, Dresden, tu me rejoindras ce soir !

La bourrasque gagnait en puissance, et des nuages cachèrent les étoiles. Portés par le vent, les cris et les appels se firent plus

proches.

— Merde ! soufflai-je. Bob, il faut qu'on sorte de là, maintenant.

— On est encore loin du point que tu m'as montré sur la carte, répondit le crâne. Un kilomètre, peut-être deux.

— Deux kilomètres, murmura le chevalier. Je ne peux courir aussi longtemps. Pas avec les côtes dans cet état.

— Et je ne peux pas vous porter, ajouta Thomas. Je suis grandiose et musclé, mais j'ai mes limites. Partons, Harry. Tout repose entre nos mains.

Ma cervelle surchauffait. Trouver un plan, vite ! Michael ne pouvait pas continuer. Il avait couru avant, mais à présent, sa peau était grise, et il était tout raide, comme s'il souffrait. J'avais confiance dans le chevalier, confiance en lui, à mes côtés et pour couvrir mes arrières. Et aussi pour se débrouiller seul.

Mais face à une meute féérique enragée, que pourrait-il faire ? Impossible de le dire – même avec son épée, ce n'était qu'un homme. Il pouvait mourir, et je ne voulais pas une autre mort sur la conscience.

Je jetai un coup d'œil à Thomas. Même dans mes vieux vêtements, le séduisant vampire ressemblait à une gravure de mode. Il me renvoya mon regard avec un sourire étincelant, et je me souvins de ses mots quand il vantait ses talents de menteur. Thomas était de mon côté. Dans l'ensemble. Il s'était montré agréable. Apparemment, il avait même une bonne raison pour m'aider. Il voulait récupérer Justine.

Ou alors, il mentait. Peut-être que Justine n'était pas prisonnière du tout.

Je ne pouvais pas me fier à lui.

— Vous restez ici tous les deux, décidai-je. Gardez le pont. Vous n'aurez pas à tenir longtemps. Ralentissez-les, forcez-les à faire le tour.

— Hooooo, le beau plan ! railla Bob. Comme ils vont souffrir, Harry. Enfin, avant de tuer Michael et Thomas. Après, ils se lanceront à tes trousses. Mais ça devrait leur prendre plusieurs minutes, voire plusieurs heures !

Je toisai le crâne, puis revins à Michael. Il regarda le vampire, puis hocha la tête dans ma direction.

— En cas de danger, vous aurez besoin de moi, objecta Thomas.

— Je peux me débrouiller tout seul, dis-je. Écoutez, tout le plan repose sur la rapidité, la discrétion et la surprise. Seul, je serai plus discret. S'il doit y avoir combat, une personne de plus ne fera pas grande différence. Si on en arrive là, tout est fichu.

— Donc, vous voulez qu'on reste ici et qu'on meure pour vous, c'est ça ? grimaça le vampire.

— Tenez ce pont jusqu'à ce que je sois sorti de l'Outremonde. Après, ils n'auront plus aucune raison de vous attaquer.

Le vent nous gifla et des formes apparurent au sommet de la colline aux dolmens. Des silhouettes sombres, rapides et près du sol.

— Pars, Harry, intervint Michael en brandissant *Amoracchius*. Ne t'inquiète pas, nous les retiendrons.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de moi ? insista Thomas en avançant d'un pas.

L'acier luisant du chevalier s'abattit juste devant lui, la lame tranchante posée contre son ventre.

— Je suis sûr que je ne veux pas le laisser seul avec toi, vampire, lâcha Michael d'une voix polie. Suis-je suffisamment clair ?

— Comme le cristal, maugréa Thomas. Je vous conseille de ne pas la laisser là-bas, Dresden... ni de vous faire tuer.

— Ne vous inquiétez pas, fis-je. Surtout pour la seconde partie.

À ce moment, une des monstrueuses créatures dépassa Lea et bondit sur moi, toutes griffes dehors. Ça ressemblait à un énorme puma au pelage d'ombre. Le vampire me poussa, et il hurla quand la bête lui entailla les bras. Michael cria quelque chose en latin, et son épée brilla d'une lueur argentée. Il ouvrit la créature en deux ; les morceaux retombèrent sur le pont en s'agitant.

— Pars ! meugla le chevalier. Que Dieu soit avec toi !

Je courus.

Peu à peu les bruits du combat moururent derrière moi, et seul le son de ma respiration laborieuse emplit mes oreilles. L'Outremonde se modifia. Je quittais les forêts enchantées de

Féerie pour m'enfoncer dans une sombre forêt aux arbres festonnés de toiles d'araignée. Des yeux brillaient dans les ténèbres, et des choses bougeaient, à peine visibles.

Je trébuchai.

— Ici ! cria Bob, ses orbites luminescentes posées sur un tronc d'arbre creux couché près du chemin. Ouvre un portail ici, et nous pourrons passer.

— T'es sûr ? haletai-je.

— Oui, oui. Dépêche-toi, des féaux sidhes seront là d'un moment à l'autre.

Je regardai derrière moi, puis concentrai ma volonté. C'était douloureux. J'étais faible. Le poison n'avait pas encore eu le temps de faire effet, mais j'avais l'impression de le voir, tapi dans mes organes, se léchant les babines avant de se jeter sur mes chairs avec une joie mauvaise. Je repoussai ces pensées et m'obligeai à reprendre mon souffle, à rassembler mes forces et à ouvrir une brèche entre les mondes.

— Heu, Harry..., souffla Bob. Attends une minute.

Une branche se brisa derrière moi. Un bruit de course venant dans ma direction retentit. Je ne m'en occupai pas, je plongeai mes doigts dans la substance friable qui constitue la frontière de l'Outremonde.

— Harry ! répéta le crâne. Je crois que tu devrais m'écouter !

— Pas maintenant, murmurai-je.

Le bruit de course se rapprocha, accompagné par le bruit des buissons s'écartant sur le passage de quelque chose d'énorme. Derrière moi, un beuglement sourd ébranla le sol.

*Par la casquette du commissaire Gordon, Batman !*

— *Aparturum !* criai-je, en projetant ma volonté.

Une fissure brillante s'ouvrit dans l'Outremonde.

Je me jetai à travers, en faisant un dernier effort de volonté pour la refermer derrière moi. Quelque chose s'accrocha à mon manteau, mais je me libérai d'un mouvement d'épaules.

Je m'écroulai sur le sol de pierre, l'odeur de l'automne partout autour de moi. Mon cœur battait contre mes côtes. Il n'avait guère apprécié cette course, et le sortilège dans la foulée. Je relevai la tête pour étudier les alentours.

Bob avait tenu parole. Il m'avait guidé depuis l'Outremonde

jusque chez Bianca. J'avais atterri en haut des marches de l'escalier dominant le hall.

J'étais au milieu d'un groupe de vampires sous leur forme naturelle, sans leur masque de peau. Ils étaient une dizaine, les yeux noirs luisant, le mufle frissonnant, et la salive coulant sur le sol entre leurs crocs acérés. Ils ouvraient et refermaient leurs mains griffues ou grattaient leurs chairs flasques. Certains étaient brûlés ; ils étaient marqués par des zones de tissu cicatriciel.

Je ne bougeai pas. Le moindre geste, et ils me sautaient dessus. Au moindre mouvement, au plus petit signe de lutte ou de fuite, ils seraient pris de frénésie et passeraient leur rage sur moi.

Pendant que je les observais, tétanisé, Bianca monta les marches dans sa robe du soir en soie blanche. Elle portait une chandelle qui l'éclairait doucement. Elle me sourit très lentement, très chaleureusement, et je sentis mon estomac préparer ses valises pour un long voyage.

— Harry Dresden, ronronna-t-elle. Quelle agréable surprise ! Comme c'est gentil de nous rendre visite.

— C'est ce que j'essayais de te dire, pleurnicha Bob. Le voile semblait fragile ici. Comme si quelqu'un venait de passer. Comme s'ils surveillaient ce côté.

— Bien entendu, intervint la vampire. Un garde par porte. Me prenez-vous pour une idiote, monsieur Dresden ?

Je lui jetai un regard noir. Je n'avais rien à répondre. Je préférais économiser ma volonté et accumuler toute la puissance possible pour effacer cette moue infâme de son si adorable et si faux visage.

— Mes chéris, feula Bianca en me fixant, couchez-le.

Ils me frappèrent si vite que je ne les vis même pas bouger. Ils chargèrent comme une seule vague de haine hideuse. Je me souviens d'être passé de griffes en griffes, d'avoir été projeté en l'air, et transporté. Je me rappelle des museaux écrasés contre mon visage, des rires terribles, des crachats, et des yeux noirs qui me sondaient.

On m'arracha tout. Bob disparut sans un bruit. Je sentis le corps nu de Bianca se presser contre le mien, une peau de rêve,

qui laissa place au cauchemar. Je sentis ses chairs se déchirer, autour de sa véritable apparence. Son parfum capiteux laissa la place à la puanteur d'un fruit pourri. Sa voix suave se mua en stridulations grinçantes.

Et leurs langues. Douces, intimes, chaudes, humides. Le plaisir me frappa comme un marteau-pilon, et je tentai de hurler, de le repousser. L'extase chimique, les sensations animales, débridées et froides, méprisant ma révulsion, mon horreur et mon désespoir.

L'obscurité. Atroce, épaisse, et si sensuelle.

Puis la souffrance.

Puis rien.

## Chapitre 34

Je ne me souviens pas très bien de mon père. J'avais six ans quand il est mort. Mais je me rappelle un homme bon, aux yeux gentils et aux mains puissantes. C'était un magicien – pas un mage, un prestidigitateur. Il était bon, mais il n'a jamais percé. Lui et moi passions le plus clair de notre temps sur les routes, à nous produire dans des hôpitaux pour enfants ou des orphelinats. Mes premières années me ramènent surtout à mon lit installé à l'arrière du break, bercé par le chant de l'asphalte sous les roues, rassuré par la présence de mon père au volant, toujours là pour prendre soin de moi.

Les cauchemars ont commencé juste avant sa mort. Je ne m'en souviens pas vraiment – mais je me rappelle mes réveils affolés, mes hurlements suraigus. Je criais dans les ténèbres, luttant pour me faire le plus petit possible. Invariablement, mon père venait me chercher, et m'installait sur ses genoux. Il me serrait dans ses bras, me réchauffait, jusqu'à ce que je me rendorme, rassuré.

— Les monstres ne peuvent pas t'attraper ici, Harry, disait-il. Ils ne peuvent rien faire.

Il avait raison.

Jusqu'à maintenant.

Jusqu'à cette nuit.

Les monstres m'ont eu.

Je ne sais plus quand la réalité a disparu et quand le cauchemar a commencé, mais j'ai bataillé pour me réveiller, poussant un cri rauque et vide, qui ressemblait plutôt à un gémissement. Je criai à en perdre haleine, puis je fondis en sanglots.

Je restai là, nu, vaincu. Personne ne vint m'étreindre. Personne ne vint me rassurer. Personne n'était plus venu depuis

la mort de mon père.

D'abord, la respiration. Je m'obligeai à la contrôler, à stopper ces pleurs et à reprendre mon souffle. Ensuite, la terreur. La souffrance, l'humiliation. Je voulais ramper dans un trou et le boucher derrière moi. Je voulais ne pas exister.

Mais c'était impossible. Je souffrais trop. J'étais malheureusement, douloureusement et précisément en vie.

Mes brûlures me faisaient horriblement mal, mais la nausée qui m'envahit franchit la ligne d'arrivée une fraction de seconde après. Mes mains me révélèrent que j'étais allongé sur un sol de pierre, mais le reste de mon corps m'assurait que j'étais attaché à un gyroscope géant.

La douleur.

J'avais la gorge serrée et à vif, comme si j'avais avalé un liquide brûlant ou un détergent. Mieux valait ne pas y penser.

Je testai mes membres. Tout le monde répondit à l'appel. Mon ventre se contracta, et je me recroquevillai avec la souffrance.

Ma sueur gela sur mon corps. Le champignon ! Entre six et seize heures. Peut-être plus.

J'avais l'esprit embrumé, j'avais la bouche sèche et des vertiges. Exactement les mêmes effets secondaires qu'avec le venin de vampire.

J'arrêtai de me battre l'espace d'une minute. Je restai sans rien faire, faible, assoiffé, malade et blessé. Roulé en boule. J'aurais recommencé à chialer s'il m'était resté assez d'émotions. J'aurais pleuré en attendant la mort.

Au lieu de ça, une voix implacable me poussa à ouvrir les yeux. J'hésitai, effrayé ; je ne voulais pas ouvrir les yeux pour ne rien voir. Je n'en pouvais plus des ténèbres. Cette obscurité remplie de monstres qui me crachaient dessus. Peut-être qu'ils n'attendaient que ça pour...

La panique me submergea un moment, me donnant la force de m'asseoir, tremblant. J'inspirai profondément et battis des paupières.

Je voyais.

La lumière s'incrusta dans ma rétine, dessinant un grand rectangle – une porte. J'étais tellement habitué à l'obscurité que

je dus plisser les yeux.

J'examinai fébrilement la pièce. Elle était petite, quatre mètres sur quatre à peu près. J'étais installé dans un angle. Ça empestait. Manifestement, mes geôliers n'avaient aucun scrupule à me laisser baigner dans ma crasse, dont une partie s'était collée à mes jambes et à mes bras. Du vomi, à mon avis.

Avec du sang dedans.

Premier symptôme de l'empoisonnement à l'amanite.

Il y avait d'autres formes dans le clair-obscur. Un tas de vêtements dans un coin, comme un tas de linge sale. En fait, il y avait plusieurs paniers de linge, et une machine à laver près de la porte.

Et Justine.

Elle était aussi peu vêtue que moi. Appuyée contre le ciment, elle avait ramené ses genoux contre sa poitrine. Elle me regardait d'un air fébrile.

— Vous êtes réveillé ! dit-elle. J'avais perdu espoir.

La séduisante créature que j'avais rencontrée à la fête avait disparu. Son corps pâle semblait efflanqué, émacié, et ses membres, du moins ce que je pouvais en distinguer, étaient sales, comme son visage.

Ses pupilles m'intriguèrent. Elles étaient habitées d'une lueur sauvage, déconcertante. Je n'osai pas la regarder trop longtemps. Même dans mon état, j'avais assez de jugeotte pour éviter de plonger dans ses yeux.

— Je ne suis pas folle, si c'est ce que vous pensez.

Je dus tousser avant de pouvoir parler, et cela réveilla la souffrance dans mon ventre.

— Ce n'est pas ce que je pensais.

— Bien sûr que non, grogna la fille, en se levant, tout en grâce et en tension nerveuse. (Elle s'approcha de moi.) Je sais ce qu'il y a dans votre tête : ils vous ont enfermé ici, avec cette stupide petite *putain* !

— Non. Je... Ce n'est pas cela.

Elle cracha comme un chat et me griffa le visage, incrustant trois sillons de feu sur ma joue. Je criai et reculai, le mur interrompant ma fuite.

— Je le *sais*, quand je suis dans cet état, lâcha Justine.

Elle me regarda d'un air indifférent, puis se retourna pour rejoindre son coin et tomber à quatre pattes, les yeux rivés sur moi.

Mais toujours impassibles.

Je l'observai un instant, sentant la chaleur de mon sang qui coulait des griffures. Je les effleurai, et mes doigts revinrent rouges. Je levai la tête vers Justine.

— Je suis désolé, dis-je. Mon Dieu, que vous ont-ils fait ?

— Ça et ça ! répondit-elle en me montrant ses poignets ornés de traces de crocs. Et ça encore ! (Elle étendit sa cuisse, dévoilant toujours plus de blessures.) Ils voulaient tous goûter, ils ont été servis.

— Je ne comprends pas.

Elle sourit avec beaucoup trop de dents, et un malaise me prit.

— Ils ne m'ont rien fait. Je suis comme ça. C'est mon état naturel.

— Pas la nuit dernière.

— Hier soir, gronda-t-elle, enfin, il y a deux nuits au moins, *il* était là.

— Thomas ?

Sa lèvre inférieure trembla, et je crus qu'elle allait se mettre à pleurer.

— Oui, oui. Thomas. Il me calme. Il y a tant de choses qui cherchent à sortir, comme à l'hôpital. « Contrôlez-vous », disaient-ils. Je ne me maîtrise pas aussi bien que les autres. À cause des hormones. Mais les drogues m'ont simplement rendue malade. Avec lui, tout va bien. Je suis juste fatiguée...

— Mais...

— Taisez-vous ! grogna-t-elle. Mais, mais, mais... Un idiot qui pose des questions idiotes ! Un crétin qui ne me voulait pas quand je voulais donner ! Personne ne fait ça ! Sûrement pas eux ! Ils veulent prendre, prendre, prendre !

Je hochai la tête sans répondre. Elle s'énervait. Ce n'était peut-être pas politiquement correct, mais un panneau marqué « TARÉE » au néon apparut au-dessus de sa tête. Enfin presque.

— OK ! dis-je. Calmons-nous, d'accord ?

Elle me lança un regard assassin et se mura dans le silence. Puis elle se glissa dans l'espace entre la machine à laver et le mur. Elle se mit à jouer avec ses cheveux et sembla m'avoir oublié.

Je me levai.

C'était dur.

La tête me tourna. Je ramassai une serviette poussiéreuse et tentai de me nettoyer le mieux possible.

J'essayai la poignée de la porte. Verrouillée. Je poussai de tout mon poids, mais l'effort enflamma mes tripes, et je tombai, pris de convulsions. Je vomis, et un goût de sang emplit ma bouche.

Je ne bougeais plus, épuisé. Je m'étais peut-être même endormi. J'ouvris les yeux et découvris Justine qui essuyait mes dernières cochonneries.

— Combien de temps ? râlai-je. Ça fait combien de temps que je suis là ?

— Ils vous ont gardé un bout de temps, répondit-elle en haussant les épaules. Juste derrière la porte. Je les ai entendus jouer avec vous pendant deux heures environ. Après, ils vous ont balancé ici. J'ai dormi. Je me suis réveillée. Comptez dix heures, peut-être plus, peut-être moins. Je ne sais pas.

Je gardais un bras crispé sur mon ventre.

— Très bien, dis-je. Il faut qu'on sorte d'ici.

Elle éclata de rire.

— Impossible. On est dans le garde-manger. On n'a jamais vu une dinde de Noël s'enfuir.

— Je... j'ai été empoisonné, expliquai-je. Si je ne vais pas à l'hôpital, je vais mourir.

Elle sourit de nouveau, joua avec une mèche de cheveux, et lâcha la serviette souillée.

— Presque tout le monde meurt dans les hôpitaux. Vous pourriez aller ailleurs. N'est-ce pas préférable ?

— Voilà le genre de truc dont je peux me passer, grognai-je.

Le visage de Justine perdit toute expression, ses yeux se vidèrent, et elle s'immobilisa.

Je la fixai. Je passai une main devant elle, claquai des doigts. Elle ne bougea pas un cil.

Je me relevai en soupirant, puis essayai de nouveau la porte. Elle était solidement bloquée de l'autre côté. Inutile de tenter quoi que ce soit.

— Super, marmonnai-je. C'est génial. Jamais je ne sortirai d'ici.

On chuchota derrière moi. Je fis volte-face, dos à la porte, cherchant l'origine de ce bruit.

Une fine brume s'échappait du mur. Une masse fuligineuse qui se tordait sur le sol comme un ruban éthéré. Le brouillard s'appesantit à l'endroit où j'avais vomi.

Du sang.

La brume se concentra et prit une forme humaine.

— Fantastique, murmurai-je. Plus de fantômes ! Si je m'en sors, faudra que je change de boulot.

Le spectre continua à se matérialiser pour adopter l'apparence d'une jeune femme habillée comme une secrétaire. Ses cheveux étaient coiffés en chignon, mais quelques mèches s'étaient libérées et battaient sur ses joues. Ses poignets translucides étaient maculés de sang coagulé recouvrant à peine une marque de morsure. Je la reconnus soudain, c'était la fille dont s'était nourrie Bianca jusqu'à ce que sa victime meure.

— Rachel, lâchai-je. Rachel, c'est vous ?

En entendant son nom, elle leva les yeux sur moi, en se concentrant comme si elle avait du mal à me distinguer. Elle s'assombrit, puis hocha la tête en me faisant signe qu'elle me reconnaissait.

— Par les cloches de l'enfer, murmurai-je. Pas étonnant que Bianca soit partie dans un délire de vengeance. Votre mort la hante.

Le visage de l'esprit se tordit de désespoir. Elle prononça une phrase, mais j'eus l'impression de l'entendre de très loin.

— Je ne vous comprends pas. Rachel, je n'entends rien.

Elle semblait sur le point de pleurer. Elle pressa sa main contre sa poitrine spectrale et grimaça.

— Vous êtes blessée, suggérai-je. C'est ça ?

Elle fit « non » de la tête. Puis elle toucha sa tempe, avant de passer ses doigts sur ses yeux pour les fermer.

— Ah, vous êtes fatiguée !

Elle hocha la tête. Elle mima une prière, comme si elle me suppliait de l'aider.

— Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous. Je ne sais pas si je peux vous aider à trouver la paix.

Elle fit « non » de la tête et désigna la porte. Elle évoqua une forme de bouteille de Coca dans les airs.

— Bianca ?

Hochement de tête.

— Elle vous retient ici ?

Hochement de tête accompagné d'une expression de douleur.

— Ça se tient, soufflai-je. Bianca est traumatisée, ou presque, par votre mort tragique et, du coup, votre fantôme est retenu ici. Votre spectre lui apparaît, elle devient ivre de revanche et elle me colle tout sur le dos.

Hochement de la jolie tête.

— Je ne vous ai pas tuée, vous le savez.

Hochement de tête.

— Mais je suis désolé. Je suis désolé qu'en arrivant au mauvais endroit, au mauvais moment, j'aie provoqué votre mort.

Elle eut un sourire aimable, qui se transforma soudain en un masque horrifié. Elle regarda Justine, et son image commença à s'effacer, à rentrer dans le mur.

— Attendez une minute !

La brume disparut, et la proie de Thomas se leva en s'étirant. Elle s'examina, caressa ses seins, puis son ventre.

— Très jolie, dit-elle d'une voix légèrement différente. Elle ressemble beaucoup à Lydia, vous ne trouvez pas, monsieur Dresden ?

— Kravos, grondai-je.

Le sang afflua dans les yeux de la jeune fille.

— Oui, effectivement.

— Mon gars, faut que tu te trouves une occupation, et vite ! C'était toi derrière ce coup de fil la nuit où Agatha Haggleshorn est devenue cinglée.

— Mon dernier appel, répondit Leonid. Je voulais savourer ce qui allait arriver. Comme maintenant. Bianca a interdit à

quiconque de venir vous voir, mais je n'ai pas pu résister.

— Vous vouliez me voir ? dis-je en me tapotant la tête. Venez là-dedans, j'ai des trucs intéressants à vous montrer.

Justine sourit.

— Non merci. Trop d'efforts pour pas grand-chose. Même sans l'obstacle d'un seuil ou d'une protection, posséder un esprit aussi faible que celui de cette enfant demande une volonté considérable. Ce prodige a été rendu possible par une subvention de la fondation des Âmes Harry Dresden.

— Laisse cette fille, grognai-je.

— Oh, mais elle va bien ! répliqua le sorcier. Elle est plus heureuse comme ça. Elle ne peut blesser personne, et surtout pas elle-même. Ses émotions incontrôlées ne peuvent plus la pousser à agir, et c'est pourquoi les Blancs l'aiment tant. Ils se nourrissent d'émotions, et cette petite chérie en déborde à la folie. (Le corps de Justine s'arqua avec sensualité.) Honnêtement, c'est très excitant, la démence.

— Je ne sais pas. Écoute, si on doit se battre, autant commencer maintenant. Sinon, casse-toi, j'ai d'autres chats à fouetter.

— Je sais. Vous êtes occupé à mourir d'un empoisonnement. Les vampires ont essayé de se nourrir sur vous, mais vous les avez rendus malades, alors ils vous ont laissé plus ou moins plein. Quelle vexation pour Bianca. Elle voulait que vous mouriez pour alimenter sa nouvelle progéniture.

— Quel dommage !

— Venez, Dresden. Vous et moi comptons parmi les sages. Nous savons tous les deux que vous ne voudriez pas mourir des mains d'un être inférieur.

— Peut-être que je fais partie des sages, mais toi, Kravos, tu n'es rien de plus qu'un vandale. Tu es un bas du front au pays des magiciens. Que tu aies réussi à vivre aussi longtemps sans te tuer tout seul tient du miracle.

Justine gronda et se jeta sur moi. Elle m'arracha du sol, se retourna et me colla contre la porte. Elle accomplit tout cela avec une telle facilité, une telle force, que je me dis qu'elle aurait pu tout aussi bien me coller sa main à *travers* le corps.

— Toujours aussi suffisant ! gronda Kravos. Toujours

persuadé d'avoir raison ! De tout contrôler ! D'avoir le pouvoir *et* les réponses !

Je tremblais. La souffrance embrasa de nouveau mon ventre. Et ce frisson était mon dernier rempart avant le cri.

— Très bien, Dresden. Tu es mort ! Ton exécution est programmée. Dans quelques heures, tu ne seras plus qu'un souvenir. Et même si tu survivais à ce qu'ils ont prévu, le poison te tuera lentement. Avant de périr, tu t'endormiras. Et cette fois, Bianca ne m'arrêtera pas. Tu dormiras et je serai là. Je m'introduirai dans tes rêves, et je transformerai tes derniers instants sur Terre en un cauchemar qui aura l'air de durer plusieurs années.

Elle s'approcha encore de moi, sur la pointe des pieds, et me cracha au visage. Le sang reflua des yeux de Justine, et sa tête tomba en avant, comme un cheval qui tire sur ses rênes et se rend compte que la résistance a disparu. La jeune fille gémit, puis s'effondra contre moi.

Je fis de mon mieux pour la retenir. Nous nous retrouvâmes couchés sur le sol, l'un sur l'autre. Nous n'avions pas la force de bouger. Justine pleurait. Elle sanglotait comme une enfant, presque en silence.

— Je suis désolée, couina-t-elle. Vraiment désolée. Je voudrais vous aider, mais il y a trop de choses qui m'en empêchent. Je n'arrive pas à penser...

— Chut, lui dis-je en lui caressant les cheveux pour la calmer. Tout va s'arranger.

— Nous allons mourir, murmura-t-elle. Je ne le reverrai plus.

Elle continua à pleurer longtemps, et la douleur empira dans mes entrailles. Derrière la porte, la lumière restait allumée. Impossible de savoir s'il faisait jour ou nuit. Ou si Thomas et Michael étaient toujours en vie pour venir à mon secours. S'ils avaient péri, c'était ma faute. Je ne pourrais jamais vivre avec un tel fardeau.

Il faisait nuit. Obligé. La nuit la plus sombre de mémoire d'homme. C'était la seule hypothèse qui convenait à ma situation.

Justine se tut et se détendit, comme si elle allait s'endormir

après ses sanglots. Je posai la tête contre elle, fermai les yeux et luttai pour trouver un plan.

Rien.

C'était la fin.

Quelque chose bougea près des paniers de linge sale.

Nous levâmes les yeux en même temps. Je fus sur le point de repousser Justine, mais elle arrêta mon geste.

— Non. Restez ici.

— Pourquoi ?

— Vous n'allez pas apprécier.

Je lui jetai un coup d'œil, puis me levai en vacillant. Je titubai jusqu'aux paniers. Comme seule arme, j'avais la serviette sale.

Il y avait quelqu'un dans le linge. Je distinguai une chemise blanche, une jupe noire... et une cape rouge.

— Par les étoiles ! soufflai-je. Susan.

Elle grogna légèrement, comme si elle luttait contre le sommeil ou la drogue. Je me penchai et la débarrassai des tas de vêtements.

— Par les cloches de l'enfer, Susan. N'essaie pas de te lever. Ne bouge pas. Je vais vérifier que tu n'es pas blessée, d'accord ?

En l'examinant du bout des doigts, je ne notai rien d'inquiétant. Elle semblait entière. Elle ne saignait pas, mais elle était brûlante de fièvre.

— J'ai le vertige. Soif.

— Tu as de la fièvre. Est-ce que tu peux venir par là, avec moi ?

— La lumière. Mal aux yeux.

— Ça m'a fait la même chose quand je me suis réveillé. Ça passera.

— Non, chuchota Justine. (Elle était accroupie et oscillait d'avant en arrière.) Vous n'allez pas apprécier, vous n'allez pas apprécier.

Je regardai Justine, tandis que Susan se retourna vers moi. Je revins à ma petite amie, et elle me dévisagea. Elle avait l'air épuisée, perdue. Elle cligna des yeux sous la lumière et leva une main pour se protéger.

J'interceptai son geste pour mieux l'observer.

Elle avait les yeux noirs. Entièrement noirs. Noirs et fixes, luisants, plus sombres que de la suie, sans une trace de blanc pour leur donner une apparence humaine. Mon cœur manqua un battement, et le monde se mit à tourner.

— Vous n’allez pas apprécier, répéta Justine. Ils l’ont changée. La Cour Rouge l’a changée. Bianca l’a changée.

— Dresden ? chuchota Susan.

*Mon Dieu, c’est pas vrai ! C’est impossible !*

— Monsieur Dresden ? J’ai tellement soif.

## Chapitre 35

Susan couina, puis grogna en se débattant. Sa bouche effleura mon avant-bras, toujours constellé de sang séché, puis elle se figea, un frisson parcourant son corps. Elle leva ses grands yeux noirs et vides, le visage déformé par le manque. Elle s'approcha de mon bras ; je le retirai brusquement.

— Susan, dis-je. Attends.

— Qu'est-ce que c'était ? murmura-t-elle. C'était bon.

Elle frissonna de nouveau et se mit à quatre pattes, son regard se concentrant lentement sur moi.

Je risquai un coup d'œil à Justine, mais je ne vis que ses pieds, tandis qu'elle battait en retraite dans son refuge entre la machine à laver et le mur. Je me retournai vers Susan, qui avançait vers moi, toujours à quatre pattes, le regard fixe.

Je reculai précipitamment, et ma main se posa sur la serviette imbibée de sang. Je la lui lançai. Elle s'immobilisa, inspectant le chiffon, puis baissa la tête en grondant, avant de lécher la serviette.

Je me précipitai à l'autre bout de la pièce, pris de vertige.

— Justine, soufflai-je. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il n'y a rien à faire, répondit-elle. On ne peut pas sortir, et elle n'a plus toute sa tête. Une fois qu'elle aura tué, elle sera perdue.

Je regardai derrière moi.

— Une fois qu'elle aura tué ? Que voulez-vous dire ?

La jeune fille me scruta, l'air solennel.

— Après le premier meurtre, elle changera totalement. Elle n'est pas encore comme eux pour l'instant. Elle doit d'abord tuer quelqu'un et s'en nourrir. C'est comme ça que ça marche pour les Rouges.

— Alors, c'est toujours Susan ?

Justine haussa les épaules, sa moue dédaigneuse de retour en fanfare.

— Plus ou moins.

— Si je pouvais lui parler, la toucher. Nous pourrions peut-être la ramener à la raison.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un truc comme ça, répondit-elle. Ils restent comme ça, puis leur état empire. À la fin, ils deviennent fous et tuent quelqu'un.

— Il doit bien y avoir un moyen ! grognai-je en me mordant la lèvre.

— Oui, la tuer. Nous devrions y arriver, à deux. Elle est encore faible. Si nous attendons qu'elle change encore plus et que la faim lui donne de la force, elle nous videra. C'est la raison de notre présence ici.

— Non. Je ne peux pas la blesser.

Une émotion passa sur le visage de Justine, mais je n'aurais pas su dire si c'était de la chaleur humaine ou de la colère. Elle ferma les yeux.

— Alors, peut-être que quand elle vous boira, elle mourra à cause du poison.

— Bordel ! Il doit bien y avoir autre chose ! Réfléchissez !

— Nous sommes déjà morts, monsieur Dresden, souffla-t-elle en haussant les épaules.

Je me retournai vers Susan, en serrant les dents. Elle était toujours occupée à lécher la serviette avec de petits couinements frustrés. Elle leva la tête et me fixa. J'aurais juré que les os de son visage et de sa mâchoire tendaient sa peau. Je m'absorbai dans la contemplation de ses yeux qui s'enfonçaient. Ils m'invitaient à plonger toujours plus loin dans cette obscurité envoûtante.

Je sursautai avant que ce regard me piège. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, mais il reprit vite un rythme normal. Susan fronça les sourcils, interloquée, puis cligna des yeux. Le sombre pouvoir qui l'avait animée disparaissait lentement.

Pourtant, même si ce regard ne m'avait pas absorbé, pas plus qu'il n'avait dégénéré en hypnose, il me révéla un élément important : le souvenir de la mise à nu de l'âme n'avait pas

disparu. Ma marraine n'avait pas pu l'effacer.

*Quel crétin je fais ! Quand un mortel regarde quelque chose avec la Clairvoyance, quand il voit avec les yeux d'un magicien, ce souvenir reste définitivement ancré en lui. Et quand un mage plonge dans le regard de quelqu'un, c'est une autre façon d'utiliser la Vision. C'est un échange, car la personne que l'on sonde nous sonde aussi.*

J'avais sondé l'âme de Susan plus de deux ans auparavant. Elle m'avait poussé à le faire. Après ça, elle ne m'avait plus lâché avec ses articles sur l'occulte.

Lea n'aurait pas pu supprimer la mémoire d'une mise à nu, mais elle pouvait l'avoir cachée, embrouillée. La différence n'était pas flagrante pour une personne normale.

Mais je ne suis pas comme tout le monde, je suis un magicien.

Susan et moi avons toujours été proches, depuis que nous avons commencé à sortir ensemble. Nous avons eu de grands moments d'intimité. Nous avons partagé des idées, du temps et nos corps. Ce genre de relations crée un lien, un lien que je pouvais peut-être utiliser pour libérer ses souvenirs, pour ramener la vraie Mlle Rodriguez !

— Susan ! dis-je en me forçant à adopter un ton dur. Susan Rodriguez !

Elle frissonna en entendant son nom, enfin, une partie.

Je m'approchai d'elle en ravalant ma salive.

— Susan, je veux t'aider. Tu comprends ? Je veux faire tout mon possible.

— Mais j'ai tellement soif, gémit-elle. Je ne peux pas...

Elle ne réagit pas vraiment quand je lui arrachai un cheveu. Elle se contenta de se pencher vers moi, respirant mon odeur et soupirant en exhalant. Elle sentait mon sang. Je ne connaissais pas la quantité de toxine qui coulait dans mes veines, mais je ne voulais pas qu'elle soit malade. *Pas de temps à perdre, Harry !*

J'enroulai le cheveu deux fois autour de ma main droite. Je fermai le poing, puis grimaçai en attrapant la main gauche de la journaliste. Je crachai sur mes doigts, puis les passai sur sa paume, avant de coller sa main contre mon poing. Le lien qu'on sent légèrement en temps normal résonna comme une corde de

basse, amplifié qu'il était par ma salive, son cheveu dans nos mains et l'endroit où nos deux corps se touchaient.

Je fermai les yeux.

Appeler la magie est très douloureux.

Un frisson parcourut mon corps affaibli. Je l'appelai encore, rassemblai ma volonté. Je repensai à tous les bons moments que nous avions partagés, Susan et moi, à toutes ces choses que je n'avais pas eu le courage de lui dire. Je me souvins de ses rires, de son sourire, de sa bouche sur la mienne, de l'odeur de son shampoing, sous la douche, de son corps chaud contre moi quand nous dormions. Je rassemblai tous mes souvenirs et les poussai à travers le lien.

La mémoire coula le long de mon bras, jusqu'à sa main, et s'arrêta, stoppée par une sorte de barrière impalpable et élastique. Le sortilège de Lea. Je tentai de le forcer, mais sa résistance s'accrut en proportion.

Susan pleura. Elle semblait perdue, confuse... et affamée. Elle se mit à genoux et se colla à moi. Elle glissa sa bouche dans le creux de ma gorge. Je sentis sa langue effleurer ma peau, libérant une étincelle de désir qui explosa dans ma cervelle... et ailleurs. Même aux portes de la mort, les hormones dominant, je suppose.

Je m'acharnai contre l'envoûtement de ma marraine, mais il tenait bon, puissant, subtil. J'avais l'impression d'être un enfant qui essaie d'enfoncer une porte en Plexiglas.

Susan frémit, et continua à me lécher la gorge.

Un picotement agréable envahit mon cou, puis la peau perdit toute sensibilité. Ma souffrance diminua.

Et ses dents s'enfoncèrent dans ma chair.

Je criai. La morsure n'était pas profonde, Susan avait déjà fait pire lors de nos ébats. Mais elle n'avait pas ces yeux-là à l'époque. Ses baisers n'endormaient pas ma peau, naguère.

Elle ne passait pas encore le concours d'entrée à l'université Dracula.

Je m'évertuai à franchir la barrière, mais mes forces s'amenuisaient. Susan mordit plus fort et je sentis son corps se tendre, se durcir. Elle ne s'appuyait plus contre moi. Je sentis l'une de ses mains passer derrière mon cou, mais ce n'était pas

un geste affectueux, elle voulait m'empêcher de fuir. Elle prit une profonde inspiration.

— C'est là, souffla-t-elle. Juste ici. C'est bon.

— Susan, haletai-je, en continuant de peser faiblement contre le sortilège. Susan, s'il te plaît, résiste. J'ai besoin de toi, s'il te plaît. Tu pourrais te blesser.

Ses mâchoires se refermaient sur ma gorge. Ses dents n'étaient pas des crocs, mais elles n'auraient aucun problème pour transpercer ma peau. Susan se perdait. Je sentais notre lien disparaître, s'affaiblir de plus en plus.

— Je suis désolé, je n'ai jamais voulu t'abandonner, murmurai-je en m'affaissant contre elle.

Inutile de lutter.

Et pourtant...

Il fallait continuer... pour elle, sinon pour moi. Je m'accrochai au lien, à l'assaut que je menais contre l'envoûtement, aux souvenirs de notre couple.

— Je t'aime, lâchai-je.

La résistance du sort de ma marraine s'amenuisa comme si ces mots l'avaient brûlée. J'aurais eu bien du mal à expliquer pourquoi. Je n'ai toujours pas trouvé d'explication.

Il n'existe pas vraiment de mots magiques, ce sont les mots qui contiennent la magie. Ils lui donnent une forme, définissent son utilisation et décrivent son apparence.

Pourtant, je peux affirmer ceci : certains mots ont un pouvoir qui n'a rien à voir avec le surnaturel. Ils résonnent dans le cœur et l'esprit, et demeurent longtemps après que leur écho a disparu. Ils vivent en nous. Ils ont un pouvoir, et ce pouvoir fonctionne.

Ces trois mots en sont un bel exemple.

Je submergeai Susan grâce à notre lien, je l'envahis et bousculai les ténèbres et la confusion qui l'habitaient. Je vis par ses yeux que je ressemblais à une flamme qui brille dans la nuit. La lumière réapparut, nos souvenirs, notre chaleur, elle et moi, et les barrières s'effondrèrent. Le sortilège de Lea éclata, et la mémoire de Susan brisa ses chaînes pour lui revenir.

Le flot de souvenirs la fit sursauter. Elle recouvra ses esprits. Elle changea, contre moi – l'étrange tension se modifia. Elle

était toujours là, mais différemment. Elle devint la tension de Susan, sa confusion, sa douleur. Susan était consciente, vive et de nouveau elle-même.

Le sortilège se dissipa, abandonnant derrière lui un souvenir flou, comme un éclair dans la nuit qui laisse son empreinte sur la rétine.

Je m'agenouillai contre Susan, sa main dans la mienne. Elle agrippait toujours ma tête, et ses dents tranchantes n'avaient pas quitté ma gorge.

Je lui caressai les cheveux de mon autre main tremblante.

— Susan. Susan, reste avec moi.

La pression diminua, et des larmes chaudes roulèrent sur mon épaule.

— Harry, murmura-t-elle. Oh ! mon Dieu, j'ai si soif ! J'en ai tellement envie.

— Je sais, répondis-je en fermant les yeux. Je suis désolé.

— Je pourrais te prendre, me servir.

— Oui.

— Tu ne résisterais pas, tu es faible. Tu es malade.

— Oui.

— Dis-le encore.

— Quoi ?

— Dis-le encore, ça m'aide. C'est si dur de résister à...

— Je t'aime, soufflai-je avec une boule dans la gorge.

Elle tressaillit comme si je venais de lui envoyer un direct à l'estomac.

— Je t'aime, Susan, répétais-je.

Elle décolla sa bouche de ma peau et me regarda. Ses yeux étaient redevenus normaux – sombres, vifs, chauds et marron. Ils étaient aussi injectés de sang, et des larmes coulaient sur ses joues.

— Les vampires, bafouilla-t-elle, ils ont...

— Je sais.

Elle ferma les yeux et pleura de plus belle.

— J'ai essayé de les arrêter. Vraiment.

La souffrance s'empara de moi. Une douleur qui n'avait rien à voir avec le poison ou mes blessures. Elle me transperça la poitrine, comme si on m'avait enfoncé une lame de glace sous le

cœur.

— Je m'en doute, chuchotai-je. Je m'en doute.

Elle s'effondra en sanglots. Je l'étreignis.

— C'est toujours là, dit-elle au bout de quelques minutes. Ça ne part pas.

— Je sais.

— Qu'est-ce que je vais faire ?

— On trouvera, je te le promets. Pour l'instant, nous avons d'autres problèmes.

Sa tête sur mon épaule, je lui résumai les derniers événements.

— On va venir nous sauver ?

— Je... je ne crois pas. Même si Thomas et Michael s'en sont tirés, ils ne peuvent pas arriver jusqu'ici. Et encore, il faudrait qu'ils arrivent à sortir de l'Outremonde. Michael pourrait aller voir Murphy, mais elle ne pourrait pas débarquer sans mandat. Et les appuis de Bianca peuvent retarder l'opération *ad vitam æternam*.

— On doit t'emmener à l'hôpital ! protesta Susan.

— OK pour le principe ! répliquai-je. Maintenant, il faut régler les menus détails.

— Je... Peux-tu marcher, au moins ?

— Je ne sais pas. J'ai dû rassembler mes dernières forces pour le dernier sort.

— Et si tu dormais ?

— Kravos sauterait sur l'occasion pour me torturer.

— Mon Dieu ! murmura Susan en me serrant dans ses bras. Je t'aime, Harry. Il fallait que tu l'entendes pour... (Elle s'arrêta net et me fixa.) Quoi ?

— C'est ça ! dis-je. Voilà ce qui doit arriver !

— Je ne comprends pas.

Plus j'y pensais, plus je trouvais ça dingue. Mais ça pouvait marcher. C'était juste une question de minutage...

Je plongeai mon regard dans celui de Susan, les mains posées sur ses épaules.

— Est-ce que tu peux tenir le coup ? Peux-tu résister pendant quelques heures encore ?

— Je pense. J'essaierai.

— Parfait, annonçai-je, car je dois dormir assez longtemps pour rêver.

— Mais... et Kravos ? Il va t'attraper... Tu vas mourir !

— Oui, ricanai-je. C'est là-dessus que je compte.

## Chapitre 36

Les cauchemars vinrent rapidement. Un nuage de confusion empoisonné submergea mes sens, déformant mes perceptions.

*Je suis suspendu au-dessus d'un brasier grouillant de créatures infâmes, les menottes mordent ma chair, boivent mon sang. La fumée m'étouffe, irritant mes poumons. Ma vision s'obscurcit et je m'évanouis.*

*Je suis ailleurs. Je suis allongé sur un sol de pierre glacé, et il fait noir. Tout autour, des choses chuchotent dans les ténèbres, des murmures rauques, des baisers avides et chuintants. Je distingue des yeux luisants. Mon cœur bat la chamade.*

— *Ainsi, vous voilà, dit une voix. Je les ai vus vous torturer, vous savez ?*

*Je m'assieds en frissonnant. Je marmonne :*

— *Oui, bon, pourquoi crois-tu qu'on appelle ça des monstres ? C'est leur truc.*

— *Ils se sont bien amusés, continue la voix mielleuse. Si seulement j'avais pu filmer la scène... Vous auriez pu en profiter.*

— *La télé va te ramollir la cervelle, Kravos.*

*Quelque chose file dans l'obscurité, et une gifle me renverse. Un voile rouge tombe devant mes yeux, et la souffrance affûte mes sens. Je ne perds pas connaissance.*

*Dans les rêves, on reste souvent conscient.*

— *Des blagues ! crache la voix. L'humour ne te sauvera pas, maintenant !*

— *Par les cloches de l'enfer, Leonid, grommelai-je en me redressant. Tu as acheté le Guide de conversation du Parfait Méchant ou quoi ? Allez, balance tout : dis-moi que, comme tu vas me tuer, tu vas me révéler ton plan secret.*

*Nouvel élan dans les ténèbres ; je n'essaie même pas de me défendre. On me plaque au sol, et une silhouette s'assied sur mon torse.*

*Je dévisage le sorcier. Des formes noires et des ombres pendent sur lui comme des vêtements nébuleux. Je perçois les contours d'Azorthragal autour de lui, et mon propre visage dérivant dans la tourmente. Je découvre Justine aussi, et Lydia. Mais au milieu de ces brumes obscures, je vois surtout Leonid Kravos.*

*Il n'a pas changé. Toujours ce visage maigre aux lèvres pincées. Les cheveux grisonnants, une longue barbe qui donne l'impression que sa tête est déformée. Sa large poitrine est couverte de symboles écrits avec du sang, des signes cabalistiques que je reconnais vaguement.*

*Il lève les mains et me frappe deux fois encore. La douleur explose sous mon crâne.*

*— Où sont tes quolibets, mage ? gronde le sorcier. Où sont tes blagues ? Pauvre crétin impuissant ! Nous allons passer du bon temps, toi et moi, avant que Bianca vienne t'achever.*

*— Tu crois ça ? Je ne pense pas. C'est notre premier rendez-vous, on devrait peut-être y aller doucement.*

*Le coup glisse sur l'arête de mon nez, et les larmes brouillent ma vision.*

*— Tu vas mourir ! Ne prends pas ça à la légère !*

*— Pourquoi pas ? Écoute, Leonid, je t'ai coincé avec un morceau de craie et une poupée Ken. Tu es le sorcier le plus ridicule que j'aie jamais rencontré. Même moi, je ne m'attendais pas que cela soit si facile. Peut-être que si le lien avec la poupée a fonctionné aussi bien, c'est qu'elle était en fait anatomiquement corr...*

*Je n'ai même pas le temps de finir ma phrase. Kravos hurle, agrippe la gorge de mon alter ego onirique et lui serre le cou. Ça l'air vrai. J'ai vraiment l'impression qu'il m'écrase de tout son poids, ses doigts incrustés dans ma trachée. Mon cerveau me lance. Je me débats. Réflexe futile et dérisoire. Il m'étouffe. La pression s'accroît. Les ténèbres m'engloutissent.*

*Une certitude m'envahit : il maintiendra sa prise tant que je ne serai pas mort.*

Ceux qui racontent leur expérience de mort imminente parlent souvent d'une lumière vive au bout d'un tunnel. Ils flottent ou ils tombent vers cette lueur, je ne me souviens plus très bien. Je ne sais pas ce que ça nous apprend sur notre âme, mais pour moi il n'y a eu ni lumière ni voix accueillante... ni lac de feu.

*Juste le silence.*

*Un silence profond, suspendu dans le temps, où nul battement de cœur ne vient résonner dans mes oreilles.*

*Je sens une étrange pression contre ma peau, ma face, comme si on me collait une feuille de plastique sur la gueule.*

*Un choc sourd retentit dans ma poitrine, et la brûlure de mes poumons se fait moins douloureuse.*

*Un autre choc.*

*La brûlure disparaît.*

*Encore un autre.*

*Et encore.*

*Mon cœur se remet à fonctionner dans un fracas hésitant, et je m'entends reprendre une respiration sifflante. La sensation de plastique dure encore un peu, puis s'évanouit.*

*Je sursaute, et tente d'ouvrir les yeux.*

*J'y parviens.*

*Je découvre Kravos, les mains toujours autour de mon cou, qui me regarde, stupéfait.*

*— Impossible ! meugle-t-il. Tu es mort ! Mort !*

*— Susan essaie de le réanimer, explique une voix derrière lui.*

*Le sorcier se retourne, juste à temps pour récolter une châtaigne sur le menton. Il pousse un cri de terreur en basculant.*

*Je prends une nouvelle respiration laborieuse, puis me redresse, avant de bredouiller :*

*— Par les cloches de l'enfer, ç'a marché !*

*Kravos se relève, et recule, les yeux écarquillés, le regard sautant de mon sauveur à moi.*

*Le nouvel arrivant, c'est moi aussi. Enfin, quelqu'un qui me ressemble beaucoup. Il a mon apparence et la même collection d'hématomes, de griffures et de brûlures. Il a les cheveux en*

*bataille, les yeux cernés et enfoncés, et le teint blafard.*

*Mon double se penche vers moi.*

*— Tu veux que je te dise ? On a vraiment une sale tête.*

*— Mais qu'est-ce qui se passe ? tonne le sorcier. Qu'est-ce que c'est que cette folie ?*

*Je me tends la main, et je la prends. Je mets un instant à recouvrer mon équilibre, puis je déclare :*

*— Allons, Kravos. Avec une passoire comme frontière entre le monde des esprits et ici, je pensais que tu aurais deviné.*

*Le sorcier me fixe, puis gronde.*

*— Ton fantôme !*

*— Techniquement, précise mon double, Harry est mort pendant une minute. Te souviens-tu comment naissent les spectres ? En théorie, il n'y a pas assez d'énergie latente pour créer une impression comme moi, mais c'est un magicien – un véritable maître des arts mystiques, pas un charlatan comme toi – et quand tu prends en compte la fragilité du voile, mon arrivée était inévitable.*

*— Très bien expliqué, commenté-je.*

*— Je suis surtout content que ton plan ait fonctionné. Je n'aurais pas pu faire grand-chose tout seul.*

*— Oui, enfin, il faut surtout remercier M. Kravos ici présent. Sans son intervention, celle de Mavra et de Bianca, rien n'aurait été possible. (Nous regardons le sorcier.) Oui, tu ne vas pas pouvoir me surprendre pendant que je suis drogué jusqu'aux yeux, mec. La situation a changé cette fois. Des questions ?*

*Kravos se jette sur moi, le regard fou. Il me renverse, et me colle au sol. Il est bien trop fort pour moi. Je lui plante mon pouce dans un œil, et il me mord la main.*

*Et mon fantôme intervient.*

*Il coince le cou du sorcier entre ses bras, et tire en arrière, le faisant ployer comme un arc. Kravos se débat, et agite les bras avec la puissance d'un animal enragé. Mon double est un peu plus costaud que moi, mais il ne va pas tenir très longtemps.*

*— Harry ! hurle mon spectre. Maintenant !*

*J'agrippe la gorge du sorcier, lâchant la bride à toute la rage et à toute la peur que j'ai accumulées. Je lève ma main*

*gauche, et mes ongles s'allongent comme des griffes. Le sorcier écarquille les yeux.*

*— Tu crois être le seul à pouvoir jouer dans les rêves, Kravos ? Si tu ne m'avais pas pris par surprise la dernière fois, jamais tu n'aurais réussi à me battre. (Mon visage se déforme, ma bouche s'allongeant pour former un museau.) Cette fois, je suis prêt. Et je récupère ce qui m'appartient !*

*Je lui déchiquette les entrailles. Je l'ouvre comme un poisson et fouille dans ses tripes, comme il l'a fait. Des morceaux de chair s'envolent, du sang onirique gicle, et ses organes fument.*

*Je déchire, et taille, et dévore sa viande. Il crie et se débat, mais en vain. Je le mets en pièces et dévore son corps. Le sang chante dans ma bouche, saturant mon cerveau de plaisir. Sa chair spectrale est chaude et bonne, elle comble le vide qui m'habite.*

*Je le mange en entier.*

*Le festin me rend pouvoir, assurance et confiance en moi. Tout réapparaît. La magie qui m'a été dérobée revient, me chargeant comme un éclair d'argent. Je redeviens complet, dans un déluge de picotements presque douloureux.*

*Mais je ne m'arrête pas là. Mon fantôme recule, me laissant consommer Kravos, racler ses os oniriques, sucer sa moelle spectrale. J'absorbe son pouvoir en même temps que son cœur – un pouvoir rougeoyant, intense, primitif et dangereux. La magie du sorcier ne sert qu'à répandre la destruction.*

*Je l'avale. J'ai un tas de destructions en retard.*

*Je finis de le réduire en miettes quand les derniers reliefs s'évanouissent, disparaissant comme les bribes d'un rêve. Je m'allonge sur le sol, des spasmes de puissance parcourant mon corps. Je sens un contact sur mon épaule.*

*Je dois avoir l'air d'un sauvage. Mon fantôme fait un pas en arrière et lève les mains.*

*— Du calme, dit-il. Je crois que tu l'as eu.*

*— Je l'ai eu.*

*— C'était un spectre, ajoute mon double. Ce n'était plus vraiment une personne. Mais même pour un fantôme, c'était vraiment un fumier. Tu n'as rien à te reprocher.*

— Facile à dire, rétorqué-je. C'est pas ta conscience qui va souffrir.

— C'est vrai, murmure-t-il en s'examinant. (Ses membres meurtris deviennent transparents, et il commence à s'évaporer.) C'est le seul inconvénient quand on est un fantôme, une fois qu'on a accompli ce pour quoi on est revenu, on part. Kravos – le vrai – a disparu depuis longtemps. Il n'en restait qu'un écho, qui se serait volatilisé s'il t'avait tué.

— « Fais à autrui ce qu'il veut te faire, mais en premier », telle est ma devise, grogné-je. Merci.

— C'était ton plan, souligne mon fantôme. En plus, j'ai l'impression d'avoir été passé à la moulinette.

— Je sais.

— Je m'en doute. Essaie de ne pas te faire tuer de nouveau, OK ?

— J'y travaille.

Il fait un geste de la main et se dissipe.

J'ouvris les yeux. Susan était penchée sur moi, et elle me giflait. Je pétai le feu – mais ce n'était pas tout. L'énergie gorgeait chaque cellule de mon corps. Ma peau frissonnait comme si je n'avais pas utilisé de magie depuis des semaines.

Deux nouvelles gifles.

Je gémis et levai une main pour me protéger.

— Harry ? demanda ma petite amie. Harry, tu es réveillé ?

— Oui, répondis-je. Pas de problème.

— Et Kravos ? gronda-t-elle.

— Je l'ai titillé, et il a craqué. Il m'a eu, puis je me suis vengé. Tu as été parfaite.

Susan s'assit sur ses talons, tremblant comme une feuille.

— Mon Dieu, quand tu as arrêté de respirer, j'ai failli hurler. Si tu ne m'avais pas prévenue, je me demande ce que j'aurais fait.

— Tu as été géniale.

Je me relevai, en dépit des protestations de mon corps. La souffrance semblait atténuée, comme si elle touchait quelqu'un d'autre. Ça ne me concernait pas. En revanche, l'énergie qui courait en moi, elle, prenait une importance écrasante. J'allais devoir en libérer rapidement sous peine d'exploser.

Susan m'aida, puis elle s'immobilisa en m'examinant.

— Harry ? Que s'est-il passé ?

— J'ai récupéré un truc, dis-je. C'est le pied ! J'ai toujours mal, mais plus autant.

Je m'étirai, avant d'aller fouiner dans les paniers de linge et d'exhumer un caleçon qui m'allait plus ou moins. Je tournai le dos à Susan d'un air timide avant de m'habiller.

— Trouve quelque chose pour Justine, dis-je. Après, on dégage de là.

— J'ai essayé, mais elle ne veut pas sortir de sa planque. Elle est cachée *derrière* la machine à laver.

Je serrai les dents, irrité, et claquai les doigts :

— *Ventas servitas !*

Un brusque courant d'air souffla dans la buanderie, et la jeune fille roula hors de son repaire en poussant un petit cri. Elle resta figée un instant, nue et étourdie, me fixant avec des yeux ronds et sombres.

— Justine, dis-je, on part. Je me fous que vous soyez folle à lier, vous venez avec moi.

— On part ? bafouilla-t-elle.

Susan l'aida à se redresser et l'enroula dans sa cape rouge. Celle-ci lui arrivait à mi-cuisse. La jeune femme se leva, tremblant comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

— Mais, balbutia-t-elle, nous allons mourir.

— *Allions*, objectai-je. À l'imparfait. (Je contemplai la porte, et puisai dans le bouillonnement d'énergie qui m'habitait en levant la main.) *Ventas servitas !*

Une nouvelle bourrasque pulvérisa la porte, dévoilant une grande pièce vide dans un nuage d'éclats de bois qui brisa l'une des deux lampes allumées.

— Restez derrière moi, tonnai-je d'une voix chargée de colère. Obéissez, ou vous risquez d'être blessées.

Je franchis le seuil.

Une main agrippa ma gorge ; elle était prolongée par le corps de Kyle Hamilton, dans son déguisement de mascarade avec son masque de chair. Il me plaqua contre le mur avec sa force surnaturelle.

— Harry ! cria Susan.

— Je t'ai eu ! feula le vampire en m'étouffant.

Derrière lui, Kelly s'approcha, son visage, naguère si beau, palpitant et pulsant. Elle semblait avoir du mal à retenir la créature qui se cachait sous sa peau. Sa face était déformée, tordue, comme si ce qu'elle cachait avait été si horriblement mutilé que même ses facultés de camouflage vampiriques ne parvenaient pas totalement à en dissimuler l'abomination.

— Viens, ma sœur, gronda Kyle. Qu'il soit souillé ou non, nous allons déchirer son cœur et goûter à du sang de magicien.

## Chapitre 37

La fureur m'envahit avant la peur ou l'anxiété. Une rage si rouge et si violente que j'eus du mal à me reconnaître. D'ailleurs, était-ce bien moi ? Après tout, on est ce que l'on mange – même chez les magiciens.

— Lâche-moi, Kyle, grondai-je. Je te laisse une chance de t'en tirer. Casse-toi, maintenant.

Le vampire éclata de rire, dévoilant ses crocs.

— C'est fini, le bluff, mage, ronronna-t-il. Plus d'illusions. Prends-le, Kelly.

Kelly se jeta sur moi, mais j'étais prêt. Je levai la main droite.

— *Ventas servitas !*

Une colonne d'air intercepta la vampire et la projeta contre le mur du fond où elle s'écrasa comme un sac de sable.

Kyle hurla et libéra ma gorge pour ramener sa main en arrière et frapper. J'esquivai le premier coup, et entendis ses os éclater contre la pierre. Cette feinte compromit mon équilibre, et je basculai. Il attaqua de nouveau, visant ma nuque, et je ne pouvais que regarder le coup arriver.

Soudain, Susan s'interposa. Je ne l'avais pas vue bouger, mais, l'instant d'après, elle parait l'attaque de ses deux mains. Elle pivota sur ses hanches en accompagnant la force de Kyle, et propulsa le vampire à travers la pièce. Il percuta sa sœur, la repoussant contre le mur. J'entendis Kyle pousser un cri bestial et incohérent.

La chauve-souris monstrueuse qui se tapissait sous le masque de Kelly émergea, arrachant des morceaux de chair de son camouflage de peau avec ses griffes avant de s'attaquer à son frère. Kyle se débattit, et vociféra une chose qui se perdit dans le grognement de sa propre forme animale. Les deux monstres s'entre-déchirèrent dans un tourbillon frénétique de

griffes, de serres et de crocs.

Je grommelai, et fis un geste, qui m'était totalement inconnu, dans leur direction.

— *Satharak na-kadum !*

L'énergie cramoisie que j'avais volée à Kravos se déploya, et, suivant ma main droite, s'enroula autour des deux vampires, tournoyant à une vitesse démentielle, comme un ruban de flammes pourpres qui occulta les monstruosité. La température monta, le feu se fit plus étincelant, et le sortilège les enflamma.

Ils moururent en hurlant. Leurs cris évoquaient le métal qui se déchire, mais aussi les pleurs d'enfants terrifiés. La chaleur nous enveloppa, manquant de me griller les poils, et une fumée grasse et puante roula sur le sol.

Je n'avais pas détourné les yeux du bûcher improvisé, mais le cocon incandescent m'avait caché le spectacle. Une partie de moi voulut danser en caquetant comme un fou, les bras en l'air, et fêter le supplice de mes ennemis si méprisables, impatiente de se rouler dans leurs cendres quand le feu disparaîtrait.

Mais la majeure partie de mon âme fut écoeurée. Je contemplai le sort que j'avais lancé sans accepter qu'il vienne de moi. Que j'aie absorbé ou non le pouvoir de Kravos, et peut-être une forme de connaissance intuitive des envoûtements du sorcier, ne signifiait rien. La magie sortait de *moi*. Je les avais tués, avec autant de scrupules et de sentiments que ce qu'on éprouve en écrasant une fourmi.

*C'étaient des vampires, me dis-je. Ils l'ont cherché. C'étaient des monstres.*

Je jetai un coup d'œil à Susan, haletante, sa chemise blanche tachée de sang. Elle fixait le feu, le regard fou, les pupilles noircies. Je la regardai sursauter, puis battre des paupières. Ses yeux reprirent une couleur normale, et des larmes perlèrent.

Au sein du brasier, les cris cessèrent. Ils avaient laissé la place aux craquements de la viande qui se consume et au grésillement de la moelle en ébullition qui fait éclater les os.

Je remarquai une autre porte.

— Filons, murmurai-je.

Susan et Justine m'emboîtèrent le pas.

Je les guidai à travers le vaste sous-sol, humide et encore en chantier. Nous arrivâmes dans une grande pièce dotée d'une grosse bonde d'évacuation en son centre. Des cadavres s'entassaient un peu partout. Les enfants de la mascarade. Il y avait aussi d'autres corps, vêtus de hardes et de vêtements fripés. Les disparus de la rue.

Je m'arrêtai le temps de déployer mes sens dans la salle, mais ne détectai aucun souffle, aucun pouls. Les corps ne présentaient aucune lividité. Le sol était mouillé et un filet d'eau coulait encore d'un tuyau d'arrosage posé dans un coin.

Quelqu'un avait déjà dîné.

— Je les déteste, lâchai-je. (Ma voix résonna dans le charnier.) Je les hais, Susan.

Elle ne répondit rien.

— Je ne vais pas les laisser continuer, poursuivis-je. J'ai déjà essayé de rester en dehors de tout ça auparavant. C'est fini à présent. Je ne peux ignorer ce que je vois.

— Vous ne pouvez pas les combattre, murmura Justine. Ils sont trop forts. Ils sont trop nombreux.

Je levai la main, et la jeune fille se tut. Je penchai la tête et distinguai un bourdonnement à la limite de mes perceptions magiques. Je me frayai un passage dans la pièce jusqu'à une alcôve.

J'y trouvais des étagères branlantes où étaient posés mon bracelet-bouclier, mon bâton de combat et Bob, toujours dans son sac.

Les orbites du crâne flamboyèrent.

— Harry ! s'exclama Bob. Par les étoiles, tu es en vie ! (Il hésita une seconde avant d'ajouter :) Et plutôt hargneux, j'ai l'impression. Même dans un caleçon avec des canards jaunes.

Je baissai les yeux, en m'efforçant d'imaginer un vampire portant ce type de caleçon.

Ou un mage, en l'occurrence.

— Bob...

Le crâne siffla.

— Même ton aura a l'air différente. Tu ressembles à...

— Ta gueule, Bob, dis-je calmement.

Il se tut.

Je passai le bracelet, ramassai mon bâton, puis repérai ma crosse dans un coin.

— Bob, soufflai-je, pourquoi ont-ils entassé mon matériel ici ?

— Oh ! Je ne sais pas où elle a pêché ça, mais Bianca a eu peur que ça explose si quelqu'un y touchait.

— Comme c'est bizarre, murmurai-je d'un ton moqueur qui m'était étranger lui aussi.

— C'est fou, hein ?

— Je double ta paie, ricanai-je en passant le crâne à Justine. Prenez-le. Ne le lâchez pas.

— Hé, beauté, roucoula Bob, c'est une jolie cape rouge que tu as là ! Tu me laisserais en voir la doublure ?

Je collai une calotte au crâne, qui jura.

— Arrête tes conneries, on n'est pas encore sortis de chez Bianca. (Je me renfrognai en jetant un coup d'œil à Justine, puis de droite à gauche.) Où est Susan ?

— Elle était juste..., commença la jeune femme en se retournant.

L'eau gouttait.

Le silence régnait.

Justine se mit à trembler.

— ... ici, chuchota-t-elle. Ils sont ici. Nous ne pouvons pas les voir.

— Doucement avec le « nous », visage pâle, marmonna Bob en s'agitant dans le filet. Je ne perçois aucun camouflage, Harry.

Je regardai de tous les côtés, le bâton de combat prêt à servir.

— Tu l'as vue partir, quelqu'un l'a enlevée ?

— Pour être franc, toussa le crâne, je regardais Justine et son joli petit...

— J'ai compris, Bob.

— Désolé.

— Ils ont dû nous suivre grâce à un sort de dissimulation et attraper Susan à la première occasion. Pourquoi sont-ils repartis ? Ils auraient pu me planter un couteau dans le dos. Et pourquoi ne se sont-ils pas attaqués à Justine ?

— Bonne question, souffla le crâne.

— Et je vais y répondre, continuai-je. Parce qu'ils n'ont jamais été là. Ils n'auraient pas pu enlever Susan aussi facilement. Surtout maintenant.

— Pourquoi ?

— Fais-moi confiance. Elle aurait fait un sacré grabuge. Non, ils n'auraient pas pu l'enlever aussi discrètement.

— Et, si tu as raison, dit Bob, pourquoi serait-elle partie ?

Justine me regarda en se léchant les lèvres.

— Bianca pourrait l'y forcer. Je l'ai déjà vue imposer sa volonté. Elle a obligé Susan à entrer dans la buanderie.

— J'ai l'impression que Bianca a suivi des cours du soir, maugréai-je.

— Une vampire mage, murmura Bob. Magie noire bien sûr. Elle ne rigole pas.

— Moi non plus, répliquai-je. Justine, restez derrière moi. Gardez les yeux ouverts.

— Oui, monsieur.

Je la dépassai et me dirigeai vers l'escalier. Une partie de l'énergie que j'avais absorbée avait disparu. La souffrance et la faiblesse se firent plus présentes. Je fis mon possible pour les ignorer. Une bouffée de panique m'envahit, et je faillis hurler. Allez, ça aussi, ouste ! Je regardai en haut des marches.

Une élégante porte en bois.

Ouverte.

Une brise fleurant bon l'extérieur me flatta le visage. La fin de la nuit, et l'approche de l'aurore. Je regardai Justine, et elle manqua sursauter.

— Restez là, dis-je. Bob, je sens que la tempête va se lever, alors aide-la.

— OK, Harry ! Tu sais qu'on a ouvert cette porte pour toi. Ils attendent ta sortie.

— Exact. En plus, je commence à faiblir. Autant agir tout de suite.

— Tu pourrais attendre l'aube. Ils n'auraient...

— ... plus qu'à forcer le passage pour échapper au soleil, coupai-je. Et il y aurait quand même un combat. Justine, je vais vous sortir de là... Enfin, je vais faire le maximum.

Elle me regarda pendant une fraction de seconde avant de

baissai la tête.

— Merci, monsieur Dresden. Merci d'essayer.

— Pas de problème, fillette.

Je crispai le poing gauche, le bracelet-bouclier toujours à sa place. J'assurai ma prise sur la crosse, et tapotai le bâton de combat, effleurant les runes gravées dans le bois. Des formules de pouvoir, de feu et de force.

Je mis un pied sur la première marche. Mon pied nu était assez discret, mais la planche grinça sous mon poids. Je me redressai, puis abordai la marche suivante. J'étais déterminé, je suppose, et terrifié, ça, j'en étais certain. Le pouvoir grondait en moi, et ma colère bouillonnait, prête à frapper de nouveau.

J'essayai de m'éclaircir les idées, de m'accrocher à la rage et de renvoyer la peur. Je connus un succès modéré, mais j'arrivai en haut de l'escalier.

J'étais dans le hall d'entrée. Bianca était à l'autre bout, au-delà des grandes portes. Elle portait toujours la même robe blanche, et le tissu jouait toujours autant sur ses formes, y jetant des ombres tel le pinceau d'un artiste libidineux. Tremblante, Susan était agenouillée près de Bianca, la tête inclinée. La vampire gardait une main dans la chevelure de ma petite amie.

Une dizaine de sangsues entouraient Bianca. Des corps noirs aux mâchoires écumantes, avec de longs membres frêles, les ailes racornies tendues entre les genoux et les coudes. Quelques vampires avaient escaladé les murs, se perchait comme autant d'araignées dégingandées.

Leurs yeux noirs et vides convergèrent sur moi.

Même ceux de Susan.

Devant Bianca, six hommes étaient accroupis, leurs costumes se déformant étrangement par endroits. Ils avaient des armes dans les mains, des fusils d'assaut, je crois. Ils avaient le regard embrumé, comme s'ils ne pouvaient pas voir tout ce qu'il y avait dans la pièce.

*Heureusement pour eux.*

Je les observai et m'appuyai sur ma crosse.

J'éclatai de rire.

Un rire machiavélique et sifflant qui résonna dans le hall. Certaines sangsues s'agitèrent, mal à l'aise.

Bianca eut un léger sourire.

— Et qu'est-ce ce qui t'amuse tant, mon tout beau ?

Je lui rendis son sourire, sans aucune chaleur.

— Tout cela pour un type avec deux bouts de bois et un caleçon à canards jaunes. Vous me pensez si dangereux ?

— En fait... oui, répondit la vampire. À ta place, je prendrais cela comme un compliment.

— Ah oui ?

Le sourire de Bianca s'élargit.

— Oh que oui ! Messieurs, dit-elle aux tireurs, feu !

## Chapitre 38

Je levai ma main gauche, véhiculai de l'énergie dans mon bracelet, et criai :

— *Riffetum !*

Le tonnerre se déchaîna dans le hall. Les balles rebondirent sur une barrière à quinze centimètres de ma paume. Le talisman devint de plus en plus chaud à mesure que les gardes m'envoyaient rafale sur rafale. Le bouclier tenait bon, et les projectiles ricochaient, déchiquetant la marqueterie, lacérant la pierre. Un des vampires gémit, avant de tomber du mur et de s'écraser sur le sol comme un insecte. L'un des tireurs cria et s'écroula en se tortillant, pleurant de douleur, le sang giclant entre ses mains collées à son visage.

La technologie ne marche pas très bien quand il y a de la magie dans l'air. Et ça concerne aussi les systèmes de chargement des armes automatiques.

Deux des flingues s'enrayèrent avant épuisement de leurs munitions, et les autres claquèrent à vide.

J'étais toujours debout, devant un tapis de balles, petites billes de plomb déformées. Les gardes me fixèrent, puis s'enfuirent, faisant fi de Bianca ou des vampires. Je ne leur jeterai pas la pierre. Si ma seule arme était un flingue et s'il se révélait inutile, je prendrais mes jambes à mon cou, moi aussi.

Je fis un pas en avant, repoussant les balles de mon pied nu.

— Écartez-vous, dis-je. Laissez-nous sortir, et on arrête la casse.

— Kyle, souffla Bianca en caressant les cheveux de Susan. Kelly. Elle était folle, de toute manière. Tout le monde ne vit pas parfaitement le changement.

Elle baissa les yeux sur Susan.

— C'est ta dernière chance, Bianca, dis-je avec un ricanement

cruel. Laisse-nous partir, et tu survivras.

— Et si je refuse ?

Je grondai, la moutarde me montant au nez. Je levai mon bâton, le fis tourner autour de ma tête en accumulant la volonté, puis criai :

— *Fuego !*

Le pouvoir explosa dans la pièce, et les flammes explosèrent autour de moi, en une colonne d'énergie qui fondit sur la vampire.

Bianca ne se départit pas de son sourire. Elle leva une main, murmura une phrase inintelligible, et un disque d'ombre glacée se matérialisa devant ma lance cramoisie, l'absorbant, puis la dispersant, en projetant de petits météores ignés çà et là.

Je restai bouche bée. Je me doutais qu'elle connaissait deux ou trois trucs, peut-être un ou deux sorts de dissimulation, une poignée de charmes et peut-être même des bribes d'envoûtements. Mais ce genre de bouclier ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval. Certains membres de la Confrérie n'auraient pas été capables d'encaisser une telle rafale d'énergie.

Bianca me toisa en baissant la main. Les rires inhumains des vampires retentirent dans la grande pièce. Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque, et un frisson glacial descendit le long de ma colonne vertébrale.

— Alors, monsieur Dresden, feula-t-elle. Ne trouvez-vous pas que Mavra est un bon professeur ? Que j'ai bien appris mes leçons ? J'ai l'impression que nous sommes à égalité. Mais il me reste une carte à jouer.

Elle frappa dans ses mains, puis fit un geste.

L'une des sangsues ouvrit une porte qui révéla un homme de taille moyenne, aux cheveux noirs, les deux mains appuyées sur une canne ornementée. Il portait un complet gris sombre taillé sur mesure, qui ne masquait pas ses épaules et son torse puissant. Il me fit penser à un Indien d'Amérique du Sud, avec sa mâchoire carrée et ses traits durs.

— Joli costume, remarquai-je.

Il m'examina de haut en bas.

— Jolis... canards.

— Allez, j'abandonne, qui c'est ?

— Mon nom, tonna l'homme, est Ortega. Don Paolo Ortega, de la Cour Rouge.

— Salut, Don. J'aimerais déposer une plainte.

Il sourit, dévoilant ses dents luisantes.

— Je m'en doute, monsieur Dresden. Mais j'ai observé les événements, et la baronne (il hocha la tête vers Bianca) n'a violé ni les lois ancestrales, ni celles de l'hospitalité, ni sa parole.

— Oh, ça va ! Elle a bafoué l'esprit de chacune d'elles.

Ortega plissa le front.

— Hélas, nous sommes tous d'accord au sein de mon peuple pour dire qu'il n'existe pas d'esprit des lois, monsieur Dresden. Seul le texte compte. Et la baronne y a adhéré de la manière la plus stricte possible. Vous avez provoqué de nombreux combats dans sa demeure, assassiné son chevalier servant, endommagé sa propriété et sali sa réputation. Même maintenant, vous vous apprêtez à continuer vos assauts sur sa personne, d'une façon des plus infâmes et cavalières. Si je ne me trompe pas, vous appelez cela la « justice du cow-boy ».

— Vous essayez de me dire quelque chose ? demandai-je. Si c'est le cas, abrégez.

— Je suis ici en tant que caution du roi Rouge, et je représente la Cour vampirique dans son ensemble. C'est tout, je ne suis qu'un témoin.

— Un témoin qui rapportera auprès des Cours vos agissements ignobles, souligna Bianca. Cela signifie la guerre entre notre race et la Blanche Confrérie.

La guerre.

Entre les vampires et la Confrérie.

*La salope !* C'était impensable. Un tel conflit n'avait pas éclaté depuis des milliers d'années. De mémoire de mage – et certains magiciens vivent extrêmement longtemps –, on n'avait pas entendu parler d'une catastrophe pareille.

Je ravalai ma salive et tentai de dissimuler ma réaction immédiatement.

— Bien. Comme il n'est pas encore parti cafarder, je suppose que vous allez me proposer un marché.

— J'ai toujours su que vous étiez un garçon intelligent, monsieur Dresden, roucoula Bianca. Êtes-vous disposé à

écouter mon offre ?

Plus la situation durait, plus la douleur augmentait. Mon corps mourait. J'avais surfé sur la vague de la magie jusqu'au dernier moment, mais j'avais utilisé pas mal de puissance. Elle allait se reconstituer, mais pour l'instant, mes batteries flirtaient avec le rouge – et plus je me donnais, plus je me sentais faible et nauséeux.

D'un point de vue légal, les vampires me tenaient par les couilles. Il me fallait un plan. Ô mon Dieu, un plan, vite ! Un plan, et du temps.

— Pas de problème, je vous écoute.

La vampire enroula une mèche de Susan autour de ses doigts.

— Bien. Premièrement : nous vous pardonnerons vos... excès de mauvais goût de ces derniers jours. Quant aux deux morts, personne n'est irremplaçable. De toute manière, ils n'allaient pas tarder à mourir, ces deux-là. Bref, vous êtes pardonné, monsieur Dresden.

— C'est si gentil, murmurai-je.

— Attendez la suite. Vous pourrez emporter votre équipement, votre crâne, et la pute du bâtard Blanc en partant. Vous serez exempt de toutes représailles et de tous futurs désagréments. Nous repartons de zéro.

— Comment refuser ? raillai-je.

Elle sourit.

— Vous avez tué une personne qui m'était chère, monsieur Dresden – indirectement, bien sûr, mais vos actes ont provoqué sa mort. Mais pour cela, je vous pardonne aussi.

Je plissai les yeux.

Bianca flatta la tête de Susan.

— Celle-ci reste avec moi. Vous m'avez volé un proche, et je vais vous rendre la monnaie de votre pièce. Après, nous serons à égalité.

Elle adressa un mince sourire à Ortega, puis me dévisagea.

— Alors, qu'en dites-vous ? Si vous souhaitez rester à ses côtés, je suis sûre que nous pourrions vous trouver une place. Après que je me serai assurée votre loyauté, bien entendu.

Je restai sans voix.

— Eh bien, mage ? insista-t-elle. Quelle est votre réponse ? Acceptez-vous mon marché ? Mon compromis ? Ou désirez-vous la guerre ? Guerre dont vous serez la première victime !

Je fixai Susan. Elle avait le regard vide et la bouche ouverte. Une transe. Je pourrais sûrement l'en sortir, si une bande de vampires ne m'en empêchait pas en m'arrachant les quatre membres. Je scrutai Bianca, Ortega, les sangsues qui crachaient. Elles salivaient sur le parquet ciré.

J'avais mal partout et j'étais épuisé.

— Je l'aime, dis-je.

Faiblement.

— Pardon ? s'exclama Bianca. Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je l'aime.

— Elle est déjà à moitié mienne.

— Et alors ? Je l'aime toujours.

— Elle n'est plus vraiment humaine, monsieur Dresden. Bientôt, elle sera comme une sœur pour moi.

— Peut-être, peut-être pas. Ôtez vos sales pattes de ma petite amie !

— Tu es *fou* ! bredouilla la vampire. Tu risquerais le chaos ? La destruction ? La guerre ? Tout ça pour sauver une âme ?

Je frappai le sol de ma crosse, appelant à moi le pouvoir. Je ne l'avais jamais appelé aussi intensément. Dehors, dans le petit matin, le tonnerre embrasa l'air.

Ortega, comme Bianca, eurent un moment de doute, regardant de tous les côtés avant de revenir sur moi.

— Pour l'amour d'une âme ! Pour un proche ! Pour une vie !

Je gavai de puissance mon bâton de combat, et sa pointe s'illumina. Quel meilleur motif pour déclarer une guerre ?

La rage submergea Bianca, et elle craqua. Sa peau se fendit comme celle d'une chenille monstrueuse, la sombre créature déchirant son enveloppe de peau, les crocs luisants, les yeux noirs brillant de sauvagerie.

— Tuez-le ! cria-t-elle. Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le !

Les vampires se ruèrent sur moi, courant sur le parquet, dégringolant des murs comme des cafards, trop rapides pour que je les détaille. Bianca rassembla les ombres dans ses mains, puis les projeta sur moi.

Je reculai d'un pas et déviai l'éclair sur l'un de ses sbires. Les ténèbres engloutirent la sangsue qui se mit à hurler. Quand le nuage se dispersa, il ne laissa que des cendres. Je répondis avec une rafale de flammes qui faucha la nuée de vampires, les incendiant comme des bottes de paille ; ils tombèrent en se tordant.

De la bave dégouлина du plafond, et j'esquivai juste à temps. Le vampire perché suivit son venin, mais son ventre rencontra ma crosse solidement plantée dans le sol. La sangsue rebondit avec un bruit de rot, et s'écrasa au sol. La foudre tomba à l'extérieur, et j'abattis ma crosse sur le crâne du monstre, le faisant éclater comme une coquille d'œuf. De la poussière tomba du plafond, et les griffes du vampire entaillèrent le parquet dans un dernier réflexe.

Pour l'instant, je ne m'en sortais pas trop mal – les vampires les plus proches reculèrent, les babines retroussées.

Mais d'autres arrivaient. Bianca m'envoya un nouvel éclair, et même si je l'encaissai avec les deux bâtons croisés et le bouclier, le froid m'engourdit les doigts.

J'arrivais au bout de mes ressources. Je haletais, et la faiblesse le disputait à l'épuisement pour m'emporter. Je repoussai un vertige suffisamment vite pour envoyer un jet de flammes sur un vampire, mais il feinta, et je carbonisai un morceau de parquet à sa place.

L'assaut s'arrêta, un mur de flammes me séparant du camp adverse. Je tentai de reprendre mon souffle.

Ils allaient revenir. Ils allaient revenir me chercher, criait mon cerveau en pleine panique. Ils arrivent ! Justine, Susan et moi étions déjà morts ! Morts comme les autres ! Morts comme toutes leurs victimes !

Je m'appuyai contre le mur près de l'escalier, le souffle court. Je luttai pour garder les idées en place.

*Les morts. Victimes. Les victimes en bas. Les morts.*

Je lâchai mon bâton de combat et tombai à genoux.

Je traçai un cercle dans la poussière de la pointe de ma crosse. Ça suffisait. L'anneau se referma avec un bourdonnement. La magie saturait l'atmosphère de la maison, la mer d'énergie surnaturelle commença à écumer.

Je n'avais aucun guide pour ce genre de sort. Je n'avais aucun *focus*, rien pour m'aider, mais ce n'est pas le genre de magie avec laquelle j'opère habituellement. Je projetai mes sens en dessous, dans la terre, comme des mains tendues. J'ignorai le hall en flammes, mes ennemis, les ululements de Bianca. J'occultai la fumée, la souffrance, la nausée. Je me concentrai, je fouillai le sol.

Et je les trouvai.

Je découvris les morts, les victimes, les disparus. Pas seulement ceux de la grande salle, entassés comme des sacs-poubelle. Des dizaines d'autres. Des centaines. Des os oubliés, jamais réclamés, jamais pleurés. Des âmes en peine, prisonnières de la terre, trop faibles pour agir, pour se venger, pour trouver la paix. Une autre nuit, dans un autre endroit, je n'y serais peut-être pas arrivé, mais Bianca et ses séides avaient bien travaillé en affaiblissant le voile. Ils avaient sapé la barrière entre le monde des vivants et celui des défunts, ils avaient cherché à utiliser les morts contre moi.

Mais on peut être deux à ce petit jeu.

Je trouvai les esprits, les effleurai et les contactai l'un après l'autre.

— *Memorium*, murmurai-je. *Memoratum*. *Memortius*.

L'énergie me quitta, et je l'envoyai dans les entrailles de la terre, aussi vite que possible.

Buvez, âmes perdues ! Buvez, séduits ! Buvez, trahis ! Clochards ! Impuissants !

J'appelai tous ces gens que les vampires avaient attrapés pendant des années, j'appelai cette tourmente née des exactions de Bianca et de ses fidèles. J'appelai les âmes en peine, et je leur conférai de la puissance.

La maison trembla.

Un grondement monta du sous-sol. D'abord une plainte, puis un hurlement, puis un chœur revanchard, un concert de vociférations, qui résonna dans mon cœur et dans mes entrailles.

Les morts revinrent. Ils émergèrent du plancher, adoptant des formes de fumée, de feu et de cendre. Je les vis, en m'écroulant, trop faible pour rester debout, exténué par ce

dernier sortilège. Je distinguai leurs visages. Je reconnus un livreur de journaux des Années folles, un blouson noir des années 1950. Je vis des livreurs, des vagabonds et des fugueurs s'élever, animés d'une rage mortelle. Les fantômes tendirent leurs mains enflammées pour brûler, consumer. Ils enfonçaient leurs corps fuligineux dans des narines, des bouches. Ils hurlèrent leur nom, le nom de leurs assassins, de leurs proches, et leur fureur ébranla le manoir comme un ouragan, comme un séisme.

Le plafond se fendilla. Le plancher carbonisé s'effondra, et des vampires plongèrent dans les flammes. Certains tentèrent de s'enfuir, mais les spectres ne connaissaient ni pitié ni repos. Ils massacrèrent les sangsues, les ouvrirent de leurs mains fantomatiques, leurs corps presque tangibles grâce au pouvoir que je leur avais fourni.

Les vampires périrent. Partout, les spectres hurlaient, terribles et magnifiques, aussi émouvants et ridicules que l'humanité elle-même. Leurs plaintes excluaient toute forme de communication, leurs cris frappaient ma peau comme des coups de poing.

Je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie.

Je parvins à me relever et descendis l'escalier. Justine le gravissait à quatre pattes, les orbites de Bob illuminant les marches d'un éclat orange tel un phare dans le brouillard. J'attrapai la jeune fille par le poignet, et tentai de m'orienter dans la maison qui tombait en morceaux, longeant le trou dans le parquet qui s'ouvrait sur une fournaise.

Je vis un spectre sauter sur Bianca, mais elle le pulvérisa d'un éclair de glace noire. Elle saisit Susan et l'attira vers les grandes portes.

D'autres fantômes fondirent sur la vampire. Elle, la plus ancienne meurtrière de cette demeure. Des membres de feu, de fumée et de bois. L'un des spectres avait même revêtu un corps modelé avec les balles qui s'étaient écrasées contre mon bouclier.

Elle les repoussa. À coups de griffes, de magie, elle se fraya un chemin jusqu'à la sortie. Susan se réveillait. Elle regarda autour d'elle, et la terreur étincela dans ses yeux.

— Susan ! appelai-je. Susan !

Elle se débattit, et Bianca se tourna vers elle en crachant. Elle tira ma petite amie vers les portes, mais l'un des spectres lui attrapa la jambe, l'enflammant instantanément.

Bianca hurla, folle de douleur. Elle leva une main, ses griffes noires reflétant le brasier, et frappa Susan à la gorge.

Je lâchai mon sort en même temps que le nom de ma petite amie, appuyant l'effort avec les dernières bribes de pouvoir parcourant mon corps et mon esprit.

Je la repérai.

Rachel.

Elle apparut, élégante et translucide, pour s'interposer entre les griffes et Susan. Un sang cramoisi et horrible gouttait des poignets du spectre. Susan s'écroula, et Bianca commença à hurler. Elle poussa si haut la note qu'elle aurait pu briser du verre.

Le fantôme de Rachel se contenta de l'étreindre, entourant la noire monstruosité de ses bras.

Mon sort intervint juste après Rachel et frappa la vampire en plein visage. Une colonne d'air presque solide l'emporta avant de l'écraser sur le sol. Le plancher, mis à rude épreuve, se déroba dans un craquement sonore, et un mur de flammes s'éleva, en rampant vers moi, précédé par un nuage de fumée huileuse. Je titubai vers la sortie, mais tombai avant d'avoir fait trois pas.

Des spectres s'acharnèrent sur Bianca. Des êtres de feu et de fumée suivirent la vampire dans la fosse. La demeure elle-même poussa un cri de bois torturé et de poutres qui se brisent. Elle s'écroulait.

Je n'arrivais pas à me relever. Je détectai de petites mains fortes qui agrippaient un de mes bras. Puis je sentis Susan qui s'accrochait à l'autre. Elle était horrifiée, mais puissante aussi ; elle me redressa. Justine passa son bras sous le mien, et, tous trois, nous sortîmes de la vieille maison.

Nous n'avions pas fait dix pas que la demeure s'effondra. Nous fîmes volte-face, et je vis la baraque s'enfoncer, avalée dans les entrailles brûlantes de la terre.

Les pompiers doivent appeler cela un « retour de flammes

inversé », mais moi, je savais ce que j'avais vu.

J'avais observé les spectres assouvissant leur vengeance.

— Je t'aime, dis-je, ou essayai-je de dire à Susan. Je t'aime.

Elle pressa sa bouche contre la mienne. Je crois bien qu'elle pleurait.

— Chut, Harry. Je t'aime aussi.

C'était fini.

Je n'avais plus aucune raison de m'accrocher.

## Chapitre 39

Je tiens à protester contre la dernière trouvaille de cette puissance sadique qui s'ingénie à transformer ma vie en enfer.

Le pavillon des brûlés étant plein, je dus partager une chambre avec Charity Carpenter. Elle avait recouvré ses esprits, sinon ses forces, et elle commença à me torturer dès mon réveil. La langue de cette femme est plus affûtée que n'importe quelle épée. Même *Amoracchius*. Je réussis à sourire presque jusqu'à la fin. Michael aurait été fier de moi.

J'appris que l'état de santé du bébé s'était subitement amélioré au moment où la maison de Bianca s'était effondrée. Peut-être que Kravos avait bouffé une portion de l'enfant. Cette fraction d'énergie avait été libérée lors du dernier combat. Michael, lui, pensait que Dieu avait juste décrété que ce matin-là était voué au bonheur. Admettons. Le principal, c'est le résultat.

— Nous avons décidé, déclara le chevalier en entourant sa femme de son bras musclé, de l'appeler Harry.

Charity me fusilla du regard, mais ne dit rien.

— Harry ? m'exclamai-je. Harry Carpenter ? Michael, qu'est-ce que ce gosse a pu te faire ?

Mais j'étais content, et ils gardèrent ce prénom.

Charity quitta l'hôpital trois jours avant moi. Le chevalier et le père Forthill se relayèrent à mon chevet. Personne ne dit quoi que ce soit, mais Michael ne quittait pas son épée, et Forthill avait toujours son crucifix à portée de main.

On ne sait jamais, je pouvais avoir des visiteurs indéliçats.

Une nuit où je ne trouvais pas le sommeil, j'avouai à Michael que je m'inquiétais des répercussions éventuelles liées à mon usage d'une magie destructrice. Je craignais que cela revienne me hanter.

— Je ne suis pas philosophe, Harry, répondit le chevalier. Mais je vais te dire une bonne chose. « Qui sème le vent récolte la tempête. » Parfois on est le semeur, et parfois... on est la tempête. Tu saisis ?

Je retrouvai le sommeil.

Michael me raconta comment Thomas et lui avaient échappé au combat près du pont quelques secondes après son début. Mais le temps s'était étiré d'une manière surnaturelle, et ils n'étaient rentrés à Chicago que le lendemain vers deux heures de l'après-midi.

— Thomas nous a emmenés dans cet enfer de la luxure ! maugréa le chevalier.

— Je ne suis pas magicien, souligna le vampire. Je ne peux passer dans l'Outremonde que depuis des endroits qui me touchent.

— *La Forge du péché !* insista Michael.

— Un club pour gentlemen, rectifia Thomas. Et l'un des meilleurs de la ville.

Je restai muet. Qui a dit que je n'apprends pas avec l'âge ?

Quelques jours plus tard, Murphy émergea du sort de sommeil. C'est en chaise roulante que je l'accompagnai aux funérailles de Kravos. Elle me poussa sous une pluie fine jusqu'à sa tombe. Il y avait un représentant de la mairie, qui signa quelques papiers avant de partir.

Il ne restait plus que les fossoyeurs et nous.

Karrin observa l'enterrement dans le silence le plus complet, les yeux cernés, le bleu de ses iris tellement clair qu'ils tiraient sur le gris. Je la laissai tranquille, et elle attendit que le trou soit rempli à moitié avant de parler.

— Je n'ai pas pu l'arrêter, souffla-t-elle. J'ai essayé.

— Mais on l'a battu. Voilà pourquoi nous sommes dehors, et lui dedans.

— Tu l'as vaincu, corrigea Murphy. Je n'ai pas servi à grand-chose.

— Il t'a prise en traître. Même si tu avais été magicienne, il t'aurait quand même plombée. D'ailleurs, il a bien failli m'avoir. (Je frissonnai et mon ventre se noua quand je me rappelai la souffrance.) Karrin, il ne faut pas t'en vouloir pour ça.

— Je sais, dit-elle.

Elle n'avait absolument pas l'air convaincue.

Elle garda le silence encore longtemps, et je finis par comprendre qu'elle ne voulait plus parler pour que je ne remarque pas les larmes dans sa voix. Elle ne baissa pas la tête, pourtant, et regarda la tombe jusqu'au bout.

Je pris sa main dans la mienne. Je serrai, et elle fit de même. Nous restâmes plantés sous la pluie, jusqu'à ce que la dernière motte de terre retombe sur le cercueil de Leonid Kravos.

Murphy arrêta ma chaise roulante juste avant la sortie, fronçant les sourcils en lisant une épitaphe :

— « Il est mort en faisant ce qui est juste. »

Elle me regarda.

Je haussai les épaules, un demi-sourire flottant sur mes lèvres.

— C'est pas encore pour aujourd'hui.

Michael et Forthill se chargèrent de Lydia pour moi. Son vrai nom était Barbara. Quelque chose. Ils l'inscrivirent dans l'équivalent chrétien du système de protection des témoins, qui plaçait les individus hors d'atteinte des ordures surnaturelles. Le prêtre m'expliqua que la jeune fille avait fui l'église de peur de s'endormir et qu'elle était sortie pour chercher des amphétamines. Les vampires l'avaient capturée à ce moment-là et je l'avais retrouvée juste après, dans l'usine abandonnée.

Elle m'envoya une note toute simple : « Je suis désolée. Merci pour tout. »

Quand je sortis de l'hôpital, Thomas m'envoya une lettre de remerciements pour avoir sauvé Justine. Le mot était accroché au nœud papillon de Justine, et c'est tout ce qu'elle portait. Je vous laisse deviner où était situé le nœud. Je pris le billet, mais pas la fille. Je n'étais pas encore prêt à partager une fille avec un vampire du sexe. Justine était très gentille et très jolie, quand elle ne marchait pas sur le fil du rasoir de son instabilité émotionnelle. Mais je ne pouvais pas lui en vouloir. Nombreux sont ceux qui doivent prendre des médicaments pour rester équilibrés. Du lithium, des mannequins vampires – du moment que ça marche...

J'avais mon lot de problèmes sentimentaux.

Susan m'envoya des fleurs et m'appela tous les jours quand j'étais à l'hôpital. Les conversations n'étaient jamais très longues, et elle n'est jamais venue me voir. Je suis allé à son appartement après ma sortie. Elle n'y habitait plus. Je tentai de l'appeler à son travail, mais en vain. Je me résignai à utiliser la magie. Elle avait laissé une brosse chez moi, et j'y prélevai un cheveu. Je parvins à la retrouver sur une plage du lac Michigan, pendant l'une des dernières belles journées de l'année.

Elle bronzait dans un bikini minuscule qui exposait un maximum de peau. Je m'assis à côté d'elle, et son attitude changea subtilement. Une tension s'installa, et je le remarquai, même sans distinguer ses yeux à travers les lunettes de soleil.

— Le soleil m'aide, expliqua-t-elle. Parfois, ça disparaît même pour quelque temps.

— Je t'ai cherchée, répondis-je. Je voulais te parler.

— Je sais. Harry, les choses ont changé pour moi. Le jour, ça va encore, mais la nuit... (Elle frissonna.) Je suis obligée de m'enfermer. J'ai peur de me retrouver avec des gens.

— Je sais, répétais-je. Tu connais la situation ?

— J'ai discuté avec Thomas et Justine. Ils se sont montrés assez gentils. Ils m'ont expliqué certaines choses.

— Écoute, dis-je. Je vais t'aider. Je vais trouver un remède. (Je pris sa main dans la mienne.) Oh, par les cloches de l'enfer, Susan, je ne suis pas très bon pour ça !

Je lui glissai l'anneau dans la paume.

— Je ne veux pas te perdre, chuchotai-je. Est-ce que tu veux m'épouser ?

Elle se redressa, en fixant sa main. Elle détailla la bague pourrie que j'avais achetée, puis elle se pencha vers moi et m'embrassa langoureusement. Nos langues se touchèrent, et la mienne s'endormit. J'eus un vertige, puis l'onde de plaisir, que je connaissais bien maintenant, m'envahit. Comme il était bon de retrouver cette sensation.

J'étais devenu accro à cette drogue avant même de le comprendre.

Elle me repoussa doucement, le visage impassible derrière ses lunettes noires.

— Je ne peux pas accepter. Tu m'as déjà embrasée, Harry. Je

ne pourrais pas me contrôler avec toi. Je ne pourrais pas différencier les appétits. (Elle me rendit l'anneau, et se leva, ramassant sa serviette et son sac.) N'essaie pas de me revoir, je t'appellerai.

Elle partit.

Vers la fin, je m'étais vanté auprès de Kravos de m'entraîner à casser du cauchemar depuis ma plus tendre enfance. C'était presque vrai. Si une chose venait chercher la bagarre dans ma tête, elle en prenait pour son grade.

À présent, j'avais des cauchemars bien à moi. À une partie de votre serviteur, en fait. Toujours les mêmes : j'étais prisonnier dans les ténèbres, avec les vampires qui tournaient autour de moi. Ils éclataient de leur rire ignoble.

Je me réveillais en hurlant. Couché sur mes jambes, Mister relevait la tête et grondait. Mais il restait. Il se réinstallait, puis ronronnait comme un moteur de chasse-neige. Ça me réconfortait.

Et puis, la lumière n'était jamais loin.

— Harry, soupira Bob un soir. Tu ne travailles plus. Tu ne quittes plus ton appartement. Tu es en retard pour le loyer, et cette recherche sur les vampires n'avance pas.

— Ta gueule, Bob ! Cet onguent ne va pas. Si on parvient à le transformer en liquide, on pourra peut-être en faire un complément ou...

— *Harry !*

Je regardai le crâne.

— Harry, la Confrérie t'a envoyé un message aujourd'hui.

Je me levai lentement.

— Les vampires... La Confrérie est en guerre. Je crois que Paris et Berlin ont sombré dans l'horreur il y a une semaine ; la Confrérie organise un conseil. À Chicago.

— Le Cercle Blanc débarque à Chicago ?

— Oui. Ils veulent savoir ce qui s'est passé.

— Je leur ai envoyé un rapport, grognai-je. J'ai fait ce que je croyais juste, ou au plus près. Je ne pouvais pas leur laisser Susan, Bob.

— Je ne sais pas s'ils en tiendront compte, soupira le crâne.

— Il le faut.

On frappa à ma porte. Michael et Murphy passaient me voir avec un colis de première nécessité : du charbon, de la soupe et du kérosène. En effet, il faisait de plus en plus froid. Il y avait aussi des fruits et des provisions diverses. Michael avait cru bon d'ajouter un rasoir.

— Comment vas-tu, Dresden ? demanda Karrin, d'un ton sérieux.

— J'ai connu pire, répondis-je. Entrez.

La vie n'est pas si moche, quand on a des amis.

Comme ça les vampires veulent ma peau, ainsi que celle de tous les mages du quartier ? Les apprentis magiciens, les rebuts des arts mystiques ne sortent plus la nuit. Je ne commande plus de pizzas. Le dernier livreur a failli m'avoir avec sa bombe.

La Confrérie est furieuse après moi, mais ce n'est pas un scoop.

Susan ne m'appelle pas, elle ne vient pas me voir. Mais j'ai reçu une carte pour mon anniversaire, à Halloween. Elle n'a écrit que trois mots.

Je vous laisse deviner lesquels.

## Biographie

**Jim Butcher** est expert en arts martiaux depuis quinze ans, dompteur de chevaux, cascadeur, escrimeur... Il vit dans le Missouri avec sa femme, son fils et un chien de garde particulièrement vicieux. La série *Les Dossiers Dresden* a été adaptée pour la télévision en 2007.